



HAL
open science

Cognition, corpus et traduction : pour une linguistique cognitive de la traduction

Yvon Keromnes

► **To cite this version:**

Yvon Keromnes. Cognition, corpus et traduction : pour une linguistique cognitive de la traduction. Linguistique. Université Grenoble-Alpes, 2016. tel-03228648

HAL Id: tel-03228648

<https://theses.hal.science/tel-03228648v1>

Submitted on 18 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dossier présenté en vue de l'habilitation à diriger des
recherches

COGNITION, CORPUS ET TRADUCTION :
Pour une linguistique cognitive de la traduction

Présenté par

Yvon KEROMNES

Maître de conférences à l'Université de Lorraine

28 novembre 2016

Directrice des travaux : Elisabeth Lavault-Olléon
Université Grenoble Alpes

Volume 1 : DOCUMENT DE SYNTHÈSE ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE

JURY

Mme Agnès CELLE, Professeure, Université Paris Diderot

M. Nicolas FROELIGER, Professeur, Université Paris Diderot

Mme Dorothy KENNY, Professeure, Dublin City University

Mme Elisabeth LAVAULT-OLLEON, Professeure, Université Grenoble Alpes
(conseiller scientifique)

M. Rudy LOOCK, Professeur, Université de Lille

Mme Agnès TUTIN, Professeure, Université Grenoble Alpes

One of the major obstacles to the development of a sound and comprehensive general theory of translation has been the inability of scholars in various fields to communicate with each other.

Holmes (1988 : 99)

REMERCIEMENTS

Un document tel que celui-ci ne se rédige pas sans de multiples sources d'inspiration et d'encouragement. Les personnes qui ont été pour moi de telles sources sont bien trop nombreuses pour être toutes nommées ici, mais j'aimerais avant tout remercier de tout cœur Elisabeth Lavault-Olléon d'avoir accepté de diriger ce travail. Merci infiniment également à Agnès Celle, Nicolas Froeliger, Dorothy Kenny, Rudy Loock et Agnès Tutin d'avoir accepté de faire partie de mon jury.

Un grand merci pour leur lecture attentive à Maryvonne Boisseau, Philippe Giorgetti, Bernard Jeanningros, Gilles, Louis et Odile Keromnes, René Métrich, Catherine Paulin, Kathrin Porth et Josef Riewer. Leurs remarques et questions ont notablement contribué à l'amélioration de cette synthèse. Tous les manques qui demeurent me sont évidemment entièrement imputables.

Je tiens également à remercier les membres de l'ATILF pour leur précieux concours, en particulier les documentalistes, Viviane Berthelier, Cornelia Comsa, Virginie Moulla, Laurent Tamburini et Dominique Schloupt, toujours patients face à mes commandes incessantes, et capables de me procurer des ouvrages réputés introuvables.

Merci aux informaticiens, Laurent Gobert, William Sayers et Olivier Servas, à Isabelle Clément pour les nombreux textes numérisés. À Gilles Souvay pour ses conseils avisés et son aide sur Frantext, dont je n'ai pas encore percé tous les secrets, également à Rainer Perkuhn de l'IdS pour sa disponibilité, sa gentillesse et son aide précieuse dans l'utilisation du DeReKo.

Merci à Denis Apotheloz, à Pierre Degott, à Isabelle Gaudy-Campbell, à Marc Fryd et à Georges Kleiber pour leur confiance, leur goût de la discussion et leur amitié.

Enfin, ce travail n'aurait pas vu le jour sans le soutien, la bonne humeur et l'amour de ma famille, c'est à eux, Kathrin, Jan, Odile et Sven, que je le dédie.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	2
Abréviations utilisées	5
INTRODUCTION :.....	6
0.1. Linguistique et traduction.....	7
0.2. La traduction, un champ complexe interdisciplinaire	8
0.3. Interdisciplinarité, linguistique et traduction.....	11
0.4. Une double invisibilité	13
0.5. Des disciplines éclatées : l'ère du soupçon	15
0.6. Sciences cognitives et linguistique cognitive.....	17
0.7. Une brève présentation des chapitres	20
CHAPITRE I : LINGUISTIQUE CONTRASTIVE, CORPUS ET TRADUCTION	22
1.1. Comparer les langues – linguistique et traduction	23
1.1.1. Langues et traduction / faire sens de l'usage.....	24
1.1.2. Typologie des langues et catégories translinguistiques.....	28
1.2. Narration, cognition et usage de la langue	38
1.2.1 Le récit comme <i>gestalt</i>	39
1.2.2. Type de procès, temps, aspect et narration.....	42
1.2.3. Narration et traduction : Codage linguistique et interprétation..	43
1.3. Linguistique, traduction et corpus	59
CHAPITRE II : LA SOURCE, LA CIBLE, LE LANGAGE ET LES LANGUES	68
2.1. Langage et pensée	69
2.1.1. La pensée : la chose au monde la mieux partagée.....	69
2.1.2. L'hypothèse du relativisme linguistique	73
2.2. Traduire, c'est-à-dire ?	78
2.2.1. La paraphrase, c'est le changement.....	79
2.3. L'empire des métaphores	88

CHAPITRE III : VERS UNE TRADUCTOLOGIE COGNITIVE ET PHRASEOLOGIQUE	101
.....	101
3.1 Les grammaires de construction.....	102
3.1.1. Qu'est-ce que « savoir une langue » ?.....	103
3.1.2. Comparaison des langues et traduction.....	107
3.2. Idiomaticité I : les collocations	110
3.2.1 Qu'est-ce que l'idiomaticité ?	110
3.2.2. Les collocations, entre linguistique de corpus et psychologie .	113
3.3 Idiomaticité II : les idiomes.....	120
CHAPITRE IV : PERSPECTIVES.....	131
4.0. Présentation :	132
4.1. La linguistique contrastive : une piste à poursuivre.....	133
4.2. Traduction, cognition et traductologie	144
4.3 Le sens de la langue.....	157
CONCLUSION	169
RESUMES.....	175
BIBLIOGRAPHIE	190
Ouvrages du corpus	190
Littérature secondaire	191
ANNEXES.....	212
Annexe I : Les verbes dans la traduction, choix lexicaux et grammaticaux	213
.....	213
Annexe II : Types de procès dans les traductions	216
Annexe III : débuts de romans	219
Annexe IV : Métaphores nouvelles et conventionnelles	224

Abréviations utilisées

BNC : British National Corpus
COCA : Corpus of Contemporary American English
COND : conditionnel français
DeReKo : Deutsches Referenzkorpus
IdS : Institut für deutsche Sprache
IMP : imparfait français
IMPF : imperfectif
INF : infinitif
OCF : Œuvres complètes de Freud (PUF)
PART1 : participe 1
PART2 : participe 2
PC : passé composé
PFCT : present perfect anglais
PFKT : Perfekt allemand
PQPFT : plus-que-parfait français
PPFCT : pluperfect anglais
PQPFKT : Plusquamperfekt
PRÄT : prétérit allemand
PRET : prétérit simple anglais
PRET_{be+ -ing} : prétérit périphrastique anglais
POS : part of speech / partie du discours
PS : passé simple français
SUBJ : subjonctif français
TAM : marqueur temps/aspect/mode
TAPs : think aloud protocols
TOE : théorie des opérations énonciatives

INTRODUCTION :

Chomsky is a great stimulant and great stimulants are sufficiently rare to be worthy of a measure of homage. As we ourselves are only too aware, and as Chomsky himself once remarked: 'There is of course nothing wrong with being wrong.'

(Moore & Carling 1982)

0.1. Linguistique et traduction

Ce document de synthèse retrace et récapitule l'évolution de mes recherches sur quelque vingt-cinq ans. Un tel regard rétrospectif fait certes apparaître des préoccupations constantes, des lignes de force, mais aussi des rencontres et des découvertes ayant eu un effet déterminant, et sans lesquelles, à chaque fois, l'évolution aurait pu prendre un aspect fort différent. Dans le recueil de travaux, ceux-ci sont regroupés selon leur thématique principale afin de mieux faire ressortir lesdites lignes de force¹. Certains auteurs m'ont accompagné tout au long de ce parcours en nourrissant ma pensée et me faisant avancer dans ma réflexion, parfois par émulation, d'autres fois dans un esprit de contradiction. Car la pensée se nourrit aussi d'opposition, et comme le dit si bien le philosophe F. Jullien (2012), on ne saisit véritablement sa propre pensée qu'en la confrontant à d'autres, si possible radicalement différentes.

C'est mon vif intérêt pour la traduction qui m'a conduit vers la linguistique : cette dernière m'est en effet apparue comme un moyen d'appréhender intellectuellement ce qui dans la pratique de la traduction pouvait souvent apparaître comme proprement ineffable. Formé initialement dans un cadre énonciativiste, essentiellement culiolien, mais travaillant dans une optique

¹ J'y fais référence dans la synthèse par des renvois à leur numérotation dans le recueil, en gras entre parenthèses carrées, éventuellement complétés par la pagination principale du recueil : [2 : 23] renvoie au deuxième article et à la page 23 du recueil.

contrastive, j'ai rapidement été confronté à d'autres approches théoriques plus largement partagées, en particulier celles basées sur les travaux de Reichenbach (1957) et Vendler (1967) pour la sémantique verbale, que j'ai simplement adoptées en les intégrant à mon modèle de départ. Cette hybridation théorique contenait sans doute les ferments d'une évolution qui m'a conduit progressivement à me reconnaître dans la linguistique cognitive, qui n'est finalement pas si loin de mon point de départ, certainement pas incompatible, mais qui s'en différencie malgré tout sur certains points précisés plus loin. Et toujours, cette évolution a été indissociablement liée à ce qui avait initialement déclenché mon intérêt pour la linguistique : la traduction, à la fois en tant que pratique et objet de réflexion. Plutôt qu'un déplacement radical, cette évolution est à la fois un élargissement à travers l'interdisciplinarité, et une précision progressivement apportée à des éléments présents dès le départ.

0.2. La traduction, un champ complexe interdisciplinaire

Dans cette synthèse, j'argumente en faveur d'une véritable interdisciplinarité de l'étude de la traduction² (une démarche qui me paraît à la fois difficile à mettre en œuvre et absolument nécessaire pour cet objet d'étude), d'une dialectique (au sens platonicien d'une parole qui circule) entre les disciplines permettant une meilleure intelligence de leur objet. Il me semble en effet que la traduction n'est pas fondamentalement un objet *disciplinaire*. Les approches cantonnées au cadre strict des connaissances et méthodes d'une discipline unique (qu'il s'agisse de philosophie, de linguistique ou d'autre chose encore) se condamnent donc à l'insuffisance. Une réflexion épistémologique sur la place d'une théorie de la traduction au sein des sciences humaines conduit inévitablement à concevoir la première comme champ interdisciplinaire. La linguistique cognitive, au sein de l'ensemble des sciences cognitives, me paraît particulièrement à même de relever le défi que représente l'étude de ce champ interdisciplinaire.

² On ne s'étonnera donc pas de voir convoqués ici des penseurs et des travaux relevant de domaines relativement nombreux et différents.

Vue de l'extérieur, la tâche du traducteur peut paraître anodine – après tout, son rôle n'est-il pas au fond celui d'une simple interface communicationnelle ? – elle nécessite cependant d'intégrer de nombreux savoirs et savoir-faire. On aura sans doute peu de peine à en convenir dans le domaine de la traduction technique, qui implique aujourd'hui la maîtrise de nombreux outils informatiques, la gestion de terminologies et de façon générale des connaissances poussées dans un domaine particulier de l'activité humaine, et ce dans une pratique qui est en évolution constante³. Mais cette intégration de nombreuses compétences différentes, si elle est sensiblement moins visible, est tout aussi réelle chez le traducteur littéraire, dont les capacités linguistiques elles-mêmes sont multiples. Ce que l'on nomme le « sens de la langue » de la traductrice ou du traducteur recouvre en effet à la fois une finesse de lecture et une facilité à rédiger ; il implique une faculté d'identifier les expressions idiomatiques même inconnues de la personne qui traduit, les allusions en tous genres à des faits historiques, des réalités culturelles, citations de poèmes, chansons, slogans publicitaires ou politiques, etc., les effets stylistiques, et une capacité à produire dans une autre langue un discours aux propriétés et effets comparables. Mais outre ces compétences linguistiques générales (qui contrairement à une opinion répandue, n'ont rien de mystérieux ou d'ineffable) le traducteur possède des connaissances spécifiques à son domaine. Ce savoir spécifique est souvent latent et irréfléchi : il tombe sous le sens. Du côté de la traduction littéraire, on admettra bien qu'une traductrice professionnelle de romans américains doit avoir une bonne connaissance du domaine de la littérature américaine (au moins celle de la période des œuvres qu'elle traduit), des genres qui y sont pratiqués et on supposera qu'elle a séjourné aux Etats-Unis (connaissances encyclopédiques), mais la réflexion dépasse rarement ce stade.

Il ressort pourtant de cette réalité que la traduction, en tant qu'activité et résultat de cette activité, objet complexe aux aspects multiples, ne peut être éclairée entièrement dans le cadre d'une unique discipline. Les différentes théories convoquées déterminent quels aspects peuvent être expliqués, et lesquels restent dans l'ombre. Qu'il s'agisse de l'activité de traduction ou de la théorisation de la traduction, les compétences nécessaires sont multiples et

³ Cette multiplicité de compétences chez le 'traducteur nouveau' conduit Gouadec (2002 : 70) à le définir comme « ingénieur en communication multilingue multimédia ».

débordent inévitablement tout champ disciplinaire. La dimension linguistique pourra sembler centrale à certains, puisque c'est une (fausse) évidence que le traducteur travaille sur un matériau linguistique, pour fournir un produit... linguistique. C'est essentiellement dans cette logique que la réflexion traductologique a pu être annexée par la linguistique, plus précisément par différentes théories linguistiques, et continue parfois à l'être jusqu'à aujourd'hui⁴. Mais c'est en s'appuyant sur une évidence tout aussi trompeuse que le primat linguistique a pu être contesté. Je me suis intéressé à différentes reprises à cette question du rapport entre compétences linguistiques et compétences disciplinaires⁵ pour arriver à la conviction que ces compétences sont également indispensables et indissociables. D'un point de vue disciplinaire, cela signifie que l'on ne peut envisager une théorie de la traduction comme sous-discipline de la linguistique, mais que la traductologie ne peut pas non plus faire l'économie d'une réflexion linguistique.

Nous verrons que des notions aussi âprement discutées en traductologie que celle de l'*intraduisible* ne peuvent être appréhendées sans prendre en compte une certaine conception du langage, des langues et de leur rapport avec la pensée. Comment articuler ces différentes notions pour représenter les relations qui les unissent ? Et du point de vue de la linguistique cognitive, qu'est-ce que la traduction ? Voilà les questions sous-tendues par le titre de cette synthèse ; elles sont au centre de mes préoccupations de chercheur, et je présente ici l'état actuel de ma réflexion. Traduction, langage, langues et pensée : différentes disciplines s'intéressent à chacune de ces notions et s'en disputent la maîtrise (linguistique, stylistique, psychologie, intelligence artificielle, philosophie, neurologie) mais aucune ne peut prétendre à une expertise couvrant l'ensemble des domaines de savoir impliqués. L'interdisciplinarité est donc ici une nécessité, mais elle suscite un certain nombre de difficultés qui demandent une interrogation épistémologique préalable.

⁴ Cf. p. ex. Rastier (2011), qui semble dire que la traduction est une chose trop sérieuse pour être laissée à des traductologues.

⁵ Cf. [13, 14, 19, 21].

0.3. Interdisciplinarité, linguistique et traduction

Les notions de discipline et d'interdisciplinarité nécessitent une réflexion plus large sur l'organisation du savoir. Comme le note Morin (1994), les disciplines qui caractérisent cette organisation sont le produit d'une évolution récente :

L'organisation disciplinaire s'est instituée au 19^{ème} siècle, notamment avec la formation des universités modernes, puis s'est développée au 20^{ème} siècle avec l'essor de la recherche scientifique ; c'est-à-dire que les disciplines ont une histoire : naissance, institutionnalisation, évolution, dépérissement etc.

À mesure que le savoir progresse, il se spécialise, et cette spécialisation elle-même engendre un progrès du savoir. Ceci est vrai dans tous les domaines du savoir, des mathématiques à la littérature en passant par la biologie, la linguistique (à propos de laquelle on préférera d'ailleurs souvent aujourd'hui parler de *sciences du langage*) aussi bien que la littérature ou la philosophie. Et cette évolution s'est incontestablement avérée fructueuse, mais elle comporte également des risques avec le développement de ce que Morin appelle « [l]'esprit hyperdisciplinaire [...] qui interdit toute incursion étrangère dans sa parcelle de savoir ». Cet esprit, que pour sa part Darbellay (2005) qualifie d'autistique, conduit les disciplines à devenir leur propre fin, au détriment de leur objet. Les remèdes à ce travers sont d'une part des migrations de « notions [qui] circulent et, souvent, traversent clandestinement les frontières sans être détectées par les 'douaniers'⁶ » (ce qui me conduira plus loin à parler de disciplines « en miroir »), et d'autre part le développement d'objets et de projets « polydisciplinaires⁷ » conduits par des chercheurs « polycompétents ». L'étude de l'hominisation, citée par Morin, relève d'une telle démarche en ce qu'elle fait appel, entre autres, à la compréhension de données écologiques, éthologiques, génétiques, psychologiques et sociologiques ; mais un exemple de polydisciplinarité particulièrement convaincant à mon sens est celui de Diamond (1997), qui en alliant principalement des compétences en histoire, géographie et physiologie, parvient à

⁶ Morin (*ibid.*).

⁷ *ibid.*

éclairer de façon remarquable l'évolution scientifique et technique de nos sociétés depuis la préhistoire⁸.

Dans le champ universitaire, et dans le domaine des langues comme ailleurs, la spécialisation des savoirs est à l'œuvre, chaque langue s'étant constituée en discipline autonome, formée de sous-disciplines elles-mêmes relativement autonomes. Ainsi, dans un département de langue traditionnel (Langue, Littérature, Civilisation Étrangères⁹), on trouvera une tripartition des savoirs entre littérature, civilisation et grammaire-linguistique, les deux premières étant elles-mêmes subdivisées suivant les pays et les époques traitées. Une exception notable à cette division des savoirs, et dont il faut dire deux mots, est le cas de la traduction : celle-ci sera assez fréquemment confiée indifféremment à l'un ou à l'autre membre du département, selon les goûts et les souhaits sans doute, mais il est notable que la traduction reste généralement, dans le monde universitaire, considérée comme une pratique généraliste ne nécessitant pas de savoir spécialisé. C'est-à-dire que pour traduire, on suppose suffisant un socle commun disciplinaire minimal, permettant en théorie d'aborder de façon égale une variété de matériaux¹⁰. La traduction échapperait ainsi à la sous-partition disciplinaire pourtant proposée sous le vocable récent de « traductologie ». Cette représentation (que certains pourront trouver outrée) d'une « non-discipline » s'accorde assez bien avec une vision quelque peu romantique selon laquelle la traduction ne pourrait finalement guère s'enseigner, si ce n'est par la pratique et l'exemple et peut-être, *in fine*, la révélation d'un talent personnel indescriptible : la traduction serait en réalité un art, et par là-même inaccessible à toute théorisation.

⁸ Le succès de cette polydisciplinarité, rapporté à un autre projet interdisciplinaire dont il sera question plus loin, la traduction des œuvres complètes de Freud en français, suscite une interrogation : est-il préférable dans ce genre de démarche de chercher l'interdisciplinarité davantage dans des chercheurs polycompétents, au risque d'une compétence moindre dans chacun des domaines, ou dans la collaboration de chercheurs de différentes disciplines, au risque que « trop de cuisiniers ne gâtent la sauce » ?

⁹ À noter, dans cette désignation officielle, l'absence de linguistique. « langue » recouvre tout l'apprentissage, à travers la pratique orale, la grammaire, la traduction, et bien sûr la littérature.

¹⁰ Mais dans la pratique, il s'agira essentiellement de traduction littéraire d'un côté, et pour justifier de la variété des aspects de cette activité, de traduction « non-littéraire » (ce qui signifie le plus souvent, sans être problématisé davantage, « prose journalistique »).

0.4. Une double invisibilité

En fait, si la traduction peut sembler appartenir au « domaine public » en ce qu'elle semble ne nécessiter aucune compétence particulière hormis quelques aptitudes naturelles (ou une éducation bilingue), ceci résulte d'abord d'un obstacle épistémologique considérable. La traduction est en effet victime d'une double invisibilité : celle du langage, et celle des langues. Et c'est là, dès l'origine, que la question d'une théorie de la traduction apparaît comme consubstantiellement liée à celle d'une théorie du langage. Dans l'introduction de son ouvrage *Foundations of Language*, Jackendoff (2002 : 3) commente ce qu'il appelle un « problème sociologique », le fait que les gens en général peuvent avoir un intérêt pour la nature et les programmes animaliers à la télévision tout en concevant aisément que le discours d'un biologiste sur tel phénomène particulier excèdera rapidement leurs compétences et leur intérêt¹¹, alors que pour ce qui concerne le langage, il n'en est rien. La complexité du langage reste proprement inconcevable, et dès lors, la linguistique paraît au mieux comme un moyen plus ou moins hypothétique de permettre d'améliorer la maîtrise de la langue, et au pire comme une aimable escroquerie. Nabokov, dans *Pnin* (1957), a dépeint ce tableau :

[...] the lofty halls of modern scientific linguistics, that ascetic fraternity of phonemes, that temple wherein earnest young people are taught not the language itself, but the method of teaching others to teach that method; which method, like a waterfall splashing from rock to rock, ceases to be a medium of rational navigation but perhaps in some fabulous future may become instrumental in evolving esoteric dialects — Basic Basque and so forth — spoken only by certain elaborate machines.

La linguistique est certes en partie responsable de cette vision, tout particulièrement dans sa version générativiste, et Moore & Carling (1982) expliquent pourquoi, comme le pointe ironiquement Nabokov, cette discipline s'est détournée de son objet et n'a pas rempli ses promesses. Mais la difficulté de concevoir l'intérêt d'une discipline linguistique préexiste à cet état des choses. Elle est due à ce que chacun s'estime spécialiste du langage (ce qui paraît logique, puisque tout le monde parle) et chacun possède donc une expérience intime de ce que les linguistes s'attachent à étudier. Sur ce point, Pinker (1994 : 17-18) note que la plupart des gens ont des idées bien arrêtées sur le langage, perçu comme une simple évidence, et cet aveuglement à ce qui fait sa complexité, et la difficulté

¹¹ On pensera par ex. à la régulation de l'opéron lactose décrite dans les travaux de Jacob, Monod et Lwoff, passionnante pour le biologiste, mais quelque peu abstruse pour le néophyte.

de son étude, se retrouve aussi dans les sciences, tant les sciences pures et expérimentales que les sciences humaines et sociales. Y compris au sein de disciplines qui l'incluent dans leur champ d'investigation (psychologie, philosophie, sociologie, etc.). Cette force des idées reçues sur le langage¹² est le premier point aveugle. Le second porte sur le fait que le passage d'une langue à une autre redouble la complexité de l'objet à étudier¹³. Ce qui était l'expression d'une pensée doit être en quelque sorte défait, et refait autrement. La question du rapport entre langage et pensée, au centre de nombreuses théories linguistiques, se pose ici avec une acuité particulière. Les positions sur cette question sont assez tranchées, et sans grossir le trait excessivement, on trouvera d'un côté les tenants d'une position universaliste, plus près du biologique, et considérant avant tout l'unité de l'espèce humaine, et de l'autre les relativistes, attachant plus de poids à la variation et aux différences culturelles. Une vision involontairement métaphorique du « fond » et de la « forme » chez les premiers¹⁴ pourra réduire le langage à une simple interface formelle, et la traduction s'apparentera alors, à peu de chose près, au changement de format d'un fichier texte sur un ordinateur pour pouvoir le lire dans un autre traitement de texte. Quant aux seconds, ils sont inéluctablement conduits à postuler l'impossibilité (la non-existence) de la traduction.

Face au langage et à la traduction conçus comme des évidences qui « tombent sous le sens », il faut donc commencer par démonter ces évidences premières, montrer la légitimité de la linguistique en soi, puisqu'elle n'est pas évidente en dehors du cercle des linguistes, puis comme alliée indispensable d'une théorie de la traduction.

¹² Cf. aussi Bauer & Trudgill (1998). Personnellement, je compte parmi ces « évidences » sujettes à caution l'idée que la langue que l'on parle détermine la façon dont on pense, et l'idée que la pensée soit une sorte de langage. Ces deux idées sont discutées plus loin.

¹³ Et qu'il s'agisse d'un redoublement de l'invisibilité de l'objet à étudier sera aisément vérifié par le constat, par exemple, que les linguistes travaillant majoritairement en France sur le français se montrent souvent imperméables aux problèmes posés par la traduction. Ce n'est d'ailleurs pas une situation propre au français, et elle possède des bases théoriques, particulièrement dans une position universaliste, où l'on pourra postuler que l'étude d'une langue suffit amplement pour comprendre le langage. Newmeyer (1998, cité par Croft, 2001 : xiv) a même pu écrire que l'étude d'une seule langue constituait la meilleure façon de mettre en évidence une grammaire universelle.

¹⁴ Les inévitables métaphores attachées au langage et à la traduction participent évidemment de l'obstacle épistémologique dont il est ici question, je reviendrai sur ce point.

0.5. Des disciplines éclatées : l'ère du soupçon

Le dialogue nécessaire pour surmonter la double invisibilité évoquée ici est évidemment entravé par l'isolement des disciplines constituées : en effet, dans celles-ci, cela est dit et décrit avec force détails par les théoriciens de l'interdisciplinarité mentionnés plus haut, le corollaire du mouvement d'accumulation du savoir est un éclatement dans une multiplicité de démarches mutuellement incompatibles, qui engendrent des sous-disciplines dans lesquelles toute vision d'ensemble est perdue¹⁵ ; en un mot, le risque est de produire ce que l'on appelle en allemand des « Fachidioten ¹⁶ ». Les effets néfastes d'une spécialisation à outrance et d'un cloisonnement du savoir ont pourtant assez vite été reconnus¹⁷, mais la séparation la plus marquante, celle qui oppose sciences dures et sciences humaines en tant que partage¹⁸ des savoirs (et du pouvoir) est peut-être celle qui cause le plus de torts à l'ensemble des disciplines concernées. Apparue au XIX^e siècle, en même temps que se constituaient les disciplines, cette séparation de ce que C.P. Snow (1959) appelle « les deux cultures ¹⁹ » s'est cristallisée pour s'inscrire jusque dans le système scolaire d'un pays comme la France.

Outre ce clivage, dans chaque camp, on a souvent eu tendance au sein des différentes disciplines de considérer les disciplines « concurrentes » comme plus ou moins illégitimes. Ainsi, tandis que C.P. Snow (*op. cit.*) plaidait pour une réunion de ces deux « cultures », Leavis (1962) invoquait de son côté une interdisciplinarité mettant au centre de l'université qu'il appelait de ses vœux l'étude de l'anglais (sa propre discipline) et en excluait la science, proposant

¹⁵ Ironiquement, cette tendance à l'éclatement disciplinaire affecte jusqu'à l'interdisciplinarité, au sein de laquelle Klein (1990 : 11-13), parlant de cette notion comme « a concept of wide appeal [but] also one of wide confusion », note comme l'une des raisons de cette confusion « the lack of a unified body of discourse. Discussion of interdisciplinarity literally sprawls across general, professional, academic, governmental, and industrial literatures. »

¹⁶ On notera que la langue anglaise a trouvé utile d'emprunter ce mot. Il est amusant de constater que le dictionnaire Collins l'illustre de l'exemple suivant : « Despite being an expert in horticulture, the manager came across as something of a fachidiot when dealing with translation issues. »

¹⁷ Cf. Klein (1990 : xx).

¹⁸ Au sens de « division » et non de « faire bénéficier autrui, partager ce qu'on possède avec autrui » évidemment, puisqu'en l'occurrence, ce savoir circule plutôt mal.

¹⁹ Dans sa préface à la réédition de son texte *The Two Cultures*, Snow remarque malicieusement que l'on a beaucoup critiqué son emploi du terme « culture », ainsi que le fait qu'il parle de « deux » cultures, mais qu'à sa connaissance personne n'a encore critiqué son emploi de l'article défini.

« *unlike Snow [...] to make it really a university, [...] more than a collocation of specialist departments – to make it a centre of human consciousness : perception, knowledge, judgment and responsibility*²⁰ ». Tout injuste qu'elle soit, cette critique envers Snow découle en partie de ce que sa position pourrait sembler se fonder sur la nostalgie d'une harmonie perdue et d'une époque où la maîtrise totale des savoirs était possible, alors que le mouvement de spécialisation du savoir est sans doute inéluctable, et le retour en arrière impossible ; par ailleurs, l'articulation de savoirs spécialisés ne va pas de soi²¹. C'est pourquoi toute réflexion sur l'interdisciplinarité est nécessairement liée à la fois à des considérations épistémologiques et à la question de la légitimité de chaque discipline à traiter d'un objet particulier.

Et aujourd'hui encore, c'est sans doute entre les sciences dures et les sciences humaines que la question de la légitimité se pose avec le plus d'acuité²². Ce que l'on a désigné comme « l'affaire Sokal » nous l'a rappelé naguère²³. Dans la société occidentale²⁴, comme le montrent Lakoff & Johnson (1980 : 189-192), s'est opéré un partage des domaines entre une idéologie « objectiviste », présente dans les sciences dites « dures », mais aussi dans la politique et l'économie, et une

²⁰ Cité par Moran (2002 : 31), qui précise que Leavis ne prévoyait pas seulement d'exclure la science de l'université à venir, mais également la philosophie, qu'il détestait tout autant, les lettres classiques étant simplement tolérées. C'est dans une configuration comparable qu'aujourd'hui la collaboration de spécialistes de littérature et de civilisation au sein d'un même département pourra être présentée comme une démarche audacieusement interdisciplinaire.

²¹ C'est ainsi que Darbellay (2005) décrit le premier stade de décloisonnement disciplinaire sous le terme de « pluridisciplinarité », une démarche qui malgré ses mérites présente le risque d'une multiplication des points de vue sans véritable cohérence théorique. La réflexion sur la traduction en est sans doute encore à ce stade.

²² Mais si, à l'époque où Snow se plaignait du « fossé d'incompréhension réciproque » entre sciences humaines et sciences dures, la légitimité sociale était plutôt du côté des premières, on conviendra qu'elle a changé de camp aujourd'hui.

²³ Une lecture fort instructive sur la polémique qui a suivi la parution de l'ouvrage de Sokal & Bricmont (1997), ce 'débat' pauvre en idées mais riche en émotions, est le petit livre de J. Bouveresse (1999) qui, dans une analyse sévère, confirme le constat des deux auteurs.

²⁴ Lorsque dans le journal *Le Monde*, on écrit : « L'étude des ressemblances entre les humains et les primates est ancienne » (Edition datée du 25/11/2013 ; l'homme fait partie de l'ordre des primates !) ou encore qu'un poisson « pourrait changer de genre au cours de sa vie » (supplément science et médecine, 20/11/2013), on a d'abord affaire à des bourdes, mais celles-ci illustrent parfaitement ce rejet du biologique dans les sciences humaines décrit par Pinker (2002). Notons en passant qu'il est tout à fait possible que la deuxième de ces bourdes trouve son origine dans une traduction indigente, « *genre* » pour « *gender* = sexe ». Mais on pourrait aussi voir dans ce cas ce que Fillmore (2006 : 388) appelle « relexicalizing unchanged frames », lorsque par souci de ne pas enfreindre la présomption d'innocence, des journalistes se répètent intérieurement « Wherever I am inclined to say *culprit* (etc.), I should instead say *suspect* ». », ce qui les conduit à écrire « Police investigating the murder have found no clues as to the identity of the *suspect* » (c'est moi qui souligne). Dans l'exemple qui nous occupe, c'est l'esprit des *études de genre* (*gender studies*) qui a frappé.

idéologie « subjectiviste » dans la sphère intellectuelle²⁵, que l'on retrouvera assez largement dans les sciences humaines.

La fameuse « affaire Sokal/Bricmont » mentionnée plus haut est révélatrice d'un malentendu qui perdure dans le(s) champ(s) du savoir. Historiquement, on pourrait évidemment faire remonter les causes de cet état de fait à la philosophie classique, et en particulier à Platon, qui intimait que « nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Le prestige des mathématiques comme reine des disciplines intellectuelles a perduré jusqu'à aujourd'hui, mais on aurait tort de voir dans ce prestige sans égal un simple goût élitiste pour l'abstraction hérité de la philosophie grecque. Les causes sont plus profondes, elles remontent à la double illusion que la pensée, à son plus haut niveau, serait la « raison pure », débarrassée de tout affect, et que ladite pensée serait une forme de langage²⁶. Je reviendrai sur ces deux points dans la partie 2.1. Mais quelles que soient les causes de cette situation, ce rapport d'opposition/imitation de disciplines en miroir est à l'opposé de ce que pourrait être un véritable dialogue entre les deux cultures évoquées par Snow.

0.6. Sciences cognitives et linguistique cognitive

Les sciences cognitives se sont constituées au milieu des années 70 pour combler ce qui apparaissait comme des lacunes dans les champs de savoir, en particulier le fait qu'il n'existait pas de science de la cognition²⁷. Et même si en anglais, on parle plutôt de cognitive science au singulier, ce champ associant des disciplines associées, dont les objets de recherche se recoupent, est donc par définition, comme le note Gardner (1985 : 6), interdisciplinaire. Mais ceci ne fait pas de cette entreprise une solution miracle pour la recherche, dans laquelle les savoirs disciplinaires se complémenteraient naturellement. Comme le remarque

²⁵ Une illustration tout à fait parlante de ce partage est donné par le biologiste Pierre-Henri Gouyon, commentant la vidéo d'un débat sur l'inné et l'acquis dans lequel s'affrontaient Nicolas Sarkozy et Michel Onfray (<https://www.youtube.com/watch?v=l4ALFXI4TAE>), le premier tenant d'un « tout génétique » et le second, avec une belle symétrie, affirmant un « tout culturel ».

²⁶ Les choses sont en réalité plus complexes. Le nous de Platon, âme rationnelle, n'est pas de nature discursive, mais c'est la raison discursive qui a malgré tout servi de modèle pour la rationalité scientifique occidentale.

²⁷ Cf. Harnish (2002 : 1).

Dennett (1991 : 254-255) avec son humour habituel, faire dialoguer les disciplines n'est pas aisé :

As a frequent interloper in these fields, I have grown accustomed to the disrespect expressed by some of the participants for their colleagues in the other disciplines. "Why, Dan," ask the people in Artificial Intelligence, "do you waste your time conferring with those neuroscientists? They wave their hands about 'information processing' and worry about where it happens, and which neurotransmitters are involved, and all those boring facts, but they haven't a clue about the computational requirements of higher cognitive functions." "Why," ask the neuroscientists, "do you waste your time on the fantasies of Artificial Intelligence? They just invent whatever machinery they want, and say unpardonably ignorant things about the brain." The cognitive psychologists, meanwhile, are accused of concocting models with neither biological plausibility nor proven computational powers; the anthropologists wouldn't know a model if they saw one, and the philosophers, as we all know, just take in each other's laundry, warning about confusions they themselves have created, in an arena bereft of both data and empirically testable theories.

Les sciences cognitives rassemblent donc une multiplicité de projets de recherche selon des paradigmes concurrents, elles ne présentent d'unité ni d'un point de vue théorique, ni méthodologique, ni même en ce qui concerne leurs objets d'étude. Il est donc aisé de les critiquer, et cela a été fait²⁸. On pourrait d'ailleurs éventuellement interpréter comme une marque de l'invisibilité évoquée précédemment le fait que par exemple, dans une introduction aux sciences cognitives (Andler 1992), la linguistique soit notoirement absente, la partie de cet ouvrage consacrée au langage ne proposant que trois chapitres rédigés respectivement par un informaticien, un philosophe, et des spécialistes de pragmatique²⁹; et au sein de la linguistique cognitive, les travaux consacrés à la traduction sont encore extrêmement rares. Il n'en reste pas moins vrai que pour les raisons évoquées précédemment (la nécessité de lutter contre une tendance ésotérique des disciplines et un éclatement des savoirs), cette entreprise difficile des sciences cognitives est indispensable. Et la linguistique cognitive est à présent solidement implantée parmi ces sciences cognitives. Elle présente le même manque d'homogénéité signalé plus haut, il importe donc de préciser ce qui la caractérise. Pour Lazard (2007 : 3), toute linguistique est cognitive « si l'on pense que la pensée conceptuelle est indissociablement liée au langage ». Justement, ce n'est pas ce que pense la linguistique cognitive, j'en reparlerai plus loin, et je remarque que Lazard réduit les sciences cognitives à l'étude de la cognition

²⁸ Cf. par ex. Miller, Polson & Kintsch (1984 : 1-18).

²⁹ Il s'agit de D. Kayser, F. Recanati et D. Sperber & D. Wilson. La théorie de la Pertinence de ces derniers

humaine, se trompant dans sa caractérisation de l'intelligence artificielle et ignorant les importants travaux d'éthologistes sur la cognition animale en général³⁰. Mais dans la mesure où il s'agit pour la linguistique cognitive d'étudier le langage en tant que phénomène mental, elle se retrouve effectivement avec d'autres écoles linguistiques qui, dans ce sens peuvent aussi se dire cognitives. C'est en particulier le cas de la linguistique énonciative³¹, Valette (2006) et Fortis (2010) présentent d'ailleurs Gustave Guillaume comme un précurseur de la linguistique cognitive. De son côté, Chomsky (1986 : 35), à qui la linguistique cognitive s'oppose sur plusieurs points, présente lui-même la linguistique cognitive prise dans ce sens du lien langage/pensée comme la voie à suivre : la linguistique doit selon lui s'employer à étudier notre langage interne (*I-language*), par opposition au langage externe (*E-language*). Tâchons d'y voir plus clair.

Croft & Cruse (2004 : 1) proposent trois hypothèses spécifiant l'approche du langage par la linguistique cognitive :

- Le langage n'est pas une faculté cognitive autonome
- La grammaire est de la conceptualisation
- Savoir une langue provient de l'usage de la langue

La première de ces hypothèses s'oppose à l'une des thèses principales de la grammaire générative, mais elle distingue également la linguistique cognitive de la linguistique énonciative qui, sans revendiquer une autonomie du langage, ne connaît dans ses modèles que du linguistique ou du pré-linguistique. Or, la linguistique cognitive tire de cette non-autonomie du langage un *engagement cognitif* (*cognitive commitment*) que Lakoff (1990 : 40) définit ainsi :

The cognitive commitment is a commitment to make one's account of human language accord with what is generally known about the mind and the brain, from other disciplines as well as our own.

³⁰ Cf. par ex. Vauclair & Kreutzer (2004), et pour des études consacrées aux primates, Cheney & Seyfarth (1990) et Tomasello & Call (1997)

³¹ Dans sa réponse à Lazard, Fuchs identifie la linguistique énonciative comme cognitive, mais indique pour sa part dans le projet de ce qu'on désigne à présent comme linguistique cognitive « le risque d'une dilution des exigences scientifiques propres à la discipline » (2009 : 132). Je pense que c'est cette position strictement disciplinaire qui sépare le plus nettement la linguistique énonciative de la linguistique cognitive, et non, comme l'écrit Fortis (2010 : 12) « une certaine tradition française [est] trop souvent méconnue par la linguistique cognitive globalisée ». Cependant, malgré cette méfiance envers l'interdisciplinarité, la « notion » culiolienne rappelle étonnamment la théorie des prototypes, issue de la psychologie.

Les conséquences théoriques et méthodologiques de cet engagement sont donc d'une grande importance, puisque l'hypothèse est faite d'une convergence des sciences cognitives, et que cette hypothèse peut être testée empiriquement³².

La seconde hypothèse s'oppose à la sémantique vériconditionnelle et à la thèse d'une autonomie de la syntaxe dans la grammaire générative, elle fait du sens un principe organisateur du langage, ce en quoi elle retrouve tout à fait la linguistique énonciative.

La troisième hypothèse s'oppose à la thèse d'une innéité du langage, et inverse les oppositions traditionnelles *langue/parole* et *compétence/performance*. Elle conduit à une approche basée sur l'usage (*usage-based*). En ceci, comme l'indiquent Barlow & Kemmer (2000 : vii), la linguistique cognitive rejoint à la fois la linguistique de corpus dans la tradition britannique de Firth, et la linguistique énonciative. Mais comme le remarquent Tummers, Heylen & Geeraerts (2005 : 226), on s'attendrait à ce qu'une telle hypothèse s'appuie sur des études de corpus, ce qui n'est pas toujours le cas, et nombre de travaux en linguistique cognitive comme en linguistique énonciative sont essentiellement spéculatifs. En revanche, et ce me semble être une spécificité de la linguistique cognitive, lorsqu'elle s'appuie effectivement sur des corpus, elle met cette hypothèse tout particulièrement à profit dans des travaux sur l'acquisition du langage ou l'évolution des langues. Et comme nous le verrons, la vision du langage et des langues proposée par la linguistique cognitive a également des conséquences pour toute réflexion sur la traduction.

0.7. Une brève présentation des chapitres

Cette synthèse s'articule en trois chapitres récapitulatifs de mon parcours théorique, et un chapitre consacré aux perspectives de recherche que j'envisage. Le premier chapitre (Linguistique contrastive, corpus et traduction) s'attache à montrer comment des catégories linguistiques telles que l'aspect ou le type de procès, issues de la typologie des langues permettent de préciser les enjeux du face-à-face entre deux langues impliqué par la traduction, et comment cette rencontre se négocie concrètement dans la narration. C'est l'occasion de présenter

³² Cf. Gibbs (1993).

une étude inédite sur un point que j'avais laissé en suspens dans ma thèse, le rapport concret entre les types de procès et les marqueurs grammaticaux du temps et de l'aspect. Il s'agit de tester l'hypothèse d'un possible principe de compensation entre les deux, les langues ayant un marquage grammatical moins développé marquant davantage le lexique, et inversement. Enfin, puisqu'il s'agit d'une étude de corpus, c'est aussi l'occasion de préciser ma réflexion sur l'apport et l'utilisation de corpus dans les recherches traductologiques.

Ces bases théoriques et applicatives étant posées, le deuxième chapitre (La source, la cible, le langage et les langues) traite de questions fondamentales quant aux implications de l'approche cognitive pour la traduction : la conception du rapport entre pensée et langage défendue ici, tout comme la prise en compte d'une part importante de métaphoricité dans la pensée, entraînent une redéfinition de l'activité de traduction.

Dans le chapitre trois (Vers une traductologie cognitive et phraséologique), une autre conséquence majeure de la perspective cognitive sur le langage et les langues présentée ici est une redéfinition du champ d'étude de la linguistique, puisque ce qui était placé à la périphérie (le domaine phraséologique) se retrouve en position centrale, et avec lui, le concept fondamental en traductologie d'*idiomaticité*, avec en particulier les collocations et les idiomes. La traductologie, en ce qu'elle s'appuie sur la linguistique, est elle-même redéfinie en conséquence, comme à la fois cognitive et phraséologique, pour s'attacher au rapport langage / pensée sous des aspects tels que la métaphoricité (métaphores conceptuelles), et des aspects phraséologiques, l'*idiomaticité* du langage étant considéré comme l'expression d'un corpus mental chez les locuteurs. Les idiomes sont à la rencontre de ces deux versants.

Enfin, le chapitre quatre (Perspectives) est consacré au domaine des recherches sur la traduction en tant que processus, particulièrement à travers les TAPs (*Think aloud protocols*), méthodologie prometteuse, mais qui pose également un certain nombre de questions, et doit être complétée par d'autres moyens d'investigation. Sont également présentés différents travaux qui laissent à penser que les notions d'*expertise* et d'*intuition* sont des pistes prometteuses pour de futures recherches dans ce domaine.

**CHAPITRE I : LINGUISTIQUE CONTRASTIVE,
CORPUS ET TRADUCTION**

1.1. Comparer les langues – linguistique et traduction

Avant toute chose, il convient sans doute de clarifier le rapport entre ces deux notions. Je commencerai donc par cette question : la linguistique permet-elle de mieux traduire ? À dire vrai, je suis tenu de répondre : rien n'est moins évident³³. Et pourtant, la plupart des ouvrages de linguistique contrastive, comme de nombreux ouvrages de linguistique générale, se présentent comme destinés en particulier aux traducteurs. En fait, il s'agit souvent d'ouvrages fort techniques, les théories linguistiques exigeant un investissement en temps et en énergie assez considérable pour un retour sur investissement difficile à apprécier³⁴. Ce n'est pas sans raison que Croft (2001 : 3) estime l'apprentissage d'une théorie syntaxique comparable à celui d'une langue étrangère. Je voudrais pourtant défendre ici l'idée que la linguistique est aujourd'hui indispensable à toute réflexion sur la traduction. Il s'agit donc d'étudier les chemins reliant l'une à l'autre.

Quelquefois, l'exploration d'une forêt peut reconduire fortuitement le voyageur étonné au point d'où il était parti. Il pourrait sembler s'agir de cela dans cette synthèse, puisque l'on retrouve la linguistique après s'en être écarté, mais c'est en réalité d'un mouvement en spirale – ou en came – qu'il s'agit, puisque ce n'est plus la même linguistique, ni le même objet d'étude auquel elle s'adresse. S'occuper de traduction a à voir avec le langage, son rapport avec les langues, et le rapport des langues avec leur usage. *Langage* et *langue(s)* : lorsque j'emploie ces deux notions, ce n'est pas pour distinguer deux réalités, mais deux points de vue sur une même réalité. Le *langage* en tant que faculté unique et générale qui caractérise notre espèce (*Homo loquens*), caractérisation purement qualitative, est toujours observé concrètement dans une spécificité plurielle dont la catégorisation de base, pour la linguistique, est la *langue*, laquelle doit cependant être distinguée de cette concrétude de l'emploi effectif. Les deux abstractions que sont le *langage* et la *langue* sont donc liées par une dialectique du général et du particulier, du qualitatif et du quantitatif.

Le rapport entre le langage-faculté unique et les langues importe pour la traduction, tout comme importe celui entre une langue système abstrait et l'usage

³³ Cf. par ex. à ce sujet Albrecht & Métrich (2016 : 2-5, 46-51, 387-391).

³⁴ Ce rapport disproportionné entre l'effort requis et un hypothétique bénéfice peut faire songer au proverbe chinois (sans doute apocryphe) cité par Sean Connery dans le film 'Entrapment' (1999) : « On ne tire pas sur des mouches avec un canon ».

concret qui en est fait. Pour ce qui concerne le premier rapport, selon que l'accent est mis sur l'unicité ou sur les différences, on posera la traduction comme théoriquement non-problématique³⁵ ou au contraire *in fine* comme impossible³⁶. Et pour ce qui est du second rapport, l'usage concret de la langue, réalisation particulière d'une potentialité, ne peut être traduit à mon sens que par une appréhension de cette potentialité dans la langue source en regard d'une potentialité analogue reconstituée dans la langue cible.

Ces questions impliquent différents domaines linguistiques et différentes notions que je dois donc aborder : linguistique générale, énonciative, contrastive, typologie et paraphrase.

1.1.1. Langues et traduction / faire sens de l'usage

« On ne traduit pas des langues, on traduit des textes³⁷ ». Ce truisme souvent entendu, qui prétend écarter définitivement la linguistique des réflexions sur la traduction, n'est finalement pas très loin d'un sophisme. Si sa seconde partie est indéniable (elle fait l'objet du point 1.2.), l'ensemble rappelle étrangement le slogan de la National Rifle Association, *guns don't kill people, people do*. À strictement parler, on ne peut aller contre : les armes jusqu'à présent sont dénuées d'agentivité propre, et en même temps, chacun sait le nombre de victimes occasionnées par leur libre circulation. Il est tout aussi vrai que la personne qui traduit a affaire à un objet singulier, et c'est cette singularité que devra traiter la traduction : c'est ce qui fait dire à Meschonnic (1999 : 335) que l'unité du traduire, « ce n'est pas le mot, mais le texte ». Mais en même temps on voit comment, par ce type de raisonnement, on s'efforce de nier l'importance essentielle d'un facteur dans une équation particulière.

Avec une assimilation sans doute un peu rapide entre langue et pensée, sur laquelle il nous faudra revenir, la philosophie nous présente ce face à face dans le tableau bien connu du rapport auteur-lecteur dépeint par Schleiermacher (1813),

³⁵ C'est la position universaliste. C'est celle que Pinker (1994 : 232) partage avec Chomsky, estimant qu'un Martien débarquant sur notre planète aurait le sentiment que nous parlons tous la même langue. Considérées ainsi, la variété des langues dans le monde et avec elle la traduction deviennent une « affaire de détail », ou plus précisément, de paramétrage.

³⁶ C'est en particulier la théorisation philosophique des « intraduisibles » représenté par B. Cassin (2004, 2014).

³⁷ Cf. par ex. Ladmiral (2010 : 8).

et jusqu'aux travaux du sinologue F. Jullien³⁸, mais quiconque traduit le sait bien : traduire, c'est d'abord mettre en vis-à-vis deux systèmes linguistiques. Le texte produit dans la langue source relève d'un usage singulier de ressources communes, et ainsi ne prend sens que par rapport à ces ressources. Dans la démarche de comparaison qu'implique la traduction, on se situe donc à la fois à un niveau macrolinguistique (celui des systèmes) et microlinguistique (celui des énoncés) en relation dialectique. Les choix linguistiques et stylistiques de l'auteur ne peuvent être appréciés en tant que choix qu'en contraste avec d'autres choix lexicaux et grammaticaux qui auraient été possibles. C'est la notion de *paraphrase*, dont il sera question plus loin. Et le traducteur ne peut appréhender ces choix dans le texte source qu'à travers sa connaissance de la langue source. Les choix qu'il opérera lui-même dépendront donc d'abord de ce premier rapport texte-langue, puis de la projection de ce rapport sur la langue cible : savoir en quoi les ressources de celle-ci diffèrent de la première déterminera les limites dans lesquelles on peut reproduire ce rapport. Quant au rapport entre les deux systèmes linguistiques qu'implique tout acte de traduction, il n'en constitue donc qu'un arrière-plan.

De ce point de vue, le rapport entre linguistique et traduction est indirect. Et les détracteurs de la linguistique ont beau jeu de faire remarquer qu'en tant que pratique, la traduction n'a nul besoin de linguistique. C'est-à-dire qu'elle peut très bien s'en passer. Mais il convient d'ajouter aussitôt que la traduction peut très bien se passer de théorie quelle qu'elle soit. La théorie, conformément au sens étymologique du mot, intervient secondairement, lorsque l'on souhaite dépasser la simple pratique intuitive et comprendre ce que l'on fait.

La Théorie des Opérations Énonciatives (TOE), par laquelle j'ai découvert la linguistique, permet de dépasser ce que Culioli appelle un savoir *épilinguistique* (le fameux « sens de la langue », savoir intuitif dont il sera encore question) pour le remplacer par un savoir *métalinguistique*, c'est-à-dire une conscience de mécanismes par ailleurs inaccessibles aux utilisateurs de la langue. C'est tout un univers invisible qui est ainsi révélé lorsque l'usage de la langue prend sens, puisque derrière les différences linguistiques observées, il est possible de poser des schémas fonctionnels différents qui permettent un choix délibéré entre

³⁸ Voir en particulier *Entrer dans une pensée* (2012).

marqueurs, aussi bien dans les oppositions intralinguistiques qu'interlinguistiques. Tout commence avec le choix d'un mot : l'opposition *this / that* relève de tels schémas, les deux marqueurs ne sont pas équivalents et le choix de l'un pourra être justifié en contexte, de même que l'on pourra justifier en contexte la traduction de *the* par *le* ou *ce* (ou d'autres marqueurs encore) selon des schémas comparables. Avec de tels modèles explicatifs, le choix de traduction conscient et réfléchi devient possible lorsque l'intuition fait défaut. Mais d'où vient le questionnement initial, et sur quoi porte-t-il ? Jackendoff (2002 : 4) se demande si les personnes intéressées par la linguistique n'auraient pas un penchant naturel à la réflexion sur le langage, un goût pour l'expérimentation dans ce domaine, pour l'imitation des accents et autres particularismes, et leur formation professionnelle ne ferait qu'amplifier ces tendances. Mais une expérience me paraît particulièrement à même de donner naissance à ce goût de la réflexion linguistique : la confrontation à une autre culture et une autre langue que la sienne.

De même qu'un séjour à l'étranger conduit d'abord à s'interroger sur ce qui fait le quotidien le plus banal du pays, et qui pour soi a l'attrait de la nouveauté, puis dans un deuxième temps, au terme de ce séjour, sur ce qui fait notre propre quotidien et qui tout d'un coup ne va plus de soi, de même, la traduction conduit à s'interroger sur l'usage que nous faisons – ou tentons de faire – d'une langue nouvelle, mais dans un deuxième temps sur celui de notre propre langue, qui jusque-là allait de soi, et bien vite, sur le langage tout entier.

La TOE est une réponse à ce questionnement. Prenant en compte la présence d'un sujet parlant dans tout usage du langage, elle considère indissociablement l'abstraction que constitue celui-ci et l'individuation concrète à laquelle correspond son usage. Lorsque l'on constitue un énoncé, que se passe-t-il lorsqu'on choisit un mot, une expression ? Comment fonctionne chaque marqueur en relation avec les autres ? En quoi *I did so* est-il différent de *so I did* ou de *so did I* ? En quoi ces trois énoncés sont-ils comparables ? Car la comparaison et la paraphrase intralinguistique sont à la base de ce travail d'élucidation du fonctionnement de la langue : la comparaison de mêmes marqueurs dont une variation d'agencement entraîne des différences de sens, et la paraphrase qui, agencant des marqueurs différents, produit une proximité de sens. La paraphrase étant inhérente à cette démarche, nous pourrions parler ici de traduction intralinguistique (Jakobson, 1956 : 114). Mais nous pouvons dire

également que pour cette même raison, la TOE a une vocation contrastive, et que la démarche de comparaison va naturellement s'étendre à différentes langues et à la traduction *stricto sensu*, interlinguistique. Non pas qu'il s'agisse, avec l'une comme l'autre, de réduire les différentes variantes à de simples variations formelles jugées sémantiquement identiques, comme a pu le faire la grammaire générative³⁹, mais de rendre compte à la fois de la différence et de la similitude.

De ce fait, un point qui doit être particulièrement mis en avant dans cette démarche est la création inévitable d'écarts : le principe énoncé par Bolinger (1977) selon lequel tout changement lexical ou syntaxique entraîne une différence s'avère un outil méthodologique précieux. Dans une paraphrase intralinguistique ou interlinguistique, il est utile de poser par principe l'existence d'une différence entre deux expressions, aussi semblables puissent-elles paraître. Ce principe relativise la notion d'*équivalence* chère aux traductologues : il ne s'agira jamais que d'une expression *relativement* superposable à une autre. Dès lors que l'on conçoit l'activité paraphrastique comme créatrice d'écart, se voit désamorcé le soupçon de trahison qui accable les traducteurs depuis l'Antiquité⁴⁰ : le sens n'est pas une essence platonicienne qui pourrait être intégralement transposée d'une langue à une autre.

L'affinité de la TOE avec une démarche contrastive s'illustre dans le domaine angliciste avec des travaux de première importance portant sur la traduction (Guillemain-Flescher 1981, Chuquet 1994), et par l'existence d'une collection *Linguistique contrastive et traduction* dirigée par J. Bouscaren.

La linguistique contrastive travaille généralement sur des paires de langues, c'est une démarche comparatiste serrée, propre à éclairer la démarche du traducteur en explicitant ce qui distingue l'usage de marqueurs apparemment équivalents ou homologues dans deux langues (je pense par exemple à l'étude du présent de narration en anglais et en français de Chuquet 1994), ou ce qui peut rassembler un usage de deux marqueurs différents comme l'imparfait français, forme synthétique, et le prétérit *be + -ing* (PRET_{be+-ing}) anglais, forme analytique, dans la narration.

³⁹ Cf. Bolinger (1977 : 3).

⁴⁰ La popularité toujours vive de ce jeu de mots auquel il était sans doute difficile de résister doit probablement beaucoup à la notion de faute originelle dans la tradition judéo-chrétienne, une notion qui paraît aujourd'hui à beaucoup, dont je fais partie, obsolète et anachronique.

Mais traitant du détail concret de la langue en usage, la TOE la pose comme une surface, une apparence telle que les marqueurs qui la composent ne sont que des traces d'opérations sous-jacentes. Comme dans la linguistique saussurienne classique, la réalité du langage est donc postulée à un niveau abstrait. Ce niveau d'abstraction peut sembler favorable à une vision unifiante du langage (la linguistique énonciative en général s'est d'ailleurs beaucoup préoccupée de la question des universaux linguistiques, de la tension entre particulier et universel), et donc à la possibilité de rendre compte linguistiquement de la traduction, en termes d'opérations voisines ou équivalentes. Et avec la notion d'*énoncé*, on pourrait penser que la TOE articule parfaitement les notions de langage-abstraction et de mise en œuvre concrète du langage, de langage-unicité et de langues plurielles. Dans une optique contrastive, partant d'opérations spécifiques et d'énoncés particuliers, la TOE met en évidence des phénomènes de convergence ou d'écart entre paires de langues. Mais si l'on souhaite mieux cerner les catégories conceptuelles en jeu dans ces comparaisons, si l'on s'intéresse à des notions telles que l'aspect lexical ou grammatical par exemple ? Il faut alors se situer à un niveau plus élevé d'abstraction et en même temps pratiquer des observations sur un plus grand nombre de langues.

1.1.2. Typologie des langues et catégories translinguistiques

C'est précisément cette comparaison multiple à l'épreuve de catégories translinguistiques qu'opère la typologie des langues. Depuis les travaux de W. v. Humboldt au XIX^e siècle jusqu'à ceux de Greenberg (1974, 2005), Comrie (1976, 1985), Dahl (1985, 2000), Thieroff (1994, 1995), Croft (2004) ou Haspelmath (1997, 2004) aujourd'hui, elle représente une entreprise classificatrice rigoureuse visant à traiter et comparer l'ensemble des langues dans un même cadre théorique, selon leurs traits structurels et fonctionnels. La typologie linguistique s'est aussi préoccupée de la question des universaux (à vrai dire pour assez rapidement constater la grande rareté d'universaux absolus, cf. Song 2010 : 2). Toutefois, la démarche est sensiblement différente de celle de la linguistique contrastive, puisqu'aborder les questions à hauteur de système et appréhender les langues dans leur globalité nécessite une schématisation importante. L'usage effectif des langues est donc généralement mis de côté. Dès lors, l'intérêt pour la

traduction paraît moindre. L'effet du dispositif descriptif produit inévitablement un gauchissement des représentations tel que l'on ne reconnaîtra pas nécessairement celles qui sont proposées de langues que l'on pense connaître⁴¹. Il s'agit néanmoins d'une démarche théorique puissante, au pouvoir de description important, et qui contribue à faire progresser notre compréhension du langage, alors que la linguistique s'est longtemps fondée sur l'étude d'un petit nombre de langues bien connues et souvent apparentées⁴², en particulier sur ce que Whorf (1956 : 138) nomme les langues SAE (Standard Average European). En prenant en compte un grand nombre de langues jusque-là largement ignorées, la typologie linguistique met en évidence des phénomènes nouveaux (comme l'évidentialité) et nous oblige à repenser nos catégories grammaticales. Cette démarche empirique conduit cependant à mettre l'accent sur les différences entre les langues, et s'oppose en particulier à l'universalisme de Chomsky, dont la théorie est essentiellement basée sur l'anglais (cf. Tomasello 1995, Evans & Levinson 2009). On peut en venir à dire, comme Croft (2001 : 3), qu'il n'existe aucune catégorie grammaticale qui soit commune à l'ensemble des langues⁴³. De ce point de vue, la typologie linguistique complique donc une théorisation de la dimension linguistique de la traduction. Et pourtant, la démarche taxonomique et l'élaboration de catégories translinguistiques à partir de l'observation des langues prises comme systèmes constituent un outil précieux pour mieux comprendre les phénomènes en jeu dans la traduction.

Parmi les catégories se prêtant à de telles taxonomies figurent en particulier celles de *type de procès*, de *temps* et d'*aspect*⁴⁴, renvoyant à la façon dont nous représentons un événement, une situation. Comme le suggère Pinker (2007 : 1-3), la distinction entre représentation conceptuelle et expression linguistique est particulièrement cruciale autour de la notion d'événement. Les attentats du 11 septembre 2001 à Manhattan constituent-ils un événement ou plusieurs ? On peut

⁴¹ C'est l'une des réserves que j'ai pu émettre dans ma thèse à propos des travaux de Dahl (1985) ou Ballweg & Thieroff (1994) et Thieroff (1995), cf. Keromnes (2000 : 42-44, 54-55).

⁴² Evidemment, comparée à la philosophie grecque qui ne raisonnait que sur une seule langue, cette prise en compte de la variété linguistique constituait déjà un progrès.

⁴³ « I argue that virtually all aspects of the formal representation of grammatical structure are language-particular. »

⁴⁴ Les catégories de temps et d'aspect étant souvent fortement intriquées, également avec la modalité, je réfère à ce qu'on appelle communément des « temps grammaticaux » par l'appellation de « marqueur TAM » (temps/aspect/mode).

concevoir les deux, et argumenter en faveur de l'une ou l'autre interprétation⁴⁵, ce qui d'un point de vue linguistique concerne en premier lieu les catégories que je viens d'évoquer. Mais la catégorisation des situations est d'abord conceptuelle, c'est une réalité cognitive avant d'être éventuellement et diversement une réalité linguistique.

Quelques remarques préalables : le domaine de l'*aspectualité*, auquel renvoient les différentes catégories en question, est caractérisé par une très grande confusion terminologique, qui ne facilite guère la clarté des débats. La notion d'*Aktionsart*⁴⁶, souvent employée comme synonyme de type de procès, renvoie à une caractéristique morphologique de l'allemand permettant par préfixation de désigner comme procès une phase particulière du procès d'origine. Par exemple, à partir de *blühen* (fleurir), on obtient *aufblühen* (commencer à fleurir, s'épanouir) et *verblühen* (finir de fleurir, se fâner). Dans le cadre de l'*Aktionsart*, on peut donc parler de *auf-* comme préfixe ingressif et *ver-* comme préfixe égressif, mais on voit bien que cette notion ne peut être étendue à l'aspect lexical dans d'autres langues ne possédant pas ce mécanisme morphologique sans entraîner de confusion. L'opposition perfectif/imperfectif est une opposition grammaticale qui vient des langues slaves, et qui est souvent mal comprise, interprétée comme une opposition privative fermé/ouvert. Or, dans le cas du russe en particulier, l'imperfectif serait plus adéquatement qualifié d'aspect indéterminé, et constitue la forme d'emploi par défaut. Ainsi la traduction de *tu as vu ce type ?*, qui renvoie a priori à de l'achevé, serait *ты видел этого парня / ty vid'el etovo parn'a ?* (impf). C'est pourquoi parler du PRET anglais comme perfectif⁴⁷ me semble inapproprié (il est en fait plus proche de l'imperfectif russe), mais dès lors que l'opposition imperfectif/perfectif est aussi bien employée au niveau lexical (Bardière 2016) que conceptuel (Langacker 1987, 1988), la confusion est considérable⁴⁸. Je parlerai donc pour ma part d'aspect *ouvert* ou *fermé*.

Dans le domaine de l'aspectualité, auquel nous allons nous intéresser, linguistique énonciative et typologie vont se recouvrir sur de nombreux points,

⁴⁵ Ce que font les avocats de Larry Silverstein, propriétaire des tours du World Trade Center, et les avocats de sa compagnie d'assurance.

⁴⁶ Littéralement « mode d'action », terme repris par Vettters (1996) pour désigner les types de procès : les termes de procès et d'action posent les mêmes problèmes lorsque l'action est un... état.

⁴⁷ Comrie (1976).

⁴⁸ Il faut préciser que j'ai moi aussi contribué à cette confusion (cf. [1, 2]).

mais des différences notables, en particulier méthodologiques, existent également entre ces deux approches.

Dans le cas de la TOE, on peut dire que la théorie offre un certain nombre d'outils conceptuels permettant une démarche hypothético-déductive pour reconstituer la production d'un énoncé, par étapes, suivant des opérations de *repérage*, à partir d'une *lexis* de base dont les termes (*notions* dans la terminologie culiolienne) sont mis en rapport de sorte que la simple mise en relation des notions a et b, <a,b>, donne à l'une le statut de source et à l'autre le statut de cible, à partir de quoi la première peut être repérée par rapport à la seconde (a ε b) ou l'inverse⁴⁹ : ces outils conceptuels peuvent être appliqués indifféremment à toute langue naturelle. À l'inverse, la typologie procède par induction, et s'efforce de systématiser un large ensemble d'observables. Il s'agit alors de rassembler et de distinguer sur la base de caractéristiques structurelles et fonctionnelles, pour opérer des regroupements en catégories hiérarchisées. Cette deuxième façon de procéder, que l'on pourrait appeler taxonomique, est ancrée dans une tradition philosophique popularisée par Aristote. À notre époque, elle est en particulier présente dans la discussion autour des types de procès et des temps verbaux, la première étant d'ailleurs souvent rattachée à la distinction aristotélicienne entre *kinesis* et *energeia*, ou procès *télique* vs. *atélique*⁵⁰. La quadripartition proposée par Vendler (1957), *state*, *activity*, *accomplishment* et *achievement*⁵¹, ce qu'il appelle des schémas temporels (*time schemata*) d'application très générale, est encore aujourd'hui sans doute le niveau de catégorisation le plus employé, là où Veters (1996 : 81-82) mentionne par exemple une distinction entre vingt modes d'action pour le polonais (Agrell 1908), et où Bouscaren & Chuquet (1987 : 11) se contentent d'une bipartition *action* / *état* : cette dernière distinction paraît notoirement insuffisante pour l'anglais, puisque par exemple, alors que *walk*, *read a book* et *reach the summit* seront tous trois catégorisés comme actions, seule l'opposition entre *accomplissement* (procès télique possédant une phase de déroulement) et *achèvement* (procès télique instantané) permet de rendre compte du fait que *he was reaching the summit* est paraphrasable par *he was about to*

⁴⁹ Cf. Bouscaren & Chuquet (1987 : 133-135) pour le détail des opérations prédicatives et énonciatives.

⁵⁰ Cf. François (1989).

⁵¹ Dans ce qui suit, je reprendrai l'usage de Mainueneau (1994 : 66) de franciser ces termes en les traduisant littéralement. Il sera donc question d'états, d'activités, d'accomplissement et d'achèvement.

reach the summit, mais que *he was reading a book* ne l'est pas, de même que *he read a book in five hours* est parfaitement recevable, alors que *he walked in five hours* l'est beaucoup moins, et nécessitera la construction d'un contexte très particulier pour être accepté.

Le problème principal qui se pose à l'égard des types de procès est celui de leur nature. Vetters (1996a : 105) estime qu'il s'agit d'une catégorie métaphysique⁵² :

J'ai essayé de montrer que le mode d'action est une catégorie métaphysique et donc extralinguistique qui est pourtant intéressante, c'est-à-dire pertinente, pour les analyses linguistiques.

Bien qu'il ait eu conscience d'écarter de son analyse un certain nombre de facteurs impliqués dans le phénomène, Vendler n'a sans doute pas totalement appréhendé les dimensions linguistiques de sa catégorisation, en particulier l'importance de l'environnement actanciel du verbe. Attribuant à ce dernier un lien intrinsèque avec un type de procès donné⁵³, il semble faire des types de procès une réalité ontologique dont chaque élément, concept événementiel ou situationnel, est capturé par la sémantique d'un lexème verbal. Ce présupposé est déjà indiqué dans le titre de son article (*Verbs and Time*). Or, le choix du sujet (*un enfant/tomber vs. la pluie/tomber*) ou de l'objet (*ramasser un champignon vs. ramasser des champignons*) peuvent être déterminants pour la nature du procès⁵⁴. Or dans la pratique, Vendler tient bien compte de ces paramètres, puisqu'il argumente en faveur d'une distinction entre *run* et *run a mile* comme renvoyant à des types de procès différents. Ces contradictions ont été notées. Comme le remarque Vetter (1996 : 325) :

On a reproché à la classification de Vendler d'être sans pertinence grammaticale, mais d'être plutôt une représentation du monde (cf. De Vuyst 1983 : 162).

Notons tout d'abord qu'il ne s'agit pas à proprement parler chez Vendler d'une représentation du monde, mais selon ses propres termes, de schémas temporels, c'est-à-dire de conceptualisation. Faut-il pour autant faire des types de procès une ontologie, ou dans les termes de Vetter, des catégories métaphysiques et/ou extra-linguistiques ? Si l'on entend par là des catégories ayant une existence

⁵² Cette argumentation fait l'objet d'un article indépendant (Vetters 1996b).

⁵³ De même que Bouscaren & Chuquet (*ibid.*), qui distinguent pour l'aspect lexical *verbes d'état* et *verbes de processus*.

⁵⁴ Cf. Maingueneau (1994 : 66).

indépendante de notre expérience et de nos représentations mentales, clairement, je pense que non. Et je pense également que cet essentialisme sans doute présent chez Vendler est à la base des principales difficultés liées à la classification des types de procès.

Dans la conception que je propose, le type de procès renvoie à une représentation mentale construite, et non fixée a priori. Certes, le lexème du verbe lui-même renvoie déjà à une telle représentation, que son environnement actanciel peut modifier, mais ces représentations a priori n'existent qu'en tant que *prototypes*, c'est-à-dire en tant qu'associations liées à l'expérience et que la fréquence rend particulièrement accessibles dans le contexte où ils sont imaginés⁵⁵. Mais les représentations mentales d'un événement ou d'une situation sont infiniment variables, et on cherchera en vain à les classer autrement que selon des schémas récurrents ayant une fréquence plus ou moins grande, et dont les types de procès de Vendler, parmi d'autres catégorisations possibles, ne représentent qu'une idéalisation. Mais comme le suggère Vetters, cette catégorisation demeure pertinente pour les analyses linguistiques et, comme nous le verrons, les analyses traductologiques.

Les marqueurs temporels et aspectuels relèvent de mécanismes particulièrement riches et complexes, et ils posent aux traducteurs comme aux locuteurs d'une seconde langue de nombreuses difficultés. Leur approche contrastive s'avère donc indispensable dès lors que l'on veut réfléchir à l'agencement des procès, qu'ils contribuent ensemble à décrire une scène, s'articulent en une succession d'actions ; quel que soit le type de discours, on a généralement affaire à ces deux modes fondamentaux d'agencement que sont la simultanéité et la consécuité.

Dans les années 90, l'imparfait français a été l'objet de nombreux travaux, en particulier ceux de Kleiber & Berthonneau (1993, 1994, 1998, 1999), qui évoquaient essentiellement deux pistes explicatives pour en retenir une, déjà envisagée dans la grammaire énonciative anglaise pour le PRET_{be+-ing} (Adamczewski, 1982 : 58), à savoir le mécanisme anaphorique, rejetant une explication aspectuelle, ce que Adamczewski fait également pour l'anglais (*ibid.* : 54). L'argumentation chez Kleiber & Berthonneau m'apparaît aujourd'hui comme

⁵⁵ Sur l'idée qu'il n'existe pas véritablement de représentations mentales hors-contexte, cf. Coulson (2006), en particulier pp. 9-11.

ce que Dennett (2013 : 48-50) appelle *rathering* : la présentation d'une alternative de telle façon que l'on soit conduit à penser que l'acceptation d'une des branches implique nécessairement le rejet de l'autre⁵⁶. Les pistes aspectuelle et anaphorique me semblent en effet parfaitement compatibles. À l'époque (cf. [5]), il m'est apparu que la confrontation des explications et des fonctionnements des formes verbales de part et d'autre pouvait profiter à leur compréhension dans l'une et l'autre langue, car si d'un point de vue théorique, on pouvait postuler une étanchéité, une incommensurabilité des domaines d'étude (l'imparfait français n'est pas le prétérit anglais), le praticien ne peut qu'être frappé par un certain nombre de similitudes. L'enjeu théorique est ici de voir jusqu'à quel point il est possible de pousser la comparaison des fonctionnements de ces marqueurs en anglais et en français.

Sur le plan grammatical, deux grandes catégories viennent interagir avec celle des types de procès, ce sont celles du temps et de l'aspect. Un modèle particulièrement utile pour en traiter est celui dérivé de Reichenbach et présenté dans Combettes *et al.* (1993 : 5-48) : les trois variables du modèle de Reichenbach (1947) E (temps de l'événement), R (temps de référence) et S (temps de l'énonciation) étant conçues comme des intervalles, et si l'on admet, comme le propose Comrie (1981 : 26) qu'il n'existe pas de relation directe S / E⁵⁷, il est possible de rendre compte du fonctionnement de n'importe quel temps verbal⁵⁸, non seulement du point de vue du temps⁵⁹ (la relation S / R donne le passé, R < S, le présent, R = S et le futur, S < R), mais aussi de l'aspect : la relation R / E en termes d'inclusion d'intervalles donne l'aspect fermé (R \subset E, le procès est appréhendé avec ses bornes, dans sa totalité), l'aspect ouvert (R \supset E, le procès n'est appréhendé que partiellement, hors-bornes) et enfin l'aspect indéterminé (R \subseteq E, on ignore si les bornes du procès sont appréhendées ou non). Ainsi, dans l'énoncé « hors contexte » *she sat on the chair*, l'aspect grammatical du procès

⁵⁶ Dennett expose l'usage de cette technique chez le paléontologue S. J. Gould.

⁵⁷ NB : j'utilise le signe « < » pour noter l'antériorité : « A < B » signifie « A est antérieur à B ». Commentant le traitement du futur parfait par Reichenbach comme triplement ambigu (S < E < R / S, E < R / E < S < R), Comrie conclut : « The obvious solution is that the relation between S and E is irrelevant. »

⁵⁸ Ici encore, la terminologie grammaticale est insatisfaisante, sachant par ex. qu'un « temps » comme l'imparfait participe à la fois du temps, de l'aspect et de la modalité. L'expression de tiroir verbal (que j'ai moi-même employée) ne fait que déplacer le problème, outre qu'on peut ne pas être d'accord avec la suggestion métaphorique d'une forme dénuée de contenu. Par simplicité, je garde donc l'appellation traditionnelle.

⁵⁹ Et de la modalité, cf. infra.

someone/sit on a chair n'indique pas s'il s'agit d'une action ou d'un état. Pour une traduction en français, on ne peut donc pas choisir entre (1) *elle était assise sur une chaise* et (2) *elle s'assit sur une chaise*. Dans le modèle reichenbachien, on a pour l'énoncé anglais la représentation $(R \subseteq E) \& (R < S)$, alors qu'en (1) on a $(R \supseteq E) \& (R < S)$, et en (2) $(R \subset E) \& (R < S)$.

Cependant, si différents modèles inspirés de Reichenbach restent très utilisés dans de nombreux travaux d'aspectologie, cette approche des temps verbaux a aussi fréquemment fait l'objet de critiques, en particulier la notion de *temps de référence*, qui constitue l'innovation théorique de Reichenbach. Ainsi, Comrie (1981) estime que le système de Reichenbach nécessite d'une part, dans certains cas, plusieurs points de référence, et d'autre part n'en nécessite parfois aucun (*ibid.* : 28-29) :

it now becomes quite generally unnecessary to specify a point of reference if this overlaps either S or E : for the basic tenses (Present, Past, Future), we can thus dispense with point of reference altogether and have the representations S,E, $E < S$, $S < E$ respectively.

Sur ce dernier point, on voit cependant par ce qui précède que contrairement à ce qu'écrit Comrie, R demeure nécessaire pour spécifier l'aspect du passé et du « futur » anglais, et en particulier pour marquer le fait que le *simple past* est aspectuellement indéterminé ; pour ce qui est du présent, il rassemble dans son usage prototypique les trois variables E, S et R telles que $(R \subset E) \& (R = S)$, on pourrait donc effectivement faire l'économie de R, mais dès lors que l'on sort de cet emploi (présent de narration, « futur proche », « passé proche »), R redevient nécessaire. La remarque concernant la nécessité d'introduire parfois plus d'un point de référence est en revanche justifiée. C'est par exemple le cas du *pluperfect* : *Peter had gone at 9* hors contexte est ambigu et peut soit renvoyer à une valeur aspectuelle d'accompli du passé (*when I arrived at 9, Peter was no longer there*), en quelque sorte un parfait passé, qui est la valeur qu'envisage Reichenbach⁶⁰, soit à une valeur temporelle de passé dans le passé (*when I arrived at 10, I was told that Peter had gone at 9*), auquel cas nous avons effectivement besoin de deux points de référence, R₁ (9h) et R₂ (10h), tels que $(R_1 \subset E) \& (R_1 < R_2) \& (R_2 < S)$, R₁ renvoyant à l'observation du départ de Peter, et R₂ à celui de mon arrivée, événement non explicité dans l'exemple initial.

⁶⁰ C'est précisément de l'exemple *Peter had gone* que part Reichenbach (1947 : 288) pour présenter l'idée d'un nécessaire point de référence, distinct de E et de S.

Comrie (*ibid.* : 27) poursuit ses réflexions en émettant l'hypothèse que le nombre de points de référence à introduire n'est sans doute pas limité en théorie, même si leur multiplication entraîne rapidement un coût cognitif trop important. En rapport avec cette question, un point mérite discussion : il s'agit de la nature de R. Celui-ci peut en effet être conçu soit comme un simple moment de référence, un instant à partir duquel on situe un événement, soit comme ayant une réalité psychologique. Se posant cette même question, Hamann (1987 : 32) déplorait sur ce point un manque de clarté chez Reichenbach. Quoi qu'il en soit, c'est sur la deuxième piste que s'engage Gosselin (1996 : 96), qui explique que « le sujet ouvre une fenêtre sur une scène ». Différents procès appartenant à une même scène vont défiler dans une même fenêtre, alors qu'un changement de scène correspondra à un déplacement de R sur l'axe temporel. C'est aussi cette option que j'ai adoptée, convaincu par la description du processus cognitif. Mais de ce point de vue, l'existence de plusieurs temps de référence constitue une difficulté, qui semble plutôt nous orienter vers la première branche de l'alternative : une série d'instants repérés les uns par rapport aux autres. A priori, on voit mal en effet comment observer une scène depuis différentes fenêtres à la fois. Cette question m'a longtemps embarrassé, et c'était encore le cas dans mon dernier article consacré au plus-que-parfait ([10]). À présent, je crois qu'une des causes de la difficulté théorique était liée à cette métaphore de la fenêtre et à la représentation qui en est donnée dans les schémas de Gosselin que j'avais adoptés. Dans ces schémas, les temps de référence constituent des « fenêtres » ouvertes sur un axe temporel parallèle à celui de l'événement et de l'énonciation :

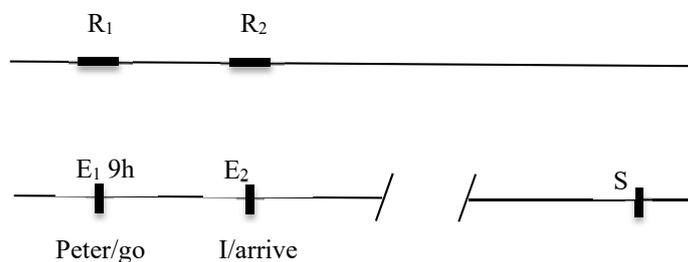


Fig. 1

Au vu de la figure 1, on conçoit mal en effet comment pouvoir observer à la fois l'événement E1 à 9h et l'événement E2 (= R2) à 10h. Ayant continué à réfléchir à

ce problème dans le cadre des formes surcomposées⁶¹ (telles que par exemple *quand il a eu fini...*), j'ai été mis sur la piste d'une solution par la théorie de l'intégration conceptuelle (*blending*) proposée par Fauconnier et Turner (2002) et en même temps par les travaux de Berthoz (2004) consacrés à l'empathie en tant que « manipulation des points de vue ». D'une part, Fauconnier et Turner montrent que l'on peut combiner un grand nombre de représentations mentales (en tant qu'intégration conceptuelle) tout en gardant à chacune son identité (en tant qu'espaces d'entrée, *input spaces*), l'empilement des scènes n'est donc pas en soi une impossibilité théorique, et d'autre part, Berthoz, spécialiste de la physiologie de la perception, démontre expérimentalement comment l'empathie consiste à se mettre physiquement à la place de l'autre sans perdre conscience de l'altérité. L'empathie, dans cette définition, consiste en un ajout de point de vue et non en une substitution⁶². L'agencement de multiples intervalles de référence n'est pas autre chose à mon sens que l'exploitation de cette faculté. La conception d'un R de nature cognitive peut donc être conciliée avec l'existence d'une pluralité de R.

Une dernière difficulté demeure concernant le modèle de Reichenbach ; il s'agit du rôle que l'on attribue à la morphologie des temps verbaux. Pour des langues telles que l'allemand, l'anglais ou le français, l'opposition principale est entre formes simples et formes auxiliées. Ces langues possèdent les deux, les secondes étant plus récentes, créées pour manifester une présence énonciative⁶³ : les premières en effet ne sont pas explicitement reliées à un point de vue, alors que les secondes le sont. Ainsi, le *Perfekt* allemand, le *present perfect* anglais et le *passé composé* français, par leur auxiliaire au présent, manifestent explicitement un lien avec la situation d'énonciation⁶⁴. Lorsqu'un tel marqueur TAM peut fonctionner comme « temps du passé », comme c'est le cas en allemand et en français, il s'oppose aux temps simples du passé, le *Präteritum* pour l'allemand,

⁶¹ Je reviens sur ce point dans le chapitre IV.

⁶² Au fond, ce phénomène de focalisation multiple est une expérience commune de la lecture de textes de fiction, celle de pouvoir suivre les pensées d'un narrateur ayant lui-même accès à celles d'un personnage tout en maintenant la distinction entre les différentes sources de pensée.

⁶³ C'est la « théorie du volcan » de Boulle (1988), qui note que lorsque dans une langue, parmi les marqueurs TAM une forme simple et une forme auxiliée sont en concurrence pour certains emplois, comme c'est le cas du *passé simple* et du *passé composé* en français et du *Präteritum* et du *Perfekt* en allemand, on peut être à peu près certain que la seconde est plus récente que la première, et vient peu à peu la remplacer.

⁶⁴ Benveniste (1966 : 224) écrit que « le parfait établit un lien vivant entre l'événement passé et le présent où son évocation trouve place ».

l'imparfait et le *passé simple* pour le français, précisément par la présence de ce lien explicite avec une instance locutrice, lien qui, ayant perdu sa valeur temporelle, est de nature modale. C'est en particulier l'opposition entre deux expressions de l'aspect fermé que sont le *passé simple* et le *passé composé* que Boulle (1995) qualifie de *perfective* pour la première et de *perfectale* pour la seconde, et qui ne diffèrent que par ce lien modal auquel on doit, en particulier, un effet d'oralité. Reichenbach n'avait pas songé à ces distinctions qu'il faut pourtant matérialiser, ce que je propose en ([10]) avec le dédoublement de l'antériorité $R < S$ commun à ces deux temps en $R // - S$ (R non lié à S pour le passé simple) et $R - S$ (R lié à S pour le passé composé). On pourrait m'objecter que cette distinction est justement prise en compte dans la TOE, avec le repérage ω (repérage de rupture par rapport à la situation d'énonciation), mais les choses ne sont pas si simples, puisque ce repérage, à ma connaissance, n'opère pas de distinction entre une valeur modale et une valeur temporelle, et le concept d'*aoristique* auquel il est associé semble poser davantage de problèmes qu'il n'apporte de solutions⁶⁵ : dans la mesure où il est appliqué aussi bien au passé composé qu'au passé simple, il ne semble pas permettre de distinguer ces deux temps. En particulier, il me semble masquer le rôle de la morphologie dans l'opposition formes simples / formes auxiliaires. Voici achevée la présentation quelque peu théorique de catégories permettant la comparaison des langues. Je vais à présent aborder ce que cette comparaison peut donner dans une pratique effective de la traduction.

1.2. Narration, cognition et usage de la langue

J'ai expliqué en 1.1. que des catégories telles que les types de procès, l'aspect ou le temps empruntées à la démarche typologiste correspondent, au-delà de la grammaire et du lexique, à des modes de conceptualisation que l'on peut associer à des différences d'expressions linguistiques dans une même langue et entre langues différentes. Il s'agit alors d'exprimer avant tout un rapport entre la cognition et le langage en tant que système. Mais puisqu'il est vrai que l'on

⁶⁵ Sur ce concept dont Culioli (1980 : 192) dit qu'il « marque que l'on a un intervalle fermé borné » mais « dont les marqueurs peuvent être le passé simple, l'imparfait, le passé composé, le présent, le futur, pour s'en tenir à ces exemples » dans le cas du français (*ibid.* : 191), cf. Keromnes (2000).

traduit des textes, c'est à présent à eux que je vais m'intéresser. Plus précisément, je vais me pencher sur la mise en œuvre du langage dans son rapport avec la cognition. Contrairement à ce qu'écrit Pergnier (2004 : 17)⁶⁶ et que l'on entend assez souvent dans un discours traductologique opposé à la linguistique, cette dernière ne se préoccupe pas seulement de langue, mais aussi de l'usage qui en est fait, souvent désigné par les termes de « parole » ou de « discours ». Ces deux termes sont problématiques dans la mesure où ils renvoient à des oppositions binaires avec celui de « langue », celle-ci étant conçue comme une réalité dont les deux autres ne sont que des manifestations extérieures ; « parole », dans la linguistique saussurienne classique, renvoie, à travers l'usage, à des particularismes qui l'excluent du champ de l'investigation scientifique⁶⁷, et « discours » garde ce particularisme suspect (même s'il existe une analyse du discours), et reste une émanation de la langue, effet causal de celle-ci mais finalement distinct d'elle. La linguistique cognitive, en affirmant l'idée que c'est l'usage de la langue qui la crée, qui l'enrichit et la fait évoluer, inverse ce rapport et élimine l'opposition : l'usage de la langue ne lui est pas extérieur⁶⁸. Comme il est dit en introduction de cette synthèse, aussi bien la linguistique énonciative que la linguistique cognitive accordent une place essentielle à l'usage de la langue (on parle de théories basées sur l'usage, '*usage-based*' selon l'expression proposée par Langacker 1987, 1988). Voyons à présent quelle(s) forme(s) cet usage peut prendre.

1.2.1 Le récit comme *gestalt*

Dans leur ouvrage consacré aux métaphores qui occupent notre vie mentale au quotidien, Lakoff & Johnson (1980 : 25) décrivent comment nous donnons forme à nos pensées :

Human purposes typically require us to impose artificial boundaries that make physical phenomena discrete just as we are : entities bounded by a surface. [...] so our experiences with physical object (especially our own bodies) provide the basis for an extraordinarily wide variety of ontological metaphors, that is, ways of viewing events, activities, emotions, ideas, etc., as entities and substances.

⁶⁶ « la problématique de la traduction s'adresse à une linguistique de la *parole*, tandis que la linguistique pour sa part (sauf, bien sûr, notables exceptions) continue pour l'essentiel d'être une linguistique de la *langue*. »

⁶⁷ Selon le principe aristotélicien qu'il n'est de science que du général.

⁶⁸ Une position que partage la TOE.

J'é mets l'hypothèse que cette tendance ontologisante s'étend aux usages que nous faisons de la langue et que nous catégorisons par types pour les différencier. Plus précisément, dès lors que nous en avons fait l'expérience, un type d'usage en tant qu'événement langagier constitue une *gestalt*, au sens où la définit Köhler (1947 : 177), un objet structuré, immédiatement accessible dans son entièreté, et qui fait sens pour nous. Nous le percevons et le reconnaissons comme une forme a priori. Proust (1913 : 418-419) nous en donne un exemple dans la description qu'il fait d'une scène de ménage au cours de laquelle Swann s'efforce de persuader Odette de renoncer à sortir avec les Verdurin, et de passer la soirée avec lui. Voici comment Odette appréhende le discours de Swann :

Odette depuis un moment donnait des signes d'émotion et d'incertitude. À défaut du sens de ce discours, elle comprenait qu'il pouvait rentrer dans le genre commun des " laïus ", et scènes de reproches ou de supplications et dont l'habitude qu'elle avait des hommes lui permettait sans s'attacher aux détails des mots, de conclure qu'ils ne les prononceraient pas s'ils n'étaient pas amoureux, que du moment qu'ils étaient amoureux, il était inutile de leur obéir, qu'ils ne le seraient que plus après. Aussi aurait-elle écouté Swann avec le plus grand calme si elle n'avait vu que l'heure passait et que pour peu qu'il parlât encore quelque temps, elle allait, comme elle le lui dit avec un sourire tendre, obstiné et confus, « finir par manquer l'Ouverture ! »

Nous voyons dans cet extrait comment, indépendamment du « détail des mots », la reconnaissance d'une *gestalt* permet de catégoriser un événement langagier particulier. Parmi les types d'usage ainsi catégorisables, la narration constitue sans doute une activité privilégiée. Cette spécificité justifie qu'une discipline, la *narratologie* de Genette, soit exclusivement consacrée à son étude, et elle constitue une hypothèse fondamentale dans de nombreux travaux de psychologie cognitive, au moins depuis Kintsch & van Dijk (1975). Parmi les nombreux philosophes qui s'y sont intéressés, Ricœur (1983, 1984, 1985) développe l'idée que l'expérience humaine ne fait sens qu'une fois mise en récit⁶⁹. Depuis les textes religieux⁷⁰ jusqu'au « story-telling » des publicitaires et autres spécialistes en communication aujourd'hui, la narration est omniprésente dans nos vies ; Dennett (2013 : 333 sq.), pour sa part, définit le *soi* comme une fiction utile, analogue au centre de gravité, et dont l'unité est induite par une mise en récit⁷¹. La

⁶⁹ « comme il sera souvent répété au cours de cet ouvrage : le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; » (Ricœur 1983 : 17).

⁷⁰ Dans la civilisation judéo-chrétienne, la Bible constitue le prototype du récit narratif (cf. Kermode 1966).

⁷¹ Sur cette question du soi lié à la narration en rapport avec la société, cf. également Johnson (1993 : 150-184).

narration est donc au cœur de notre activité cognitive, pour le meilleur et pour le pire⁷².

Un texte narratif, et cela intéresse la traductologie, possède des propriétés particulières à la fois d'un point de vue cognitif et d'un point de vue linguistique. D'un point de vue linguistique tout d'abord, Labov (1972 : 377) note qu'un récit comporte une structure moins complexe que la conversation ordinaire, et Dahl (1985 : 127) précise que si des contextes narratifs et non-narratifs diffèrent quant au marquage de la distance temporelle, c'est dans l'utilisation d'une plus grande variété de marquages dans les seconds. Le fonctionnement d'une narration prototypique reposera donc sur un ou deux temps principaux. Au niveau des temps et aspects, nous observons donc une économie particulière au récit, qui est liée à sa fonction essentielle : assurer la progression narrative. Cette fonction est dévolue essentiellement à deux types de mécanismes : d'une part le fonctionnement aspectuo-temporel, en interaction avec les types de procès, et d'autre part celui des connecteurs, dont le représentant prototypique est « et »⁷³.

En tant qu'objet mental donné a priori, le récit ne possède évidemment qu'un nombre restreint de propriétés génériques, c'est en quelque sorte une forme creuse, une virtualité qui sera actualisée dans la narration ; mais quand je parle de forme creuse, il faut évidemment voir que la *gestalt* du récit est tout de même informée par différentes données, l'appartenance de ce récit à un genre, la connaissance que nous avons de ce genre, de l'auteur, d'œuvres précédentes de l'auteur etc.⁷⁴ Mais nous savons au moins qu'un récit a un début et une fin, reliés par un enchaînement d'événements que peut actualiser la narration. Aujourd'hui, il est également connu que le temps est essentiellement pensé en termes d'espace ; les neurologues peuvent montrer comment des aires de notre cerveau destinées à la représentation de l'espace (dans le cortex pariétal) sont activées dès que sont employées des expressions temporelles, mais pour ce qui est du récit, puisque la chronologie nous en est donnée a priori, nous avons véritablement affaire à du temps spatialisé.

⁷² Taleb (2007 : 62-84) décrit ironiquement notre propension à la mise en récit de toute série de faits qui nous soit proposée sous le terme de *narrative fallacy*.

⁷³ Cf. [8].

⁷⁴ Il semble d'ailleurs que le nombre de schémas narratifs possibles ne soit pas infini. Dans ses conversations avec Eckermann (1830 : 527), Goethe rapporte déjà que s'entretenant avec Schiller, il lui avait rapporté les propos du dramaturge italien Gozzi, qui estimait qu'il n'existait pas plus de 36 situations tragiques possibles. Fâché par cette idée, Schiller se mit en devoir d'en montrer la fausseté mais, rapporte Goethe amusé, il ne fut pas capable d'en trouver autant.

À un niveau linguistique plus élémentaire, ce à quoi renvoie le récit dans son ensemble, cet espace balisé orienté, télique, trouve son correspondant dans l'expression d'un procès. L'analogie est cependant asymétrique : si le récit constitue en quelque sorte un macroprocès télique, le procès, qu'il soit télique ou non, n'en constitue pas pour autant un 'microrécit'⁷⁵. Pour que s'actualise la mécanique narrative, il faut dans ce récit un déplacement temporel effectif, ce qui correspond cognitivement à un déplacement de l'intervalle de référence, c'est-à-dire linguistiquement à l'enchaînement d'au moins deux procès. C'est ce binôme qui constitue le récit minimal, non la simple évocation d'un changement par un unique procès.

1.2.2. Type de procès, temps, aspect et narration

L'importance du récit appréhendé globalement, en tant que macroprocès télique, ne saurait être sous-estimée dans le biais interprétatif qu'elle entraîne en faveur d'une progression du récit : ce qui compose ce macroprocès, ce sont des événements, qui ont pour les lecteurs une pertinence maximale ; il est attendu que des événements se produisent et s'enchaînent chronologiquement (et causalement), créant la progression du récit. Ce que Moeschler (2000) et Saussure (2003) appellent une *inférence directionnelle* n'est pas encodé dans des marqueurs particuliers, mais est en quelque sorte préprogrammé dans le récit. En cela, le genre de texte joue un rôle dans l'interprétation des temps verbaux et des connecteurs, c'est-à-dire sur ce qui se produit au niveau « micro », celui des procès et des événements.

Tout d'abord, si j'ai parlé de l'importance de l'événement en tant que conceptualisation, je ne l'ai pas encore véritablement défini : qu'est-ce qu'un événement ? Dans sa quadripartition des types de procès, Vendler ne parle pas d'événement. Mourelatos (1978) en revanche, dans sa lecture et sa réinterprétation de Vendler, le fait. Il utilise ce terme pour séparer les verbes téliques des *états* et *activités*. Le critère d'identification proposé est le caractère dénombrable des premiers : un procès donnant lieu à des occurrences comptables est un événement. Ce qui pose un certain nombre de problèmes. Ainsi, « être malade » n'est pas un

⁷⁵ Contrairement à ce que qu'écrit Genette (1983 : 14), lorsqu'il voit dans « Pierre est venu », « je marche » ou « Marcel devient écrivain » un récit minimal.

procès téléique, c'est un état, on peut pourtant dire « le mois dernier, j'ai été malade trois fois », et ce dénombrement fait correspondre les occurrences à ce que Mourelatos concevait comme événement. Cette catégorie semble donc être plus large qu'il ne imaginait⁷⁶.

La solution à ce problème est la présence ou l'absence de bornes dans la conceptualisation d'un procès. Compter les occurrences d'un procès, quel que soit son type, n'est pas un simple instrument descriptif. En dénombrant des occurrences, on associe à la représentation de ces procès des limites, que celles-ci soient inhérentes ou non au procès désigné par le verbe et ses arguments principaux.

1.2.3. Narration et traduction : Codage linguistique et interprétation

Si l'information lexicale donne lieu à une première représentation d'un procès, l'ajout de marqueurs TAM permet de présenter ce procès ou une partie de ce procès d'une manière particulière. Cet apport d'information grammaticale n'entraîne pas nécessairement un changement du concept ou une recatégorisation, de sorte qu'on ne peut pas placer sur le même plan, comme le fait Mourelatos (1978 : 418), l'opposition entre *to treat* et *to cure* d'une part, et celle entre *to read a book* et *to be reading a book* de l'autre. La première renvoie à deux procès différents, la seconde à deux conceptualisations différentes d'un même procès.

Pour la lectrice, la combinaison des informations lexicales et grammaticales n'est pas suffisante pour parvenir à une conceptualisation effective du procès dans le récit ; une telle représentation requiert en effet un certain nombre d'inférences parfois attribuées un peu facilement au « rôle joué par le contexte », mais nous avons vu qu'une partie de ces inférences se fait par défaut du seul fait que nous avons affaire à un récit (stratégie interprétative *top-down*).

Mais sachant que l'information lexicale et grammaticale varie d'une langue à l'autre, que se passe-t-il dans la traduction d'un texte narratif ? Quelle est la relation entre information lexicale et grammaticale pour les événements du récit dans les temps narratifs principaux, *passé simple* (PS) et *imparfait* (IMP) en

⁷⁶ S'ils n'incluent pas les états dans cette catégorie, Moens & Steedman (1988) perçoivent aussi la nécessité de donner à la catégorie événement une extension assez grande, puisqu'ils y incluent tout le reste, activités, accomplissements, et deux types de procès instantanés.

français, *simple past* (SP) en anglais et *Präteritum* (P) en allemand ? Autrement dit, existe-t-il une sorte de principe des vases communicants entre lexique et grammaire, qui ferait qu'un manque d'information grammaticale serait compensé par un surcroît d'information lexicale, et inversement ?

Pour répondre à cette question, j'ai comparé l'emploi du *Präteritum* dans une brève séquence extraite d'un récit en allemand, *Die Verwandlung* (La métamorphose), nouvelle de F. Kafka⁷⁷, avec l'emploi des temps narratifs équivalents dans les quatre traductions en anglais et en français, pour étudier la différence entre un choix nécessaire en français, essentiellement entre IMP et PS, un choix possible (mais rare) de PRET_{be+-ing} en anglais, et l'utilisation d'un temps simple en allemand.

Pour ce qui concerne les marqueurs TAM, alors qu'à l'écrit l'allemand comme l'anglais ne disposent que d'un seul temps narratif principal (un temps simple, respectivement PRÄT et PRET), le français en possède deux (PS et IMP). Si le temps du passé en anglais peut se dédoubler entre une forme auxiliée (PRET_{be+-ing}), d'aspect explicitement ouvert, et une forme simple, d'aspect indéterminé, nous avons vu que la relation entre les deux est asymétrique, la forme simple étant la catégorie par défaut et subsumant la forme auxiliée, cette dernière constituant la forme marquée de l'opposition⁷⁸. En français, l'opposition IMP/PS est aspectuellement privative, IMP est explicitement un aspect ouvert et PS explicitement fermé. De l'allemand à l'anglais puis au français, nous avons donc une information grammaticale de l'aspect qui est croissante. L'idée que ces degrés d'information grammaticale puissent s'équilibrer avec le lexique n'est pas absurde, elle est d'ailleurs proposée dans le cadre de la *Stylistique comparée* du français et de l'anglais, par Vinay & Darbelnet (1958), et de la *Stylistique comparée* du français et de l'allemand par Malblanc (1961⁷⁹). Comme ils

⁷⁷ Il s'agit du corpus que j'ai constitué pour ma thèse, et qui comprend la nouvelle en allemand (hormis les dialogues), quatre traductions de cette nouvelle publiées en anglais, et quatre publiées en français, soit neuf textes alignés et étiquetés syntaxiquement et sémantiquement pour constituer une base de données sur Excel. (cf [6, 7, 9]).

⁷⁸ A l'opposé du russe donc, où l'imperfectif est la forme par défaut et le perfectif la forme marquée.

⁷⁹ Malblanc avait déjà publié en 1944 un petit ouvrage intitulé *Pour une stylistique comparée du français et de l'allemand*. C'est sous l'influence de Malblanc que Vinay & Darbelnet se sont décidés à écrire leur *Stylistique comparée*, laquelle a conduit Malblanc à son tour à réécrire son ouvrage pour le rapprocher de celui de ses deux disciples.

proposent les mêmes exemples, ceux-ci sont regroupés ci-dessous en un seul tableau :

Il <i>voulait</i> s'enfuir	He <i>wanted</i> to run away	Er <i>hatte die Absicht</i> fortzulaufen
Il <i>voulut</i> s'enfuir	He <i>tried</i> to run away	Er <i>machte den Versuch</i> fortzulaufen
Il <i>pouvait</i> le faire	He <i>could</i> do it	Es <i>stand bei ihm</i> , es zu tun
Il <i>put</i> le faire	He <i>was able</i> to do it	Es <i>gelang ihm</i> , es zu machen
Il se <i>taisait</i>	He <i>remained</i> silent	er <i>schwieg</i>
Il <i>s'est tu</i>	He <i>fell</i> silent	er <i>verstumte</i>

Tab. 1. Vinay & Darbelnet / Malblanc 1958 / 1961

Vinay & Darbelnet comme Malblanc nous expliquent que l'anglais et l'allemand disposent de ressources lexicales précisément faites pour compenser ce manque d'une opposition grammaticale comparable à IMP/PS en français. Mais si une telle compensation est manifestement possible, on peut se demander si elle correspond réellement à l'usage en anglais et en allemand. Tout d'abord, on ne peut pas s'empêcher de remarquer que les quatre premiers exemples allemands semblent peu naturels, et peu économiques, le soupçon est grand d'un calque sur l'anglais, et de fait, ces expressions sont beaucoup moins courantes en allemand que les équivalents anglais. Mais même si ces expressions étaient idiomatiques, les distinctions proposées ne sont pas nécessairement concluantes. En anglais, l'opposition entre une capacité (*could*) et l'actualisation de cette capacité (*was able to/managed to*) n'est pas si nette que cela. Vendler (1957 : 148) évoque par exemple le fait que les propositions construites autour d'un verbe de perception ont souvent une signification quasiment identique en présence et en l'absence de l'auxiliaire modal. C'est ce que nous voyons à travers les traductions dans les exemples suivants extraits de ma base de données :

- (1) [...] und sah, [...] seinen gewölbten, braunen, [...] Bauch,
 [...] and [...] he could see his domelike brown belly (Muir & Muir,
 Underwood, Pasley)
 [...] and [...] he saw his vaulted brown belly (Corngold)

Dans trois des traductions en anglais, le modal est présent (alors qu'il n'existait pas dans le texte source), mais dans l'une des traductions, il est aussi absent. Et les deux possibilités sont parfaitement acceptables. Par ailleurs, sur ce point, les verbes de perception ne constituent pas non plus une exception : l'exemple suivant, également extrait de ma base de données, est un passage dans

lequel la façon dont Gregor, le personnage principal, est nourri chaque jour par sa sœur quand personne d'autre n'est présent :

- (2) das Dienstmädchen wurde von der Schwester mit irgendeiner Besorgung weggeschickt
 the servant girl **could** be sent out on some errand or other by his sister (Muir & Muir, Corngold)
 the maid **was** sent off by his sister on some errand or other (Underwood, Pasley)

Cet exemple est particulièrement intéressant parce que l'on y voit un procès ponctuel, *achèvement (la servante / être envoyée en course)* mais itéré, exprimé avec le modal *could* dans deux traductions, et sans ce modal dans deux autres, alors qu'il est clair dans le contexte que la servante était bien envoyée en course à chaque fois pour qu'elle ne soit pas présente au moment du repas de Gregor.

Pour l'allemand aussi, un certain nombre de réserves s'imposent quant au tableau de Malblanc : Par exemple, l'expression *es gelang ihm, es zu tun*, qui est supposée être équivalente de *il put le faire / il le fit effectivement*, peut en fait parfaitement se rencontrer dans des contextes itératifs, dans lesquels elle sera rendue par un IMP. C'est ce qui se produit dans les quatre traductions en français de l'exemple suivant, où l'on raconte les démêlés de Gregor transformé en insecte, qui tente en vain de maîtriser ses pattes, mais lorsqu'il parvient à en contrôler une, toutes les autres lui échappent :

- (3) und gelang es ihm endlich, mit diesem Bein das auszuführen, was er wollte [...]
 et s'il *parvenait* enfin à faire faire à cette patte ce qu'il voulait, [...] (Lortholary)

Il nous faut donc admettre que s'il existe bien des façons de compenser un manque d'information grammaticale par le lexique, non seulement ces ressources lexicales pourront apparaître maladroites et peu naturelles, mais surtout elles ne constituent pas un véritable équivalent explicite de l'information grammaticale manquante, elles contribuent simplement à orienter l'interprétation du procès vers quelque chose de similaire à ce qui est exprimé en français par des marqueurs grammaticaux.

Même si les événements possèdent un très haut niveau de pertinence dans le récit, ils n'en sont pas les seuls constituants ; d'une part, tout simplement parce qu'un récit est rarement constitué exclusivement de narration et qu'il contient

normalement des passages descriptifs ou des commentaires qui permettent de varier le rythme et d'enrichir le récit, mais même en ce qui concerne les séquences 'purement' narratives, on constate en fait que les procès téléiques ne constituent même pas la moitié des procès de ces séquences. Une explication issue de la théorie de la *gestalt* est à nouveau possible si l'on rapporte les représentations mentales à des simulations de perception⁸⁰. Pour qu'une *figure* soit perçue, il faut qu'elle soit contrastée avec un *fond*⁸¹. De même, pour que les événements, en tant que *figures*, soient perçus comme cognitivement saillants, ils nécessitent un *fond*, et j'émetts l'hypothèse que les procès non-téléiques constituent ce fond.

Et c'est au niveau de telles séquences prototypiques, je pense, que l'on peut étudier les mécanismes de progression narrative. Voici donc à présent l'étude des relations entre types de procès et marqueurs TAM sur la brève séquence narrative annoncée ci-dessus.

Dans *La métamorphose*, Gregor se réveille un matin transformé en insecte géant. Il est dans sa chambre, d'abord isolé de sa famille, laquelle est surprise – et inquiète – de découvrir qu'il n'est pas parti au travail, étant donné que ce travail est l'unique source de revenus du foyer. Chacun veut donc lui parler, la sœur à travers une porte, ses parents à travers une autre, et on lui demande d'ouvrir cette porte. Son supérieur est également présent, il s'est rendu à son domicile pour savoir pourquoi il n'était pas au travail, et il attend de l'autre côté de la porte, avec la mère et le père. Mais c'est lorsque Gregor parvient enfin, après diverses acrobaties, à ouvrir cette porte, que les ennuis commencent. La mère de Gregor s'écroule par terre, et le gérant se prépare à prendre la fuite, ce qui compromettrait sérieusement l'avenir professionnel de Gregor.

Cette séquence est présentée dans le tableau suivant, dans le texte original accompagné respectivement d'une des quatre traductions anglaises et françaises.

Les 49 occurrences de PRÄT sont en gras et numérotées, et les types de procès sont également indiqués (A : états, B : activités, C : accomplissements et D : achèvements) :

⁸⁰ Changeux (1983 : 166) estime que cela semble bien être le cas, citant la célèbre expérience de Perky dans laquelle un sujet auquel il est demandé de se représenter une tomate ne remarque même pas l'image d'une tomate effectivement projetée sous ses yeux : image mentale et percept sont confondus.

⁸¹ D'un point de vue physiologique, on sait aujourd'hui expliquer comment la combinaison de cellules à champs récepteurs ON/OFF dès la rétine sert à accentuer le contraste et détecter les limites de formes.

Kafka	Corngold (1996)	Lortholary (1988)
<p>Gregor sah ein (1 D), daß er den Prokuristen in dieser Stimmung auf keinen Fall weggehen lassen dürfe, wenn dadurch seine Stellung im Geschäft nicht aufs äußerste gefährdet werden sollte.</p> <p>Die Eltern verstanden (2 A) das alles nicht so gut ; sie hatten sich in den langen Jahren die Überzeugung gebildet, daß Gregor in diesem Geschäft für sein Leben versorgt war (3 A), und hatten (4 A) außerdem jetzt mit den augenblicklichen Sorgen so viel zu tun, daß ihnen jede Voraussicht abhanden gekommen war.</p> <p>Aber Gregor hatte (5 A) diese Voraussicht.</p> <p>Der Prokurist mußte (6 A) gehalten, beruhigt, überzeugt, und schließlich gewonnen werden ; die Zukunft Gregors und seiner Familie hing (7 A) doch davon ab!</p> <p>Wäre doch die Schwester hier gewesen !</p> <p>Sie war (8 A) klug, sie hatte schon geweint, als Gregor noch ruhig auf dem Rücken lag (9 A).</p> <p>Und gewiß hätte der Prokurist, dieser Damenfreund, sich von ihr lenken lassen ; sie hätte die Wohnungstür zugemacht und ihm im Vorzimmer den Schrecken ausgedet.</p> <p>Aber die Schwester war (10 A) eben nicht da, Gregor selbst mußte (11 A) handeln.</p> <p>Und ohne daran zu denken, daß er seine gegenwärtigen Fähigkeiten, sich zu bewegen, noch gar nicht kannte (12 A), ohne auch daran zu denken, daß seine Rede möglicher- ja wahrscheinlicher- wieder nicht verstanden worden war,</p>	<p>Gregor realized (1) that he must on no account let the manager go away in this mood if his position in the firm were not to be jeopardized in the extreme.</p> <p>His parents did not understand (2) this too well,</p> <p>in the course of the years they had formed the conviction that Gregor was set (3) for life in this firm; and furthermore, they were (4) so preoccupied with their immediate troubles that they had lost all consideration for the future.</p> <p>But Gregor had (5) this forethought.</p> <p>The manager must (6) be detained, calmed down, convinced, and finally won over; Gregor's and the family's future depended (7) on it!</p> <p>If only his sister had been there!</p> <p>She was (8) perceptive, she had already begun to cry when Gregor was still lying (9) calmly on his back.</p> <p>And certainly the manager, this ladies' men, would have listened to her; she would have shut the front door and in the foyer talked him out of his scare.</p> <p>But his sister was (10) not there; Gregor had (11) to handle the Situation himself.</p> <p>And without stopping to realize that he had (12) no idea what his new faculties of movement were, and without stopping to realize either that his speech had</p>	<p>Gregor se rendit compte (1) qu'il ne fallait à aucun prix laisser partir le fondé de pouvoir dans de telles dispositions, s'il ne voulait pas que sa position dans la firme fût extrêmement compromise.</p> <p>Ses parents ne comprenaient (2) pas tout cela aussi bien ; tout au long des années, ils s'étaient forgé la conviction que, dans cette firme, l'avenir de Gregor était (3) à jamais assuré,</p> <p>et du reste ils étaient (4) à ce point absorbés par leurs soucis du moment qu'ils avaient perdu toute capacité de regarder vers le futur.</p> <p>Gregor, lui, regardait (5) vers le futur.</p> <p>Il fallait (6) retenir le fondé de pouvoir, l'apaiser, le convaincre, et finalement le gagner à sa cause;</p> <p>car enfin, l'avenir de Gregor et de sa famille en dépendait (7) !</p> <p>Si seulement sa sœur avait été là !</p> <p>Elle au moins était (8) perspicace ; elle avait pleuré tandis que Gregor était (9) encore tranquillement couché sur le dos.</p> <p>Et le fondé de pouvoir, cet homme à femmes, se serait sûrement laissé manœuvrer par elle ; elle aurait refermé la porte de l'appartement et, dans l'antichambre, elle l'aurait fait revenir de sa frayeur.</p> <p>Mais sa sœur n'était (10) justement pas là, il fallait (11) que Gregor agisse lui-même.</p> <p>Et sans songer qu'il ignorait (12) tout de ses actuelles capacités de déplacement, sans songer non plus</p>

<p>verließ (13 D) er den Türflügel ; schob (14 C) sich durch die Öffnung ; wollte (15 D) zum Prokuristen hingehen, der sich schon am Geländer des Vorplatzes lächerlicherweise mit beiden Händen festhielt (16 B). fiel (17 D) aber sofort, nach Halt suchend, mit einem kleinen Schrei auf seine vielen Beinchen nieder. Kaum war das geschehen, fühlte (18 D) er zum erstenmal an diesem Morgen ein körperliches Wohlbehagen ; die Beinchen hatten (19 A) festen Boden unter sich, sie gehorchten (20 A) vollkommen, wie er zu seiner Freude merkte (21 D), strebten (22 B) sogar danach, ihn fortzutragen, wohin er wollte (23 A), und schon glaubte (24 A) er, die endgültige Besserung alles Leidens stehe unmittelbar bevor. Aber im gleichen Augenblick, als er da schaukelnd vor verhaltener Bewegung, gar nicht weit von seiner Mutter entfernt, ihr gerade gegenüber auf dem Boden lag (25 A), sprang (26 D) diese, die doch so ganz in sich versunken schien (27 A), mit einem Male in die Höhe, die Arme weit ausgestreckt, die Finger gespreizt, rief (28 C): "Hilfe, um Gottes willen, Hilfe!", hielt (29 B) den Kopf geneigt, als wolle sie Gregor besser sehen, lief (30 B) aber im Widerspruch dazu, sinnlos zurück ; hatte vergessen, daß hinter ihr der gedeckte Tisch stand (31 A); setzte (32 D) sich, als sie bei ihm angekommen war, wie in Zerstreutheit, eilig auf ihn, und schien (33 A) gar nicht</p>	<p>possibly—indeed, probably— not been understood again, he let go (13) of the wing of the door; he shoved (14) himself through the opening, intending (15) to go to the manager, who was already on the landing, ridiculously holding (16) on to the banisters with both hands; but groping for support, Gregor immediately fell down (17) with a little cry onto his numerous little legs. This had hardly happened when for the first time that morning he had (18) a feeling of physical well being; his little legs were (19) on firm ground; they obeyed (20) him completely, as he noted (21) to his joy; they even strained (22) to carry him away wherever he wanted (23) to go; and he already believed (24) that final recovery from all his sufferings was imminent. But at that very moment, as he lay (25) on the floor, rocking with repressed motion not far from his mother and just opposite her, she, who had seemed (27) so completely self absorbed, all at once jumped (26) up, her arms stretched wide, her fingers spread, crying (28), "Help, for God's sake, help!" held (29) her head bent as if to see Gregor better, but inconsistently darted (30) madly backward instead, had forgotten that the table laden with the breakfast dishes stood (31) behind her; sat down (32) on it hastily, as if her thoughts were elsewhere, when she reached it; and did not seem (33) to notice at all</p>	<p>qu'éventuellement, et même probablement, son discours une fois de plus n'avait pas été compris, il s'écarta (13) du battant de la porte; se propulsa (14) par l'ouverture ; voulut (15) s'avancer vers le fondé de pouvoir, qui déjà sur le palier se cramponnait (16) ridiculement des deux mains à la rampe ; mais aussitôt, cherchant à quoi se tenir, il retomba (17) avec un petit cri sur toutes ses petites pattes. Dès que ce fut fait, il ressentit (18) pour la première fois de la matinée une sensation de bien être ; les petites pattes reposaient (19) fermement sur le sol ; elles obéissaient (20) parfaitement, comme il le nota (21) avec plaisir; elles ne demandaient (22) même qu'à le porter où il voudrait (23); et il avait (24) déjà l'impression que la guérison définitive de ses maux était imminente. Mais à l'instant même où, réprimant en oscillant son envie de se déplacer, il se trouvait ainsi étendu sur le sol non loin de sa mère et face à elle, voici que tout d'un coup, alors qu'elle paraissait (27) complètement prostrée, elle bondit (26) sur ses pieds, bras tendus et doigts écartés, criant (28) " au secours, au nom du ciel, au secours ! " penchant (29) la tête comme pour mieux voir Gregor, mais en même temps, au contraire, reculant (30) absurdement à toute allure, oubliant qu'elle avait (31) derrière elle la table dressée et, une fois contre elle, s'y</p>
--	---	--

<p>zu merken, daß neben ihr aus der umgeworfenen großen Kanne der Kaffee in vollem Strome auf den Teppich sich ergoß (34 C).</p> <p>" Mutter, Mutter ", sagte (35 C) Gregor leise und sah (36 D) zu ihr hinauf. Der Prokurist war ihm für einen Augenblick ganz aus dem Sinn gekommen ; dagegen konnte (37 C) er sich nicht versagen, im Anblick des fließenden Kaffees mehrmals mit den Kiefern ins Leere zu schnappen. Darüber schrie (38 D) die Mutter neuerdings auf, flüchtete (39 D) vom Tisch und fiel (40 D) dem ihr entgegeneilenden Vater in die Arme.</p> <p>Aber Gregor hatte (41 A) jetzt keine Zeit für seine Eltern ; der Prokurist war (42 A) schon auf der Treppe, das Kinn auf dem Geländer, sah (43 B/D) er noch zum letzten Male zurück. Gregor nahm (44 C) einen Anlauf, um ihn möglichst sicher einzuholen ; der Prokurist mußte (45 A) etwas ahnen, denn er machte (46 C) einen Sprung über mehrere Stufen und verschwand (47 D) : "Hu!" aber schrie (48 D) er noch, es klang (49 D) durchs ganze Treppenhaus.</p>	<p>that near her the big coffeepot had been knocked over and coffee was pouring (34) in a steady stream onto the rug. "Mother, Mother," said (35) Gregor softly and looked up (36) at her. For a minute the manager had completely slipped his mind; on the other hand at the sight of the spilling coffee he could not (37) resist snapping his jaws several times in the air. At this his mother screamed (38) once more, fled (39) from the table, and fell (40) into the arms of his father, who came rushing up to her. But Gregor had (41) no time now for his parents; the manager was (42) already on the stairs; with his chin on the banister, he was taking (43) a last look back. Gregor was off (44) to a running start, to be as sure as possible of catching up with him; the manager must (45) have suspected something like this, for he leaped (46) down several steps and disappeared (47); but still he shouted (48) "Agh," and the sound carried (49) through the whole staircase.</p>	<p>asseyant (32) à la hâte comme par distraction, et ne semblant (33) pas remarquer qu'à côté d'elle la grande cafetière renversée inondait (34) le tapis d'un flot de café. " Maman, maman ", dit (35) doucement Gregor en la regardant (36) d'en bas. Le fondé de pouvoir lui était sorti de l'esprit pour un instant ; en revanche, à la vue du café qui coulait, il ne put (37) empêcher ses mâchoires de happer dans le vide à plusieurs reprises. Ce qui derechef fit (38) pousser les hauts cris à sa mère, qui s'enfuit (39) de la table et alla (40) tomber dans les bras du père qui se précipitait vers elle. Mais Gregor n'avait (41) plus le temps de s'occuper de ses parents ; le fondé de pouvoir était (42) déjà dans l'escalier ; le menton sur la rampe, il jetait (43) un dernier regard derrière lui. Gregor prit (44) son élan pour être bien sûr de le rattraper, le fondé de pouvoir dut (45) se douter de quelque chose, car d'un bond il descendit (46) plusieurs marches et disparut (47) ; mais on l'entendit (48) encore pousser un " ouh ! " qui retentit (49) dans toute la cage d'escalier.</p>
---	---	---

Tab. 2

À partir de l'information lexicale et grammaticale et avec la part d'inférences mentionnée plus haut, la chronologie de ces procès peut être reconstituée. Elle est représentée dans le chronogramme suivant (la progression narrative se lit de gauche à droite ; les procès simultanés sont sur le même axe vertical) :

1	<	13	<14	<15	<17	<18	<22	<24	<26	<28	<30	<32	<35	<37	<38	<39	<40	<44	<46	<47	<48	<49	
2		12		16		19	23		25		29		36		41								
3						20					31	33										42	
4						21							34									43	45
5									27														
6																							
7																							
9	8																						
	10																						
	11																						

Tab. 3 : Chronogramme de la chaîne événementielle

En annexe I, un tableau présente les choix de marquage lexical et grammatical dans les 8 traductions, qui peuvent ainsi être comparées systématiquement. Et en annexe II, les quatre types de procès présents dans le texte source sont présentés dans des tableaux distincts pour permettre une comparaison systématique du marquage grammatical et du type de procès dans les différentes traductions.

1.2.3.1. Catégorisation et interprétation des types de procès

Il est bien connu que la catégorie d'un procès peut changer en fonction des arguments du verbe, de sorte que la catégorisation correspondant à la conceptualisation effective du procès, à la lecture du texte, se fait en contexte. Mais même dans ces conditions, la tâche n'est pas toujours aisée. Les procès renvoyant à des perceptions ou des pensées, par exemple, posent régulièrement problème. Ainsi, *understand* pourra aussi bien renvoyer à un état mental ou dans sa lecture inchoative, à la mise en place de cet état, l'instant précis où soudain, tout devient clair. Comment décider si nous avons affaire à la première ou à la deuxième lecture ?

Dans notre séquence, la représentation que nous nous faisons du premier procès repose sur notre interprétation du verbe allemand *einsehen* (comprendre). L'Aktionsart du verbe allemand indique bien l'entrée dans la compréhension (*einsehen*), cependant, l'usage permet sans problème de désigner un état (*das sehe ich völlig ein : je comprends parfaitement vos raisons*). La première proposition pourrait donc être traduite ainsi : *Gregor comprit / comprenait qu'il fallait empêcher son patron de quitter l'appartement*. Dans le premier cas, nous avons

affaire à un événement mental qui va déclencher l'action, dans le second un arrière-plan explicatif de ce qui va s'ensuivre. Dans la deuxième phrase, nous apprenons que les parents de Gregor ne *comprirent* ou ne *comprenaient* pas très bien cela.

Le mécanisme qui nous fait tendre plutôt vers une lecture événementielle dans la première phrase et plutôt vers une lecture-état est difficile à expliquer, mais c'est clairement ce que les traducteurs français ont fait, puisque nous avons un PS dans le premier cas pour les quatre textes, qui voient donc là un *achèvement*, et un IMP dans la deuxième phrase.

Il me semble que la perspective adoptée par rapport à cette scène est le facteur déterminant. Toute cette séquence (en fait, toute la nouvelle) est racontée du point de vue de Gregor. C'est lui qui réagit à ce qui se passe, et qui agit en fonction de la situation. Cette perspective induit un biais interprétatif tel que le premier procès, *prise de conscience de Gregor de la situation*, est donc interprété comme faisant partie d'une chaîne événementielle plutôt que comme un élément descriptif.

La distinction entre *achèvement* et *accomplissement* peut aussi être délicate à déterminer en contexte, par exemple dans le cas de verbes de parole, d'un procès tel que *quelqu'un / dire quelque chose*. En fonction du nombre de mots (un ou plusieurs) et peut-être de la vitesse d'élocution, on pourrait, me semble-t-il, décider en faveur de l'un ou de l'autre. Le procès (35) *Gregor / dire 'mère, mère' doucement* est sans doute un *accomplissement*, mais que dire du procès (48) ? Kafka fait crier '*Hu!*' à son personnage, un son monosyllabique bref qui exprime conventionnellement en allemand une réaction de peur et d'horreur⁸². Dans le texte source, nous pourrions sans doute estimer qu'il s'agit d'un *achèvement*, si ce n'est que Kafka dédouble le cri en émission (« *Hu!* » *aber schrie er noch* : « *Ouh!* » *cria-t-il encore*) et en perception (*es klang durchs ganze Treppenhaus : cela (ré)sonna dans toute la cage d'escalier*), laquelle a lieu à travers (*durch*) un certain espace, ce qui peut contribuer à un effet d'écho, qui en quelque sorte rallonge le cri initial (*accomplissement*). C'est probablement ce qu'a estimé le premier traducteur français, qui a choisi de redoubler le cri, et que c'est sans doute aussi la représentation des traducteurs en anglais qui avec *agh, ugh, shoo* ou *ooh*,

⁸² Mais inversement, il peut aussi être utilisé intentionnellement pour faire peur à une autre personne.

indiquent des sons longs (certes conventionnels en anglais). Dans de tels cas, il ne semble donc pas y avoir de démarcation stricte entre *achèvement* et *accomplissement*, on passe insensiblement de l'un à l'autre. Mais indépendamment du type de procès – et en contradiction avec son caractère indéniablement télique, notons que deux traductions françaises mettent ce procès en arrière-plan (*en poussant*) et les deux autres l'incluent dans la chaîne événementielle (*on l'entendit / il poussa*). En anglais, trois traductions en font un procès d'arrière-plan, avec un PRET_{be+ing} (traductions 1 et 3), le deuxième traducteur regroupant les deux procès émission / perception du cri en un seul avec une forme non-finie (*his parting cry of 'Shoo !' echoing...*).

La catégorisation des auxiliaires modaux pose un autre type de problèmes, en partie évoqués précédemment. Pour ce qui me concerne, j'ai considéré qu'ils renvoyaient à des attitudes mentales attribuables soit au narrateur soit à un personnage, et qu'il s'agissait donc à chaque fois d'états. J'ai cependant dû faire deux exceptions à ce principe. La première est liée à l'effet de la négation. En anglais, un énoncé tel que *she could not but do it* (par ex. *she could not but smile*) correspond en fait à une assertion du procès (*she smiled*). Donc dans ce cas, le procès qui doit être pris en compte n'est pas l'état dénoté par l'auxiliaire modal, mais le procès sur lequel porte le modal (cf P37). La deuxième exception concerne un usage particulier de l'auxiliaire allemand *wollen*, qui peut dénoter le début effectif, l'ébauche d'une action volontaire (on pourrait parler dans cet usage d'une implicature conventionnelle : *il avait l'intention de faire X, donc il commença à faire X*). Dans un tel cas, *wollen* ne renvoie donc pas à un état, mais à la phase inchoative du procès visé, c'est-à-dire à un *achèvement*. Si nous regardons le procès (P15), nous voyons que la plupart des traducteurs ont tenu compte de cette implicature conventionnelle, les traducteurs vers l'anglais avec des marques lexicales, dans un cas par le marquage inchoatif *started to*, les traducteurs vers le français avec des marques grammaticales, le PS *voulut* conduisant à une lecture inchoative.

1.2.3.2. Marques TAM et types de procès dans la traduction

Regardons à présent ce qui se passe dans les traductions des différents procès de l'allemand. Globalement, le résultat correspond à ce que l'on pouvait

attendre : pour ce qui est des marqueurs TAM, la très grande majorité des PRÄT allemands sont traduits par des PRET en anglais (entre 33 et 41 selon les traducteurs⁸³), et en français par des IMP pour les procès atéliques, et des PS pour les procès téliques⁸⁴ ; pour la traduction des *états*, nous observons en anglais une certaine variabilité dans le choix des marqueurs TMA, et une variété plus grande encore en français ; cette variété est moindre pour la traduction des autres types de procès. C'est donc sur la traduction des états que je m'attarderai un peu : la grande majorité des PRÄT allemands sont rendus par des PRET en anglais, exceptionnellement par des formes non-finies : dans un cas qui peut facilement s'expliquer, par un présent dans les quatre traductions⁸⁵, et dans un autre cas par un PPFCT dans trois des quatre traductions : il s'agit de (P27) :

- (4) als er [...] auf dem Boden **lag (25 A)**, **sprang (26 D)** diese, die doch so ganz in sich versunken **schien (27 A)**, mit einem Male in die Höhe, [...]
- But even as he **lay (25)** there, [...], just opposite where she **knelt (27)** in a state of seemingly total self absorption, she suddenly sprang up, [...]
(Underwood)
- But [...] as he **lay (25)** on the floor, [...], she, who **had seemed (27)** so completely self absorbed, all at once **jumped (26)** up, [...] (Corngold)

Il s'agit de l'état de prostration apparente de la mère, mentionné dans une subordonnée après mention de son sursaut (P26), ce qui nous entraîne à interpréter (P27) comme nécessairement antérieur à (P26) : tous les traducteurs anglais ont rétabli cette chronologie, et trois d'entre eux ont donc choisi d'explicitement ce rapport de précédence avec le PPFCT.

Enfin, on note dans la traduction de ces états en anglais l'absence de PRET_{be+-ing}, ce qui correspond également à ce que l'on pouvait attendre. Dans les traductions françaises, outre les IMP très majoritaires, mais aussi deux COND⁸⁶, également quelques propositions non traduites, quelques formes non-finies ou non-verbales, et une variation particulière dans les cas déjà évoqués pour l'anglais : là où nous avons 4 présents en anglais, (modal *must* en contexte passé), nous avons en français un participe présent (*soupçonnant*) et un PQPFT (*avait dû*

⁸³ En moyenne, 38,25, soit 78% des traductions ; sont exclus de ce dénombrement, outre les PRET_{be+-ing}, les traductions par des formes non-finies, non-verbales et les formes complexes liant modalité et aspect (*would have to...*, *must have V-en*).

⁸⁴ Pour les procès atéliques, les quatre traductions s'accordent pour un IMP dans 60% des cas, avec 3 IMP pour 1 PQPFT en (16), et 2 IMP pour 2 COND en (23).

⁸⁵ Il s'agit de l'emploi du modal *must* en style indirect libre.

⁸⁶ Le conditionnel étant construit sur l'imparfait, et historiquement un futur dans le passé, nous pourrions considérer ces deux occurrences comme des IMP encodant une visée prospective.

se douter), soit deux procès d'arrière-plan, mais également de 2 PS, qui insèrent le procès dans la chaîne événementielle. Et là où trois traducteurs en anglais avaient choisi de marquer l'antériorité du procès par un PPFCT, nous avons 3 SUBJ pour 1 IMP, soit 2 imparfaits du SUBJ (*qu'elle parût*), qui ne marquent pas l'antériorité mais une simultanéité contrefactuelle, et 1 plus-que-parfait du SUBJ (*qu'on eût dit*) qui marque à la fois la contrefactualité et l'antériorité de l'hypothèse contrefactuelle.

Parlons à présent de la traduction des PRÄT allemands, toujours dans le cas des *états*, par des formes verbales non-finies. De telles traductions, qui conduisent également à une lecture des procès comme appartenant à l'arrière-plan, peuvent parfaitement alterner avec des IMP en français, la progression narrative est donc inchangée. En revanche, les cas où de telles formes alternent avec des PS nous signalent des conflits d'interprétation ; c'est le cas pour (P33), avec la traduction d'un verbe d'apparence, *scheinen* (sembler, paraître), dans lequel nous observons deux représentants des deux marquages, NF (*ne semblant / sans paraître*) et PS (*sembla*). Le procès correspond à un *état*, mais le verbe est associé à une négation, avec une ambiguïté quant à la portée de celle-ci (*die Mutter schien gar nicht zu merken [...]*), le procès est : *la mère / sembler ne pas remarquer*, ou *la mère / ne pas sembler remarquer*, ce qui n'a pas beaucoup d'importance au fond. La non-occurrence d'un événement, ce qu'on pourrait appeler un non-événement, peut typiquement être interprétée soit comme un état, soit comme un événement, selon que l'on peut localiser précisément ou non le moment auquel l'événement aurait pu se produire. Si nous pensons que la mère aurait dû remarquer immédiatement la cafetière renversée dès qu'elle a provoqué ce renversement, nous avons un *achèvement*, mais si nous estimons qu'elle aurait pu le remarquer à n'importe quel moment dans l'intervalle de temps qui suit ce renversement, on en reste à un *état* (son absence de conscience de cet événement). D'où les choix partagés des traducteurs en français, correspondant à ces deux représentations différentes.

(P25) est un autre cas pour lequel une traduction d'état en français permet l'utilisation d'un PS. Dans ce deuxième cas, il est intéressant de noter que tous les traducteurs vers le français ajoutent de l'information lexicale lorsqu'ils traduisent le verbe *glauben* (croire) associé à l'adverbe *schon* (déjà) par des expressions telles que *avoir l'impression* ou *se prendre à croire*, cette dernière expression ayant clairement une valeur inchoative ; la situation pour cet exemple est un peu

la même en anglais, avec une seule traduction qui correspond directement au texte de départ (*already believed*), une traduction exprimant l'inchoation (*was immediately convinced*), et une autre encore exprimant une phase préparatoire au procès *croire* (*was inclined to believe*). L'association du verbe *glauben* avec l'adverbe *schon* signifie que nous avons déjà passé un seuil pour nous retrouver dans un état de croyance, c'est sans doute la présence de ce seuil qui déclenche le codage lexical supplémentaire, mais il faut tout de même remarquer qu'en dépit d'un marquage inchoatif, deux traductions vers le français présentent ce procès comme extérieur à la progression narrative, alors qu'une traduction en fait un événement.

En ce qui concerne la traduction des *activités*, nous remarquons en anglais une proportion relativement importante de $PRET_{be+-ing}$, dont un cas (P9) pour lequel les 4 traductions sont en accord, et un autre (P16) dans lequel elles le sont presque ($PRET_{be+-ing}$ est remplacé dans la dernière traduction par un état au PRET associé à un participe : *was on the landing, clinging* [...]). Les accords entre les traductions dans ces deux cas sont particulièrement remarquables dans la mesure où l'emploi de $PRET_{be+-ing}$ est très peu contraint et très peu fréquent dans la narration⁸⁷. Comment justifier l'emploi massif et inhabituel de ce marqueur ? Alors que l'usage de $PRET_{be+-ing}$ peut renvoyer à une attitude particulière d'un énonciateur, à une saillance particulière d'un procès, également à un fonctionnement métalinguistique (anaphore), il est remarquable que nous avons ici avant tout un fonctionnement aspectuel lié à la mécanique narrative. C'est-à-dire que ces emplois placent ici explicitement les procès concernés hors de la chaîne événementielle, en arrière-plan. En (P9), nous avons un schéma classique d'incidence, l'événement *la sœur / pleurer* étant situé sur l'arrière-plan *Gregor / être dans son lit* ; en (P16), nous avons une *activité* statique, le gérant se cramponne à la rembarde : dans une technique narrative qui rappelle des techniques cinématographiques appliquées aux scènes à suspense, cet « arrêt sur image » s'intercale entre le début de poursuite engagé par Gregor et le grand bond final du gérant dans la cage d'escalier.

Quelques remarques pour conclure sur cette question des types de procès dans la narration : tout d'abord, il faut noter que même dans une séquence

⁸⁷ Nous observons également un tel accord des 4 traductions pour (P34), parmi les *accomplissements*.

d'action (choisie expressément pour cette raison), on ne doit pas nécessairement s'attendre à observer une quasi-exclusivité de procès téliques. Il est fort possible que la narration ait besoin d'une certaine quantité d'arrière-plan, même en pleine action, pour se développer efficacement. Ensuite, si je pose qu'un récit entraîne un a priori interprétatif, une attente d'événements, la dynamique narrative, qui fonctionne sans doute sur la distinction entre procès téliques et atéliques, n'exclut pas les conflits interprétatifs, et ce dès la catégorisation des procès.

En ce qui concerne les marques TAM : nous avons vu que l'anglais va régulièrement spécifier par $PRET_{be+-ing}$, en excluant une interprétation inchoative, le fait qu'un procès dynamique doit être situé hors de la progression narrative ; il n'y a donc pas corrélation stricte entre le type de procès et le marquage TMA, ni en allemand ni en anglais. Le rôle joué par l'encodage grammatical en français grâce à l'opposition IMP / PS n'est pas systématiquement remplacé dans la pratique par un codage lexical plus riche des procès en allemand ou en anglais ; pour ce qui concerne l'ordonnancement chronologique des procès, l'information lexicale ne fait que guider le travail inférentiel. En d'autres termes, et c'est la conclusion la plus importante de cette étude, contrairement à ce qui est suggéré dans la *Stylistique comparée*, moins d'information grammaticale ne signifie pas plus d'information lexicale, mais plus d'interprétation. Dans l'étude de cette brève séquence narrative, je n'ai pu mettre en évidence aucun codage lexical supplémentaire en allemand pour compenser un manque d'information grammaticale par rapport à l'anglais et plus encore par rapport au français. Au contraire, on observe régulièrement des cas dans lesquels ce sont l'anglais et le français qui combinent un ajout d'information lexicale et grammaticale. Ainsi en (30), le simple PRÄT allemand de *die Mutter [...] lief [...] sinnlos zurück* est certes traduit deux fois en anglais par un PRET (*the mother backed away / darted backward*) qui dirige vers une lecture événementielle, en particulier avec le lexème *dart*, mais nous avons également un $PRET_{be+-ing}$ (*the mother was taking steps*) et une expression apparentée (*kept backing*). Le premier correspond à une explicitation grammaticale, le second à un enrichissement lexico-grammatical. Selon Quirk *et al.* (1985 : 137), *keep V-ing*, comme *start V-ing* ou *go on V-ing*, fait partie de ce qu'ils appellent des « *catenative verbs* », structures partiellement grammaticalisées mais correspondant au stade le plus proche des *verbes lexicaux*

sur un axe allant de ces derniers aux auxiliaires centraux⁸⁸. *Keep V-ing* apporte une information aspectuelle, puisqu'il indique la prolongation ou la continuation d'une action et donc explicite la temporalité interne d'un procès. Mais alors que $\text{PRET}_{\text{be+ing}}$ explicite un aspect ouvert et place le procès en arrière-plan, *keep V-ing* ne permet pas de résoudre l'indétermination : davantage d'information ne signifie donc pas toujours moins d'indétermination. En effet, *the mother kept backing* peut aussi bien correspondre en français à *la mère continuait de reculer* qu'à *la mère continua de reculer*, puisque par rapport à une attente de Gregor que sa mère s'arrête, c'est la perception immédiate de l'absence d'arrêt, donc la phase inchoative, qui est cognitivement saillante. Du côté des traductions françaises de (P30), nous avons deux interprétations d'arrière-plan (un IMP, *s'éloignait*, un participe présent, *reculant*) et deux interprétations de premier plan, un PS (*se rejeta* : achèvement) et un PS sur un marqueur de phase inchoative (*se mit à reculer*), avec à nouveau une explicitation lexico-grammaticale de l'aspect.

C'est à dessein que j'emploie ici le terme d'*explicitation*, puisque je conçois bien que l'on puisse voir dans ce phénomène l'expression d'une des normes de la traduction décrites par Toury (1979, 1981, 1995), une pratique des traducteurs professionnels pour s'assurer d'une compréhension optimale du texte cible. Pour ma part, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un artéfact dû à la nature de traduction des textes anglais et français. Mon hypothèse est la suivante : le fait que l'on puisse expliciter l'absence de conceptualisation de bornes d'un procès en anglais, ou que l'on doive signifier explicitement la présence ou l'absence de ces bornes en français, conduit à une tendance plus forte à spécifier davantage les représentations des procès. Notons qu'il s'agit bien d'une tendance, puisque le recours aux périphrases aspectuelles en anglais et en français ne se produit dans le cas présent que dans une traduction sur quatre. Quoi qu'il en soit, cette hypothèse est falsifiable (au sens poppérien du terme), et si elle n'est pas falsifiée, on trouvera dans des textes de corpus comparables davantage de ces périphrases aspectuelles en anglais qu'en allemand, et encore davantage en français.

⁸⁸ Quirk *et al.* distinguent, entre les verbes lexicaux (*main verbs*) et les auxiliaires centraux (*central auxiliaries*) quatre catégories intermédiaires : *catenatives*, *semi-auxiliaries* (*be to, have to*), *modal idioms* (*had better, would rather*) et *marginal auxiliaries* (*dare, need*).

1.3. Linguistique, traduction et corpus

Comme je l'ai indiqué, l'étude qui précède ainsi que différents autres travaux déjà évoqués ont été réalisés grâce à un corpus créé principalement pour ma thèse. La constitution de ce corpus et son exploitation ont également été pour moi des objets de réflexion. En linguistique comme en traductologie, le recours aux corpus semble aujourd'hui prendre toujours plus d'importance ; mais pour ce qui concerne la traductologie, n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? En effet, si la linguistique a pu longtemps se contenter – et parfois se contente encore aujourd'hui – de fabriquer ses propres exemples pour les besoins d'une démonstration, la réflexion sur la traduction, sans doute depuis toujours, s'est régulièrement accompagnée d'un examen comparatif des textes sources et textes cibles. Dans les pages qui suivent, je m'efforce de préciser ce que représente à présent le recours à des corpus, et en particulier ce qu'en sont les avantages et les limites.

Il est en effet nécessaire de se confronter aux objections possibles, tendant à présenter le travail sur corpus soit comme inutile, soit comme invalide ; en effet, lorsque l'on ne voit qu'un côté avantageux (pour la théorie dont on se fait le champion) ou désavantageux (pour les théories adverses), il y a de fortes chances que l'on soit en train de manier ce que Dennett (2011 : 40-41) appelle le « balai d'Occam », envoyant subrepticement sous le tapis les faits et arguments qui ne vont pas dans « le bon sens »⁸⁹. Par exemple, si nous suivons Gries (2013 : 2-4) dans son remarquable ouvrage sur l'emploi des statistiques en linguistique, nous pourrions nous étonner que tous les linguistes ne fassent pas de linguistique quantitative de corpus⁹⁰. Mais si nous retenons les propos de Szlamowicz (2016) relisant Milner (1995), nous verrons dans cette même linguistique de corpus une « prétention suspecte à la scientificité »⁹¹. Des arguments valides et recevables peuvent sans doute exister de part et d'autre, et doivent être pris en compte.

⁸⁹ Ce que l'on appelle en psychologie le *biais de confirmation* (l'un des nombreux biais cognitifs qui affectent chacun d'entre nous).

⁹⁰ « When you look at these goals [The goals of linguistics according to Gries, i.e. *description, explanation* and *prediction*. YK], it may appear surprising that statistical methods were not in widespread use in linguistics for decades. » (Gries 2013 : 4).

⁹¹ A propos du terme de *traductologie*, Szlamowicz (2016 : 21) écrit « On passera sur certains tics fréquents en linguistique – quantification des données, recours à l'informatique, mathématisation du discours – pour s'attarder sur celui qui nous occupe ici : la prétention du suffixe *-logie* à fonder une discipline. »

On pourrait estimer d'abord que des exemples prélevés dans un corpus, puisqu'ils ont réellement été produits, sont des exemples « vrais », les seuls recevables finalement, et qui s'opposent aux exemples « fabriqués », dont le caractère artificiel est d'ailleurs souvent patent. J'ai moi-même traité à plusieurs reprises des problèmes méthodologiques posés par l'usage d'exemples fabriqués⁹², mais on peut lire chez Louis de Saussure (2003 : 34-35) des arguments en faveur de ces derniers. Répondant au problème « des séquences énonciatives inventées pour la cause de l'argumentation » en opposition au travail sur corpus, il écrit :

en donnant une séquence linguistique et en précisant le contexte, on se donne donc toute légitimité pour étudier un énoncé, et le fait qu'il soit créé de toutes pièces ou qu'il appartienne à un corpus conversationnel ou littéraire ne constitue plus aucun parasitage pour le travail scientifique. Tout sujet parlant ordinaire est aussi bien susceptible de poser un jugement sur une séquence, indépendamment de son origine, artificielle, littéraire ou conversationnelle ; ce fait est admis au moins depuis les arguments de Chomsky sur l'intuition linguistique.

Que les exemples soient collectés ou produits par les linguistes en réponse à leurs besoins ne ferait finalement pas de différence, et le recours à un corpus serait donc inutile. Saussure ne reprend pas ces arguments de Chomsky sur l'intuition linguistique⁹³, qui ne sont peut-être pas la partie la plus solide de son argumentation, mais la mention de celle-ci est pour moi l'occasion de rapporter une anecdote. Ayant eu jadis à traduire en français l'article d'une linguiste chomskyenne allemande, et comme je m'inquiétais du caractère étrange de ses exemples en anglais, des énoncés qu'à mon sens aucun anglophone n'aurait jamais produits, on me fit répondre qu'aucune règle de la grammaire anglaise n'interdisait de construire ces énoncés (ce qui était probablement vrai), et qu'ils étaient de ce fait parfaitement recevables. Du point de vue de la traduction, on imagine aisément qu'une telle conception de la recevabilité est hautement problématique, mais du point de vue linguistique, elle l'est aussi, parce qu'il en est de la grammaticalité comme de la plupart des phénomènes langagiers : elle est scalaire, et non binaire. En soumettant des exemples fabriqués dans une langue donnée à un panel de locuteurs de langue maternelle jugés compétents, on observera fréquemment, sur le même exemple, des jugements allant de la parfaite

⁹² Cf. par ex. [5].

⁹³ Notons que l'intuition est une notion essentielle pour parler de traduction. L'intuition linguistique, appelée également « le sens de la langue », est sans doute ce qu'une personne traduisant possède de plus précieux. Il ne s'agit donc pas ici d'invalider cette notion, sur laquelle je reviendrai. C'est simplement l'intuition des linguistes sur leurs propres exemples qui demande une certaine circonspection.

recevabilité à l'irrecevabilité tout aussi parfaite, en passant par l'indécidabilité. Non seulement c'est ce qui s'observe pour un même exemple soumis à un panel donné, mais pour un même locuteur, les jugements dépendent également des conditions expérimentales : comme l'explique Gries (2013 : 47), des travaux sur l'acceptabilité d'exemples linguistiques ont mis en évidence un effet d'habituation, de sorte qu'en soumettant un type d'exemple problématique à des sujets, on verra augmenter le taux d'acceptabilité de ce type d'exemple corrélativement au nombre d'exemples soumis à évaluation. Et pourtant, cette pratique de l'analyse d'exemples fabriqués reste relativement répandue et Saussure, avec les pragmaticiens de Genève, n'est pas le seul à travailler ainsi. C'est aussi le cas des théoriciens de la Pertinence autour de Sperber & Wilson (1986), d'une grande majorité d'énonciativistes, et également de cognitivistes. Et ce n'est pas le moindre des paradoxes que la linguistique cognitive, champ théorique dans lequel je me reconnais le plus aujourd'hui et qui, nous l'avons vu, se conçoit comme fondée sur l'usage, se soit construite sur une longue tradition de travail spéculatif et introspectif sur la langue, et non sur l'étude de corpus⁹⁴. C'est ce que l'on observe dans les travaux de Lakoff & Johnson (1980, 1999), de Langacker (1987, 1988, 2008) aussi bien que de Talmy (2000), ce dernier argumentant d'ailleurs explicitement en faveur de l'introspection (*ibid.* : 5) pour étudier le rapport entre langage et conceptualisation (« *going to where the data are* »), mais il ajoute aussitôt, et c'est essentiel, que les résultats obtenus par introspection doivent être corrélés avec ceux obtenus par d'autres méthodologies (en particulier les analyses de corpus) ainsi que dans d'autres disciplines (en particulier la psycholinguistique et les neurosciences). Nous avons donc d'une part ce *cognitive commitment* précédemment évoqué, qui postule une convergence des résultats obtenus dans différentes disciplines au sein des sciences cognitives, et d'autre part l'usage de corpus en contrepoint de l'intuition, ce sur quoi nous reviendrons plus loin. Ce paradoxe d'une linguistique cognitive qui en arrive, avec la notion de *construction*, et initialement de façon largement spéculative, à une vision phraséologique de la langue, a été noté par Legallois & François (2006 : 1). Les deux auteurs soulignent en effet la convergence de cette approche avec la linguistique de corpus britannique :

⁹⁴ Cf. Taylor (2012 : 7). Mais il faut aussi remarquer que les choses sont en train de changer, cf. par ex. Janda (2013).

Mais les grammaires de construction ne sont pas les seules à partager cette vision phraséologique de la langue. La linguistique anglaise, marquée par une longue tradition contextualiste, a récemment apporté une contribution importante au débat. Les travaux très peu connus en France de John Sinclair, Michael Hoey et Susan Hunston et Gill Francis, fortement appuyés sur des corpus, ont mis en évidence la dimension idiomatique de la grammaire et du lexique. Hunston et Francis (2000) ont même identifié des « patterns » grammaticaux communs aux constructions des linguistes américains. Ce qui est remarquable [...], c'est que les travaux britanniques et américains, pour des raisons épistémologiques et de tradition, se sont superbement ignorés.

Revenons un instant sur les raisons qui font rejeter les données empiriques (*E-language*) par Chomsky et le conduisent même à nier l'existence d'une linguistique de corpus : comme le remarque Taylor (2012 : sp. 4-15), l'étude du *E-language* pose un certain nombre de difficultés à être présentée comme étude de la langue. Je reprends ici les arguments principaux. D'une part, les enregistrements dont nous pouvons disposer sont nécessairement très incomplets, se pose donc la question toujours épineuse de leur représentativité ; et si avec un optimisme chomskyen on considère comme infini le nombre d'énoncés nouveaux pouvant être générés dans une langue donnée, ces enregistrements dont on peut disposer dans cette langue, quelle que soit sa taille, représentent finalement une quantité négligeable rapportés à cette infinité. Par ailleurs, le fait qu'une combinaison de mots particulière ne soit pas attestée dans les enregistrements ne permet aucunement d'exclure qu'elle le soit un jour. Le *E-language* est par ailleurs difficile à définir : faut-il y inclure les régionalismes, les argots, les jargons professionnels (etc.), les erreurs patentes, lapsus, les faux-départs⁹⁵ ? Et enfin, si l'on considère que l'objet de la linguistique est d'étudier ce que signifie « savoir une langue », but sur lequel s'accordent grammaire générative et linguistique cognitive, on ne peut assurément pas équivaloir ce savoir et les enregistrements dont nous disposons de l'usage de cette langue. Il est fort probable que ce qu'un anglophone a dans la tête ne ressemble que de très loin au *British National Corpus* ou au *Corpus of Contemporary American*, par exemple. Mais c'est tout de même un peu ce que suggère Taylor, avec son idée de « corpus mental », partant de l'hypothèse très sérieuse que notre savoir linguistique est constitué à partir des traces accumulées dans notre mémoire de toute notre expérience du langage. C'est en ces termes qu'il décrit le contenu de ce corpus mental (*ibid.* : 3) :

⁹⁵ Cf. Blanche-Benveniste (2010) pour le français.

According to the mental corpus thesis, each linguistic encounter lays down a trace in memory. The trace pertains not only to the linguistic signal as such, but also to the context in which it is encountered. The context may include the characteristics of the speaker (her accent and voice quality, for example), and features of the situation in which the utterance is encountered, as well as the presumed semantic intent of the speaker. The mental corpus is therefore vastly more rich in detail than any available text collection, in that each element is indexed for its contextual features. The elements in question may be speech sounds, words, or combinations of words.

Si nous acceptons de le suivre sur cette hypothèse, ce que je fais, à l'encontre d'un langage mental *inné* tel que le propose Chomsky (1986 : 24)⁹⁶, le rapport entre corpus mental et le E-langage devient dialectique, chacun affectant l'autre en retour ; l'étude de corpus retrouve alors, malgré ses limitations, sa légitimité, en tant que moyen principal d'étudier objectivement ce qu'est ce corpus mental. C'est là que se retrouvent les approches de la linguistique de corpus, depuis Firth (1956) et Sinclair (1991, 1996) jusqu'à aujourd'hui, et la linguistique cognitive. Fillmore résume au mieux ce constat d'un recours aux corpus à la fois incomplet et indispensable (1992 : 35) :

I have two main observations to make. The first is that I don't think there can be any corpora, however large, that contain information about all of the areas of English lexicon and grammar that I want to explore; all that I have seen are inadequate. The second observation is that every corpus that I've had a chance to examine, however small, has taught me facts that I couldn't imagine finding out about in any other way.

Cette propriété heuristique des corpus a été détaillée par d'autres chercheurs, par exemple Pincemin *et al.* (2006 : 772) :

En effet, la force de la concordance électronique, c'est bien cette organisation très visuelle des contextes, qui joue sur les effets d'alignement et de répétition pour mettre efficacement en valeur les régularités plus ou moins massives et les écarts significatifs.

Ayant utilisé la base de données conçue pour ma thèse dans une étude du connecteur AND interpropositionnel, j'ai ainsi découvert dans le texte de Kafka une fonction macrostructurelle de ce connecteur⁹⁷, qui apparaît comme signal de fin de paragraphe, de partie, et de la nouvelle elle-même :

- 5) Then, without his consent, his head sank down to the floor, and from his nostrils streamed his last weak breath.
- 6) The door was banged to with the stick, and at last there was silence.

⁹⁶ Cette thèse de l'innéité du langage n'a pas varié chez Chomsky en dépit des inflexions théoriques, cf. par ex. (2005 : 11-12) : « The simplest account of the 'Great Leap Forward' in the evolution of humans would be that the brain was rewired, perhaps by some slight mutation, to provide the operation Merge, at once laying a core part of the basis for what is found at that dramatic 'moment' of human evolution, at least in principle; »

⁹⁷ Cf. [8]. Evidemment, cette fonction existe d'abord dans l'original allemand, et en anglais lorsque cet usage du connecteur a été conservé.

- 7) And it was like a confirmation of their new dreams and good intentions when at the end of the ride their daughter got up first and stretched her young body.

L'exemple (5) correspond à une fin de paragraphe (et au dernier soupir du personnage), (6) à la fin de la première partie de la nouvelle, et (7) à la fin de la troisième et dernière partie de celle-ci. Il serait intéressant d'étudier dans quelle mesure cet usage se retrouve dans d'autres textes et chez d'autres auteurs, mais sans ce format électronique, il est fort peu probable qu'il me serait apparu. On a souvent tendance à sous-estimer l'importance de l'évolution technologique, à ne la considérer que d'un point de vue purement instrumental, qui aiderait simplement les chercheurs à travailler plus vite et mieux. C'est parfois aussi le cas avec les corpus électroniques, qui peuvent apparaître comme une simple commodité rendant le travail des chercheurs plus facile. En réalité, on peut dire que le développement de la linguistique de corpus, dans sa démarche dite *corpus-driven*⁹⁸, correspond à un véritable bouleversement épistémologique, à la fois sur le versant linguistique, dans notre compréhension de ce qu'est le langage et la façon dont il fonctionne, et sur le versant traductologique, comme nous allons le voir à présent.

J'ai déjà évoqué le fait que la réflexion traductologique s'est généralement appuyée sur des traductions effectives, et au XX^e siècle, une qualité de la *Stylistique comparée* de Malblanc par exemple, qui a probablement contribué à la longévité de son ouvrage, est son recours à des exemples extraits de traductions publiées. Mais il ne s'agissait pas encore de corpus. Dans le domaine de la TOE apparaît avec les travaux de Guillemain-Flescher (1981) puis de Chuquet (1994) une véritable linguistique traductologique de corpus. Ces travaux tout à fait remarquables contribuent à montrer le pouvoir explicatif de la TOE appliquée à la traduction. Ils sont basés sur des corpus relativement extensifs et variés, mais qui ne semblent pas être sous format électronique et n'ont en tout cas pas fait l'objet d'analyses par des moyens informatiques. Il s'agit donc d'une approche dite *corpus-based*, qui a le grand mérite de faire apparaître des régularités dans les phénomènes linguistiques étudiés à partir d'exemples attestés. En revanche, cette démarche ne permet pas la répliquabilité puisque les exemples sont choisis, et elle

⁹⁸ Cf. Tognini-Bonelli (2001).

peut parfois sembler servir de faire-valoir à la théorie utilisée ; enfin, elle ne paraît guère propice à ménager des surprises.

C'est donc davantage du côté des corpus informatisés et d'une démarche *corpus-driven* qu'il faut attendre un effet heuristique de ces corpus appliqués à la traduction. Cet aspect heuristique m'était d'ailleurs apparu au terme de ma thèse comme soulignant l'insuffisance de ma théorisation linguistique de la traduction, puisque je découvrais dans ma base de données aussi bien dans les traductions en anglais qu'en français une proportion importante, et parfois homogène dans les différentes versions du texte source, de traductions du PRÄT par des formes verbales non-finies ou par des formes non-verbales, ce que je n'avais aucunement prévu. Le corpus me suggérait donc un nouvel objet d'étude. Mais même si aujourd'hui je n'en ai toujours pas épuisé les ressources, son format atypique (découpage propositionnel sous Excel combinant les ressources textuelles et l'instrument de leur exploitation) et la lourdeur de son appareil d'annotations, sa conception, présentent un certain nombre de désavantages d'un point de vue épistémologique. Scott (2001) argumente en faveur d'instruments d'analyse de corpus ayant une conception ouverte, un instrument à tout faire, sorte de « couteau suisse » logiciel, plutôt qu'un instrument conçu pour une utilisation clairement prévue d'avance. Il se montre en particulier défavorable à l'étiquetage systématique des corpus, cause selon lui de ce qu'il appelle un « *tagset bind* », qui conduira un tel corpus à stagner, ses utilisateurs étant généralement peu enclins à réindexer le corpus à chaque modification, correction orthographique, ajout ou retrait de texte. Mais les conséquences théoriques sont particulièrement sérieuses en ce qui concerne l'étiquetage des parties du discours, *parts of speech* ou *POS* (*ibid.* : 50) :

The tendency is to feel that since one has valuable POS information built into the corpus, therefore the obvious thing to do is to analyse the texts in terms of parts of speech. It is a double bind, actually, since one is not only likely to ignore other classifications (such as the speech acts, or the text segments) but one is also unlikely to wish to reform the classification system itself.

Il est donc clair que l'usage des corpus, de manière générale, mais plus encore dans une optique traductologique, demande une sérieuse réflexion méthodologique, et les articles et ouvrages consacrés à cette question accordent

généralement une large place à cette réflexion⁹⁹. Tout d'abord, quel(s) type(s) de corpus est-il souhaitable d'utiliser pour étudier la traduction ? Baker (1993 : 240) estime qu'une implication majeure de l'utilisation de corpus est que l'on s'écarte du modèle traditionnel de comparaison d'un unique texte source et d'un unique texte cible, qui conduit généralement à un relevé des manques du second par rapport au premier. Au lieu de quoi il s'agit dans un corpus d'étudier un ensemble de textes traduits. Quelle est la taille optimale d'un tel corpus ? Lors des 4^{es} Journées Internationales de la Linguistique de Corpus en 2005, J. Véronis déclarait que la plupart des corpus électroniques couramment utilisés pour le français (Frantext, Le Monde...) étaient trop limités, en particulier par la taille, et qu'il fallait à présent travailler directement sur l'ensemble de l'internet. En cela, il suivait l'observation de Sinclair (1991 : 6) selon laquelle un corpus est supposé par défaut être de grande taille (autant que techniquement possible), en notant toutefois que cette notion de « grande taille » évolue rapidement. On se souvient du corpus BROWN, premier corpus d'un million de mots, longtemps considéré comme la référence en linguistique de corpus, et qui paraît aujourd'hui minuscule. L'importance de cette taille en linguistique est dans l'enjeu de la représentativité de celui-ci. C'est aussi ce qu'envisage Baker (1993, 1995), ce qui la conduit à considérer un corpus bilingue de 50 romans comme « de petite taille » (1993 : 241). L'idée de Baker dans ces articles est de redéfinir les *Translation Studies* en une discipline ayant un unique objet d'étude qui lui soit propre, le « 3^e code » de Frawley, une langue qui n'est ni exactement la langue cible, ni la langue source non plus. Mais si l'on écarte cette hypothèse du troisième code, ainsi que la tentative de montrer des normes universelles de traduction, objectifs sur lesquels j'ai pour ma part exprimé quelques doutes (cf. [12]), la taille du corpus devient moins critique, puisque la représentativité n'est plus un élément essentiel. Je reconnais que la comparaison linguistique systématique de textes traduits et non traduits d'une même langue présente un grand intérêt, mais peut-être davantage pour mettre en évidence, plutôt que des normes universelles, des tendances liées à une époque et à une langue cible particulière¹⁰⁰. Pour être mieux compris, ce phénomène doit être étudié sur un grand nombre de langues cibles, et ne saurait

⁹⁹ Cf. par ex. Laviosa (1997), Kenny (2001) ou Olohan (2004).

¹⁰⁰ En ceci, ces tendances constitueraient davantage un sujet d'étude pour une ethnosociologie de la traduction et de l'édition que pour la linguistique

être limité à l'anglais. En revanche, qu'il s'agisse de corpus parallèles, comparables ou même de corpus de référence, comme Sinclair (*ibid.* : 9) le recommandait, l'utilisation de textes entiers comme caractéristique par défaut me semble également devoir s'appliquer à la traductologie, tout simplement parce que les phénomènes linguistiques ne se répartissent pas uniformément le long des textes. Weinrich (1973) avait par exemple déjà noté la présence plus importante d'imparfaits en début et en fin de récit. En fonction de ces critères, les caractéristiques linguistiques utilement étudiables sur corpus restent les phénomènes objectivables et quantifiables à partir de logiciels tels que AntConc ou WordSmith¹⁰¹, mais ils vont du style individuel à la langue (Baker 2000), et les notions d'analyses quantitatives et qualitatives ne sont plus nécessairement antinomiques (Kenny 2001) sur des corpus de taille modeste, éventuellement associés à des corpus de référence : il est aussi instructif d'étudier la créativité à travers les hapax (Kenny 2001) que l'idiomaticité à travers les expressions figées ou semi-figées (Baker 2004). Mais un travail plus nettement qualitatif tel que l'étude d'un même texte associé à différentes traductions, dans une même langue cible ou dans plusieurs, reste également une piste qui me paraît fructueuse, même si les observations que l'on en retire sont davantage l'occasion de nouvelles recherches que de généralisations immédiates. Mais parallèlement à l'utilisation de corpus de grande taille, qui est appelée à se développer en traductologie, je pense comme Malmkjær (1998 : 539) que l'utilisation de corpus de petite taille reste utile et conserve une légitimité théorique.

¹⁰¹ Les possibilités d'utilisation de ces logiciels sont multiples, outre les fréquences lexicales et les concordances, il est possible de comparer des listes de lemmes ou de n-grammes, par exemple à un corpus de référence, et faire ainsi ressortir aussi bien les lemmes ou collocations particulièrement fréquents que particulièrement rares.

**CHAPITRE II : LA SOURCE, LA CIBLE, LE LANGAGE
ET LES LANGUES**

Dans le premier chapitre, je me suis penché sur les instruments linguistiques et méthodologiques permettant d'étudier le langage, les langues, et l'activité linguistique particulière qu'est la traduction. Mais il apparaît très vite que selon les options théoriques retenues, les objets d'étude eux-mêmes peuvent varier considérablement. Dans cette deuxième partie, je vais m'intéresser à ces objets, d'un point de vue large (le langage et les langues) et d'un point de vue étroit (les textes et leur traduction). À travers ces objets, je serai conduit à aborder la question du rapport entre langage et pensée, et certaines questions qui en découlent pour la traduction telles que la notion d'*intraduisible*.

2.1. Langage et pensée

2.1.1. La pensée : la chose au monde la mieux partagée

Constamment, nous sommes assaillis par une multitude de sensations, de couleurs, de formes, de sons, d'odeurs¹⁰², sur lesquelles notre système perceptuel opère une sélection qui nous permet de nous y retrouver. Il s'agit là d'une propriété générale des systèmes nerveux et, en cela, nous ne sommes pas différents de beaucoup d'autres animaux. Comme le montrent Lettvin *et al.* (1959) dans leur célèbre expérience, chez la grenouille, la perception correspond déjà dès la rétine à une forme de traitement de l'information et à un début de catégorisation. La catégorisation elle-même aboutit au niveau du système nerveux central, et qui dit catégorisation dit concept, la catégorisation étant la version extensive de ce à quoi renvoie le concept en intension. L'idée est encore controversée, elle froisse un certain nombre de susceptibilités, mais nous pouvons très probablement admettre, comme le font de nombreux éthologistes, que d'autres espèces animales sont capables de conceptualisation, de même que les bébés sont capables de

¹⁰² Ceci fait évidemment songer à la célèbre phrase de Whorf (1956 : 213), « the world is presented in a kaleidoscopic flux of impressions which has to be organized by our minds—and this means largely by the linguistic systems in our minds ». Je pense que c'est sur cette dernière partie de la phrase, le rôle essentiel attribué au langage dans l'organisation de l'information, que réside l'erreur principale de sa position.

penser bien avant d'accéder au langage. Une grande différence, qui certes nous distingue des autres animaux, est précisément l'existence du langage, qui joue un rôle considérable dans notre capacité à manier les concepts. Pour autant, on se gardera de confondre pensée et langage, une confusion encore vivace, qui possède une longue tradition philosophique¹⁰³ ; Hofstadter & Sander (2013) décrivent notre capacité à catégoriser par analogie comme étant à l'origine d'une richesse conceptuelle bien plus grande que notre lexique, distinguant les concepts étiquetés (*labeled concepts*) de ceux, bien plus nombreux, qui ne le sont pas (*ibid.* : 20) :

We claim that cognition takes place thanks to a constant flow of categorizations, and that at the base of it all is found, in contrast to *classification* (which aims to put all things into fixed and rigid mental boxes), the phenomenon of *categorization through analogy-making*, which endows human thinking with its remarkable fluidity.

Thanks to categorization through analogy-making, we have the ability to spot similarities and to exploit these similarities in order to deal with the new and strange. By connecting a freshly encountered situation to others long ago encountered, encoded, and stored in our memory, we are able to make use of our prior experiences to orient ourselves in the present. Analogy-making is the cornerstone of this faculty of our minds, allowing us to exploit the rich storehouse of wisdom rooted in our past—not only labeled concepts such as *dog, cat, joy, resignation, and contradiction*, to cite just a random sample, but also unlabeled concepts such as *that time I found myself locked outside my house in bitterly freezing weather because the door slammed shut by accident*.

Constatant que chacun peut faire l'expérience de pensées que l'on ne peut exprimer, Jackendoff (2012 : 71) suggère que le débat pensée/langage est peut-être obscurci par un problème de terminologie :

We adult humans aren't the only ones that have thoughts we can't express. Apes and babies have concepts and thoughts without having any language at all. They find their way around in the world, they react in complicated yet consistent ways to what's going on around them, they solve problems¹⁰⁴. [...] Well, some people might insist that by definition, concepts and thoughts have to be attached to words, that something doesn't count as a concept or thought unless you can say it. Okay, then we'll need a different term for what I'm calling "concepts and thoughts that aren't attached to words." Suppose we call them "goncepts" and "shmoughts." If you prefer that terminology, then what I'm trying to say is that the meaning of a word is a "goncept," and it achieves the status of a "concept" simply by being linked to a pronunciation. [...] And apes and babies would have no concepts, only goncepts, and they can't think, they can only shmink.

Mais quelle que soit la terminologie finalement adoptée, les questions à éclaircir concernant les rapports entre langage et pensée restent exactement les mêmes. Le neurologue Laplane (2000, 2005) a consacré une part importante de

¹⁰³ Au moins depuis que Platon fait dire à Socrate dans *Théétète* que la pensée est un dialogue de l'âme avec elle-même. Pour sa part, Pinker (1994 : 57) écrit : « The idea that thought is the same thing as language is an example of what can be called a conventional absurdity ».

¹⁰⁴ On pense évidemment à la célèbre expérience de Köhler (1927) avec son chimpanzé Sultan.

ses travaux à la distinction entre pensée et langage et au rapport entre les deux. Estimant que si la question est éminemment philosophique, la philosophie doit impérativement tenir compte des données que les connaissances scientifiques permettent aujourd'hui de tenir pour établies, il écrit (2005 : 13) :

Du point de vue du neurologue, il existe une pensée sans langage. Que cette pensée sans langage puisse atteindre des niveaux de performance élevés est maintenant admis des neuropsychologues.

Dans Laplane (2000), cette position est défendue par des arguments comparables à ceux de Pinker (1994), tirés de l'étude d'aphasies, de différentes pathologies mentales et/ou langagières, de la cognition averbale d'animaux non-humains, et de la cognition préverbale de jeunes enfants. Il suit également Pinker dans sa réfutation de l'hypothèse Sapir-Whorf du *déterminisme linguistique*, dont il sera bientôt question, mais s'oppose totalement à lui sur la nature de la pensée. En effet, conformément au modèle chomskyen d'un langage correspondant, à un niveau profond, à un système combinatoire (règles de grammaire) à variables symboliques (le lexique), Fodor a élaboré l'hypothèse d'un langage de la pensée, ou *mentalese*¹⁰⁵ qui ferait du cerveau une sorte de machine de Turing. C'est la fameuse *théorie computationnelle de l'esprit*, dont Pinker (*ibid.* : 55-82) présente un modèle devant résoudre plusieurs difficultés par rapports aux langues naturelles, principalement l'ambiguïté, la co-référence et la synonymie (*ibid.* : 80) :

- (8) Sam sprayed paint onto the wall.
- (9) Sam sprayed the wall with paint.
- (10) Paint was sprayed onto the wall by Sam.
- (11) The wall was sprayed with paint by Sam.

Les phrases (8) à (11) renvoient au même événement, et devraient donc avoir en « mentalais » une représentation commune, qui pourrait ressembler à ceci¹⁰⁶ (*ibid.* : 81) :

- (12) (Sam spray paint_i) cause (paint_i go to (on wall))

Pour ce qui est du rapport entre langage et pensée dans les différentes langues, Pinker en conclut :

¹⁰⁵ Pour une version actualisée de cette hypothèse d'une pensée-combinatoire de variables symboliques, cf. Fodor (2008).

¹⁰⁶ Mais qu'il faut évidemment imaginer non pas en anglais, mais dans le langage universel de la pensée.

We end up with the following picture. People do not think in English or Chinese or Apache; they think in a language of thought. This language of thought probably looks a bit like all these languages; presumably it has symbols for concepts, and arrangements of symbols that correspond to who did what to whom, [...]. But compared with any given language, mentalese must be richer in some ways and simpler in others.

Et à la page suivante, évoquant tout de même la possibilité de l'existence de différentes langues mentales telles que le quasi-anglais et le quasi-apache, il remarque :

to get these languages of thought to subserve reasoning properly, they would have to look much more like each other than either one does to its spoken counterpart, and it is likely that they are the same: a universal mentalese.

Knowing a language, then, is knowing how to translate mentalese into strings of words and vice versa. People without a language would still have mentalese, and babies and many nonhuman animals presumably have simpler dialects.

Or, se contenter de postuler ce langage de la pensée, certes universel et différent de toutes les langues naturelles, sur le modèle de la Grammaire Universelle de Chomsky, comme le note Dennett (2011 : 104), ce n'est finalement qu'une façon de déplacer le problème sans répondre à cette question : qu'est-ce que la pensée ? Et d'une part, comme nous le verrons dans le chapitre 3, si le modèle chomskyen du langage, et celui de la pensée qui en résulte, ont pu à une époque sembler être une bonne idée, ces conceptions sont aujourd'hui difficilement défendables ; et d'autre part, nous savons que notre conception de la pensée doit inclure bien d'autres choses qu'une simple manipulation de symboles, à commencer par notre intuition : c'est Damasio (1994) qui a montré le rôle essentiel joué par le cortex préfrontal et nos émotions dans notre cognition, et qui a souligné que des personnes ayant une lésion à cette partie du cerveau, bien que conservant parfois des scores de QI très au-dessus de la moyenne, étaient incapables de vivre normalement, sans assistance. La raison humaine est autre chose que le seul maniement de syllogismes, les philosophes classiques en avaient déjà conscience, et si nous pouvons effectivement raisonner consciemment en « dialogant avec nous-mêmes », nous savons aujourd'hui que la plus grande part de notre activité cognitive est inconsciente¹⁰⁷. Notre jugement intuitif en particulier, si précieux pour la traduction, fait partie de cette activité inconsciente. Il procède de ce que Kahneman (2011) décrit comme le « système 1 » de la pensée. De son côté, Dennett (2011) essaie aussi d'esquisser une réponse à la

¹⁰⁷ Cf. Naccache (2006).

question du rapport langage/pensée en suggérant dans son chapitre 13 (*Murder in Trafalgar Square*) qu'un grand nombre de personnes pourraient être informées de beaucoup de façons différentes de l'information imaginaire selon laquelle « un Français a commis un meurtre à Trafalgar Square », de sorte qu'ils auraient « la même idée » mais qu'il serait très peu probable que cette idée ait la même forme dans les différents cerveaux. Plus loin, dans son chapitre 28 (*A Thing about Redheads*), il suggère que *Mike has a thing about redheads* peut très bien avoir une signification défiant toute formulation sous la forme d'une proposition-supposée-vraie (*Mike believes that : for all x, if x is a redhead, then...*). Il en conclut (*ibid.* : 155) :

What is the aim of this intuition pump? It is simply an attempt to suggest that the familiar refrain in support of the language of thought—"what else could it be?" — might have a good answer that would take the wind out of the sails of those who find it obvious. I wish I could provide an ambitious, alternative computational architecture that triumphantly displayed a working alternative, but I can't. Nobody can yet, but then almost nobody is trying, since the conviction is still widespread that the language of thought is "the only straw floating," as somebody put it many years ago.

Suivant le conseil de Dennett, nous garderons donc sur ce point l'esprit ouvert, évitant surtout de considérer le mentalais tel que conçu par Fodor et Pinker comme l'hypothèse la plus probable. Comme l'écrivent Fauconnier & Turner (2002 : 122) :

despite decades of focused effort, it has proven to be impossible to reduce semantics and other important forms of thought to symbolic logic.

Nous avons donc à présent au moins quelques idées sur ce que la pensée n'est probablement pas (un ensemble de règles pour manipuler des symboles), et aussi l'idée que la pensée est distincte du langage ; mais nous n'avons pas fini de nous interroger sur les relations entre les deux.

2.1.2. L'hypothèse du relativisme linguistique

Pour la linguistique cognitive, le langage nous éclaire sur la façon dont fonctionne notre esprit. Et dans la mesure où le premier reflète le second, on supposera que le langage est un *produit* de l'activité de l'esprit. Peu de linguistes contesteront ce fait, mais si l'on pose que la faculté de langage ne constitue pas un module autonome et séparé des autres capacités cognitives, on s'attendra à

pouvoir montrer des effets d'activités cognitives non-linguistiques sur le langage. C'est ce que fait Tomlin (1997) dans une expérience d'attention dirigée, contrôlée par un dispositif de suivi oculaire (*eye-tracking*). Une petite scène animée est présentée à des sujets, dans laquelle deux poissons d'apparence identique convergent l'un vers l'autre jusqu'au moment où l'un avale l'autre ; après avoir vu cette scène, les sujets ayant porté leur attention sur le poisson qui se fait manger verbalisent la scène en utilisant systématiquement un passif, alors que les sujets ayant porté leur attention sur le poisson mangeur produisent des tournures actives. Dans cette expérience, on observe donc clairement un effet de l'attention, faculté cognitive générale, sur la production linguistique.

Mais dans la discussion qui nous occupe, il est beaucoup plus souvent question de la relation inverse, celle du langage sur l'esprit. En effet, la relation entre pensée et langage est essentiellement caractérisée, aujourd'hui encore, par le débat entre universalisme et relativisme (ou déterminisme), c'est-à-dire en grande partie par la question de l'hypothèse Sapir-Whorf. Disons-le d'emblée, ce débat est fortement idéologique, non pas au sens habituellement polémique du terme selon lequel l'idéologie serait la doctrine (erronée) de nos adversaires dans un débat théorique, mais dans le sens où Boudon¹⁰⁸ (1986 : ii) parle d'idées reçues :

Pour ma part, j'ai essayé de développer un *modèle* montrant que, si elles sont souvent le résultat de facteurs divers, les croyances en des idées non fondées peuvent être aussi et sont souvent au moins pour partie le produit du fonctionnement le plus normal de la pensée.

Toute démarche mentale, même la plus simple, comporte en effet des aspects implicites, des *a priori*. (Les *a priori* dont il est question ici n'ont rien à voir avec des « préjugés » ou des « prénotions » ; ils représentent plutôt des *cadres* ou des *formes* de la pensée.) Le sujet social ne perçoit pas ces *a priori*, sinon de façon métaconsciente. Ils sont situés à l'horizon de son argumentation. Parce qu'ils sont banals, il les traite comme *allant de soi*.

Sur cette question du rapport entre pensée et langage, il me semble effectivement que chacun a des convictions *a priori* à propos d'une réalité considérée comme *allant de soi*, et à partir de quoi est déroulée une argumentation¹⁰⁹. En particulier, l'idée que le langage que nous utilisons conditionne notre pensée me semble bien, au moins depuis Humboldt, faire partie

¹⁰⁸ Pour sa part, tâchant d'éviter une « définition idéologique de l'idéologie » et de maintenir une neutralité axiologique, Boudon (*ibid.* : 52) propose la définition suivante du concept : « doctrine reposant sur une argumentation scientifique et dotée d'une crédibilité excessive ou non fondée. »

¹⁰⁹ Je ne m'exclus évidemment pas de cet ensemble de personnes, j'ai moi aussi mon idée sur la question, que j'aimerais voir un jour confirmée, mais je suis également prêt à examiner scrupuleusement chaque argument allant dans le sens contraire.

des idées reçues. Ainsi, Paul Kay est connu pour avoir remis en question le dogme anthropologique des années 50 et 60 sur l'irréductible diversité des visions du monde « prouvée » par la variété des termes de couleur dans différentes langues¹¹⁰. Or, alors que dans un article publié dans la revue *Scientific American* (avril 2004) il conclut que s'il existe un effet du langage sur la pensée, il semble bien être négligeable, le sommaire du magazine le présente ainsi : « *Linguist Paul Kay seeks clues about how a language's words mold aspects of thoughts* ». (En effet, traitant du langage et de la pensée, que pourrait-il étudier d'autre ?) Ce qui me semble être un parfait contresens sur le travail de Kay dans une bonne revue de vulgarisation scientifique illustre bien, je pense, en quoi l'idée que nos pensées sont déterminées par la langue que nous parlons constitue une fausse évidence qu'il est très difficile de remettre en question. Des considérations extérieures à ce débat peuvent également le parasiter : d'un côté, le soupçon, et de l'autre, les « bonnes intentions ». Les universalistes pourront en effet se voir soupçonnés de défendre un certain impérialisme culturel et de faire preuve d'un ethnocentrisme étroit, alors que de l'autre, Sapir et Whorf, après Boas, étaient motivés – et en partie peut-être aveuglés – par et l'excellente intention de montrer l'intérêt considérable qu'il y a à étudier des cultures et des langues trop longtemps négligées. Notons enfin que les enjeux de ce débat sur la question de la traduction sont assez évidents : pour un universaliste, puisque la pensée est la même indépendamment des langues, elle joue le rôle d'une langue-pivot interne, et le passage d'une langue à l'autre s'apparente en quelque sorte au changement de format d'un fichier informatique. Pour un relativiste, puisque les pensées sont à un certain point incommensurables, la traduction ne saurait véritablement exister. Pour expliquer le paradoxe de la traduction en tant que réalité attestée, Sapir écrit (1921 : 183) :

Language is the medium of literature as marble or bronze or clay are the materials of the sculptor. Since every language has its distinctive peculiarities, the innate formal limitations-and possibilities-of one literature are never quite the same as those of another. [...] Croce is therefore perfectly right in saying that a work of literary art can never be translated. Nevertheless literature does get itself translated, sometimes with astonishing adequacy. This brings up the question whether in the art of literature there are not intertwined two distinct kinds or levels of art-a generalized, non-linguistic art, which can be transferred without loss into an alien linguistic medium, and a specifically linguistic art that is not transferable. I believe the distinction is entirely valid, though we never get the two levels pure in practice.

¹¹⁰ Cf. Kay & Berlin (1969). Cet ouvrage a longtemps été considéré comme la réfutation de l'hypothèse Sapir-Whorf.

De ce côté du débat, la traduction n'est donc véritablement possible que pour la partie « non-linguistique » de l'œuvre.

La présentation de l'hypothèse Sapir-Whorf hésite entre une version maximaliste (déterministe) et une version minimaliste (relativiste), et plusieurs chercheurs ont noté qu'aussi bien dans les écrits de Sapir que dans ceux de Whorf, il n'est pas toujours aisé de trancher entre ces deux positions. Cependant, lorsque Whorf écrit (1956 : 212)¹¹¹ :

the background linguistic system (in other words the grammar) of each language is not merely a reproducing instrument for voicing ideas but rather is itself the shaper of ideas, the program and guide for the individual's mental activity [...]

nous avons bien affaire à une version déterministe, le langage forme et dirige la pensée de façon pour ainsi dire mécanique. Après être tombée en défaveur pendant la période de domination de la grammaire générative, puisque clairement antinomique à cette dernière, la question de l'hypothèse Sapir-Whorf a entre temps regagné en popularité¹¹², sans toutefois être reprise dans sa version maximaliste. Il s'agit donc de montrer non pas un déterminisme du langage sur la pensée, mais une influence du premier, un « effet whorfien ». Deux champs privilégiés pour tenter de démontrer un tel effet sont le temps et l'espace, notions universelles a priori depuis la philosophie kantienne. Sur la cognition temporelle, Evans & Green (2006 : 94) présentent des exemples tirés du mandarin censés démontrer que contrairement à notre conceptualisation horizontale du temps (la semaine qui *arrive*, celle qui est *passée*), le chinois correspondrait à une conceptualisation verticale :

- (13) 上半天 shang-ban-tian (lit. *supérieur moitié jour* = matin)
下半天 xia-ban-tian (lit. *inférieur moitié jour* = après-midi)
- (14) 上半月 shang-ban-yue (lit. *supérieur moitié mois* = première quinzaine du mois)
下半月 xia-ban-yue (lit. *inférieur moitié mois* = deuxième quinzaine du mois)
- (15) 上半年 shang-ban-nian (lit. *supérieur moitié année* = premier semestre)
下半年 xia-ban-nian (lit. *inférieur moitié année* = deuxième semestre)

¹¹¹ Il s'agit à l'origine d'un article intitulé *Science and linguistics*, paru en 1940.

¹¹² Cf. par ex. Gumperz & Levinson (1996), Pütz & Verspoor (2000).

Selon ce modèle, on partirait au début d'une période en position haute, pour se retrouver progressivement plus bas avec le passage du temps. Mais il se trouve que 上 (*shang*) signifie aussi *monter*, de même que 下 (*xia*) signifie descendre (下雨 *xia yu* : *descendre pluie = il pleut*). En tenant compte de ces significations parfaitement usuelles, on aurait sans doute pu songer à une autre interprétation, évidente pour le jour, mais de toute façon beaucoup moins exotique pour l'ensemble des périodes que le modèle vertical proposé : la première moitié est ascendante, et la seconde descendante. Le fait que cette explication ne soit même pas évoquée montre que l'on n'a pas vraiment cherché à éprouver la solidité de la thèse.

Levinson (2003) traite pour sa part de cognition spatiale en s'appuyant sur des travaux et expériences réalisés par son équipe¹¹³ sur plusieurs années, après un historique détaillé de la réflexion philosophique dans ce domaine, présente les systèmes de codage de l'information spatiale : on en distingue essentiellement trois : tout d'abord, *there's a cat behind the truck* peut s'interpréter de deux façons, soit a) le camion est interposé entre le chat et moi, et j'entraperçois le chat, ou je l'ai vu partir derrière le camion et j'infère qu'il est toujours là, soit b) le chat est situé par rapport à la partie arrière du camion. Le codage (a) est dit *déictique*, le (b) *intrinsèque* (je me « mets à la place du camion). Le troisième codage fait référence à des coordonnées spatiales absolues (dont le prototype serait les points cardinaux), on parle donc ici de codage *absolu* (*the cat is west of the truck*).

Deux des communautés étudiées par Levinson retiennent particulièrement l'attention parce qu'elles utilisent systématiquement le codage absolu. Il s'agit d'une population d'Amérique du sud parlant le Tzeltal, langue maya, et d'une population aborigène d'Australie parlant le Yuugu Dimithir, l'encodage linguistique du système absolu étant pour cette dernière pratiquement la seule possibilité (leur langue ne possède pas de termes intrinsèques tels que *devant*, *derrière*, *à gauche* ou *à droite* par exemple). Levinson conclut de ses observations (*ibid.* : 22) qu'il existe une diversité de la cognition spatiale comparable à celle qui existe entre les langues ou les styles vestimentaires¹¹⁴. Cependant, même si un effet whorfien semble être démontré en tant que tendance

¹¹³ Au *Max Planck Institute for Psycholinguistics* à Nijmegen. Ces travaux portent sur une quarantaine de communautés rurales parlant des langues uniquement orales.

¹¹⁴ « there is diversity in cognition just as there is diversity in language, clothing, hairstyle, kinship practices, modes of subsistence, ritual and religion ».

(on pourrait parler de styles cognitifs, de préférences dans l'utilisation des différents systèmes de codage spatial), on retiendra que les trois systèmes, déictique, intrinsèque et absolu, se retrouvent apparemment partout, même lorsqu'ils ne sont pas encodés linguistiquement. Ainsi en français, il est certes peu probable qu'un locuteur vous informe que *le vélo est au nord de la maison* ; en revanche, les plongeurs en scaphandre, en France comme dans beaucoup d'endroits, apprennent à partir du niveau II à naviguer de façon absolue : ils doivent à tout instant pouvoir indiquer où se trouve le bateau d'où ils sont partis¹¹⁵. La quasi-totalité des plongeurs recevant cette formation y parvient, les plongeurs peuvent alors être dits, dans ce contexte, *codeurs absolus*. La diversité cognitive est donc loin d'être aussi spectaculaire que ce qu'annonce Levinson au début de son volume. Le point crucial est le suivant : comme se le demande Pinker (2007 : 132) à propos des anglophones, si une personne parle une langue n'exprimant pas une différence de conceptualisation telle que par exemple entre le fait d'avoir été directement témoin d'un événement et de l'avoir appris de quelqu'un d'autre, cette personne éprouve-t-elle nécessairement de ce fait une difficulté à conceptualiser cette différence ? Pour moi, la réponse est clairement non. Si la disparité des langues est un fait et que les différences de découpage lexical ou de fonctionnement grammatical ne se réduisent probablement pas à un facteur commun, il serait erroné de voir dans cette disparité et ces différences la cause de différences de pensée.

2.2. Traduire, c'est-à-dire ?

All the world is queer, save thee and me.
And even thou art a little queer
(Robert Owen)

Comme le montre Ballard (1992) dans le tableau historique qu'il dresse, la question de la nature de la traduction, en tant qu'activité et en tant que produit de cette activité, s'est sans doute posée depuis le début, essentiellement dans une tradition philosophique ; elle est cependant régulièrement posée à nouveaux frais¹¹⁶, ce qui pourrait laisser penser que l'on a affaire à une aporie, un problème métaphysique pouvant être débattu indéfiniment sans avancées visibles. Mais

¹¹⁵ Une information toujours utile pour les plongeurs qui partent ensuite sans moniteur.

¹¹⁶ Cf. par ex. Oustinoff (2001), de Launay (2006).

évidemment, d'une part, les réponses apportées sont déterminées historiquement et culturellement, et d'autre part, les avancées scientifiques et technologiques dans des domaines tels que par exemple les sciences cognitives ou la linguistique de corpus font que l'objet même sur lequel on s'interroge change. Ainsi nous l'avons vu, dès lors que nous pensons peu probable l'hypothèse d'un mentalais universel, nous cessons de réfléchir à la possibilité de *la* traduction parfaite¹¹⁷, ce qui conduit déjà à mettre entre parenthèses un pan conséquent des textes théoriques sur la traduction.

Depuis la logique des philosophes grecs comme expression du langage-raison jusqu'à la « langue parfaite » de Walter Benjamin, nous avons en effet une vision essentialiste du langage qui donne pour tâche à la personne qui traduit de retrouver dans l'espace métaphysique la « pure signification » du texte source et de transférer celle-ci sans altération dans la langue cible. Une exigence qui mène inéluctablement au constat de la trahison du traducteur. On reconnaît sans peine dans cette conception la métaphore conceptuelle¹¹⁸ dite du *conduit*, décrite par Reddy (1979), et dans laquelle la communication linguistique est assimilée à l'expédition de mots-récipients en direction d'un destinataire qui n'aura qu'à « ouvrir » les mots pour accéder au sens de la communication. La traduction ne serait dès lors qu'un changement de récipients¹¹⁹. Toutes les discussions portant sur le départ du *fond* et de la *forme* reposent sur cette métaphore. L'influence de la cybernétique de Wiener et du modèle de Shannon & Weaver au milieu du 20^e siècle n'a fait que renforcer cette tendance naturelle à se représenter la communication humaine comme transfert d'une information stable.

2.2.1. La paraphrase, c'est le changement

A contrario, et à l'encontre des travaux transformationnalistes de Harris puis générativistes de Chomsky postulant des opérations syntaxiques laissant inchangé

¹¹⁷ Cette idée était défendue par Vinay & Darbelnet (1958 : 24) : « Il est permis de supposer que si nous connaissions mieux les méthodes qui gouvernent le passage d'une langue à l'autre, nous arriverions dans un nombre toujours plus grand de cas à des solutions uniques ». On ne peut sans doute être parfaitement immunisé contre le type de métaphores décrit par Reddy, il en est à nouveau question plus loin (Cf. [2 : 42], où il est question de « purs contenus de pensée »).

¹¹⁸ Cf. *infra*, 2.3.

¹¹⁹ Pour absurde que puisse paraître cette conception de la communication ainsi représentée, elle informe encore aujourd'hui en France une bonne part de l'enseignement des langues étrangères dans les facultés des sciences.

le sens des phrases, Bolinger (1977) a contribué à montrer, par des analyses très fines, que toute modification lexicale ou syntaxique entraînait des modifications de signification. Comme nous l'avons vu en 2.1. avec les exemples illustrant chez Pinker la synonymie, c'est par une réduction du langage à sa fonction référentielle que l'on parvient généralement à affirmer que plusieurs phrases ont la même signification : elles renvoient en effet au même événement. Mais comme le remarque Bolinger (1977 : 4) :

Linguistic meaning covers a great deal more than reports of events in the real world. It expresses, sometimes in very obvious ways, other times in ways that are hard to ferret out, such things as what is the central part of the message as against the peripheral part, what our attitudes are toward the person we are speaking to, how we feel about the reliability of our message, how we situate ourselves in the events we report, and many other things that make our messages not merely a recital of facts but a complex of facts and comments about facts and situations.

De sorte que d'un point de vue intralinguistique, des paraphrases n'ont jamais exactement la même signification. La relation d'équivalence établie dans un ensemble paraphrastique est une relation d'approximation, et la marge de cette approximation croît à mesure que le nombre d'éléments de cet ensemble augmente. Et pour ce qui est de la traduction, c'est-à-dire dans une perspective interlinguistique, cette relation paraphrastique n'est finalement pas très différente ; en tout état de cause, nous ne pouvons attendre des différences moindres que celles que nous créons lors de manipulation intralinguistiques : en traduisant, nous changeons généralement le lexique, souvent la syntaxe, et nous créons ainsi inévitablement de la différence.

On voit que dans la conception classique de la traduction, le traducteur est victime de ce que les psychologues appellent une injonction paradoxale (*double bind*), de la sorte qu'adressent des personnes névrosées à d'autres personnes, et qui ne permettent aucune réponse acceptable. Quoi que vous fassiez, vous avez tort. Au traducteur, on dit : « changez-moi donc la langue, mais attention, rien d'autre ! Le texte doit rester rigoureusement identique ».

J'ai déjà évoqué le fait que dans le modèle de la *Stylistique comparée* comme chez Newmark, l'emprunt, la non-traduction en quelque sorte, était présentée comme la traduction la plus fidèle. C'est après tout une réponse possible à cette question de l'écart que je viens de décrire, mais elle suppose de croire qu'en ne changeant pas le mot, on ne change rien. Or, la langue cible et le contexte culturel cible changent tout. Pour peu que l'étymologie populaire s'en

mêle, après quelques rapprochements hasardeux, on se retrouve avec un objet étrange, toujours différent dans son milieu d'accueil¹²⁰ et en même temps méconnaissable dans son milieu d'origine. Ainsi le terme de *glasnost*, qui évoque l'ère Gorbatchev, est systématiquement interprété comme renvoyant au verre (*glass* en anglais, *Glas* en allemand... : le mot semble transparent !) alors que son sens est apparenté au mot *глаз* (*glaz* = œil), avec le sens de « public », c'est-à-dire visible de tous¹²¹. De même, « *come in and find out !* », un slogan publicitaire bien connu en Allemagne¹²², est très majoritairement interprété par les germanophones comme signifiant « entrez et (re)trouvez la sortie ! ». Ce qui fait de l'emprunt un objet psycholinguistique tout à fait fascinant. Mais nous le voyons bien avec ces quelques exemples, ne pas traduire, c'est encore traduire.

Cette démarche qui « exotise », et que l'on peut dire sourcière¹²³, correspond d'assez près, dans le débat sur la traduction, à celle du relativisme linguistique.

Philosophie et exotisme sont au rendez-vous lorsqu'il s'agit de la civilisation chinoise. Billeter (2006) dans son débat avec F. Jullien¹²⁴, montre comment ce dernier oppose une « pensée occidentale » (en fait plutôt kantienne, basée sur la raison) et une « pensée chinoise », mettant en avant une sagesse basée sur l'intuition. Billeter historicise ce qu'il considère comme le mythe d'une pensée chinoise radicalement opposée à la nôtre, depuis le rôle des Jésuites, de l'écrivain Victor Segalen et jusqu'à aujourd'hui, où il observe (*ibid.* : 12) :

Ce mythe de la Chine philosophique plaît aux intellectuels français, me semble-t-il, parce qu'il constitue le pendant imaginaire de l'élitisme républicain qu'ils pensent incarner.

Autrement dit, paradoxalement, c'est par une analogie implicite que se trouve conforté le mythe de l'altérité radicale. Ce mythe d'une opposition absolue entre pensée occidentale et pensée chinoise a cependant pu parfois être contesté en occident. Nous trouvons ainsi sous la plume de Finkielkraut (1987 : 46-47) rapportant une conversation de Goethe avec Eckermann, dans laquelle il est question d'un roman chinois sur lequel s'est penché le poète allemand :

¹²⁰ C'est-à-dire dans le contexte linguistico-culturel ; House (2000 : 85) propose le terme de *linguaculture*.

¹²¹ Cf. [6 : 120]. Ironiquement, cette interprétation erronée conduit à la traduction *transparence*, qui constitue un équivalent fonctionnel parfaitement acceptable.

¹²² Cf. [15, 16].

¹²³ En référence à l'opposition proposée par Ladmiral (1986) entre *sourciers* et *ciblistes*.

¹²⁴ L'ouvrage s'intitule *Contre François Jullien*.

Alors qu'il s'attendait à être subjugué et comme tenu en respect par la singularité ou le pittoresque de cette œuvre, il y avait décelé des affinités avec sa propre épopée en vers *Hermann et Dorothee* et avec les romans anglais de Richardson. Sa surprise tenait non pas à l'exotisme du livre, mais à sa proximité.

En revanche, ce mythe va aussi pouvoir être renforcé par des choix de traduction, qui prêtent donc à discussion. Ainsi, écrit Billeter (*ibid.* : 49), Jullien dans *Eloge de la fadeur* traduit 淡 (tan) exclusivement par « fade » ou « insipide », alors qu'il aurait souvent été plus juste de le traduire par *fin, léger, délicat, subtil, imperceptible, ténu, atténué, dilué, délavé, pâle, faible, raréfié*, etc. (sic). Il résulte de cette « terminologisation » de la traduction un exotisme artificiel. Je me garderai bien de trancher ici le débat opposant ces deux grands sinologues¹²⁵ et je ne m'étendrai pas sur le côté quelque peu déplaisant de l'attaque *ad hominem*, mais il importe, je pense, de retenir les arguments consacrés à la traduction, et cette question d'un choix de traduction (quasi-)unique à partir d'un ensemble de possibles me paraît déjà essentielle.

Billeter poursuit en effet sur la question du 道 (*tao*), terme souvent non-traduit (puisque considéré par beaucoup comme « intraduisible »), mais lorsqu'il est malgré tout traduit, l'est le plus souvent par *la Voie*¹²⁶. Il écrit (*ibid.* : 50-52) :

Dans un dialogue imaginé par le philosophe Tchouang-tseu, Confucius voit un nageur s'ébattre à son aise dans des eaux tumultueuses et lui demande ensuite, littéralement : « As-tu un *tao* de la nage ? » Le sinologue peut traduire par « As-tu une *Voie* de la nage ? », mais aussi, plus simplement, par « Pour nager ainsi, y a-t-il une *technique* ? » [...]

Ailleurs encore, Tchouang-tseu fait dire à Confucius : « Le *Tao* doit avoir un but précis, sinon il se divise, il se brouille, il tourne mal et cause à la fin des dégâts irréparables ». Si le traducteur en reste à cette traduction, le lecteur ne saisira pas le sens de cette proposition et ne comprendra rien à l'important dialogue qui suit. Pour que cette proposition devienne intelligible et que le dialogue s'éclaire, il faut traduire par : « L'*action* doit avoir un but précis, sinon elle se divise, elle se brouille, elle tourne mal et cause à la fin des dégâts irréparables ».

Nous voyons donc l'importance du choix de traduire ou non un terme, et de le traduire systématiquement de la même façon, en tant que concept stable, au risque de rendre le texte obscur, ou de prendre en compte la polysémie et de produire un texte plus naturel. Quelque chose de comparable s'observe dans les

¹²⁵ Des arguments semblent en effet recevables de part et d'autre. Pour se faire une idée, il faut donc se reporter à Billeter (2006) et Jullien (2007), qui en est la réponse.

¹²⁶ *Dao* en pinyin, ce terme est aussi le *do* japonais de *judo* (la voie de la souplesse), on peut également songer à sa traduction la plus courante en anglais, *way*, qui renvoie finalement aux mêmes métaphores (*do it your own way* !).

gloses maladroites de Whorf qui confortent l'idée d'une pensée radicalement différente de la nôtre, comme ici lorsqu'il traduit du hopi :

(16) *he'ro* he (or it) gives out a sudden gurgle from within (1956 : 54)

Mais plus près de nous, il faut dire quelques mots de la proposition de Berman (1984), qui lui aussi se demande ce que traduire veut dire, et qui nous incite à suivre les préceptes de Schleiermacher, et traduire en s'efforçant d'amener le lecteur sur le terrain étranger plutôt que l'inverse. Car pour Berman (1989 : 112) :

une traduction qui se veut véridique, doit respecter jusqu'à un certain point, impossible à déterminer a priori théoriquement, l'étrangeté de ce texte étranger. Et cela, d'abord en se présentant comme ce qu'elle est : une traduction, et non pas un original.

Un précepte de « respecter l'étrangeté » qu'il met lui-même en pratique lorsqu'il traduit Schleiermacher (1999) :

Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre. Les deux chemins sont à tel point complètement différents, qu'un seul des deux peut être suivi avec la plus grande rigueur, car tout mélange produirait un résultat nécessairement fort insatisfaisant, et il serait à craindre que la rencontre entre l'écrivain et le lecteur n'échoue totalement.

On notera au passage la locution conjonctive « à tel point que » séparée par une virgule allemande (puisqu'en allemand, toute subordonnée est précédée d'une virgule), preuve que ces préceptes sont véritablement suivis « à la virgule près ». Mais on peut rester dubitatif face au titre de ce texte : « Des différentes méthodes du traduire », parce le substantif déverbal « le traduire » n'est en rien comparable à « das Übersetzen » dans le texte source (la substantivation neutre à partir d'un infinitif est en allemand d'une extrême banalité) ; et lorsqu'on lit dans la préface à ce texte (*ibid.* : 27) que le traducteur a voulu garder « une bonne partie de la 'lourdeur' que le texte a en allemand », on peut trouver cela abusif, parce que précisément, le texte semble plus lisible dans sa version d'origine. La question est donc la suivante : lorsque je présente à un lectorat non-germaniste une telle traduction « lourde », avec des virgules bizarres et des termes comme « le traduire », qui « font » assurément philosophiques, s'agit-il de respecter une étrangeté présente dans le texte source, ou bien de la créer en confirmant les préjugés que peuvent avoir les lecteurs sur les philosophes allemands ?

Quoi qu'il en soit, traduire les philosophes, chinois, allemands ou autres, pose une difficulté supplémentaire, souvent discutée, qui est celle du partage entre expertise disciplinaire et expertise linguistique¹²⁷. Une difficulté que l'on retrouve dans la traduction des *Œuvres complètes de Freud* (ci-après OCF) aux Presses Universitaires de France, sous la direction d'André Bourguignon puis de Jean Laplanche.

qui songerait à confier la traduction de Kant à un germaniste non philosophe, à un non-spécialiste ?

se demandent Laplanche & Pontalis (1982 : 32)¹²⁸. Question clairement rhétorique, mais sur laquelle le débat mériterait pourtant d'être engagé. C'est en tout cas sur cette logique du primat disciplinaire qu'est engagée la traduction des OCF, un immense projet ayant mobilisé un très grand nombre de collaborateurs pendant plus de 25 ans, des traductions devant « bénéficier d'un travail d'équipe où se rejoignent psychanalystes, germanistes, philosophes, ceux qui de naissance connaissent l'allemand (et le 'viennois') et ceux qui manient de façon experte toutes les ressources du français »¹²⁹, des textes sur lesquels ont travaillé jusqu'à six personnes à la fois.

Parmi les outils intellectuels proposés par Dennett (2013), le premier (*ibid.* : 19-28) est celui de faire des erreurs. Parce que c'est la seule façon d'apprendre. Et faire ces erreurs publiquement, parce que de cette façon, tout le monde peut apprendre de vos erreurs. Et c'est en particulier pour sa propre discipline – et pour sa propre pratique – que Dennett revendique cette activité :

We philosophers are mistake specialists. (I know, it sounds like a bad joke, but hear me out.) While other disciplines specialize in getting the right answers to their defining questions, we philosophers specialize in all the ways there are of getting things so mixed up, so deeply wrong, that nobody is even sure what the right *questions* are, let alone the answers. Asking the wrong questions risks setting any inquiry off on the wrong foot. Whenever that happens, this is a job for philosophers! Philosophy—in every field of inquiry—is what you have to do until you figure out what questions you should have been asking in the first place.

Il vaut donc mieux une erreur spectaculaire qu'un fatras amphigourique dont on ne saurait trop que penser. Et Dennett de rappeler l'expression du dédain

¹²⁷ C'est évidemment vrai aussi de la traduction scientifique et technique, et de la traduction pragmatique en général (cf. Froeliger 2013).

¹²⁸ Il s'agit en fait d'un échange entre Marthe Robert, traductrice de Kafka, et Jean Laplanche & Jean-Bertrand Pontalis, psychanalystes, paru dans le journal *Le Monde* en 1967 et repris dans la revue *Meta* 27/1.

¹²⁹ Laplanche & Pontalis (1982 : 36).

que ressentait le physicien W. Pauling pour le travail d'un de ses collègues, remarquant : « it's not even wrong! ». De ce point de vue, la traduction des OCF est une erreur tout à fait remarquable, si ce n'est que les personnes impliquées dans ce projet ne semblent pas le voir ainsi ; mais il faut bien dire qu'elles sont très isolées. Ces personnes ne méritent donc pas seulement le respect pour l'énorme travail fourni pendant de longues années, mais la traductologie leur doit également une immense gratitude, parce qu'un projet réunissant autant de compétences et d'expertises diverses pour un résultat qui fait contre lui une quasi-unanimité est nécessairement très instructif. Fasciné par cette question, je me suis penché sur ce projet d'un point de vue épistémologique et pratique ([13, 14, 21]), et ce qui m'a frappé en premier lieu est une surabondance de références théoriques ; parmi beaucoup d'autres noms, les responsables du projet se réclament de Ladmiral et de Berman¹³⁰, et également, après avoir cité Coseriu et Mounin, de la linguistique chomskyenne dont, d'un point de vue pratique, on a du mal à imaginer ce qu'elle pourrait apporter à la traduction.

Ensuite, puisque ce projet est en premier lieu placé sous le patronage de Berman, il faut mentionner que d'une part, ce dernier déclare (1989 : 115) qu'« il est effectivement en conformité avec les 'idées' qu[il a lui-même] pu soutenir » mais que lorsqu'il examine le texte traduit, « les impressions sont plus mêlées ». Il est tentant d'attribuer ces impressions au moins en partie à un effet de la théorie elle-même, dont j'ai évoqué plus haut le caractère problématique. Mais une part majeure du problème posé par ce projet réside sans doute dans ses excès terminologiques, avec un glossaire de 200 pages attribuant à chaque terme allemand y figurant une unique traduction à laquelle tous les traducteurs doivent se tenir. Comme dans le cas de la traduction du chinois évoquée plus haut, cette démarche masque la polysémie et coupe ces termes de leur contexte en empêchant les collocations. Elle rigidifie la pensée de Freud, comme si celui-ci avait eu dès ses premiers écrits et durant toute sa carrière une idée claire, précise et restreinte sur chacun de ces termes. Le résultat, on s'en doute, est une langue assez curieuse et malhabile, et à ceux qui s'en étonnent, rappelant que Freud avait obtenu le prix Goethe pour la qualité de sa prose, les responsables du projet répondent dans le premier ouvrage paru aux OCF, *Traduire Freud* (1989 : 45), que Freud ne parlait

¹³⁰ Associant donc sourciers et ciblistes !

pas allemand¹³¹, mais le *freudien*, qui « peut presque être considéré comme un idiome de l'allemand », et Altounian, co-responsable du projet et chargée d'homogénéiser les différentes traductions, précise (2003 : 27) que les germanophones, trompés par l'apparente familiarité de la langue de Freud, ne sont pas non plus à même de percevoir l'altérité radicale freudienne. Le projet des OCF va finalement plus loin que celui de Berman : il ne s'agit plus de préserver, dans le texte cible, l'altérité du texte source dans sa langue source, il faut faire ressortir par la traduction une altérité qui n'était pas perceptible dans le texte source.

Dans ces dernières pages, nous avons tourné autour d'une notion sans jamais l'expliciter, il est temps de l'aborder de front. Il s'agit de la notion d'*intraduisible*, une notion inévitable, semble-t-il, dans toute discussion sur la traduction, depuis la conférence de vulgarisation scientifique jusqu'au débat le plus technique entre spécialistes. L'*intraduisible* est à la fois une tarte à la crème journalistique et un mystère philosophique, ce pourquoi il fait l'objet d'un consensus assez large. C'est une notion qui participe d'une idéologie telle que définie plus haut : elle fait partie des *idées reçues*.

L'ouvrage dirigé par B. Cassin (2003) se présente comme un « dictionnaire des intraduisibles ». Y sont décrits un certain nombre de termes clés dans différentes langues européennes, avec un éclairage de leur histoire, de leurs usages, de leur polysémie et des renvois vers les différents termes par lesquels ils pourront être traduits dans d'autres langues. On y circule donc de mot à mot, de langues à langues, dans différentes directions, et c'est un ouvrage tout à fait passionnant pour toute personne aimant les mots, les langues et la philosophie. Mais s'agit-il pour autant d'*intraduisibles* ? Si l'on admet que la paraphrase intralinguistique comme interlinguistique entraîne toujours un écart de sens et de conceptualisation et qu'il n'existe pas de synonymie parfaite, alors l'écart est partout, et tout est intraduisible. Et cette notion n'a plus de sens.

Et si on veut désigner par « intraduisible » le simple constat qu'à un mot unique dans une langue source ne correspond pas un mot unique en langue cible (car c'est contre ces bijections simplistes qu'entend lutter le Dictionnaire des intraduisibles), là encore on désigne une réalité triviale, ce qu'est le langage et ce

¹³¹ Les auteurs de l'ouvrage notent aussi (*ibid.* : 13) que « par essence, une langue ne saurait être traduite dans une autre », ce en quoi ils rejoignent le postulat de Sapir et Whorf.

que sont les langues, une réalité que seule la vision essentialiste d'un ensemble de concepts limités en nombre et strictement étiquetés linguistiquement permet d'ignorer. Selon une telle démarche, même les mots les plus simples, et qui paraissent traduisibles sans aucune difficulté, sont « intraduisibles ». Contrairement à ce qu'écrit Benjamin (1921 : 55), non seulement les *mots* « Brot » et « pain » sont différents, mais les *concepts* auxquels ils renvoient le sont aussi¹³² ; en toute rigueur, « pain » n'est donc pas traduisible en allemand par « Brot », pas plus qu'en anglais par « bread », ni « хлеб » (*xleb*) en russe, et encore moins en chinois par « 面包 » (*mian bao*, qui est une boule de farine cuite à l'eau !). Tout simplement parce que ce que le mot évoquera chez une francophone, les sensations visuelles, tactiles, olfactives, gustatives évidemment et aussi auditives (le bruit de la baguette fraîche que l'on découpe) seront fondamentalement différentes de celles qui sont associées aux termes proposés comme équivalents dans les langues évoquées, et que donc elle n'aura pas en tête la même chose que ses interlocuteurs étrangers. Partant de là, nous pourrions dire, effectivement, que rien n'est traduisible. L'expérience culturelle est toujours située, particulière, unique. En revanche, si je propose en tant que « Brot » à un ami allemand en visite chez moi de la baguette, nous nous comprenons ! Et si je croise sur le campus de Metz un étudiant chinois et qu'à mon « Bonjour ! », il répond en souriant « 你好 ! » (*ni hao*, lit. : *toi bien*), nous nous comprenons encore, et je ne dirai pas comme Cassin (2012 : 20-21) que ce sont deux mondes différents qui s'ouvrent dans cet échange.

Il semble que les sourciers, les tenants du relativisme linguistique comme ceux de l'intraduisible surestiment cet écart toujours présent¹³³, et sous-estiment la

¹³² Naissance d'une légende : W. Benjamin associe langage et pensée dans ce qu'il appelle la *langue pure* (*die reine Sprache*). Il écrit : « Dans 'Brot' et 'pain', ce qui est signifié (*das Gemeinte*) est certes la même chose, mais *la façon de le signifier* (*die Art des Meinens*), en revanche, ne l'est pas. ». [ma traduction ; c'est moi qui souligne]. Benjamin insiste sur le fait que ce que l'on entend signifier (*das Gemeinte*) est parfaitement identique (*das Selbe und Identische*). Confondant référent et concept, Vuilmart (2006 : 142) développe la parole du philosophe en parlant de la miche noire du *Pumpernickel* comparée à notre baguette nationale (ce que Benjamin ne fait évidemment pas !), mais l'idée va tellement de soi que nous la retrouvons peu après sous la plume d'A. Desarthe (Le Monde des livres du 22/08/2014) : « [Benjamin] note que *Brot* réfère à une miche noire et dense, tandis que *pain* désigne une baguette à la mie blanche et aérée. » Et voici notre philosophe devenu amateur de baguette et de croissants.

¹³³ Voulant illustrer cette incommensurabilité du français, Cassin (2012 : 28) à propos du mot « sens » (direction/signification/sensation) : « C'est incroyable, cela n'existe, je crois, dans aucune autre langue moderne ! ». Et comme elle cite vraiment beaucoup de langues dans ses ouvrages, on serait tenté de la croire, mais d'une part, une triple polysémie n'a en soi absolument rien d'incroyable, et d'autre part, il n'y a pas à chercher très loin un contre-exemple, puisque l'anglais

capacité humaine à se représenter un concept sans disposer d'une étiquette linguistique, alors que de l'autre côté, les tenants optimistes d'une possibilité de se comprendre vont considérer cet écart comme une approximation acceptable.

En fait, l'écart est d'abord présent dans la pensée, il l'est donc également (mais masqué) dans toute communication humaine. Chacun a probablement pu faire cette expérience : vous racontez une expérience personnelle, et on vous répond « c'est comme moi », avant de vous raconter une expérience qui vous paraît autre, mais dans laquelle la deuxième personne a perçu une analogie avec la vôtre. Dans le rapport avec autrui, il y a donc toujours à la fois similitude et altérité. D'une part, chaque individu est unique, chaque expérience humaine, dans un réseau de propriétés physico-culturelles qui la co-déterminent, l'est aussi, elle est donc – *stricto sensu* – intraduisible. En même temps, je communique avec d'autres personnes, je pense généralement (mais pas toujours) être compris par elles et les comprendre, mais ce n'est possible qu'en acceptant une approximation d'équivalence entre la volonté de signifier de part et d'autre, et en considérant les différences comme négligeables. Comme l'a écrit Jakobson (1959 : 115) « *All cognitive experience and its classification is conveyable in any existing language.* », autrement dit, l'intraduisibilité est un mythe. Lorsque le metteur en scène allemand s'exprimant en français déclare que le mot « Heimat » est intraduisible en français, et que tout le monde autour de lui hoche la tête d'un air entendu, ce n'est absolument pas le cas, mais il est vrai que la traduction pourrait demander de longues et laborieuses explications. La traduction d'un concept d'une langue à une autre qui l'ignore pourra éventuellement remplir un épais volume, ce sont donc des considérations économiques de rapport entre coût et bénéfice qui vont déterminer si la traduction aura lieu ou non.

2.3. L'empire des métaphores

J'ai traité de la théorie des métaphores conceptuelles de Lakoff & Johnson (1980) dans plusieurs articles, principalement [22], mais aussi [23] et [28] ; les

« sense » (qui certes vient du français) possède également ces trois sens, et si l'on en croit le OED, beaucoup d'autres encore. Loin de moi l'idée de nier le caractère unique de chaque langue, mais ceci illustre simplement le fait que l'incomparabilité n'est pas toujours aussi radicale qu'on le présuppose.

travaux actuels des neurosciences montrent que, comme le disent Lakoff & Johnson (1999 : 3), l'essentiel de nos activités cognitives est inconscient. Et en particulier, l'essentiel de l'activité du néo-cortex, pourtant siège présumé de la conscience, est inconsciente (Naccache 2006). Non pas au sens d'un inconscient freudien qui nous ferait réprimer et cacher toutes les pensées jugées indésirables, mais au sens où, tout simplement, la conscience n'est pas nécessaire à beaucoup de ces tâches. Kahneman (2012 : 53) explique pourquoi cette idée est profondément contre-intuitive ; la pensée consciente raisonnante (le système 2) représente en effet la quasi-totalité de l'expérience que nous avons de notre vie mentale :

The notion that we have limited access to the workings of our minds is difficult to accept because, naturally, it is alien to our experience, but it is true : you know far less about yourself than you feel you do.

C'est ce système 2 qui nous suggère que nous sommes « maîtres à bord ». La conscience est alors conçue comme l'homonculus devant son tableau de bord fréquemment représenté dans des illustrations populaires du fonctionnement cérébral, une représentation dualiste nommée précisément pour cette raison par Dennett (1991 : 17) le *théâtre cartésien*. Dans ce théâtre cartésien, la conscience raisonnante immatérielle examine les informations fournies par la machine qu'est notre corps, avec notre cerveau, et c'est elle qui prend les décisions. Et nous savons aujourd'hui que cela est très certainement faux.

Un modèle alternatif est proposé dans Lakoff & Johnson (1999), où les auteurs avancent trois hypothèses principales : la raison n'est pas désincarnée mais au contraire incarnée (*embodied mind*), la pensée est essentiellement inconsciente, et les concepts abstraits sont en grande partie métaphoriques.

Ces hypothèses sont liées, et elles partent de la notion de métaphore ; la dernière hypothèse fait directement écho au début de Lakoff & Johnson (1980 : 3), ouvrage présentant le modèle des *métaphores conceptuelles* :

Metaphor is for most people a device of the poetic imagination and the rhetorical flourish—a matter of extraordinary rather than ordinary language. Moreover, metaphor is typically viewed as characteristic of language alone, a matter of words rather than thought or action. For this reason, most people think they can get along perfectly well without metaphor. We have found, on the contrary, that metaphor is pervasive in everyday life, not just in language but in thought and action. Our ordinary conceptual system, in terms of which we both think and act, is fundamentally metaphorical in nature.

En définissant la métaphore comme projection (*mapping*) d'un concept source (généralement concret) sur un concept cible (généralement plus abstrait), Lakoff & Johnson retournent donc les présupposés concernant la métaphore en en faisant d'abord, conformément aux hypothèses de la linguistique cognitive, une réalité mentale, dont découlent une pluralité d'expressions linguistiques : de la seule métaphore conceptuelle TIME IS MONEY découlent, parmi d'autres, les expressions courantes *spend time, waste time, lose time* ou *save time*. D'un point de vue méthodologique, il faut d'ailleurs remarquer que bien que les exemples ne soient pas extraits de corpus¹³⁴, leur caractère idiomatique et familier contribue notablement à la crédibilité de la théorie de Lakoff & Johnson. Ainsi, lorsque quelqu'un promet « ça vous fera économiser un temps énorme ! », non seulement le temps est assimilé à un bien que l'on peut mettre de côté, mais il se voit clairement attribuer une dimension physique. Nous avons bien ici affaire à une métaphore correspondant à une façon de penser, et non à une ornementation rhétorique.

On peut cependant se demander si la plus grande part de nos concepts est véritablement métaphorique ; il est assez facile de présenter des exemples qui ne le sont pas, y compris des exemples associés à un langage figuré, comme nous le verrons dans le chapitre 3. Cependant, l'omniprésence de termes métaphoriques dans notre langage de tous les jours se constate aisément, elle conduit donc à se demander dans quelle mesure, a contrario, il est possible de penser des réalités abstraites sans les métaphoriser. Hofstadter & Sander (2013), notent que certains penseurs, en particulier les empiristes du XVII^e siècle et les positivistes du XX^e siècle se sont attaqués à la métaphore, perçue comme « ennemie de la vérité ». Ils citent Hobbes, qui dans le *Leviathan* écrit :

[T]he light of human minds, is perspicuous words, but by exact definitions first snuffed and purged from ambiguity; ... [M]etaphors, and senseless and ambiguous words, are like ignes fatui; and reasoning upon them is wandering amongst innumerable absurdities. (*ibid.*: 22)¹³⁵

¹³⁴ Les auteurs appartiennent en effet à la tradition spéculative de la linguistique. Evoquant la méthodologie de Chomsky et ses phrases inventées, Taylor (2012 : 7) note : « The foundational texts of Cognitive Linguistics, such as Langacker (1987, 1991), Lakoff (1987), and Lakoff & Johnson (1980), also rely heavily on this methodology, in that they are based on the introspective analysis of mostly invented examples. References to attested data are rare. »

¹³⁵ La pagination fait référence à l'édition américaine de Hofstadter & Sander (2013) pour l'exemple en anglais, et à l'édition française pour l'exemple en français.

Que penser de cet « esprit qui éclaire » ? Ou de définitions qu'il faut « moucher » et « purger » ? Ou encore de l' « errance » au milieu d'absurdités ? De son côté, notre grand épistémologue G. Bachelard écrit :

Une science qui accepte les images est, plus que toute autre, victime des métaphores. Aussi l'esprit scientifique doit-il sans cesse lutter contre les images, contre les analogies, contre les métaphores. » (*ibid.* : 32).

Cette fois, la science est une victime, et l'esprit scientifique doit la défendre et se faire son champion. Il est évidemment très amusant de constater que les penseurs voulant s'en prendre à la métaphore le font, à leur corps défendant, de façon parfaitement métaphorique.

C'est donc tout d'abord d'un point de vue épistémologique que les métaphores conceptuelles intéressent la linguistique et la traduction ; elles intéressent ensuite cette dernière en tant qu'enjeu.

Puisque nous risquons de ne pouvoir écarter les métaphores aussi simplement qu'un rideau, il faut bien prendre conscience de ce que comme l'écrivent Lakoff & Johnson (1980 : 12-13), les métaphores sont certes des outils qui nous aident à comprendre, mais elles correspondent à une représentation située d'une réalité, mettant en avant certains aspects et en cachant d'autres, de sorte qu'elles entraînent inévitablement une compréhension partielle : les métaphores conceptuelles sont à la fois une aide à la compréhension et un obstacle épistémologique.

Nous avons vu la difficulté qu'il y a à penser le langage hors du modèle *fond / forme* ou *encodage / décodage*, qui implique que le sens est intégralement « dans » les mots, il faut aussi songer que cette métaphore ne peut probablement être déplacée que par une nouvelle métaphore, qui elle aussi mettra en avant certains aspects du langage pour en masquer d'autres.

Les métaphores elles-mêmes, on s'en doute, vont être pensées en termes métaphoriques ; à un niveau « méta », avec ce que Pinker (2007 : 238) appelle *the metaphor metaphor* (TO THINK IS TO GRASP A METAPHOR). Lorsque nous parlons de métaphores vives et de métaphores mortes, le plus souvent sans même y songer, nous sommes encore dans la métaphore. Et on sent bien le jugement implicite dans de telles métaphores. Sauf à penser qu' « une bonne métaphore est une métaphore morte », on préférera une métaphore vive plutôt que morte. C'est bien

ce qu'écrit Ricœur (1975 : 84-85) citant Fontanier, qui appelle les métaphores vives des « métaphores d'invention » :

C'est pourquoi les conditions nécessaires pour une bonne métaphore – justesse, clarté, noblesse, caractère naturel, cohérence – 'ne regardent que les métaphores d'invention que l'on emploie par figure, et qui n'ont pas encore reçu la sanction de l'usage'.

Or d'une part, Lakoff & Turner (1989) montrent que les métaphores « vives » sont essentiellement construites sur les métaphores « mortes », on ne peut donc pas les opposer strictement, mais d'autre part, comme l'écrivent ces auteurs (*ibid.* : 127) :

A second common oversight is to miss the automatic and unconscious character of conventional thought and language. *The conventional aspects of language are those that are most alive*, in the sense that they are embodied in our minds, are constantly used, and affect the way we think and talk every day.

Nous avons tendance à oublier que les fonctions les plus nécessaires à notre survie¹³⁶ sont *précisément pour cette raison* inconscientes et automatisées. À l'origine de notre métaphorisation de la métaphore et de l'opposition métaphore vive / métaphore morte se trouve à nouveau la surestimation du système 2, de la pensée consciente, précédemment évoquée. Il faut donc repenser cette opposition. D'une part, la corrélation physique semble bien réelle. Dans une expérience testant la métaphore orientationnelle GOOD IS UP citée par Pinker (2007 : 66), des sujets à qui on demande d'évaluer si des termes sont positifs (*agile, gracious, sincere*) ou négatifs (*bitter, fickle, vulgar*) réagissent plus rapidement lorsque les termes positifs apparaissent en haut de l'écran et les termes négatifs en bas de l'écran, et sont plus lents lorsque c'est l'inverse.

Par ailleurs, comme c'est le cas pour beaucoup de phénomènes langagiers, la distinction métaphore dite « vive » / métaphore dite « morte » n'est pas binaire, mais graduelle. Fontanier l'avait déjà remarqué, les métaphores sont d'abord des innovations attirant sur elles l'attention avant de passer dans l'usage, mais ce passage est progressif.

Reprenant des exemples présentés dans Kövecses (2002), Croft & Cruse (2004 : 205) commentent ce caractère graduel de la métaphoricité manifeste à partir de la métaphore conceptuelle SOCIAL ORGANIZATIONS ARE PLANTS :

(17) They had to prune the workforce.

¹³⁶ Telles que par exemple respirer !

- (18) Employers reaped enormous benefits from cheap foreign labor.
- (19) He works for the local branch of the bank.
- (20) There is a flourishing black market in software there.

Les auteurs soulignent que *prune* est l'emploi métaphorique le plus récent, il évoque fortement le domaine de l'arboriculture, avec l'idée qu'enlever les branches mortes ou malades, inutiles ou gênantes, est une façon de redonner de la vigueur à l'organisme dans son ensemble. Les implications sont nombreuses et manifestes. C'est donc l'une des nombreuses métaphores euphémistiques dénotant la suppression d'emplois.

En revanche, le terme *reap* évoque beaucoup moins le terme de la moisson, la locution *reap benefits* est d'ailleurs une collocation¹³⁷, elle est perçue comme sémantiquement transparente.

Quant au terme *branch*, il n'est pour ainsi dire plus du tout perçu comme métaphorique, puisqu'à *branch office* s'oppose *head office* et non *trunk office*, et que l'on parle d'ouverture et de fermeture d'une succursale, pas de pousse ni de taille (*you open or close a branch, you do not grow it or cut it off*).

Enfin, le terme *flourish* emprunté à l'ancien français nous emporte encore plus loin, puisque pratiquement aucun anglophone s'il n'est philologue ne percevra l'idée de fleur. Croft & Cruse notent d'ailleurs que le *Oxford Advanced Learner's Dictionary* ne fait aucune mention de cette idée, mais définit le terme comme : *avoir du succès, être très actif ou répandu, être prospère*. On pourrait évidemment faire la même remarque pour de très nombreux termes français tels qu'*expliquer* (= *déplier*) ou *entreprendre* (= *prendre en main*) dont l'origine métaphorique n'est absolument pas perceptible pour le non-latiniste, et ces termes qui ne partagent plus des emplois concrets et abstraits peuvent sans doute être exclus du champ des métaphores conceptuelles. En revanche, si le terme de *compréhension* n'évoque probablement pas l'idée de préhension chez la plupart des locuteurs, les emplois synonymiques de *saisir* ou *capter* montrent bien que la métaphore conceptuelle sous-jacente est active et productive.

Omniprésentes au quotidien, les métaphores conceptuelles sont aussi présentes dans les façons dont on conçoit le langage, ainsi par exemple dans la phraséologie, qui fait l'objet du chapitre 3. Parler de *figement* linguistique, c'est se

¹³⁷ Cf. infra 3.2.

mettre dans un cadre de pensée où le langage est en proie à un mécanisme entropique et mortifère. On pensera éventuellement à la graisse qui se solidifie dans les plats abandonnés après un repas trop abondant, mais l'image est de toute façon négative, et elle détermine notre compréhension du phénomène¹³⁸. Ainsi Grunig, dans sa préface à un volume consacré à la locution, s'interroge-t-elle (1997 : 15) :

[...] on peut facilement concevoir que le parler locutionnel préfabriqué étouffe progressivement le parler non locutionnel. [...] Que cela ait lieu pour le slogan publicitaire est parfaitement en cohérence avec certaines nécessités commerciales. Mais que cela se produise ailleurs, et si souvent, constitue un véritable emprisonnement : comme si le locuteur n'avait plus pour jouer avec un mot que la liberté de lui donner un substitut qui le renvoie nécessairement à la locution où il était figé.

On frissonne, mais – scientifique ou peut-être seulement scientifique – on pense qu'un méfait devient moins pernicieux lorsqu'on en a compris les ressorts.

On aura apprécié au passage les différentes métaphores conceptuelles qui sous-tendent le texte, mais tout comme avec le titre *Le figement ou la parole entravée* (Anscombe & Mejri 2011), on peut dire que le tableau n'est pas réjouissant. Or, cette métaphore nous induit en erreur. Dans le cas de Grunig, elle sert de repoussoir au modèle de la grammaire générative et à sa combinatoire libre et infinie (la « créativité » linguistique telle que définie par Chomsky), mais elle découle aussi de la vision relativement consensuelle que Taylor (2013 : 7) appelle « *the dictionary & grammar model* », l'idée que le langage peut être séparé en éléments lexicaux et en règles de combinaison de ces éléments nous permettant de produire à volonté des énoncés jamais prononcés auparavant. Or, la linguistique de corpus contredit formellement ce modèle et nous conduit à repenser la notion de créativité. Aussi Kenny (1998 : 1) souligne-t-elle :

If there is one thing that corpus linguistics has revealed about language, it is that much of what we say and write in our own language is both routine and predictable because of what we and others have already said and written. Routine is not a bad thing, however. It is what allows the creative use of language to be identified as such.

La créativité serait alors complémentaire au figement, et non opposée à lui. Nous voyons donc en quoi des métaphores peuvent « encadrer » un débat théorique et conduire à (ou conforter) des modèles erronés.

¹³⁸ Notons en passant que les termes en anglais (*frozen, fixed, set*) ou en allemand (*fest*) sont moins négatifs, et parfois même neutres (*set* ou *fest* peuvent aussi bien renvoyer à des états de fait clairement positifs).

Pour ce qui concerne la traduction elle-même, les métaphores sont également nombreuses. Elles sont même indispensables : c'est la thèse 9 de Chesterman & Arrojo (2000 : 153) :

People (including translation scholars) often express their concept of translation as a metaphor. Any metaphor of translation presents it in a certain light, rather than in some other light. We cannot manage without such metaphors.

Parmi les métaphores communes de l'activité de traduction, celle du *transfert* (et sa variante du passeur dans son bac) est peut-être la plus trompeuse, parce que directement liée à la métaphore du conduit, et essentialiste. Le terme d'*original* renvoie à la notion de (fausse) *copie* (et du faussaire au traître, il n'y a pas loin) et masque la dimension créative de l'activité ; celle de *palimpseste*, plus positive, met au contraire en évidence la notion d'écriture seconde qui vient recouvrir la première. Enfin, on ne s'étonnera pas de trouver dans le débat qui oppose sourciers et ciblistes des propos de traductologues encadrant ce débat, du côté des premiers, en termes de *rivière* et de *source de vie*, opposée à l'usage violent et mortifère des armes, et du côté des seconds, en termes d'efficacité communicationnelle et de pragmatisme dans le cas des seconds.

La deuxième question posée par la théorie des métaphores conceptuelles est celle de leur traduction¹³⁹. Si notre langage courant se nourrit de ces pensées métaphoriques, si donc ce langage reflète un mode de fonctionnement de la pensée humaine, nous pourrions nous demander dans quelle mesure ces métaphores peuvent correspondre à des universaux de la cognition humaine. Ceci d'autant plus qu'une partie de ces métaphores émergent directement de notre réalité corporelle ; ainsi en est-il des métaphores orientationnelles : LA VIE / LA CONSCIENCE / LA SANTE / LA JOIE EST EN HAUT puisque nous associons ces concepts à la verticalité et à une position haute, alors qu'inversement, la mort, la maladie, l'inconscience, la tristesse nous font courber le dos, nous amènent vers l'horizontalité et une position basse¹⁴⁰. Et même pour un certain nombre de réalités qui pourraient nous paraître historiques et culturelles¹⁴¹ plutôt que

¹³⁹ Cf. [22].

¹⁴⁰ A noter que cette corrélation physique n'est pas limitée à l'humain. En pharmacologie, il est courant d'évaluer la vigilance de rats testés en laboratoire pour diverses substances par le nombre de fois où ils se redressent sur deux pattes pour mieux explorer leur environnement.

¹⁴¹ En fait, nous savons que l'opposition nature/culture est une invention récente (Descola 2005) et il est souvent difficile de séparer les deux. En l'occurrence, les soins parentaux sont non seulement une caractéristique générale des mammifères, mais ils sont présents chez de nombreuses autres espèces, chez les vertébrés comme chez les invertébrés.

physiques et physiologiques, il est difficile de ne pas les imaginer partagées par l'humanité tout entière. Kövecses (2005 : 2-3) fait ainsi l'hypothèse que l'expérience de la chaleur physique du bébé dans les bras des parents conduit à une métaphorisation des relations affectives en termes de chaleur et de proximité physique. On imagine mal en effet une communauté dans laquelle « je me sens très loin de cette personne » désignerait une relation intense entre deux individus. Le pas est donc vite franchi de postuler une universalité des métaphores conceptuelles. Kövecses (2005 : vii) remarque à ce propos que la notion de cognition incarnée a conduit dans de nombreux travaux à une surestimation de cette universalité postulée de la cognition.

Pourtant, Lakoff & Johnson sont les premiers à mentionner les limites culturelles de certaines métaphores conceptuelles. Développant leur propos sur la métaphore du *temps*, ils soulignent en effet son appartenance à la culture occidentale récente et sa corrélation étroite avec notre mode de vie (1980 : 8) :

Time in our culture is a valuable commodity. It is a limited resource that we use to accomplish our goals. Because of the way that the concept of work has developed in modern Western culture, where work is typically associated with the time it takes and time is precisely quantified, it has become customary to pay people by the hour, week, or year. In our culture TIME IS MONEY in many ways: telephone message units, hourly wages, hotel room rates, yearly budgets, interest on loans, and paying your debt to society by 'serving time.' These practices are relatively new in the history of the human race, and *by no means do they exist in all cultures*¹⁴². They have arisen in modern industrialized societies and structure our basic everyday activities in a very profound way. Corresponding to the fact that we *act* as if time is a valuable commodity—a limited resource, even money—we *conceive* of time that way. Thus we understand and experience time as the kind of thing that can be spent, wasted, budgeted, invested wisely or poorly, saved, or squandered.

et précisent par ailleurs dans leur deuxième ouvrage (1999 : 5) : « *since conceptual systems vary significantly, reason is not entirely universal* ».

Il convient donc de se demander dans quelle mesure nous retrouvons les mêmes métaphores ou d'autres d'une culture à l'autre. Non pas d'ailleurs en termes d'altérité radicale, mais plutôt d'usages privilégiés. Liu (2002) estime par exemple important de préciser que si des métaphores sont souvent spécifiques à une culture, elles ne sont pas pour autant exclusives à celle-ci. Comparant les métaphores conceptuelles en Chine et aux Etats-Unis, il note une prépondérance des métaphores liées à la nourriture dans le premier cas, et des métaphores liées au sport dans le second, mais il écrit (*ibid.* : 7) :

¹⁴² C'est moi qui souligne.

So while the above examples from American English and Chinese help illustrate the difficulty one may encounter in understanding other people's metaphors, such examples do not suggest that speakers of different languages never use the same type of metaphor. In fact, they do. Americans sometimes employ eating metaphors such as 'It's a piece of cake' to mean an easy job; Chinese occasionally make use of sports metaphors such as 'One cannot learn to swim in shallow water' (meaning one has to take on difficult tasks to learn the skills needed).

Inversement, même pour des métaphores en apparence apparentées, les différences peuvent être subtiles et ne sont pas nécessairement liées à la langue¹⁴³. Et des cultures supposées proches peuvent révéler de profondes différences de modèles culturels. Dans *Evidences invisibles*, Carroll (1987) montre par exemple qu'aux Etats-Unis comme en France, ELEVER UN ENFANT, C'EST FAIRE POUSSER UNE PLANTE, mais l'éducation prototypique américaine correspond à la métaphore d'une plante que l'on fait pousser sans vraiment savoir de quelle espèce de plante il s'agit. Le rôle des parents est de s'assurer que la plante ne manque pas d'eau ni de nutriments, alors qu'en France, on a souvent une idée assez précise de la plante que l'on veut obtenir (dans un « jardin à la française »), il faut donc davantage contrôler sa croissance, et tutorer la plante si besoin.

En revanche, si l'on prend comme concept cible le concept VIE, que Wierzbicka inclut dans ses primitifs sémantiques¹⁴⁴, comme je l'ai fait¹⁴⁵ pour en étudier les variations entre l'allemand, l'anglais et le français, on observe à la fois une profusion d'expressions linguistiques et une très grande comparabilité¹⁴⁶ dans les trois langues, ce qui permet une circulation facile entre elles. D'une part, la complexité du concept VIE (propriété / existence) en fait un concept étonnamment productif, qui est à l'origine de métaphores toujours renouvelées, et ceci uniformément dans les trois langues, sous la forme *das Leben ist X / life is X / la vie (c'est) X*, très souvent dans des titres de romans, de films ou de chansons. De même, concurremment, dans les trois langues, ce concept est employé dans des comparaisons : *la vie (c'est) comme X*. Dans [23], j'explique la différence en termes langackeriens, en émettant l'hypothèse que la comparaison profile l'analogie, privilégiant la relation entre deux concepts qui restent distincts, alors que la métaphore profile le concept cible à l'aide des propriétés prédiquées. Je

¹⁴³ Les études interculturelles se sont développées à partir des années 60 avec le constat que l'on peut être à même de communiquer dans une même langue sans pourtant parvenir à se comprendre.

¹⁴⁴ Cf. Peeters (2002 : 93).

¹⁴⁵ Cf. [23].

¹⁴⁶ La parenté et le destin commun de ces langues et cultures ne sont évidemment pas étrangers à cet état de fait. Une partie des métaphores appartient en fait à un fond commun, textes religieux et mythologies.

serais tenté aujourd'hui de faire intervenir dans cette deuxième explication l'intégration conceptuelle (*blending*) du modèle de Fauconnier & Turner (2002) en postulant un espace de superposition des deux concepts qui est absent de la comparaison. Ce deuxième modèle explicatif me paraît en effet plus complet. Quoiqu'il en soit, nous avons donc affaire à deux processus mentaux différents, mais dans le cas présent, il est notable que les deux formes sont en concurrence dans les expressions observées. D'un point de vue cognitif, la productivité observée se résume à un nombre réduit de schémas : LA VIE-PROPRIETE EST UN FLUIDE, LA VIE-EXISTENCE EST UN PARCOURS SPATIAL / UNE REPRESENTATION / UN RECIPIENT, ou UN ETRE VIVANT. Indépendamment des différences culturelles, la traduisibilité semble dépendre des concepts considérés. Dans le cas présent, entre les trois langues étudiées, cette traduisibilité semble parfaite.

Il m'est apparu qu'il existait une façon intéressante de mettre à l'épreuve la théorie des métaphores conceptuelles : examiner la traduction de l'ouvrage de Lakoff & Johnson (1980) en allemand et en français¹⁴⁷, et observer, avec la traduction dans ces deux langues de ce texte théorique de référence, cette épreuve métaphorique d'un « transfert de fond » dans deux formes différentes. Une caractéristique déjà évoquée des exemples proposés par Lakoff & Johnson pour illustrer leur théorie est leur idiomaticité. De façon générale, cette propriété peut donc être retenue pour évaluer la traduisibilité des métaphores conceptuelles : soit les métaphores de la culture source existent dans la culture cible, et elles pourront sans peine être rendues par des expressions idiomatiques, soit elles n'existent pas, et en théorie deux choix s'offrent alors. Un choix « sourcier », par lequel on précise la spécificité de la métaphore dans la culture et la langue source et accompagne ces explications d'une traduction plus ou moins littérale qui donne une idée de ce dont on parle à des personnes non-anglicistes, et un choix « cibliste », qui conduit à un ajustement reproduisant dans la langue cible un rapport « fond/forme » comparable à ce dont on part dans le texte source. Mais rappelons-le, il s'agit dans Lakoff & Johnson (1980) d'exposer comment pense l'être humain, même s'il est question de différences culturelles.

Dans le cas présent, si nous nous penchons sur les deux traductions mentionnées, nous constatons tout d'abord que la métaphoricité du titre est

¹⁴⁷ Cf [22].

conservée (c'est déjà bon signe), la nature des métaphores également (ontologiques), mais que les images changent, puisque nous passons de *metaphors we live by* (les métaphores *le long desquelles / en fonction desquelles* nous vivons) aux *métaphores dans la vie quotidienne* (la vie est un récipient qui contient les métaphores) et inversement en allemand *Leben in Metafern* (la vie dans les métaphores : pour le dire crûment, nous sommes « en plein » dans les métaphores). Un point important pour ce dernier titre : l'éditeur allemand, voulant assurer le succès commercial de son ouvrage, a imposé ce titre accrocheur¹⁴⁸. Ce qui nous amène à une précision importante : la traduction en français représente le travail de deux universitaires, et la traduction en allemand, le travail d'une traductrice professionnelle¹⁴⁹. Et la comparaison des traductions, instructrice sur la théorie elle-même, est finalement davantage révélatrice des différences entre ces deux pratiques de la traduction¹⁵⁰ que de la plus ou moins grande compatibilité des langues cibles et cultures cibles avec une théorie élaborée dans une langue et une culture différente. La traduction universitaire telle qu'elle est considérée dans les départements LLCE est en effet souvent sourcière, pour différentes raisons sur lesquelles je ne m'étendrai pas ici, alors que la traduction professionnelle est généralement cibliste, pour des raisons sans doute évidentes. Ici, on observe dans la traduction française des notes de bas de page ayant pour but d'attirer l'attention des lecteurs francophones sur des différences culturelles entre Américains et Français. On trouve également dans cette traduction, à côté des expressions du texte source en anglais, des traductions telles que *je suis en chute libre* (I'm feeling down), qui pour être grammaticales, n'en sont pas moins curieuses. Sur cette même métaphore LA TRISTESSE EST EN BAS (SAD IS DOWN), on aurait sans doute pu proposer *j'ai le moral à zéro / dans les chaussettes* par exemple, deux expressions parfaitement idiomatiques. Et c'est l'idiomaticité sensiblement plus importante de la traduction allemande qui la différencie de la traduction française. Face à l'expression *what's up ?*, la traductrice allemande, privilégiant le naturel de l'expression, joue sur la métaphore LE FUTUR EST EN HAUT ET DEVANT (UP AND AHEAD) en inversant les termes et propose *was hast du vor ?* (lit. : *qu'as-tu devant*

¹⁴⁸ Dans les traductions non-universitaires, les éditeurs interviennent fréquemment sur le choix du titre, j'évoque les enjeux de cet aspect de la traduction dans [17].

¹⁴⁹ Ces trois personnes ont par contre en commun de n'être aucunement spécialistes de linguistique cognitive.

¹⁵⁰ Cf. également [19].

= *qu'as-tu l'intention de faire*), une expression différente, mais une métaphore spatiale très proche, exprimée par une expression parfaitement courante en allemand. Les traducteurs français notent en bas de page que cette expression ne semble pas avoir d'équivalent français, et cet exemple est le premier d'une série considérée apparemment comme « intraduisible ». Or, s'il s'agissait de traduire la métaphoricité pouvant renvoyer à des situations assez variées, on aurait pu proposer la fameuse traduction des dessins animés de Bugs Bunny, *quoi de neuf?* avec une métaphore ontologique renvoyant, pour parler d'une situation, à un objet n'ayant pas encore servi, ou encore *qu'est-ce qui t'attend ?*, à nouveau métaphore ontologique avec une personnification. En conclusion de ces observations, il me semble que la théorie de Lakoff & Johnson n'est pas falsifiée, puisque dans les deux langues cibles, la plupart des métaphores sont traduites de façon convaincante, mais nous voyons aussi qu'alors que cet ouvrage a pour but d'éclairer le rapport entre pensée et langage, la traduction allemande remplit cette fonction, tandis que la traduction française éclaire plutôt le rapport entre la pensée américaine et la langue anglaise. Et même si, nous l'avons vu, les métaphores conceptuelles possèdent une dimension culturelle, dans le cas présent, nous voyons qu'indépendamment de ces différences, ce sont les a priori ciblistes ou sourciers de la traduction elle-même qui ont l'effet le plus significatif sur la façon dont le texte traduit pourra être perçu.

**CHAPITRE III : VERS UNE TRADUCTOLOGIE
COGNITIVE ET PHRASEOLOGIQUE**

3.1 Les grammaires de construction

Grammars don't generate sentences, speakers do
(A. Goldberg 2006)

Les grammaires de construction (ci-après GCx) ne constituent pas une théorie unifiée¹⁵¹, mais un ensemble d'approches partageant un certain nombre de postulats tels que le caractère non modulaire du langage, le refus de l'innéité de celui-ci, et le caractère non-dérivationnel des constructions. Parmi les différentes approches, il est possible de distinguer quatre branches principales, celle de Fillmore & Kay, en quelque sorte la *Construction Grammar* historique, dite aussi *École de Berkeley*, basée sur la *case grammar* et la *frame semantics* de Fillmore, celle de Langacker, dite *Cognitive Grammar*, celle de Lakoff puis Goldberg, dite *Cognitive Construction Grammar*, et celle de Croft, très proche de Langacker, mais dans une optique typologique, dite *Radical Construction Grammar*. Les GCx correspondent à une conception du langage radicalement différente de ce que proposent les grammaires classiques et la grammaire générative. Si l'on excepte l'approche de Fillmore & Kay, qui fait appel à un formalisme important, les GCx sont *psychologiquement plausibles*¹⁵², et correspondent à l'*engagement cognitif* déjà évoqué dans l'introduction. Suscitant un intérêt croissant, les GCx se montrent en particulier prometteuses pour la linguistique historique, avec les phénomènes de grammaticalisation et d'évolution des langues (Bybee 2010, Traugott & Trousdale 2013), l'acquisition du langage (Tomasello 2003), mais aussi pour la linguistique contrastive (Stefanowitsch 2008, Boas 2010) et la traduction (Halverson 2010, 2013 ; Szymańska 2011 ; Tabakowska 2013).

Si Legallois & Gréa (2006) parlent d'un tournant phraséologique de la linguistique, Legallois & Tutin (2013) notent pour leur part une extension du domaine de la phraséologie. C'est en bonne part avec les GCx que s'explique ce mouvement de convergence de deux domaines restés jusque-là relativement étanches l'un à l'autre.

¹⁵¹ Pour une vue d'ensemble, cf. Fischer & Stefanowitsch (2007), François (2008).

¹⁵² Et d'ailleurs confortées par des données expérimentales (cf. par ex. Bencini & Goldberg 2000 ; Gries & Wulff 2005).

3.1.1. Qu'est-ce que « savoir une langue » ?

À cette question, les linguistes générativistes et la linguistique traditionnelle répondent à l'aide du modèle du dictionnaire et de la grammaire : savoir une langue, c'est disposer d'un lexique et maîtriser un ensemble de règles grammaticales permettant de combiner les éléments de ce lexique pour produire des phrases correctes. En ce qui concerne les règles, les générativistes ajoutent qu'elles sont trop complexes pour pouvoir être apprises à la vitesse où les enfants apprennent à parler, même s'ils ne sont pas exposés au langage de façon massive (hypothèse de la *pauvreté du stimulus*) : si le lexique doit être appris, pour les générativistes, la grammaire est innée.

À cette même question, la linguistique cognitive répond que savoir une langue, c'est posséder un *inventaire structuré* de cette langue. Les éléments de cet inventaire, quel que soit leur degré de complexité, sont toutes des entités symboliques apprises associant une forme et un sens (*form-meaning pairing*). Langacker (2008 : 23) écrit :

A speaker's knowledge of grammatical patterns resides in a vast inventory of symbolic assemblies ranging widely along the parameters of schematicity and symbolic complexity. It is a highly structured inventory, in that the assemblies bear a variety of relations to one another, such as instantiation, overlap, and inclusion.

Ces entités symboliques sont appelées *constructions*¹⁵³. Parmi elles se trouvent un grand nombre d'expressions préfabriquées (*op. cit.* : 19) :

Without a substantial inventory of prefabricated expressions, fluent real-time speech would hardly be possible. Theorists have grossly exaggerated the novelty of 'novel sentences'.

La particularité des constructions ainsi conçues est qu'elles constituent une représentation uniforme de tout le savoir linguistique : les constructions vont en effet du morphème aux constructions syntaxiques libres, ce que Goldberg (2003 : 220) illustre dans un tableau :

¹⁵³ La notion de « construction » renvoie à celle des grammaires classiques, où l'on parle par exemple de construction passive, et s'oppose ainsi à la théorie chomskyenne, qui avait éliminé cette notion. Fillmore *et al.* (1988 : 501) écrivent : « The overarching claim is that the proper units of a grammar are more similar to the notion of construction in traditional and pedagogical grammars than to that of rule in most versions of generative grammar. » ; Chomsky (1995 : 170) écrit pour sa part : « UG provides a fixed system of principles and a finite array of finitely valued parameters. The language-particular rules reduce to choice of values for these parameters. The notion of grammatical construction is eliminated, and with it, construction-particular rules. » Mais on voit très vite que la notion de construction dans les GCx est considérablement élargie.

Construction	Exemple
morphème	<i>anti-, pre-, -ing</i>
mot	<i>avocado, anaconda, and</i>
mot complexe	<i>daredevil, shoo-in</i>
idiome (total)	<i>going great guns</i>
idiome (partiel)	<i>jog (someone's) memory</i>
construction covariationnelle-conditionnelle	the Xer the Yer (p. ex. <i>The more you think about it, the less you understand</i>)
construction ditransitive (à deux objets)	Suj [V Obj1 Obj 2] (p. ex. <i>He gave her a coke ; he baked her a muffin</i>)
construction passive	Suj aux Part2 (SPby) (p. ex. <i>The armadillo was hit by a car</i>)

Tab. 4 : Exemples de constructions variant en taille et en complexité (d'après Goldberg 2003)

Ce tableau illustre principalement le continuum qui existe entre le lexique et la syntaxe¹⁵⁴, mais Croft & Cruse (2004 : 255) explicitent deux axes le long desquels s'effectue cette variation, l'un allant du simple ('atomic' : morphèmes, mots) au complexe (syntagmes, propositions) et l'autre du lexical ('substantive') à l'abstrait ('schematic'). Nous voyons en particulier dans ce tableau que les idiomes, longtemps domaine réservé de la phraséologie, se trouvent au cœur de ce continuum. Mais la notion de construction doit encore être précisée. L'association forme-sens signifie que sont associées en un tout, d'un côté l'ensemble des propriétés formelles (phonologiques et morphosyntaxiques) et de l'autre les propriétés sémantiques, pragmatiques et discursives. Ce que Croft & Cruse (2004 : 258) illustrent par le schéma suivant :

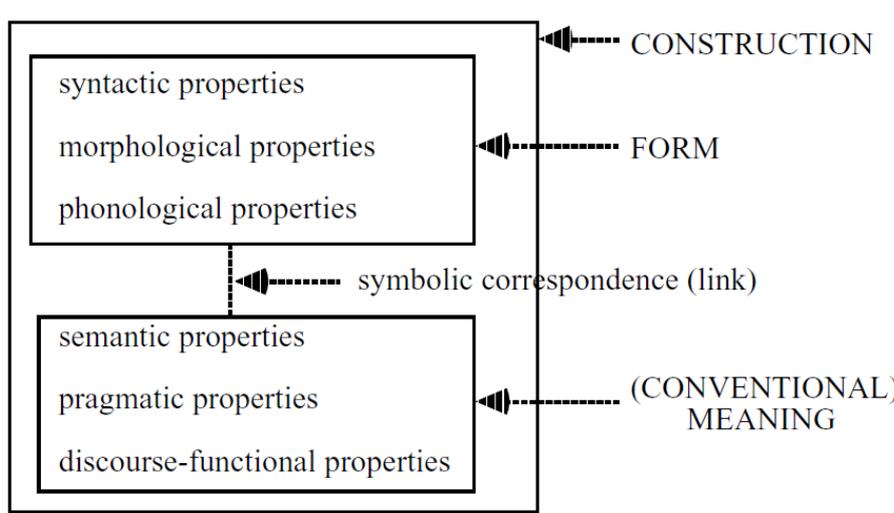


Fig. 2 : Structure symbolique d'une construction

¹⁵⁴ Cf. également Langacker (2008 : 15) : « lexicon, morphology, and syntax form a continuum fully reducible to assemblies of symbolic structures. »

La construction est un tout associant d'un côté les propriétés formelles et de l'autre les propriétés sémantiques au sens large, ces deux ensembles de propriétés étant en correspondance à travers un lien symbolique. Tout cela n'est pas sans rappeler le modèle du signe linguistique dans la linguistique saussurienne classique, mais le concept est ici beaucoup plus large. Legallois & François (2006 : 1) relie cette approche holistique à la théorie de la *gestalt*.

La première définition d'une construction donnée par Goldberg (1995 : 4) énonce que :

C is a construction iff C is a form-meaning pair $\langle F_i, S_i \rangle$ such that some aspect of F_i or some aspect of S_i is not strictly predictable from C's component parts or from other previously established constructions.

C'est-à-dire que si une expression paraît être une simple combinaison de ses éléments, ce n'est pas une construction. Comme l'écrivent Fillmore, Kay & O'Connor (1988 : 502), une personne sachant parler anglais doit connaître ce que signifie *red*, elle doit aussi connaître ce que signifie *ball*, et les règles de combinaison et d'interprétation d'un adjectif associé à un nom, mais elle n'a pas besoin d'avoir appris séparément l'expression *red ball* pour la comprendre.

Cependant, Goldberg (2006 : 5) complète ainsi cette définition :

Any linguistic pattern is recognized as a construction as long as some aspect of its form or function is not strictly predictable from its component parts or from other constructions recognized to exist. In addition, patterns are stored as constructions even if they are fully predictable as long as they occur with sufficient frequency.

Ce qu'elle justifie (*ibid.* : 26) par un argument psycholinguistique : le fait que des patrons lexico-syntaxiques sont stockés dans la mémoire dès lors qu'ils sont suffisamment fréquents, et même s'il s'agit de patrons parfaitement réguliers. En ceci, elle se rapproche de Langacker, avec la notion de *renforcement* (*entrenchment*), qui est un concept neurologique lié à la conception du langage basé sur l'usage. Langacker (1987 : 59) écrit, à propos du degré d'automatisation de traitement de structures linguistiques comme des unités (c.-à-d. des constructions), qu'il n'y a pas de dichotomie stricte entre les unités et les non-unités :

Linguistic structures are more realistically conceived as falling along a continuous scale of **entrenchment** in cognitive organization. Every use of a structure has a positive impact on its degree of entrenchment, whereas extended periods of disuse have a negative impact. With repeated use, a novel structure becomes progressively entrenched, to the point of becoming a unit.

Et plus loin (*ibid.* : 100), dans une section intitulée *The Mind as Process*, soulignant que les nominalisations couramment employées ont tendance à nous faire oublier le caractère dynamique des phénomènes mentaux liés au langage, il propose de parler d'*événements mentaux* :

I will use the term event to designate a cognitive occurrence of any degree of complexity, be it the firing of a single neuron or a massive happening of intricate structure and large-scale architecture. We can assume that the occurrence of any such event leaves some kind of neurochemical trace that facilitates recurrence. If the event fails to recur, its trace decays; recurrence has a progressive reinforcing effect, however, so an event (or more properly, event-type) becomes more and more deeply entrenched through continued repetition. An event-type is said to have unit status when it is sufficiently well entrenched that it is easily evoked as an integrated whole, i.e. when it constitutes an established routine that can be carried out more or less automatically once it is initiated.

En ceci, le modèle proposé des phénomènes d'automatisation du traitement du langage s'inscrit dans le mécanisme général d'apprentissage des gestes, selon une conception qui correspond à la non-modularité du langage ¹⁵⁵. Les constructions sont spécifiques à chaque langue, où elles constituent un réseau articulé parfois appelé *constructicon* (Goldberg, 2003, 2006). Les relations entre constructions sont celles d'une taxonomie (Croft & Cruse 2004 : 262). Les GCx étant monostrates et non-dérivatives ¹⁵⁶, les constructions lexicales héritent leurs propriétés de constructions plus abstraites, ce que Croft & Cruse (*ibid.* : 264) représentent ainsi :

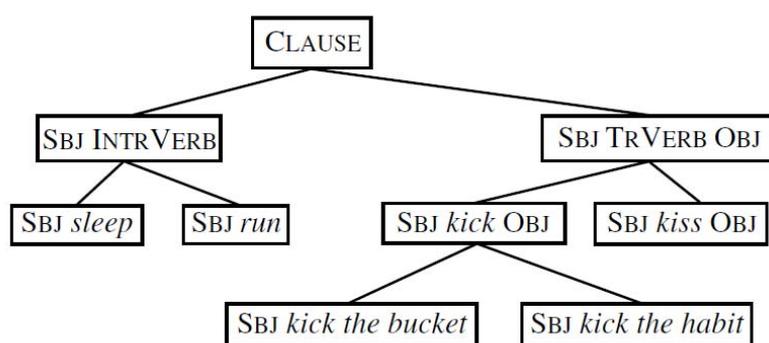


Fig. 3 : hiérarchie taxonomique de constructions

Ainsi, chaque niveau est indépendant et se caractérise par son degré d'abstraction. Les idiomes *kick the bucket* et *kick the habit* héritent une partie de

¹⁵⁵ On peut songer par ex. à la façon dont le service du joueur de tennis ou certains gestes de la conduite automobile s'automatisent une fois suffisamment renforcés et ne nécessitent plus de contrôle conscient.

¹⁵⁶ Goldberg (2003 : 219) décrit cette approche en termes de « What you see is what you get » : il n'existe pas dans les GCx de « structures profondes », de « marqueurs zéro » ni d'opérations pour constituer les constructions.

leurs propriétés de la construction [Suj kick Obj], laquelle hérite une partie de ses propriétés d'une construction plus abstraite, [Suj Vtrans Obj]. Croft & Cruse précisent cependant que ce schéma est à la fois partiel et simplifié, puisqu'une construction peut hériter des propriétés de multiples constructions plus abstraites (construction de la négation, du prétérit etc.), chaque construction étant une spécification partielle des constructions qu'elle permet de constituer¹⁵⁷.

3.1.2. Comparaison des langues et traduction

Il résulte de cette conception du langage que le fond et la forme ne sont plus isolés l'un de l'autre, puisqu'on les trouve étroitement associés à tous les niveaux d'organisation du langage, et que l'idiomaticité n'est pas une « dernière couche » superficielle dans les compétences linguistiques, qui viendrait s'ajouter à la connaissance du lexique et à la maîtrise de la grammaire : elle est constitutive du langage. Par ailleurs, les constructions se prêtent à l'analyse des différences sémantico-pragmatiques les plus fines en fonction des conditions d'emploi (Lakoff 1987 : 462-585), ainsi qu'à la description de familles de constructions alliant généralisations et prise en compte d'une certaine idiosyncrasie (Goldberg & Jackendoff 2004). De manière générale, le format uniforme de représentation des structures linguistiques à tous les niveaux d'organisation semble propice à une comparaison entre les langues.

Il faut pourtant bien reconnaître que la plupart des travaux parus en GCx sont monolingues, et portent très majoritairement sur l'anglais. Certes, comme le note Boas dans la présentation de l'ouvrage qu'il édite (2010 : 4), l'approche des GCx a déjà été étendue à de nombreuses langues, mais les recherches contrastives dans cette approche sont restées pratiquement inexistantes. Boas y voit au moins en partie une raison historique : il s'agissait pour les GCx d'établir rapidement une théorie alternative à la grammaire générative couvrant à la fois ce que Chomsky appelle la partie centrale (*core*) et la périphérie, d'où à la fois cette concentration des travaux sur l'anglais et l'absence de tentatives de généralisation à travers différentes langues. Mais il faut aussi rendre compte de l'idée exprimée

¹⁵⁷ Cf. Goldberg (2003 : 221) : « Constructions can be combined freely to form actual expressions as long as they are not in conflict. »

avec particulièrement d'emphase par Croft, selon laquelle les formes ne sont pas comparables d'une langue à l'autre. Croft (2001 : 283) écrit :

Constructions are comparable across languages in terms of their function, such as expressing reference and predication or expressing participant roles in states of affairs. The thesis advanced here is that constructions as cross-linguistically valid configurations of morphosyntactic properties do not exist. [...] Constructions are language-specific, and there is an extraordinary range of structural diversity of constructions encoding similar functions across languages.

Stolz (2007 : 108) explique cette position en l'associant à la critique de Givón (1995) d'un « iconisme naïf » qui, en particulier dans la typologie, cherche à établir des catégories linguistiques sur la seule base de la forme, et bien sûr aussi en réaction contre la position longtemps dominante de la grammaire générative attribuant à la morphosyntaxe le rôle principal dans le fonctionnement linguistique, et à la sémantique un rôle secondaire, sa structure résultant d'une interprétation de la première. Malgré tout, poursuit Stolz, cette mise à l'écart totale de la forme n'est pas satisfaisante non plus d'un point de vue typologique, et il s'emploie à montrer que la forme peut elle aussi parfaitement être comparée à travers les langues, par exemple dans le cas des réductions, qui existent effectivement dans différentes langues avec des fonctions apparentées. C'est aussi en faveur d'une relativisation de la thèse de Croft qu'argumente Boas ; notant que les généralisations et l'établissement d'un espace conceptuel auxquels parvient ce dernier semblent trop réductrices (*too coarse-grained*) et semblent fondées sur un nombre de données assez réduit, il propose une démarche inverse, et complémentaire de celle-ci, de généralisation « pas à pas » des constructions entre les langues (2010 : 7) :

Instead of focusing on broad typological generalizations of the type advocated by Croft, I suggest a more careful approach that initially only compares and contrasts constructions between pairs of languages. This modified radical bottom-up approach is in principle compatible with Croft's proposals, since the description and analysis may benefit from his notions of semantic and syntactic space and the mapping between the two.

Selon la méthodologie proposée par Boas, cette comparaison de paires de langues qui rappelle quelque peu les travaux de *Stylistique comparée* s'opère ici autour de la *sémantique des cadres* de Fillmore, une approche théorique déjà employée avec succès dans une démarche contrastive, et qui permet de s'intéresser à des questions de sémantique lexicale en rapport avec la structure grammaticale. Autrement dit, il s'agit d'étudier la façon dont autour d'un même

cadre sémantique, le choix de différentes constructions fait varier le sens exprimé. Au terme de la présentation des différents chapitres de cet ouvrage, Boas (*ibid.* : 15) estime pouvoir tirer les enseignements suivants de cette approche contrastive des constructions :

First, constructions are viable descriptive and analytical tools for cross-linguistic comparisons that make it possible to capture both language-specific (idiosyncratic) properties as well as cross-linguistic generalizations. [...].

A second insight is that constructions enable linguists to state generalizations across languages at different levels of granularity. [...].

A third insight is that the relationship between meaning and form may be constrained by typological differences between languages. [...].

The final and perhaps most intriguing insight is that the notion of construction lends itself so well for cross-linguistic analyses because it allows the researcher to arrive at results involving all levels of grammatical structure across languages.

Ces différentes conclusions sur l'applicabilité de la méthode de comparaison de paires de langues, la prise en compte à la fois des phénomènes idiosyncratiques et communs, à différents niveaux de structure linguistique, ainsi que la prise en considération du degré de parenté entre les langues comparées semblent particulièrement pertinentes pour la traduction.

Même si l'étude des constructions appliquée à la traduction est elle aussi extrêmement récente¹⁵⁸, on trouve dans les travaux de Halverson (2003, 2010, 2013), de Szymańska (2011), Tabakowska (2013) et Rojo & Valenzuela (2013) cette même idée d'une convergence entre la linguistique cognitive, et plus spécifiquement les GCx, et la théorie de la traduction, en particulier grâce à une mise en retrait de la question de la forme et à l'engagement cognitif qui permet la convergence de disciplines traitant de sujets connexes¹⁵⁹. La perspective de la linguistique cognitive sur la traduction résumée en ces termes : « Translation as usage event and dynamic meaning construal » (Halverson 2013 : 34), Tabakowska (2013 : 247-248) note que l'avantage de cette approche est d'incorporer des aspects qui dans les théories linguistiques ont longtemps frustré les théoriciens de la traduction, à savoir en particulier la subjectivité du sens et la motivation de la relation entre forme et sens. Halverson et Rojo & Valenzuela y ajoutent la

¹⁵⁸ Halverson (2010 : 349) écrit : « It is perhaps a bit premature to refer to such a thing as 'cognitive translation studies' and expect immediate and unambiguous recognition of a specific approach or group of colleagues. »; Szymańska (2011 : 216) parle pour sa part de poser les jalons sur un nouveau territoire pour les Translation Studies.

¹⁵⁹ Rojo & Valenzuela (*ibid.* : 283-284).

possibilité d'apporter une explication théorique à des phénomènes observés dans les études empiriques et expérimentales (études de corpus dans le cas de la première, suivi de saccades oculaires dans le cas des seconds) pour conclure qu'en plaçant la cognition humaine et l'humain en tant qu'agent au centre d'un modèle explicatif, on se donne aussi les moyens de faire « de la meilleure science » (Halverson 2013 : 66).

3.2. Idiomaticité I : les collocations

Define your terms, sir! No, I won't.
(D. Dennett, 2013)

3.2.1 Qu'est-ce que l'idiomaticité ?

Je l'ai déjà évoqué dans la partie précédente : avec l'approche des GCx, qui mettent sur le même plan les constructions uniques et les schémas les plus productifs, tels que par exemple [Vtrans Obj], se trouvent remis au cœur du dispositif un certain nombre d'éléments qui jusque-là se trouvaient à la périphérie. En effet, dans un modèle de grammaire classique comme dans la grammaire générative, le partage est clair entre les phénomènes réguliers – ceux qui répondent à l'ensemble des règles, la grammaire – et les phénomènes irréguliers, qui se trouvent placés dans le lexique. Il en découle un partage des tâches, et en grossissant le trait, on pourrait dire que les linguistes s'occupent des « choses sérieuses » (le « noyau » de la théorie chomskyenne), et les lexicologues et phraséologues s'occupent des particularités, des bizarreries et du pittoresque des langues. Or, dès lors que l'on affirme une continuité lexique / syntaxe, ce partage n'a plus lieu d'être. Le but affirmé par Fillmore *et al.* (1988 : 501) est de réintroduire l'*idiomaticité* dans la grammaire :

constructions may be idiomatic in the sense that a large construction may specify a semantics (and/or pragmatics) that is distinct from what might be calculated from the set of smaller constructions that could be used to build the same morphosyntactic object.

Dans cette citation, la notion d'idiomaticité est associée au caractère imprévisible du sens de la construction, elle recouvre ainsi le champ de la phraséologie¹⁶⁰, en

¹⁶⁰ González Rey (2015 : 61) rappelle qu'A. Rey avait tenté d'imposer « sémantique idiomatique » pour remplacer « phraséologie », et P. Guiraud « idiomatologie ».

particulier les collocations et les idiomes, dont il sera question ici. C'est également le sens que je souhaite reprendre, mais comme ce terme connaît différentes acceptions en phraséologie, je vais m'efforcer de le préciser. L'idiomaticité est la première notion abordée par Makkai (1972 : 23), qui rappelle qu'il s'agit de l'un des sujets les plus négligés par la linguistique moderne, même si Bally s'y est intéressé, de même que Sapir, qui y voit « le génie propre à chaque langue ». Ayant rappelé l'étymologie du terme, l'idée de *caractère privé et particulier*, et les différents sens proposés par le OED, il s'arrête rapidement sur la définition suivante :

forms of expression, grammatical constructions and phrases peculiar to a language; a peculiarity of phraseology approved by usage of the language

C'est la conception de l'idiomaticité retenue par les phraséologues de la grande tradition soviétique, avec en particulier les travaux d'Amosova et de Vinogradov, et à qui, selon Cowie (1998 : 4), nous devons principalement un appareil descriptif à la fois exhaustif et systématique, et aux catégories solidement fondées¹⁶¹. À noter qu'en tant que terme préscientifique, rarement défini mais fréquemment utilisé, « idiomaticité » correspond en traduction peu ou prou à cette conception d'une spécificité linguistique sanctionnée par l'usage, et que l'on pourrait résumer par son caractère « naturel ». Comme le souligne Stubbs (1997), ce caractère dépasse largement les phraséologismes traditionnels, mais comme l'indiquent Legallois & Tutin (2013), il peut aujourd'hui être de mieux en mieux étudié, grâce à l'évolution de la technologie et des méthodes d'investigation des corpus¹⁶².

En revanche, sur la notion d'idiomaticité, on a pu observer dans le champ de la phraséologie en Allemagne et en France une réduction de l'extension du concept. En Allemagne, l'idiomaticité est souvent définie comme renvoyant à une « irrégularité » (Fleischer 1997 : 30) ou à une « anomalie » (Burger 2010 : 30) sémantique, de sorte que plusieurs phraséologues excluent de leur champ d'étude les collocations, ou les placent à la périphérie de ce champ. De même en français, lorsqu'on définit les « expressions idiomaticques » comme « locutions perçues comme figées par les usages de cette langue, et dont la signification tient à une

¹⁶¹ Cowie (*ibid.* : 4-7) offre une présentation concise de cette tradition qui compte un très grand nombre de travaux, assez peu traduits, et dans laquelle s'inscrit Mel'čuk.

¹⁶² Cf. Diwersy & Legallois (à par.), « L'apport de la méthode des motifs aux analyses phraséologiques en discours ».

mémorisation préalable, analogue à celle de n'importe quelle unité lexicale » (Perrin 2003 : 281). Toute expression ne correspondant pas à cette définition ne serait donc pas idiomatique ? Elle ne participerait pas de la particularité de chaque langue ? Dans les deux cas, on s'éloigne du sens courant du mot pour le réserver à un phénomène langagier très spécifique. Comment expliquer cette spécialisation terminologique ? Il y a peut-être à l'origine de cette délimitation un choix qui à mon sens entraîne un gain méthodologique, mais une perte théorique (nous verrons plus loin que le problème se pose à peu près dans les mêmes termes pour les collocations). Les expressions que pour ma part, afin d'éviter de faire de leur idiomaticité une exclusive, j'appelle *idiomes*¹⁶³, sont en effet un phénomène saillant dans le domaine de la phraséologie : leur figement et leur sens opaque en font des entités facilement identifiables. On peut donc en faire (relativement) facilement une catégorie discrète, clairement définie et distincte des autres phénomènes langagiers. À une époque où les corpus électroniques n'existaient pas, et où la phraséologie était clairement le domaine des particularismes, quelque peu à l'écart de la linguistique générale et liée à des préoccupations lexicographiques, on peut aisément imaginer que ce choix était tentant¹⁶⁴. Mais ce gain de clarté méthodologique s'obtient en masquant le caractère graduel d'un phénomène qui s'étend jusqu'aux collocations. Les idiomes sont les représentants prototypiques de l'idiomaticité, son aspect voyant et pittoresque, ils vont inmanquablement capter l'attention des personnes apprenant la langue. Ils représentent en quelque sorte l'aspect visible de l'idiomaticité.

À l'inverse, les collocations en constituent l'aspect invisible, à la fois omniprésentes (Hoey 2005 : 1) et parfaitement banales, de sorte que, comme les métaphores conceptuelles, elles échappent facilement à notre attention. Elles se remarquent par la négative, lorsqu'elles font défaut, ce en quoi elles se révèlent essentielles pour la traduction : Guillemin-Flescher (1981 : vii) raconte comment

¹⁶³ Evidemment, suivant Makkai, Fillmore *el al.*, je considère également les collocations comme des idiomes. J'emploie donc le terme *idiome* pour désigner la sous-catégorie des idiomes *stricto sensu*, ou idiomes « voyants ».

¹⁶⁴ Aston & Burnard (1998 : 6) remarquent d'ailleurs que le travail de lexicographie sans la systématisme permise par des moyens informatiques tend à privilégier les phénomènes « marquants », favorisant la rareté et la bizarrerie. De leur côté, Croft & Cruse (2004 : 111-112) notent : « The interest of lexicographers are necessarily focused on aspects of word meaning that are strongly supported by stable, mainly conventional constraints, and that have attained some sort of default status. They are more likely to recognize gross than subtle distinctions. This is not criticism. The possible readings of any word are nondenumerable. »

l'expérience de correction d'une copie d'étudiant ne comportant aucune erreur de grammaire, mais aucune phrase qu'une personne anglophone aurait pu produire, l'a incitée à se lancer dans son projet de comparaison des systèmes linguistiques de l'anglais et du français. C'est aussi en prenant la perspective interlinguistique que Hausmann (1997) écrit que « tout est idiomatique dans les langues », prenant le contrepied de la phraséologie traditionnelle. Il s'agit là d'une exagération, mais évidemment, dans l'apprentissage d'une langue étrangère, beaucoup de choses paraissent différentes et singulières. C'est ce regard extérieur qui révèle une singularité que l'usager ne perçoit plus. L'idiomaticité est là, dans ce qui retient l'attention d'un regard extérieur, et qui est simplement « naturel » vu de l'intérieur. Or, ce naturel est très majoritairement dû aux collocations. C'est donc vers cette « évidence invisible » que nous allons d'abord nous tourner.

3.2.2. Les collocations, entre linguistique de corpus et psychologie

Les collocations nous renvoient à la fois vers la linguistique de corpus et vers notre corpus mental (Taylor 2012), où elles sont accessibles à l'intuition. C'est-à-dire qu'elles participent à la fois de ce qui constitue notre faculté de langage (*I-Language* dans la terminologie chomskyenne) et de ce que nous pouvons enregistrer de l'utilisation effective du langage (*E-language*). Taylor (*ibid.* : 2) remarque en effet que si on propose à une personne anglophone les deux énoncés suivants :

(21) The trip was a total failure

(22) The trip was a total success

cette personne estimera très probablement le premier plus idiomatique, « meilleur » en quelque sorte, que le second. Et ce sentiment est confirmé par le recours à un corpus, en l'occurrence le BNC, dans lequel on observe effectivement l'association adjectif nom *total failure* quatre fois plus fréquente que l'association *total success*. Et si on soupçonne que ces fréquences résultent simplement de celles des substantifs, on constatera que c'est l'inverse qui est vrai.

Le substantif *success* est en effet deux fois plus fréquent que le substantif *failure* dans le BNC (*ibid.* : 13)¹⁶⁵.

Cette corrélation entre intuition et données empiriques ne laisse pas de nous intriguer. Tout se passe, nous dit Taylor, comme si les personnes parlant anglais avaient gardé trace mentalement du nombre de fois où elles étaient confrontées aux expressions *total failure* et *total success* pour être ainsi à même de les comparer. On n’imaginera pas pour autant que ces personnes seraient à même de se rappeler les occurrences précises de ces événements linguistiques, encore moins qu’elles aient consciemment mémorisé ces événements. Mais les souvenirs implicites semblent bien être présents. D’où l’hypothèse de Taylor d’une relation dialectique entre langage interne et langage externe. Cette hypothèse peut paraître paradoxale, parce que le corpus mental postulé, comme le *lexical priming* de Hoey (2005), est évidemment hautement individuel, chacun ayant une expérience différente de la langue, et pourtant, au sein d’une communauté linguistique, les intuitions paraissent remarquablement comparables. La notion de collocation se trouve donc à la fois postulée comme réalité psychologique et réalité objective dans les études de corpus.

Et si c’est d’abord du côté de la linguistique « externe » que l’on s’est soucié des collocations, avec en particulier les travaux de Firth, qui propose l’usage de ce mot dans un sens technique¹⁶⁶, puis de Sinclair, dans une approche plus quantitative, les collocations intéressent également Makkai (1972) et Bolinger (1977) qui préfigurent la linguistique cognitive.

D’un point de vue mental, par rapport à la capacité de produire et/ou de comprendre une expression, Makkai (*ibid.* : 25) propose pour la notion de collocation le terme d’*idiome d’encodage*¹⁶⁷, une structure linguistique qui en soi ne pose pas de problème de compréhension, mais qui ne serait probablement pas produite spontanément par une personne ayant connaissance des éléments qui la composent mais n’ayant pas été confronté à cette structure au préalable. Cette classification est reprise par Fillmore *et al.* (1988), qui illustrent les idiomes d’encodage avec des expressions telles que *answer the door* et *bright red*, qui sont

¹⁶⁵ Par comparaison, Frantext (corpus littéraire de 235 millions de mots actuellement) contient 23 occurrences d’ « échec total » contre 7 de « succès total », avec 3770 occurrences d’ « échec » pour 21 115 occurrences de « succès ».

¹⁶⁶ Le terme « collocation » existait depuis longtemps dans la rhétorique avec le sens très général d’association (de mots, de sons etc.).

¹⁶⁷ *Encoding idioms* : repris dans Fillmore *et al.* (1988), l’un des articles fondateurs de la GCx.

effectivement des collocations : ces expressions sont sémantiquement transparentes et leur sens résulte d'une composition du sens de leurs éléments. En tant qu'expressions compositionnelles, Croft & Cruse (2004 : 249), dans la présentation qu'ils donnent de Nunberg *et al.* (1994), situent les collocations entre d'une part ce que ces derniers appellent les expressions idiomatiques combinées (*idiomatically combining expressions*, cf. infra) et d'autre part ce qui correspond à des *contraintes de sélection* entre la sémantique des différents concepts désignés par les mots associés, ce qu'ils illustrent par les exemples suivants :

- (23) (a) Mud oozed onto the driveway.
(b) ?*The car oozed onto the driveway.
- (24) (a) The car started.
(b) ?* Mud started.

L'acceptabilité de (a) et l'inacceptabilité de (b) dans les deux cas sont liées au fait que *mud* renvoie à une substance visqueuse et que *car* désigne une machine, de sorte que l'on ne peut combiner tout à fait librement l'un ou l'autre avec n'importe quel prédicat. Croft & Cruse font ainsi valoir que les différences entre les trois catégories compositionnelles sont une question de degré sur une échelle de conventionalité.

Retournons à présent du côté de la description extérieure des collocations, en tant que phénomène linguistique observable objectivement dans l'usage attesté d'une langue, car de ce point de vue, cette notion requiert quelques précisions. En effet, si comme je l'ai dit Firth propose le premier l'usage technique du terme¹⁶⁸, il le laisse relativement sous-déterminé, renvoyant dans deux textes différents (1951, 1957) aux mêmes exemples autour du mot *ass* ; se référant à Wittgenstein, qui définit le sens d'un mot par son usage¹⁶⁹, et commentant ses propres exemples, il écrit (1957b : 11) :

In these examples, the word *ass* is in familiar and habitual company, commonly collocated with *you silly* __, *he's a silly* __, *don't be such an* __. You shall know a word by the company it keeps! One of the meanings of *ass* is its habitual collocation with such other words as those above quoted.

¹⁶⁸ Dans l'article « Modes of Meaning », Firth écrit : « I propose to bring forward as a technical term, meaning by 'collocation', and to apply the test of 'collocability'. » (Repris dans Firth 1957a : 194).

¹⁶⁹ Dans *Philosophical Investigations*, Wittgenstein (1953 : 20) écrit : « For a *large* class of cases—though not for all—in which we employ the word 'meaning' it can be defined thus: the meaning of a word is its use in the language. »

Plutôt qu'une définition terminologique, nous avons d'abord l'idée d'une signification incorporant un voisinage fréquent et reconnu tel. La notion continue d'être discutée par ses disciples, en particulier Sinclair, qui avec Jones, dans une étude de linguistique computationnelle, la définit ainsi (1974 : 19) :

'Collocation' is the co-occurrence of two items in a text within a specified environment.

La notion évolue cependant, car plus tard, Sinclair (1991 : 170) écrira :

Collocation is the occurrence of two or more words within a short space of each other in a text. The usual measure of proximity is a maximum of four words intervening. Collocations can be dramatic and interesting because unexpected, or they can be important in the lexical structure of the language because of being frequently repeated.

This second kind of collocation, often related to measures of statistical significance, is the one that is usually meant in linguistic discussions.

L'évolution la plus significative de la définition concerne sans doute le double abandon de la binarité du phénomène, et de l'exigence d'une co-occurrence stricte. Le voisinage suffit. Et la pertinence de la notion est précisée en termes d'intérêt ou d'importance pour le lexique d'une langue. Cette évolution théorique est sans doute liée à celle de la technologie, qui permet de repérer toujours plus facilement les récurrences d'associations lexicales, même non-immédiates, et cette définition semble décrire des usages dans la linguistique computationnelle plutôt que jouer un rôle prescripteur.

Il en va autrement pour Hausmann (2004)¹⁷⁰, qui oppose deux conceptions de la collocation : d'un côté une conception de nature quantitative, qu'il attribue à la linguistique computationnelle et à la linguistique de corpus, et qui correspondrait (*ibid.* : 320) à la description de *clusters*, groupements usuels et non-aléatoires de deux, trois ou quatre mots, « rassemblés par un ordinateur diligent mais parfaitement idiot¹⁷¹ », et de l'autre côté sa propre conception, binaire, asymétrique, et associant une *base* (normalement un substantif) et un *collocateur*, et dont il remarque, à la page suivante, que c'est « le concept le plus étroit, le plus riche, le plus élaboré, le plus exact, le plus fonctionnel, le plus

¹⁷⁰ Une conception assez largement reprise dans Hausmann & Blumenthal (2006).

¹⁷¹ Zusammengestellt wurden diese Cluster von dem fleißigen Vollidioten Computer, der selbstredend nicht unterscheidet zwischen Lexem und Morphem und noch weniger zwischen Basis und Kollokator.

applicable et donc le plus indispensable »¹⁷². Ce qui lui permet de revendiquer pour lui-même le mérite d'avoir utilement développé le concept de Firth, de sorte que sa conception devrait désormais être retenue comme la véritable définition de ce qu'est une collocation. La linguistique computationnelle et la linguistique de corpus sont priées de chercher un autre terme. Oui, mais non.

Dans cette présentation d'une « guerre des collocations », Hausmann oppose deux dictionnaires, *A Dictionary of English Collocations* (Kjellmer 1994) et le *Oxford Collocations Dictionary for Students of English* (2002), le premier censé représenter l'approche que rejette Hausmann, et le second censé illustrer la sienne. Or d'une part, il ne me semble pas que le dictionnaire de Kjellmer soit représentatif de la linguistique de corpus¹⁷³, les collocations citées par Hausmann *the hotel* (pour *hotel*) ou *very hot* (pour *hot*) ne présentent pas l'importance lexicale mentionnée par Sinclair, beaucoup de linguistes de corpus en conviendraient probablement ; on peut ainsi lire chez Gries (2013b : 139) à propos de la collocation potentielle *in the* :

in the has virtually nothing unpredictable or interesting about it in terms of both form and function, and many researchers would prefer assigning collocation status to something more functionally useful (even if rarer) such as *because of* or *according to* [...].

Gries renvoie dans cet article-bilan à plusieurs travaux faisant état de ce débat sur la pertinence des phénomènes mis en évidence, il réfère également à des travaux associant corpus et données psycholinguistiques.

Et d'autre part, pour les raisons déjà évoquées plus haut, je pense que le gain de clarté et de précision proposé par Hausmann est bien réel sur le plan méthodologique mais qu'il représente aussi une perte théorique. On comprend l'intérêt du lexicographe d'avoir des catégories claires et nettes ; et dans une perspective didactique, Hausmann a parfaitement raison de souligner que la personne qui apprend par exemple le français comme langue étrangère aura besoin de trouver dans un dictionnaire l'expression *débarrasser la table* sous le

¹⁷² Der basisbezogene Kollokationsbegriff ist der engere, der merkmalsreichere, der elaboriertere, der genauere, der funktionalisiertere, der anwendungsbezogener, folglich der unverzichtbarer.

¹⁷³ L'intérêt des entrées du dictionnaire de Kjellmer est très variable, il faut bien le reconnaître, mais malgré tout, je pense qu'Hausmann est injuste lorsqu'il écrit (*ibid.* : 320) « ce dictionnaire rassemble des co-occurrences d'unités graphiques, ni plus ni moins. ». Il s'agissait en fait d'extraire les co-occurrences *grammaticalement bien formées* d'un corpus particulier. Anecdotiquement, je précise qu'il s'agissait du fameux corpus BROWN, un corpus mythique pour beaucoup, le premier corpus d'un million de mots, compilé aux Etats-Unis dans les années 60.

mot *table*, alors que dans la plupart des dictionnaires, il faudra regarder sous *débarrasser*, ce qui implique de connaître déjà la collocation. Mais si on conçoit les collocations comme associations préférentielles du fait de leur usage et de leur fréquence, les fameuses *séries phraséologiques* de Bally (1909 : 70), *désirer ardemment* ou *aimer éperdument*, il n’y a aucune raison d’imaginer que ce type de série se limite à deux termes : le modèle binaire est simplement le prototype de la collocation, et les exemples binaires sont aussi probablement les plus accessibles mentalement. *Full of bright ideas* est certes la fusion de *full of ideas* et *bright ideas*, mais ce n’est pas *parce que* cette fusion a eu lieu que l’expression existe : comme le remarquent Tutin & Grossmann (2002 : 11), la fusion n’est pas toujours possible même là où elle pourrait sembler l’être logiquement ; c’est donc parce que cette expression entière est suffisamment fréquente pour paraître naturelle et idiomatique qu’elle est en elle-même une collocation ; elle résulte de ce même phénomène de renforcement (*entrenchment*) décrit plus haut, et les linguistes ont tout intérêt à ne pas se limiter à une catégorie qui me paraît bien trop restrictive¹⁷⁴ : dans une théorie du langage basée sur l’usage, il est évident que la sélectivité préférentielle entre les mots ne va pas s’arrêter à deux unités ni se limiter à un syntagme ; une approche des collocations plus ouverte, telle qu’elle est pratiquée dans la linguistique de corpus, paraît donc préférable. Quant à l’asymétrie *base / collocateur* (avec une base normalement nominale), je n’y vois qu’une réalité statistique, pas une caractéristique nécessaire du phénomène collocationnel¹⁷⁵. Ce couple *base / collocateur* est souvent rapproché de celui proposé par Sinclair (1991) entre *node* et *collocate*, mais la différence est importante, puisqu’il s’agit pour *node* du mot vedette, que le lexicographe veut décrire, et dont il observe les concordances, non d’un mot choisi pour des caractéristiques intrinsèques. Le couple *node / collocate* n’est donc pas en soi asymétrique. Dans les associations lexicales qui nous sont familières, penser à un adjectif ou un adverbe particulier peut inmanquablement exercer une restriction de sélection sur les mots qui

¹⁷⁴ Cet intérêt est par exemple illustré par Mollin (2009), qui montre que *I entirely understand* est une collocation propre à ... Tony Blair (un « blairisme »).

¹⁷⁵ A noter : le *Oxford Collocation Dictionary* n’est peut-être pas le soutien qu’imagine Hausmann, puisqu’il propose comme « bases » aussi bien des adjectifs que des verbes et noms, il n’applique donc pas ce principe d’asymétrie, pas plus qu’il ne se limite à une stricte binarité. De même pour le dictionnaire allemand de Buhofer *et al.* (2014). Même pour la lexicographie, il est possible que les préconisations de Hausmann soient excessivement restrictives.

l'accompagneront. C'est d'ailleurs un phénomène qu'il serait intéressant d'étudier en traduction.

En rapport avec la traduction, peut-être à cause de la discrétion du phénomène, les collocations ont été assez peu étudiées¹⁷⁶, sinon dans des micro-études (Malmkjaer 1993¹⁷⁷) ou dans une approche résolument lexicographique (Steyer 2004, Ferraresi *et al.* 2010). Quel est l'enjeu véritable des collocations en traduction ? Comme le remarque Steyer (*op. cit.*), se référant au principe d'idiomaticité de Sinclair, on ne traduit généralement pas mot à mot, mais par unité plus larges, « préformées ». Et ces unités sont pour la plupart des collocations, et non des idiomes *stricto sensu*. Mais je ne pense pas comme elle que cela en fasse un « problème central de la traduction », en tout cas pas au sens où elle l'entend, d'un problème qui trouverait sa solution dans un dictionnaire des collocations. Voici pourquoi : les collocations de la langue source concernent la traductrice en tant qu'idiomes d'encodage¹⁷⁸, elles font partie du vocabulaire passif et sont essentielles au sens de la langue, à l'appréciation du degré de familiarité ou au contraire d'idiosyncrasie du texte à traduire. Mais la difficulté de produire des collocations dans une langue étrangère ne la concerne pas, puisque typiquement, on traduit vers sa langue maternelle, ou vers sa langue dominante¹⁷⁹. Cette difficulté concerne la personne qui apprend la langue étrangère, et cet apprentissage n'est assurément pas une affaire de traduction (le recours à la traduction ne peut que freiner les progrès dans ce domaine), c'est donc à elle que sera destiné un dictionnaire des collocations¹⁸⁰. En revanche, l'idiomaticité perçue à travers les collocations dans le texte source va constituer un repère important à partir duquel la personne qui traduit peut évaluer intuitivement – et le cas échéant réajuster – le degré d'équivalence de sa production d'un texte cible par rapport au texte source. Loin de constituer un obstacle, je pense que les collocations, perçues intuitivement par une traductrice compétente, guident son activité de traduction.

¹⁷⁶ Mais cf. Kenny (2001, 2004).

¹⁷⁷ Il s'agit en fait de l'étude, dans un texte particulier, de la construction [*it is not Adj1, it is Adj2*]

¹⁷⁸ Cf. [31] pour plus de précisions sur ce point.

¹⁷⁹ Ce point figure dans le Code de déontologie de la SFT, syndicat des traducteurs professionnels français, en sachant que dans la pratique, un traducteur assermenté approché par un tribunal aura parfois le « choix » entre traduire un document vers une langue qui n'est pas la sienne et refuser la mission, en sachant que le document ne sera pas traduit et que la procédure judiciaire ne pourra aboutir.

¹⁸⁰ Ainsi qu'aux personnes devant corriger les productions de personnes dans cette situation.

3.3 Idiomaticité II : les idiomes

Bien que moins nombreux que les collocations, les idiomes *stricto sensu*, du fait qu'ils constituent l'expression prototypique de l'idiomaticité, ont fait l'objet d'une profusion de travaux, aussi bien théoriques que lexicographiques. Ils représentent le domaine de la phraséologie par excellence¹⁸¹, en particulier dans la tradition soviétique, qui nous a légué un système de classification détaillé. Ainsi, d'après Cowie (1998 : 4-5), Vinogradov (1947) désigne comme idiome une expression « non motivée » (ou sémantiquement opaque) correspondant généralement à une structure figée. Cowie ajoute que l'expression anglaise *spill the beans* correspond parfaitement à cette catégorie. C'est cette conception d'un idiome figé, non-compositionnel et sémantiquement opaque qui prévaut encore largement dans la phraséologie d'aujourd'hui¹⁸², ainsi que du côté de la grammaire générative, évidemment, puisque cela permet de considérer les idiomes comme simplement « de longs mots » qui, puisqu'ils appartiennent au lexique, sont situés à la périphérie du langage. Il faut dire que des arguments convainquants avaient pu être proposés dans ce sens, puisque par exemple Swinney & Cutler (1979) ont pu montrer que des idiomes familiers étaient compris plus rapidement que des expressions libres de même longueur. D'où la thèse de « l'accès direct » à un sens global des idiomes, qui doit être appris et mémorisé comme tel. Cependant, de nombreux travaux s'opposent à cette conception¹⁸³. Nunberg *et al.* (1994 : 498) écrivent par exemple :

In our view a great many difficulties in the analysis of idioms arise directly from a confusion of the key semantic properties associated with the prototypical instances of the class:

- Their relative conventionality, which is determined by the discrepancy between the idiomatic phrasal meaning and the meaning we would predict for the collocation if we were to consult only the rules that determine the meanings of the constituents in isolation, and the relevant operations of semantic composition.
- Their opacity (or transparency)—the ease with which the motivation for the use (or some plausible motivation—it needn't be etymologically correct) can be recovered.

¹⁸¹ Comme le soulignent Dobrovolskij & Piirainen (2009 : 12), avant que la linguistique générale ne s'en mêle véritablement, les idiomes sont longtemps restés la province exclusive de la phraséologie.

¹⁸² Cf. par ex. Fleischer (1997), Burger (2010), Tamba (2011) ou Kleiber (à par.).

¹⁸³ Cf. par ex. Gibbs & O'Brien (1990), Gibbs (1993), Nunberg *et al.* (1994), Glucksberg (2001).

- Their compositionality—that is, the degree to which the phrasal meaning, once known, can be analysed in terms of the contributions of the idiom parts.

At the same time, most linguists, it would seem, have simply assumed that *phrasal idioms are simply noncompositional by definition*¹⁸⁴.

Il importe tout d'abord de retenir cette conception des idiomes proposée par Nunberg *et al.* comme une catégorie répondant à la sémantique des prototypes (et non comme un ensemble de sous-catégories distinctes), avec des membres particulièrement caractéristiques tels que *kick the bucket* (sémantiquement opaques, non-compositionnels), très souvent étudiés¹⁸⁵, et généralement avec l'idée qu'ils seraient parfaitement représentatifs de la catégorie entière. À partir d'un tel prototype et sans prétendre à l'exhaustivité, Nunberg *et al.* (*ibid.* : 492) décrivent cette catégorie à travers 6 dimensions :

- **Conventionality:** Idioms are conventionalized: their meaning or use can't be predicted, or at least entirely predicted, on the basis of a knowledge of the independent conventions that determine the use of their constituents when they appear in isolation from one another.
- **Inflexibility:** Idioms typically appear only in a limited number of syntactic frames or constructions, unlike freely composed expressions (e.g. **the breeze was shot*, **the breeze is hard to shoot*, etc.).
- **Figuration:** Idioms typically involve metaphors (*take the bull by the horns*), metonymies (*lend a hand*, *count heads*), hyperboles (*not worth the paper it's printed on*), or other kinds of figuration. Of course speakers may not always perceive the precise motive for the figure involved—why *shoot the breeze* should be used to mean 'chat', for example, or *kick the bucket* to mean 'die'—but they generally perceive THAT some form of figuration is involved, at least to the extent of being able to assign to the idiom a 'literal meaning'.
- **Proverbiality:** Idioms are typically used to describe—and implicitly, to explain—a recurrent situation of particular social interest (becoming restless, talking informally, divulging a secret, or whatever) in virtue of its resemblance or relation to a scenario involving homey, concrete things and relations—climbing walls, chewing fat, spilling beans.
- **Informality:** Like other proverbial expressions, idioms are typically associated with relatively informal or colloquial registers and with popular speech and oral culture.
- **Affect:** Idioms are typically used to imply a certain evaluation or affective stance toward the things they denote. A language doesn't ordinarily use idioms to describe situations that are regarded neutrally—buying tickets, reading a book—though of course one could imagine a community in which such activities were sufficiently charged with social meaning to be worthy of idiomatic reference.

¹⁸⁴ C'est moi qui souligne.

¹⁸⁵ Contrastivement, on peut proposer les mêmes analyses pour le français *casser sa pipe* et l'allemand *den Löffel abgeben*, cf. [28].

De toutes ces dimensions, seul le caractère conventionnel leur apparaît comme une caractéristique nécessaire. Et leur propos est avant tout de distinguer cette conventionnalité de la non-compositionnalité. Ce qui les conduit à distinguer entre des *locutions idiomatiques (idiomatic phrases)* non-compositionnelles telles que *kick the bucket* ou *saw logs*, et des *expressions idiomatiques combinées (idiomatically combining expressions)* telles que *spill the beans* déjà évoquée, *pull strings* ou *pop the question*. La conséquence de cette distinction est de dissocier conventionnalité et non-compositionnalité. Les idiomes du deuxième type sont analysables dans la mesure où on peut attribuer à chacun de leurs constituants une part de la signification. Dans *spill the beans*, le verbe *spill* correspond à l'action de *divulguer*, et *the beans* à l'*information* qui était censée rester secrète ; dans *pull strings*, le verbe *pull* désigne l'action de *mettre en jeu*, de *faire jouer*, et *strings* renvoie à des *relations* ; enfin, dans *pop the question (faire une demande en mariage)*, le verbe *pop* renvoie à l'émission inattendue de cette demande, et *the question* renvoie à la demande en mariage elle-même. Donc pour les auteurs, ce type d'idiome ne peut pas être considéré comme non-compositionnel.

Cette proposition d'un type d'idiome compositionnel a été assez largement ignorée dans la théorie phraséologique, mais elle a aussi été critiquée, par exemple par Tamba (2011), avec un argument repris dans Kleiber (à par.) selon lequel seule pourrait être considérée comme compositionnelle une expression dont les constituants conserveraient le sens qu'ils ont indépendamment de cette expression. Ainsi, *kick the bucket* n'est pas compositionnel puisqu'il n'est réellement question dans cette expression ni de coup de pied, ni de seau. Il semble cependant que cette critique ait avant tout pour but de maintenir artificiellement unifiée la notion d'idiome, « non-compositionnel par définition ». Or, c'est une véritable hétérogénéité que pointent Nunberg *et al.*, et qui avait déjà été soulignée dans d'autres travaux. Ainsi, Gibbs & Nayak (1989) montrent que certains idiomes sont syntaxiquement beaucoup plus flexibles que d'autres, c'est-à-dire qu'ils peuvent prendre différentes configurations syntaxiques tout en conservant leur sens figuré¹⁸⁶, et que ceci semble lié à l'intuition des locuteurs quant à la contribution des constituants à la signification de l'ensemble. Les auteurs remarquent (*ibid.* : 102) que les locuteurs semblent à même de déterminer quelles

¹⁸⁶ Cette flexibilité syntaxique invalide d'ailleurs l'approche généralisée des idiomes comme autant de « longs mots ».

expressions sont syntactiquement flexibles et lesquelles ne le sont pas sans que ces règles aient été explicitées. Ils constatent qu'un américain jugera **the bucket was kicked by John* comme irrecevable, mais percevra (sans l'avoir jamais rencontrée auparavant) l'expression *the piper was paid by John* comme idiomatique. Et ceci ne peut s'expliquer que par une certaine décomposabilité des idiomes syntactiquement flexibles. Gibbs, Nayak & Cutting (1989) observent que cette décomposabilité est graduelle¹⁸⁷, et qu'elle semble liée à la motivation des différents composants ; les auteurs parlent de saillance (*ibid.* : 577) :

Thus, for many readers, the phrase *fall off the wagon* is less decomposable than *pop the question* because the meaning that *fall* contributes to *fall off the wagon* is not as salient as the meaning that *pop* contributes to *pop the question*.

C'est-à-dire que la distance entre le sens phraséologique d'un composant et le sens courant de celui-ci, et donc le degré de récupérabilité d'une motivation sémantique de ce composant, semblent jouer un rôle dans la perception d'une décomposabilité différenciée d'idiomes. Le verbe *fall* dénote en effet une réalité abstraite, le fait de « retomber » dans de mauvaises habitudes (ici l'alcoolisme), alors que *pop* (apparition soudaine) dénote ici l'action concrète d'exprimer verbalement – et de façon inattendue – une demande en mariage.

Tamba (2011) reconnaît pour sa part cette analysabilité de certains idiomes, mais pense qu'il y a une regrettable confusion terminologique dans son association à la compositionnalité, à cause de l'argument présenté plus haut. Mais en réalité, cette association analysabilité-compositionnalité ne résulte pas d'une confusion, elle est tout à fait volontaire. Croft & Cruse (2004 : 251) en détaillent l'argumentation à propos de *pull strings* :

At first, Nunberg *et al.*'s analysis may look odd. To say that *pull* and *strings* each have a meaning found only in *pull strings*, and that those meanings are compositional in the idiomatically combining expression, seems *ad hoc*. The more natural description is the traditional one, that the meaning of the idiomatically combining expression is 'noncompositional.' In fact, it is sometimes said that one of the strongest pieces of evidence for constructions as independent syntactic objects is that there is some degree of 'noncompositionality' in the meaning of the construction. But there is evidence that Nunberg *et al.*'s analysis is the right one.

Les preuves annoncées résident dans le fait que certains mots n'ont de sens que dans des idiomes. Ainsi en anglais le substantif *heed* dans l'expression *pay heed* semble constituer un synonyme de *attention (pay attention)*, il possède en effet

¹⁸⁷ À ce propos, les auteurs notent à la fois une constance des intuitions des locuteurs à un niveau général et une variabilité individuelle dans le détail de l'analysabilité des idiomes.

une signification très voisine, mais on constate aussi que leur fonctionnement diffère fortement (*ibid.*) :

(25) You can't expect to have my attention/*heed all the time.

(26) He's a child who needs a lot of attention/*heed.

On peut donc dire que *heed* a ce sens voisin de attention, mais seulement dans l'expression *pay heed*¹⁸⁸. Ce sens est bien conventionnel, mais aussi compositionnel. Ce que semble confirmer pour l'expression *spill the beans* le fait que le *American Heritage Dictionary of the English Language* donne parmi les sens de *spill* « révéler, divulguer une information¹⁸⁹ ». Par ailleurs, c'est dans le cadre des GCx que la proposition de Nunberg *et al.* de séparer les notions de non-compositionnalité et de conventionnalité prend tout son sens ; en effet, indépendamment de ce sens idiomatique limité aux expressions idiomatiques, la conception de la constitution du sens des expressions défendue par Tamba (2011) et Kleiber (à par.) est celle d'une élaboration progressive du sens global à partir de celui des constituants. Une analysabilité d'expression ne serait qu'un phénomène a posteriori, alors que la compositionnalité à partir des constituants possédant un sens préexistant serait la véritable élaboration du sens global. Mais du point de vue des GCx, c'est la logique inverse qui s'applique. En particulier dans l'acquisition du langage, le sens global d'une construction est premier, et c'est dans l'analyse de la construction que l'on est à même d'attribuer un sens aux différents constituants. Contrairement à une vue traditionnelle du verbe comme déterminant pour la compréhension d'une phrase, Bencini & Goldberg (2000) présentent des résultats expérimentaux tendant à montrer que ce sont les constructions qui assument ce rôle. L'idée proposée par Nunberg *et al.* d'un continuum linguistique allant d'idiomes prototypiques, opaques et figés jusqu'aux constructions dites « libres » uniquement limitées par les restrictions de sélection sémantiques liées aux concepts, en passant par les expressions idiomatiques combinées et les collocations, s'accorde donc parfaitement avec le modèle des GCx.

Dans ce continuum, collocations et expressions idiomatiques combinées constituent deux catégories voisines, telles que l'on peut passer insensiblement de l'une à l'autre, mais chacune possède néanmoins des caractéristiques distinctes : si

¹⁸⁸ On trouve aussi l'expression *take heed*.

¹⁸⁹ Cité par Glucksberg (2001 : 114).

les collocations sont des idiomes d'encodage que l'on peut poser comme faisant partie du corpus mental, le *renforcement* (*entrenchment*) auquel elles doivent leur entrée dans ce corpus résulte de leur fréquence d'usage, alors que les expressions idiomatiques combinées sont des idiomes de décodage et que leur présence dans le corpus mental est due à la particularité du sens de chacune de ces expressions. Et en ceci, les expressions idiomatiques combinées sont plutôt du côté des idiomes prototypiques. Pour ces deux types d'idiomes, on oppose traditionnellement un sens littéral et un sens figuré¹⁹⁰. Dans le modèle traditionnel des idiomes, nous retrouvons un problème rencontré à propos de la sémantique des formes verbales, et qui entraîne ce que j'appelle en [10] un « biais référentiel ». Guidé par les hypothèses de la sémantique vériconditionnelle, on suppose que le langage donne une représentation fidèle du monde¹⁹¹ (alors qu'il en exprime une conceptualisation, souvent d'un point de vue particulier). Donc, pour ce qui concerne les idiomes, le sens littéral doit primer, et ce n'est qu'en cas d'anomalie de ce premier sens que l'on cherche à obtenir un sens figuré. Glucksberg (2001 : 10) cite par exemple Searle (1979), pour qui si le sens littéral d'un énoncé est défectueux, alors il faut chercher un sens autre. Glucksberg (*ibid.* : 16-28) montre cependant que cette thèse classique est contredite par de nombreux résultats expérimentaux ; des études (répliquées) ont en effet montré que des expressions métaphoriques ne sont pas comprises plus lentement que des expressions ayant un sens uniquement littéral, le sens métaphorique ne peut donc pas être généré dans un deuxième temps. D'autres études, dont une réalisée par Glucksberg et ses collègues, ont montré que le sens métaphorique semble généré parallèlement au sens littéral, et qu'il ne peut être ignoré puisqu'il crée des interférences lorsqu'il existe¹⁹². Enfin, une étude (Goldvarg & Glucksberg 1998) proposant à des sujets des noms composés pouvant être interprétés métaphoriquement ou littéralement (*shark lawyer* : a – avocat au comportement prédateur, b – avocat défendant les droits des requins, espèces menacées) montre qu'un sens métaphorique est très majoritairement choisi lorsqu'il existe. Cela

¹⁹⁰ Pour les idiomes possédant une dimension figurée, évidemment, puisque ce n'est pas une caractéristique nécessaire. *By and large*, par ex., n'en a pas.

¹⁹¹ Dans cette conception naïve du lien entre langage et réalité, on considère par ex. comme premier l'emploi d'un temps grammatical « présent » pour référer à la situation présente, un temps « passé » pour référer aux événements du mois dernier, etc. Selon ce modèle, « *la semaine prochaine, je suis en Belgique* » est considéré comme « déviant » et doit être expliqué par des règles particulières.

¹⁹² Expérience conduite sur le modèle de la célèbre étude de Stroop (1935).

correspond aussi à mon intuition personnelle : le sens métaphorique est souvent plus accessible que le sens littéral. C'est le cas par exemple si, en train de faire la cuisine, je déclare « les carottes sont cuites ». Les membres de ma famille, constatant la présence effective de carottes dans une casserole, vont comprendre que j'essaie de faire une plaisanterie. Mais il ne s'agira d'un mot d'esprit (au sens de Freud 1905¹⁹³) que si le sens métaphorique possède une pertinence par rapport à la situation où l'expression est employée. Par exemple si je dis en préparant le repas et en ramassant la petite quantité de haricots restant dans le réfrigérateur : « c'est la fin des haricots », les membres de ma famille comprennent que les deux sens, littéral et figuré, sont impliqués, puisqu'ayant fini d'utiliser les réserves, je vais être obligé de retourner faire des courses, et chacun sait que je déteste ça. C'est donc une intuition, mais je ne pense pas qu'elle me soit propre, et elle est de toute façon testable empiriquement.

On s'est beaucoup interrogé sur le rapport entre sens littéral et sens figuré. Certains linguistes persistent à vouloir « naturaliser » le second, tel Kleiber (à par.), qui propose par exemple pour « casser sa pipe » une origine historique située à l'époque des guerres napoléoniennes et liée à la pratique des opérations chirurgicales sans anesthésie. Le fait de mordre la pipe sous l'effet de la douleur et le décès du patient auraient ainsi fini par être associés. Mais outre qu'une telle explication est peu crédible (le patient montrant le plus de vigueur pour mordre la pipe serait plus probablement le plus apte à survivre), on est visiblement plus près, avec de telles anecdotes, de l'étymologie populaire que de l'enquête linguistique. Ma propre hypothèse¹⁹⁴ est que l'origine réelle d'expressions figurées ne joue aucun rôle déterminant dans le fonctionnement de celles-ci. Il s'agit de donner forme à des idées en les condensant et en les concrétisant. La théorie des métaphores conceptuelles de Lakoff & Johnson et le phénomène d'ontologisation qu'ils décrivent paraissent donc particulièrement à même d'expliquer un tel processus. C'est le modèle explicatif utilisé par Gibbs (1993), qui estime que l'on confond souvent métaphores conventionnelles et métaphores mortes. Beaucoup de nos métaphores sont conventionnelles, ainsi celle qui envisage l'amour comme un voyage, mais elles ne sont pas mortes parce que nous les retrouvons régulièrement

¹⁹³ *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten* (Le mot d'esprit et son rapport avec l'inconscient, 1930).

¹⁹⁴ Cf. [28].

dans des œuvres créatives, par exemple des poèmes. La théorie des métaphores conceptuelles, souligne Gibbs, permet de mettre en évidence la systématique de ces métaphores, et de l'expliquer par un mode de pensée. Ce modèle explicatif permet de rendre compte du fait qu'un verbe comme *voir*, dans différentes langues indo-européennes¹⁹⁵, à différents endroits et à différentes époques, ait pu acquérir le sens de *savoir* ou de *comprendre* (Sweetser 1990). Et du fait de cette logique métaphorique qui est à l'œuvre, on ne peut pas dire que les expressions idiomatiques ne sont pas sémantiquement motivées. Même dans des idiomes non-compositionnels, la sémantique des mots constituant l'expression n'est pas indifférente. C'est ce que soulignent Hamblin & Gibbs (1999) en faisant remarquer : *you can't kick the bucket as you slowly die*. La conceptualisation d'un décès à partir du renversement d'un petit objet par un coup de pied n'est pas compatible avec une longue agonie. J'ai pour ma part (cf. [28]) souligné les similitudes structurelles des expressions équivalentes à *kick the bucket* en allemand (*den Löffel abgeben* : rendre la cuiller) et en français (*casser sa pipe*), qui d'une part donnent à penser qu'un même mécanisme de figuration est à l'œuvre, mais d'autre part nous évitent surtout de voir les choses en face. Alors que les métaphores conceptuelles sont généralement présentées comme un outil intellectuel nous permettant de mieux appréhender la réalité, il s'agit clairement ici d'un procédé euphémistique : la chute, le bris, la perte d'un petit objet quotidien, représentation participant à la fois de la métaphore et de la métonymie, est propre à banaliser, à minimiser un événement auquel nous essayons soigneusement d'éviter de penser la plupart du temps. Il ne s'agit pas, dans ces trois cas, d'une métaphore permettant de penser une abstraction, mais plutôt permettant de « penser à côté ».

Mais si les métaphores conceptuelles, dont Lakoff & Johnson ont souligné l'omniprésence dans notre langage quotidien, permettent d'expliquer l'essentiel de la figurativité dans les idiomes, Fauconnier & Turner (2002 : 35-36) soulignent aussi que des pans entiers de la cognition humaine échappent à une explication métaphorique, puisqu'ils constituent davantage qu'une projection d'un domaine sur un autre : l'intégration de plusieurs domaines sources dans un domaine cible

¹⁹⁵ Cette métaphore n'est pas limitée aux langues indo-européennes, on la trouve aussi en mandarin (mais elle existe très probablement dans beaucoup d'autres langues) : 我看 (*wo kan* : je vois – je pense, j'estime) ; 你看 (*ni kan* : tu vois – tu vois bien ! / tu te rends compte !).

possédant des propriétés émergentes absentes de ces domaines sources. C'est la théorie de l'*intégration conceptuelle (blending)* déjà évoquée en 1.1.2. C'est aussi à cette théorie que font appel Dobrovol'skij & Piirainen (2015) pour analyser l'idiome allemand *die Spendierhosen anhaben* (porter le pantalon à dépenser, le pantalon que l'on met lorsque l'on se sent généreux et que l'on veut dépenser des sous). On chercherait sans doute en vain un lien analogique entre le fait de dépenser de l'argent et celui de porter un pantalon, et l'explication que proposent Dobrovol'skij & Piirainen est celle d'une intégration des deux concepts plutôt qu'une projection de l'un sur l'autre.

Mais qu'en est-il de ces modèles explicatifs dans une perspective contrastive ou traductologique ? À la différence des collocations qui sont perçues intuitivement comme plus ou moins courantes, les idiomes doivent faire partie du savoir positif de la personne qui traduit, et en ceci ils constituent déjà une véritable difficulté. Soit ils ont été appris, soit ils nécessitent le recours à des ressources lexicographiques. Mais leur fréquente figurativité fait que leur « fond » et leur « forme » sont étroitement associés et se constituent mutuellement ; et en ceci également, un peu comme les jeux de mots, ils constituent un défi particulier à la traduction¹⁹⁶, au point de constituer l'intérêt exclusif de la phraséologie. Ainsi, lorsque Korhonen (2004) s'intéresse aux « phraséologismes en tant que problèmes de traduction » ou Koller (2007) aux « problèmes de la traduction de phrasèmes », ils ne traitent en réalité que des idiomes. Les problèmes rencontrés recouvrent pourtant ceux qui ont déjà été évoqués ici pour la paraphrase et la traduction en général. À commencer par l'inévitable écart, et l'absence de synonymie parfaite, intralinguistique comme extralinguistique. Ainsi, Hofstadter & Sander (2013 : 96-97), posant la question « Did I spill the beans or let the cat out of the bag ? », remarquent :

The two expressions both stand for situations in which once-secret information has, to the regret of certain parties, been revealed to a larger public. And yet the two phrases, for all their similarity of meaning, don't apply to exactly the same set of situations. That is, they are names of slightly different categories (whose members have a considerable degree of overlap). Thus when a member of a criminal gang reveals (whether to the police or just to an outsider) the gang's plans for wrongdoing, it's a case of *spilling the beans* (and probably not of *letting the cat out of the bag*), whereas when a married couple tells a few of their close friends very early on that the wife is pregnant, despite having earlier resolved that they would wait a few more

¹⁹⁶ Ce défi peut être encore plus grand lorsque les idiomes sont prétexte à des jeux de mots (Korhonen : 2004 : 580), ce qui est le cas par exemple dans les albums d'Astérix (cf. Grassegger 1985 ; [30], [31]).

weeks before telling anyone, they are *letting the cat out of the bag* (and probably not *spilling the beans*).

Les différences correspondent donc à la catégorisation de la situation, et comme le notent les auteurs, ils font l'objet d'une sélection inconsciente et répondent à l'intuition de la locutrice ou du locuteur.

De même, Dobrovol'skij & Piirainen (2009 : 143) ont beau jeu de s'interroger sur ce paradoxe apparent : la plupart du temps, pour un idiome donné dans une langue donnée, on pourra proposer un équivalent dans une autre langue (ce que font les dictionnaires), mais cet équivalent ne sera qu'exceptionnellement parfaitement substituable. L'exemple qu'ils donnent entre l'allemand et l'anglais est *Eulen nach Athen tragen* (apporter des chouettes à Athènes) et *carry coals to Newcastle*. La différence entre les deux est pour eux (*ibid.* : 145) d'ordre pragmatique, et en particulier liée au caractère national de l'idiome anglais, absent de son équivalent allemand. Cependant, ce n'est peut-être pas la bonne explication, puisque cet idiome est plutôt bien représenté dans le COCA (15 occurrences), en particulier pour exprimer l'idée qu'inviter une personne d'origine italienne dans une pizzeria ne serait sans doute pas très original. Une différence marquante entre les exemples allemands et anglais présentés par Dobrovol'skij & Piirainen, et qui semble confirmée par le DeReKo¹⁹⁷, est que l'idiome allemand s'emploie prototypiquement pour catégoriser un acte de parole jugé superflus, comme par exemple vanter les talents d'une célébrité ou décrire un endroit très connu. L'idiome anglais, en revanche, semble le plus souvent catégoriser une action ou une situation. Les idiomes ne seraient traduisibles mot-à-mot, toujours selon nos auteurs, que dans les cas où c'est le même idiome qui, issu d'une culture, est adopté par une autre, où il répond au même besoin et fait appel aux mêmes concepts sous-jacents. L'exemple qu'ils donnent est celui de (*ne pas*) *mettre ses œufs dans le même panier*, qui de l'anglais est selon eux¹⁹⁸ passé à l'allemand, au russe et au français : dans une culture rurale, les œufs sont une ressource alimentaire précieuse et, s'ils sont fécondés, une garantie pour l'avenir ; mais ils sont fragiles et il faut s'assurer qu'en cas d'accident, tous ne soient pas détruits. Le sens figuré est relativement transparent.

¹⁹⁷ Corpus de référence de l'allemand (IDS : Institut für Deutsche Sprache, Mannheim).

¹⁹⁸ Rey & Chantreau (1989 : 826) attribuent une origine française à cette expression, mais la phraséologie n'est pas exempte de chauvinisme, et il est parfois difficile de faire la part des choses quant à l'origine et l'histoire des locutions.

Mais finalement, au-delà de ces questions de faux-amis ou de fond commun, la traduction des idiomes ne se distingue pas vraiment de la traduction des mots pris isolément. Il s'agit de tenir compte du contexte, de l'importance de l'imagerie qu'ils véhiculent, de leur fréquence, et des fonctions particulières qu'ils exercent dans le texte, pour pouvoir les traduire¹⁹⁹. Dans mes études de la traduction des phraséologismes dans la bande dessinée, j'ai pu constater que c'était avant tout la dimension phraséologique qui était conservée (l'idiomaticité), pas nécessairement la catégorie de phraséologisme. Ainsi par exemple dans *Astérix et les Goths*, une expression pragmatiquement figée, *faut pas chercher à comprendre*, devient en anglais une citation de Tennyson, *Ours not to reason why*²⁰⁰, ou comment l'idiome ils n'ont pas les yeux en face des trous devient en anglais *their eyes can't be too bright*, qui joue à la fois sur la collocation *bright eyes* et sur la polysémie de l'adjectif *bright*. Et à mon sens, lorsque Korhonen (2004 : 582) observe qu'un même idiome dans une traduction est fréquemment traduit par différents idiomes, ou parfois par une collocation, il ne s'agit pas à mon sens de déviance, mais d'une pratique parfaitement normale de la traduction dans laquelle la dimension idiomatique est estimée devoir primer. On chercherait en vain une mise en équivalence terme à terme entre les idiomes d'une langue source à une langue cible, c'est le fonctionnement global du langage en usage qui doit être traduit.

¹⁹⁹ Cf. [30] et [31].

²⁰⁰ Cette citation, comme l'expression *beard the lion in his den* (citée par Nunberg *et al.* 1994 : 494), sont souvent perçues comme familières sans que l'on sache nécessairement identifier leur source, W. Scott dans le deuxième cas. Il en va de même en français pour la collocation *oreilles ennemies* ou l'expression *engagez-vous, rengagez-vous*.

CHAPITRE IV : PERSPECTIVES

4.0. Présentation :

Si le présent est construit par le passé, il est aussi riche de l'avenir. De la position théorique présentée ici et de l'évolution théorique et méthodologique dont elle résulte découlent également de nouvelles pistes de recherche, qui s'engagent sur de nouveaux domaines à explorer.

Un élément indispensable de cette recherche est la linguistique contrastive, présente depuis le début, mais à présent envisagée dans une démarche associant une approche résolument cognitive, avec les hypothèses et engagements qui s'ensuivent, et une méthode faisant appel à la linguistique de corpus.

Cette méthodologie sera également appliquée sur des corpus parallèles trilingues allemand-anglais-français qui comptent à présent 4 romans écrits en allemand, 4 en anglais et 4 en français²⁰¹, à chaque fois associés à une traduction dans chacune des deux autres langues, c'est un corpus que je souhaite pouvoir étendre rapidement, et que je vais explorer essentiellement à l'aide des différents logiciels de WordSmith 7. Il s'agit d'une part d'étudier les métaphores conceptuelles dans les textes sources des trois langues, et ce qu'il advient de ces métaphores dans les traductions, ce qui soulève des questions à la fois cognitives, culturelles et linguistiques. D'autre part, sur ce même corpus mais sur d'autres aussi, il s'agit de se pencher sur la phraséologie et la façon dont elle est traduite, afin de poursuivre un sujet auquel j'ai commencé à m'intéresser, mais qui demande des travaux sur une quantité de données beaucoup plus vaste : le rapport entre créativité linguistique et phraséologie, dans l'écriture et dans la traduction²⁰². Du point de vue des constructions, les métaphores conceptuelles concernent plus particulièrement le versant « signification », et la phraséologie le versant « forme », les idiomes figurés occupant une place particulière sur les deux versants.

²⁰¹ Il s'agit pour l'allemand de *Aus dem Leben eines Fauns* (Schmidt), *Berlin Alexanderplatz* (Döblin), *Der Mann ohne Eigenschaften* (Musil) et *Die Blechtrommel* (Grass) ; pour l'anglais, de *Alice in Wonderland* (Carroll), *Money* (Amis), *Possession – A Romance* (Byatt) et *Ulysses* (Joyce) ; pour le français, *À la recherche du temps perdu* (Proust), *Belle du Seigneur* (Cohen), *La vie mode d'emploi* (Percec) et *Les mémoires d'Hadrien* (Yourcenar).

²⁰² C'est un peu suivre la piste proposée par Kenny (2001).

Enfin, je prépare une monographie qui s'intitulera *Le sens de la langue*, et dans laquelle je fais le point sur une théorie cognitive de la traduction, à la fois en tant qu'activité et en tant que résultat de cette activité. Si la linguistique de corpus et les outils informatiques transforment radicalement la façon dont nous pouvons aborder la traduction comme produit d'une activité, j'ai aussi évoqué le lien qui existe entre la notion de corpus physique et celle de corpus mental, et la notion d'intuition, qui relie les deux et qui, je pense, est aujourd'hui un objet d'investigation scientifique. J'y vois une articulation entre les deux aspects de la traduction dont j'entends traiter. Je présenterai un historique et l'évolution possible de ces deux versants, avec en particulier du côté des processus, les fameux TAPs²⁰³ et les études récentes croisant différentes méthodes d'investigation²⁰⁴.

4.1. La linguistique contrastive : une piste à poursuivre

Alors que la linguistique contrastive est parfois présentée comme un instrument indirectement utile mais imparfait pour appréhender un certain nombre de phénomènes liés à la traduction²⁰⁵, comme j'ai moi-même parfois pu le penser, je la conçois aujourd'hui, dans mon travail personnel de recherche, comme une forme d'activité de fond absolument indispensable à ma réflexion sur la traduction. La linguistique contrastive constitue les prolégomènes à la traductologie. Démarche supposant une connaissance approfondie des langues examinées, comparable à celle requise pour la traduction, elle permet d'allier l'intuition et la réflexion, et à travers la comparaison minutieuse des langues, elle accroît notre compréhension de ce qu'est le langage, ce que sont les langues, et ce que sont les échanges d'une langue à l'autre.

Un phénomène a récemment retenu mon attention dans ce domaine, c'est celui des formes verbales surcomposées, dont voici trois exemples :

- (27) En outre, m'étant replongé dans Nietzsche hier soir et ce matin aussitôt après **avoir eu fini** avec Ruskin, [...]

(C. Du Bos, Journal, 1925)

²⁰³ Think Aloud Protocols, cf. Krings (1986).

²⁰⁴ Cf. Alves (2003).

²⁰⁵ Cf. par ex. Ladmiral (2010).

- (28) **Had he have made** his mistakes in the first team at United he'd have had threads questioning his ability even then, [...]
(Blog football, GB)
- (29) Die Erklärung war: Wir **haben es verlegt gehabt**²⁰⁶.
(Presse, DeReKo)

Ces formes dont on dit parfois qu'elles ne sont pas attestées le sont pourtant bien dans les trois langues, et malgré une remarquable absence dans beaucoup de grammaires²⁰⁷, qui peut en partie expliquer leur rareté²⁰⁸, leur existence (et leur persistance) en elle-même est étonnante, puisqu'il s'agit de formes assez peu économiques, qui doivent donc répondre à un besoin linguistique particulier ; or, le principe appliqué en linguistique cognitive est qu'une théorie ne doit pas être un lit de Procuste, mais doit tâcher de rendre compte de tous les observables, aussi bien des phénomènes les plus singuliers que des phénomènes communs. Les formes verbales surcomposées méritent donc une explication, non pas aprioristique comme le propose Wilmet²⁰⁹ (2009), mais fonctionnelle et génétique : il paraît important de pouvoir préciser à la fois l'origine de ces formes et les besoins auxquels elles répondent, et nous allons voir pour l'allemand que les explications le plus souvent proposées, en termes de régionalismes, d'influences étrangères, ou simplement de « laisser-aller » linguistique, ne sont pas satisfaisantes. Le parallélisme formel dans les trois langues suscite également l'intérêt d'un point de vue contrastif : dans quelle mesure ces formes participent-elles d'une catégorie translinguistique du parfait au sens de Dahl (1985), et dans quelle mesure leurs usages divergent-ils ?

Mais tout commence par des observables. Mon intérêt pour ces formes est lié à leur rareté ; lors de mes visites à Berlin et dans le Brandebourg, et depuis

²⁰⁶ « L'explication, c'était : nous l'**avons eu égaré**. »

²⁰⁷ Wilmet (2009 : 382) note pour le français que si la plupart des grammaires les signalent, elles restent absentes des manuels scolaires et le sont restées longtemps des tableaux de conjugaison Bescherelle. Bref, elles ne sont pas enseignées. Rödel (2007 : 20) note une absence plus grande encore dans les grammaires allemandes, où elles sont au mieux mentionnées dans des notes de bas de page. On observe la même chose pour l'anglais.

²⁰⁸ Et inversement, la fréquence des emplois attestés affecte également les grammaires en retour ; dans la toute récente grammaire de l'IdS, on justifie en effet l'absence de prise en compte de ces formes le fait que dans le DeReKo, sur plus de 25 000 formes verbales, on n'observe qu'une unique attestation de forme verbale surcomposée.

²⁰⁹ L'argumentation de Wilmet est la suivante : puisque ces formes sont possibles, il est logique (et aucunement problématique) qu'elles existent. Ainsi, lorsqu'un relecteur met en doute l'acceptabilité de ses exemples, il répond en citant Beauzée sur un exemple construit : « De même que l'on dit, dès que j'ai eu chanté, je suis parti pour vous voir [...] *pourquoi ne dirait-on pas* dans le même sens, et avec autant de clarté, de précision, et peut-être de fondement, dès que je me suis eu informé, je vous ai écrit ? » (c'est moi qui souligne).

aussi longtemps que je me souviens, je suis régulièrement confronté à des emplois de formes verbales peu fréquentes par ailleurs dans mon expérience de l'allemand à travers la littérature, la télévision et les médias en général. Bref, il s'agit de formes qui n'appartiennent pas à mon répertoire personnel de l'allemand, actif ou passif. C'est donc un phénomène à fréquence paradoxale : il est inhabituel, mais se répète suffisamment pour ne pas être considéré comme une aberration. C'est le genre de phénomène propre à retenir l'attention des linguistes dans une approche empirique hors corpus. En l'occurrence, il s'agissait en particulier d'emplois de *Plusquamperfekt* dans des cas où un *Präteritum* aurait apparemment tout à fait convenu. Voici un exemple entendu à la télévision. La top model Heidi Klum, originaire du sud de l'Allemagne, anime une émission intitulée *Germany's Next Top Model*. Cette année, évaluant dans cette émission la prestation que venait d'effectuer une candidate, elle commence par lui faire la remarque suivante :

- (27) Letzte Woche **war** nicht gut **gewesen**.
(la semaine dernière **n'avait** pas **été** bonne).

Pourquoi cette forme composée du passé ? Pour essayer de comprendre cet emploi, on peut le comparer aux deux formes qui seraient normalement attendues, PRÄT et PFKT. *Letzte Woche war nicht gut* (la semaine dernière n'était pas bonne) : le temps employé marque bien un hiatus avec le présent, mais le procès est un état, et cette absence de télicité fait que le procès, indirectement, est mis en rapport au présent²¹⁰. Ce rapport est problématique pour le suspens que ce type d'émission cherche à générer à chaque étape, puisqu'il suggère immédiatement à la candidate et au spectateur que la dernière prestation est satisfaisante. La deuxième solution, le PFKT, *Letzte Woche ist nicht gut gewesen* (la semaine dernière n'a pas été bonne), est encore moins satisfaisante puisque tout en marquant la saisie globale de l'état, donc en signifiant sa clôture, elle établit explicitement, par sa composition, un lien entre la situation actuelle et la situation passée. La situation passée acquiert trop d'importance alors que l'on souhaite un simple rappel avant de parler du présent. Le PPFKT permet d'éliminer les inconvénients des deux solutions précédentes en marquant à la fois le hiatus avec la situation présente et la clôture de l'état, et en désignant ainsi une situation

²¹⁰ Implicite, et sauf informations contradictoires dans le contexte, le non-achevé est interprété comme complémentaire de la situation présente.

passée qui n'affecte en rien la situation présente. Le marqueur TAM employé remplit donc une fonction qui lui est propre et qui échappe aux marqueurs concurrents.

La linguiste S. Andersen a publié dans l'hebdomadaire *die Zeit* en 1998 un article sur la question, intitulé : *War da ebent wat jewesen?*²¹¹ (« S'était-y passé quelque chose là ? » pour demander en fait « Il vient de se passer quelque chose, là ? »). L'auteure estime que cet emploi particulier du *Plusquamperfekt* trouve son origine autour de Berlin et dans la Ruhr²¹², mais je viens de présenter un exemple associé à un parler du sud, et pour ma part, je soupçonne que ce phénomène certes relativement rare et donc difficilement observable, ne se limite vraisemblablement pas à ces régions.

En matière d'explications, l'article reste un peu impressionniste, la linguiste évoque une question de rythme et un effet conclusif sur une phrase à laquelle, sans ce participe, il « manquerait quelque chose ». Il est aussi remarquable que traitant théoriquement d'un marqueur TAM, d'un « tiroir verbal », elle ne parle en fait que d'un seul verbe et d'une seule forme de ce marqueur : *war gewesen*. Je reviens plus loin sur ce point. Mais le plus intéressant dans cet article est peut-être que le PQPFKT y est lié à un PQPFKT surcomposé, dans cet exemple avec lequel l'auteure conclut son propos :

(28) Ich **hatte** den Opel gerade **gekauft gehabt**, da war auch schon eine Macke drin **gewesen**.

(Je **venais d'avoir eu acheté** l'Opel, et il y **avait déjà eu** un problème).

On voit dans cet exemple se combiner le passé révolu que je viens d'évoquer avec un passé qui lui est antérieur. C'est d'autant plus remarquable qu'en allemand, le parfait surcomposé est souvent proposé comme substitut plus ou moins irrégulier du PQPFKT. Ce simple exemple suffit à suggérer que l'explication est sans doute un peu courte (les deux formes jouent manifestement ici un rôle différent en présentant deux procès consécutifs).

Mais si l'on s'interroge sur l'origine de ces formes, il faut commencer par noter qu'elles ne sont pas récentes²¹³ : une explication selon la « théorie du

²¹¹ Un titre qui retranscrit l'inimitable parler berlinois.

²¹² Il se trouve que ce sont les deux régions où Andersen enseigne et réside.

²¹³ Ce qui est pour l'allemand l'interprétation de Sick (2004), qui dans une perspective prescriptive, présente cette forme sous le nom d' « Ultraperfekt » comme une nouveauté un peu tapageuse et inutile (cité par Rödel 2007 : 12).

volcan » de Boule les faisant apparaître dans un passé proche permettrait d'expliquer leur absence des grammaires, mais en allemand (Litvinov & Radčenko 1998) comme en français (Wilmet 2009), elles sont attestées depuis le XV^e siècle. Elles ont été davantage étudiées en France²¹⁴, et les études de ces formes en allemand s'inspirent souvent des premières. Mais la langue française est elle-même présente dans les explications outre-Rhin : une thèse proposée pour expliquer l'origine de cette forme en allemand est justement l'effet d'un contact avec le français dans l'Allemagne du sud²¹⁵ ; cependant, le fait qu'on l'observe très tôt dans le nord la rend peu probable (Litvinov & Radčenko *ibid.*). Pour cette même raison, la thèse souvent avancée d'un lien avec la disparition du *Präteritum* (*Präteritumschwund*), qui tend à être remplacé par le *Perfekt*, semble improbable puisqu'il s'agit d'un phénomène trouvant son origine dans le sud de l'Allemagne. Nous avons donc affaire à plusieurs explications différentes qui, pas plus que la thèse d'exceptions régionales ou dialectales, ne sont parfaitement satisfaisantes, et qui ne contribuent pas à éclairer la nature fonctionnelle de ces formes. Enfin, une thèse qui a été très tôt avancée pour expliquer à la fois la rareté de ces formes et leur absence des manuels scolaires est qu'il s'agirait d'aberrations, d'un usage incorrect de la langue²¹⁶. Cette thèse est à rapprocher de la remarque de Wilmet (2009 : 382) :

Les formes surcomposées dénotent de nos jours un style familier. Les écrivains les cantonnent de préférence aux dialogues.

Il y a dans cette observation, me semble-t-il, une confusion entre registre familier et oralité. Il est certain qu'en allemand comme en anglais ou en français, l'emploi de formes verbales auxiliées met en avant l'activité structurante du locuteur, et en tant que tel est davantage caractéristique de la langue orale qu'écrite²¹⁷. Un peu comme l'usage des idiomes, elles peuvent donc connoter l'oralité, mais il faut noter qu'on les trouve sous la plume de personnes écrivant une langue soignée, comme dans cet exemple extrait de Frantext :

(29) Dehors, la lumière naissait, le ciel passait du bleu sombre au bleu vif au-dessus de la ville déserte. « La lumière est en train de poindre, mais chez

²¹⁴ Cf. par ex., outre Wilmet (2009), Apotheloz (2009), Schaden (2009), Saussure & Sthioul (2012).

²¹⁵ Thèse évoquée par Porath (2014 : 10).

²¹⁶ Cf. Ayres-Bennett & Carruthers (1992).

²¹⁷ Ce qui, soit dit en passant, va à l'encontre d'une vision entropique de la langue orale, idée reçue selon laquelle celle-ci serait inéluctablement destinée à se simplifier toujours davantage.

nous la confusion grandit », a remarqué Kasuri. Enfin à quatre heures, nous en **avons eu fini** ; et nous avons traversé Stockholm dans la fraîcheur du petit matin.

(Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, 1972)

En allemand, Litvinov & Radčenko²¹⁸ (1998) analysent 400 occurrences de ces formes extraites de la littérature la plus classique, et McLintock (1980) étudie l'usage de ces formes chez Thomas Bernhard, auteur dont le style est tout sauf familier ou folklorique.

Sur l'anglais, il existe fort peu de choses. L'immense grammaire de Quirk *et al.* (1985), basée sur un corpus, n'en fait aucune mention, mais Huddleston & Pullum (2002 : 151) notent, en substitution du pluperfect, l'emploi fréquent de ce qu'ils nomment un « double parfait » non-standard²¹⁹ :

This is largely restricted to speech (or the written representation of speech). It appears to be increasing in frequency, and though it is not as yet established as a standard form, it is used by many who in general speak standard English.

Nous retrouvons donc pour l'anglais des considérations déjà évoquées pour l'allemand et le français, on rencontre en anglais des formes surcomposées, il s'agirait de formes récentes, liées à l'oral, qui n'appartiennent pas à la langue standard mais sont assez fréquentes et employées par des personnes utilisant cette langue standard. Le mystère s'épaissit, et pour y voir plus clair, il faut élargir les recherches d'occurrences attestées. Mais auparavant, une remarque sur la notion de rareté, qui pour la linguistique de corpus présente un intérêt particulier. J'ai précédemment mentionné le lien existant entre la fréquence d'usage d'une expression et son degré de *renforcement* dans le lexique mental. Mais Scott (2001) remarque que si l'on considère la fréquence lexicale dans un corpus quelconque, indépendamment de la taille de ce corpus²²⁰, on constate généralement dans la partie inférieure à peu près un tiers de hapax, parmi lesquels des mots très courants, qui figurent donc nécessairement dans le lexique mental des locuteurs de langue maternelle. Ce constat implique que la fréquence n'est pas le seul facteur de renforcement, en tout cas au niveau global d'une langue particulière. Il est vrai que les échanges linguistiques les plus fréquents, les conversations spontanées de la vie quotidienne, sont aussi ceux sur lesquels nous disposons le moins de

²¹⁸ Les auteurs indiquent aussi que ces formes ne connaissent pas pour eux de restrictions diatopiques ou diastratiques.

²¹⁹ Il s'agit d'une construction [*had have* PP], par ex. *I wish he hadn't've left.*

²²⁰ Mais le phénomène est particulièrement frappant pour les grands corpus de référence

données, et on peut imaginer que certains usages linguistiques propres à ces situations soient extrêmement sous-représentés dans les corpus de référence, mais il est possible que d'autres facteurs que la seule fréquence d'usage soient impliqués dans le niveau de renforcement des constructions. Par ailleurs, dans l'étude du rapport entre une langue et les fréquences d'usage dans cette langue, on distingue entre « fréquence de type » (*type frequency*) et « fréquence d'occurrence » (*token frequency*). Une fréquence d'occurrence élevée renforce l'occurrence elle-même, mais la fréquence de type correspond à une généralisation regroupant des formes lexicalement distinctes ; quand cette fréquence est importante, c'est un schéma abstrait qui est renforcé. Ainsi, comme le montrent Slobin & Bybee (1982), la construction [VERB-*ed*] pour la formation du prétérit anglais possède une fréquence élevée de type, à travers un grand nombre de verbes différents. Lorsque différents types ont des fréquences différentes, le type le plus fréquent peut entraîner une régularisation des occurrences rares appartenant au type moins fréquent, alors que les occurrences fréquentes d'un type rare ne seront pas régularisées. Ainsi, les verbes fréquents *spend* ou *send* continuent-ils à appartenir au type peu fréquent [VERB-*t*], alors que le verbe rare *wend* a vu sa forme passée régularisée en *wended*. Avec les formes verbales surcomposées, nous avons affaire à des fréquences de type peu élevées.

Dans une recherche sur corpus, pour le français, Frantext comporte aujourd'hui près de 286 millions de mots et couvre une période allant du X^e siècle à nos jours. Bien qu'excessivement littéraire et de ce fait non-représentatif de la langue française, il constitue une ressource qu'il serait dommage d'ignorer. Mais pour l'essentiel, il n'est pas catégorisé, il faut donc pour l'explorer se livrer à quelques manipulations... et accepter un bruit assez important dans les résultats. Tout d'abord, pour les participes passés, il est possible de créer des listes de mots ayant la finale d'un participe passé donné, par exemple « -i » pour les verbes du second groupe et certains du troisième groupe, avec la commande « créer une liste » et l'instruction « *.i », que l'on nommera « finale²²¹ ». Dans un deuxième temps, il est alors possible de lancer la commande « &cavoir &q(0,1) (eu|été) &q(0,1) &lfinale1 », qui permettra d'extraire toutes les expressions combinant

²²¹ Éventuellement après l'avoir débarrassée de tous les éléments qui ne sont pas des participes passés, mais c'est un travail de patience.

une forme conjuguée²²² du verbe « avoir », séparée éventuellement par un mot quelconque²²³ du participe « eu » ou « été », séparé lui-même éventuellement par un mot quelconque d'un participe passé finissant en -i. On obtient alors des exemples comme celui-ci :

- (30) On avait fait venir à la bibliothèque du régiment tous les Delly, une soixantaine au moins. Quand il **avait eu fini** de les lire, il avait dit : « Et maintenant que je sais ce qu'est beau, j'ai plus qu'à mourir. » Deux jours après il était tombé, une rafale dans le ventre.

(Michel Déon, *La Carotte et le bâton*, 1960)

En répétant cette opération avec les différentes finales possibles, par périodes de 20 ans pour ne pas saturer le système, il est possible de collecter la totalité des formes surcomposées de Frantext. Je n'ai pour l'instant considéré que le XX^e siècle et l'auxiliaire « avoir » (L'auxiliaire « être » génère sensiblement plus de bruit²²⁴), mais un certain nombre de caractéristiques sont immédiatement manifestes, à la fois pour la syntaxe et pour la sémantique. La présence fréquente des formes verbales surcomposées dans des subordonnées temporelles a déjà été notée²²⁵, mais pour la finale en « -i », on note une surreprésentation du verbe « finir²²⁶ », une observation qui suggère que la sémantique de certains verbes pourrait avoir une affinité particulière avec la fonction des formes surcomposées.

Pour l'anglais, une recherche de la construction [AUX_{have} *had* PP_{verbe}] dans le BNC et le COCA est restée infructueuse, cette recherche a donc été étendue au web, ce qui m'a permis dans un premier temps de découvrir des forums dans lesquels des non-anglophones demandaient l'avis d'anglophones sur la recevabilité de telles formes, et les anglophones répondaient généralement que non, on ne peut pas dire ça, ce n'est pas de l'anglais. La meilleure solution semble alors de tester différentes formes avec un verbe lexical choisi arbitrairement. Avec le verbe « work » par exemple, des formes participiales sont assez faciles à obtenir :

²²² Dans Frantext, la perluète indique la présence d'une commande, qui doit ensuite être précisée par une lettre, « c » pour les formes fléchies, « l » pour appeler une liste, etc.

²²³ Il faut en effet prévoir l'insertion éventuelle d'un adverbe entre l'auxiliaire conjugué et le premier participe, ou le premier et le second participe, par ex. « après qu'il a eu longtemps hésité... ».

²²⁴ L'auxiliaire « être » génère sensiblement plus de bruit, en particulier parce que la construction [AUX_{avoir} *ETE* PP_{verbe}] peut s'interpréter comme la combinaison d'un temps composé et d'un passif.

²²⁵ Cf. Apotheloz (2009).

²²⁶ Sur 66 formes surcomposées avec cette finale dans Frantext, 62 concernent ce verbe, cf. les exemples 31, 32 et 33.

- (31) **Having had worked** several years as a successful illustrator on the east coast and still **not having had found** his true calling as an artist, he decided to give-up his commercial career and return to Tucson to pursue his personal art.
(Site d'artiste EU)
- (32) Joy is an avid crafter, gardener and, **having had worked** for Harley Davidson, is an enthusiastic motorcyclist as well.
(Site commercial EU)
- (33) Having been teaching writing to college students for almost 8 years already and **having had worked** as a writer for an Australian-based SEO company for almost three months, I must say that I am looking for an online job that would require technical and creative writing skills.
(Site philippin d'offre et de recherche d'emploi)

Avec le verbe « finish », on obtient plus aisément des formes conjuguées :

- (34) Sure it's a simple scarf/cowl that most normal knitters would **have had finished** in about two days. But I would say I'm not your normal knitter. In fact, I might be the world's slowest knitter.
(Blog tricot EU)
- (35) Try pumping/expressing after your baby **has had finished** feeding. You may not get much to start with. It takes time to increase your supply.
(Forum Yahoo EU)
- (36) Another name to watch is Ross McGlynn, a coach for the club he **has had finished** well in every race he has entered recently and could easily make the podium.
(Site triathlon Irlande 2013)
- (37) He has three victories on the Nationwide Tour and **has had finished** runner-up on four occasions in PGA Tour events.
(Golf. Wikipedia GB)
- (38) The women too sometimes brought him food and Martin thanked them in very few words. Then when he **had had finished** eating he would give the plates back to the children. That was how he wanted to be paid.
(Le Clézio²²⁷, Archipelago/Hazaran, 1978)

Parmi ces emplois variés, les exemples extraits de la presse sportive, avec l'idée de finir une course ou une compétition, sont assez fréquents. Pour le verbe « try », on trouve les exemples suivants :

- (39) His sister, Julie Doran, discovered his body on October 2 last year in the garage of his mother's house where he had been living. She said her brother **had had tried** to self harm in previous years and was also struggling with debt and coming to terms with the breakdown of his marriage.
(Site Daily Mail, GB)

²²⁷ Cette forme surcomposée est extraite d'une traduction publiée (P. E. Frederick) d'une œuvre en français, laquelle ne contient pas de forme équivalente (Puis, quand il **avait fini** de manger, il rendait l'assiette aux enfants.) L'étude des formes verbales surcomposées dans des corpus parallèles est sans doute intéressante pour la traductologie.

- (40) Kate said she found out later (much too late) that Fitzmaurice was universally regarded as a molester and that he used to grope at the breasts of adult women parishioners. She later realised that the mothers must have known, all along, that their daughters were at risk. But Fitzmaurice's position in the Catholic community protected him because parishioners were reluctant to report wrongdoing by a priest. This 20-year cover-up had a devastating impact on Kate's life. By 1993, she **had had tried** to commit suicide several times.
(Blog, AU)
- (41) Seth is in a coma and chances of survival are not good. Reports are sketchy but the young boy was found unconscious and not breathing. He **had had tried** to hang himself from a tree.
(Blog, EU)
- (42) MacMillan had been powerfully struck by the case of Anna Anderson, a psychiatric patient in Berlin in the 1920s, who **had had tried** to commit suicide by jumping into a canal. She had claimed to her rescuers to be the Grand Duchess *Anastasia* of Russia, daughter of the last Tsar, Nicholas II.
(Site web du choréographe MacMillan, GB)

Que dire de ces exemples un peu morbides et surprenants ? Bien sûr, les données sont éparées et non-représentatives, mais il pourrait y avoir en anglais un emploi prototypique des formes verbales surcomposées associées au verbe « try » (à côté d'emplois renvoyant à l'essai de différents médicaments et autres substances ou au sens de *juger* du verbe « try ») pour exprimer l'idée de tentatives de suicide. Quoi qu'il en soit, même s'il reste discret, le parfait surcomposé se rencontre bien un peu partout dans le monde anglophone, il s'agit à présent de rassembler davantage de données pour tester les hypothèses d'emplois prototypiques.

La recherche est facilitée lorsque l'on travaille sur un corpus catégorisé comme le propose le DeReKo : au sein de ce corpus, où il est possible par exemple de travailler sur le sous-corpus TAGGED-C comportant plus d'un milliard de mots et constitué de textes de presse. Ici, la requête prend la forme suivante : « &haben /+w1:2,s0 MORPH(V PCP PERF) /+w1:1,s0 gehabt²²⁸ ». Et cette fois, le résultat est extrêmement surprenant, tant d'un point de vue quantitatif que qualitatif, puisque l'on n'obtient pas moins de 2 250 occurrences, que la totalité de ces occurrences sont au subjonctif (*Konjunktiv I* ou II), mais que

²²⁸ Ici, la perluète permet à elle seule l'obtention des formes fléchies de *haben* suivies à une distance maximale de 2 mots (+w1:2) dans la même phrase (s0) d'un participe passé, suivi lui-même de la forme participiale *gehabt*. Pour les parfaits construits avec *sein* (être), la formule est : « &sein /w0 MORPH(V) /+w1:2,s0 MORPH(V PCP PERF) /+w1:1,s0 gewesen ».

l'immense majorité de ces occurrences (1 730 occurrences, soit près de 77% de l'ensemble) fait apparaître le même verbe, *verdienen* (mériter)²²⁹ :

- (43) Wie gesagt: Einen Sieg **hätte** der HC Davos mit dieser Leistung nicht **verdient gehabt**. (SOZ 2006)
Comme je l'ai dit, avec une telle prestation, le HC Davos n'**aurait pas eu mérité** de gagner.
- (44) Die Musiker mit dem engagierten Dirigenten Guido Lex **hätten** mehr Zuhörer **verdient gehabt**, da die sehr aufwendige Probenarbeit Früchte getragen hat. (RHZ 2006)
Les musiciens et Guido Lex, leur chef d'orchestre qui se dépense sans compter, **auraient eu mérité** un nombre plus important de spectateurs, car le travail intense lors des répétitions a porté ses fruits.
- (45) Allein für diesen Showdown am Ende einer tragikomischen Reise durch das Herz Amerikas, **hätte** der Regiedebütant Duncan Tucker und seine Schauspieler-Crew einen Hauptoscar **verdient gehabt**. (NUZ 2006)
Rien que pour cet affrontement à la fin d'un voyage tragicomique à travers le cœur de l'Amérique, le jeune réalisateur et ses acteurs **auraient eu mérité** l'un des Oscars principaux.

La plupart des exemples extraits de ce corpus concernent des résultats sportifs et des équipes qui « auraient mérité au moins un but », sinon la victoire, mais comme nous le voyons ici, ce ne sont pas les seuls types d'exemples. Dans cette construction massivement représentée parmi les résultats de la requête sont exprimés à chaque fois du contrefactuel et des regrets. Il semble bien y avoir des propriétés sémantiques et pragmatiques particulières associées à cette forme. Mais comme je l'ai déjà mentionné, il ne s'agit là que de sondages préliminaires, qui malgré tout mettent en évidence des résultats qui n'étaient pas prévisibles par avance. Il faut à présent rassembler davantage de données sur les trois langues pour préciser les fonctions des parfaits surcomposés, l'étendue du recouvrement de ces fonctions dans les trois langues. Et on voit que l'étude de ces phénomènes rares, fondée sur des données attestées, est à même de faire progresser notre compréhension du langage et des rapports entre langue et usage. Or, cette compréhension est une base fondamentale de la traductologie.

²²⁹ Je précise que ce corpus ne comporte pas de doublons, et que l'origine des articles présente une certaine variété, avec une dizaine de journaux différents.

4.2. Traduction, cognition et traductologie

I've got a theory about metaphor now. That we take such pleasure in it because it's where the synapses cross and two sets of association become, briefly, the same, and for some reason this excites us immensely. Like we're excited by visual images that we can't work out, whether it's an old woman or a young woman. All the ones that Wittgenstein got excited about. Is it a vase or is it two faces?

(A.S. Byatt, 2004)

Si le recours à des corpus, dans une démarche propre à ménager des surprises, paraît particulièrement prometteur pour la linguistique aujourd'hui, il l'est a fortiori pour la traductologie. Non pas nécessairement pour attester de biais systématiques dans des pratiques traductives qui peuvent être propres à une culture et à une époque particulière, mais assurément pour faire le départ de ce qui relève d'un fond commun, interculturel et cognitif, ce qui est plus proprement lié à une culture et à une langue, et ce qui relève d'un particularisme individuel et qui implique, dans l'usage de la langue source ou de la langue cible, une certaine créativité. Ces différentes questions entretiennent un lien privilégié avec la notion d'idiomaticité.

Deux pistes de recherche me paraissent intéressantes de ce point de vue, puisqu'elles touchent à la fois à ce qui constitue une sorte de fond commun propre à l'humanité, aux spécifications culturelles et individuelles, à ce qui nous est familier et ce qui est nouveau ; la première concerne les métaphores conceptuelles, et la traduction de ces métaphores, la seconde est la traduction des unités phraséologiques, entre idiomaticité et innovation linguistique.

Je considère donc comme essentiellement correcte la théorie de Lakoff & Johnson (1980) d'une projection conceptuelle d'un domaine sur un autre, même si cette théorie garde un caractère très général et peut certainement être améliorée ou rectifiée sur certains points. Mais la caractéristique principale de leur théorie, déjà évoquée, est qu'elle s'appuie sur des exemples non pas extraits de corpus, mais fabriqués « dans la plus grande tradition de la linguistique spéculative américaine » (Hanks 2010 : 134). Dans certains cas, on s'aperçoit même qu'une

expression illustrant une métaphore particulière possède un usage excessivement restreint. Ainsi, la métaphore HIGH STATUS IS UP est illustrée par l'expression *she fell from status*. Recherchant cette expression sur internet début 2015, je me suis vu renvoyé à chaque fois, directement ou indirectement, à l'ouvrage de Lakoff & Johnson. On pourrait parler dans ce cas d'une illustration autoréférentielle. Et pourtant, la plupart des exemples proposés par ces auteurs semblent posséder le caractère authentique et naturel du langage de tous les jours²³⁰. C'est ce qui rend leur théorie particulièrement convaincante. Mais en matière de traduction, il faut évidemment faire appel à des données attestées.

Si l'on admet que les métaphores sont un instrument de pensée avant d'être dans le langage, et si l'on veut voir comment cette pensée se négocie linguistiquement à travers la traduction, une première idée est d'étudier, dans un corpus parallèle trilingue, la traduction des métaphores conceptuelles, dont Gibbs (1993) nous dit qu'elles sont étroitement liées aux idiomes, c'est-à-dire à ce qui rend chaque langue unique. Les métaphores conceptuelles sont donc conçues comme à la fois fondées sur des cultures particulières et comme l'expression d'une faculté cognitive unique partagée par tous les humains. Comment sont traduites les métaphores conceptuelles dans les deux autres langues ? Le sont-elles, tout simplement ? Et le fait qu'il s'agisse de métaphores conventionnelles ou nouvelles entraîne-t-il des différences ? Hanks (2010 : 147) écrit :

[...] the distinction between conventional metaphor and literal meanings is less important than the difference between dynamic (novel) metaphors and conventional metaphors. Deliberate abnormal usage exploits conventional usage in ways that are not yet well understood. The mechanics of metaphor — which enables innovative metaphor — clearly plays a central role in linguistic creativity.

Dans sa Théorie des Normes et Exploitations (TNE), Hanks propose l'idée que les métaphores conventionnelles et les idiomes correspondent à des normes et font partie de la langue et peuvent être décrits par les lexicographes, alors que ce n'est pas le cas des métaphores innovatrices, qui sont une exploitation de ces normes. De leur côté, Lakoff & Turner (1989) écrivent que le langage poétique, loin d'être fondamentalement différent du langage ordinaire, relève de la même

²³⁰ En fait, l'idiomaticité des expressions illustrant les métaphores conceptuelles est confirmée par l'étude de corpus réalisée par Deignan (2005), ce qui constitue pour Hanks (2010 : 143) un motif d'étonnement : « Rather surprisingly, then (at least to a sceptical old corpus lexicographer), Deignan's work also shows that a large part at least of Lakoff & Johnson's (1980) conceptual metaphor theory is well founded in a way that is generally not the case for other branches of linguistic speculation based on invented evidence. »

capacité cognitive. Analysant un poème d'Emily Dickinson, les auteurs montrent que l'on y retrouve des métaphores conceptuelles présentes dans des expressions courantes. Le familier et l'innovation sont donc indissociablement liés (*ibid.* : xi-xii) :

To understand the nature and value of poetic creativity requires us to understand the ordinary way we think.

Les études de métaphores conceptuelles basées sur des corpus, et en particulier des corpus parallèles, sont encore relativement peu nombreuses. Dressant un état des lieux de sa discipline, Stefanowitsch (2006 : 1) notait dans les quinze années précédant cette publication la considérable expansion des études de corpus dans tous les domaines de la linguistique, soulignant cependant qu'en tant qu'objets d'étude, la métaphore et la métonymie étaient relativement en retard sur cette tendance. Il est possible que cet état de fait ait été dû aux difficultés méthodologiques qui l'accompagnent. En effet, s'il est facile d'extraire d'un corpus les concordances d'un mot ou d'une expression donnés, il est plus difficile d'identifier les métaphores conceptuelles, sachant, en premier lieu, qu'elles ne sont pas liées à une expression particulière. Comme l'écrit Lakoff (1993 : 208) :

What constitutes the LOVE IS A JOURNEY metaphor is not any particular word or expression. It is the ontological mapping across conceptual domains, from the source domain of journeys to the target domain of love. The metaphor is not just a matter of language, but of thought and reason. The language is secondary.

Or, nécessairement, travaillant sur corpus, nous partons du langage, et c'est au niveau linguistique qu'il faut identifier les métaphores. Et la tâche est complexe, puisque comme l'écrit Hanks (2004 : 10), même pour un mot particulier tel que *storm*, contrairement au schéma traditionnel d'opposition entre sens littéral et sens figuré, on pourra observer une certaine gradation de la métaphoricité. Une association du nom *storm* avec des verbes tels que *blow*, *abate*, ou *subside* correspond aux emplois les plus littéraux. Mais un premier degré de métaphoricité peut être décelé dans l'emploi de verbes tels que *rage* ou *lash* dans lesquels le nom *storm* est encore utilisé littéralement. Un deuxième degré de métaphoricité est atteint dans des expressions telles que *a storm of protest* ou *a political storm*, et le degré de métaphoricité maximal correspond à un emploi d'expressions pour lesquelles aucun des mots utilisés ne l'est dans un sens littéral, comme dans l'idiome *a storm in a tea-cup*.

Mais au-delà du caractère graduel de la métaphoricité, il faut bien reconnaître que la notion de métaphoricité est problématique, tout comme l'est celle de « sens littéral » à laquelle on l'oppose généralement²³¹. Il faut donc admettre la possibilité de cas d'indécidabilité ou d'interprétations divergentes²³². Cette dimension problématique est particulièrement évidente pour les métaphores conventionnelles, dont le caractère métaphorique n'est parfois pas du tout perçu. Ainsi par exemple il peut paraître surprenant que je retienne comme métaphore linguistique l'expression *dans la vie* ; l'argument est qu'elle renvoie à la métaphore ontologique LA VIE EST UN CONTENEUR, laquelle permet également des expressions telles que *entrer dans la vie (de quelqu'un)* » ou *il nous a quittés*. Mais considérer le style comme lié à la pensée avant de l'être à la langue²³³, et les métaphores comme une réalité cognitive avant de trouver différentes expressions linguistiques, change considérablement la donne quant à l'étude de la traduisibilité des métaphores. Comme le note Schäffner (2004 : 1258) :

Such a perspective provides a different answer to the question of the translatability of metaphors. Translatability is no longer a question of the individual metaphorical expression, as identified in the S[ource]T[ext], but it becomes linked to the level of conceptual systems in source and target culture.

Les questions quant à cette traduisibilité sont dès lors : i) La dimension métaphorique est-elle conservée ? ; si c'est le cas, ii) La métaphore conceptuelle est-elle la même ? et enfin iii) Si cette métaphore existe dans les deux cultures source et cible, est-elle aussi fréquente dans les deux²³⁴ ? Avant de me lancer dans ce projet sur un corpus étendu, j'ai réalisé une étude pilote sur trois romans, écrits respectivement en allemand (*Die Blechtrommel*, de Günter Grass), en anglais (*Possession*, d'Antonia Byatt) et en français (*Les mémoires d'Hadrien*, de Marguerite Yourcenar), mis en parallèle avec une traduction publiée dans chacune des deux autres langues. Il s'agit de trois romans considérés comme des classiques, dont les auteurs sont reconnus comme de grands stylistes, chacun avec une écriture très personnelle. Dans un premier temps, la question était de déterminer les éléments linguistiques à chercher. Partant des mots présents dans le corpus, le

²³¹ Cf. Gibbs (1994 : 24 sq.).

²³² Cf. Low & Todd (2010 : 218).

²³³ Cf. Thomas & Turner (2011 : 1).

²³⁴ Comme le montre Liu (2002) déjà évoqué précédemment, une même métaphore conceptuelle peut avoir une fréquence très différente dans deux cultures. S'il s'agit dans la traduction de respecter le degré de familiarité ou d'originalité du texte source, ce que je pose comme attitude par défaut, ce facteur doit être pris en compte.

plus facilement réalisable pour étudier les métaphores est sans doute de chercher des termes du domaine source, soit a priori, soit après une consultation des fréquences lexicales (et en partant de l'idée que tous les mots ne sont pas également susceptibles d'avoir des emplois métaphoriques), soit enfin après avoir extrait des mots-clés (Stefanowitsch *ibid.* : 2). Cependant, dans des corpus monothématiques (presse sportive ou économique par exemple), il est possible de mettre d'abord en évidence des termes du domaine cible en extrayant de ces corpus des mots-clés et en établissant les concordances de ces mots, fréquemment associés à des expressions métaphoriques (*ibid.* : 3). Une pratique fréquente consiste à prélever aléatoirement des extraits des textes à étudier, d'y chercher manuellement des métaphores et à partir des résultats obtenus, d'étendre la métaphore avec un concordancier. Le recours au prélèvement aléatoire peut sembler faire gagner la démarche en scientificité, mais elle présente également des inconvénients. Comme Hanks (2004 : 265) le signale :

The corpus linguist's habit of plunging *in medias res*, focusing on small fragments in the middle of texts, is illuminating in one way, but also potentially distorting in another. The corpus linguist must bear in mind that in reality the meaning of a text or discourse are built up as it proceeds. The BNC's practice of taking samples from the middle of documents is regrettable for this reason.

C'est aussi la raison pour laquelle l'incipit de romans constitue un objet d'étude particulier pour la théorie littéraire. Souhaitant mettre en évidence des métaphores à la fois pertinentes pour chaque œuvre et permettant une comparaison croisée entre les trois romans, j'ai décidé d'examiner le début de chacun d'eux. Mais avant de nous tourner vers les textes, voici quelques mots sur les œuvres choisies :

Les mémoires d'Hadrien (1951) est une pseudo-autobiographie de l'empereur romain Hadrien, une longue lettre adressée à son fils adoptif et successeur Marc Aurèle, une réflexion sur ses combats et ses conquêtes, mais plus généralement sur la vie, l'art et la philosophie.

Le roman britannique *Possession* (1990) suit l'enquête menée par deux universitaires, Roland et Maud, sur deux poètes victoriens ayant eu une liaison secrète, Randolph Henry Ash et Christabel Lamotte. Le roman possède donc deux intrigues, situées au XX^e siècle et à l'époque victorienne, et le roman contient de nombreuses réflexions sur l'écriture et la théorie littéraire. À ce titre, il pourrait être qualifié de métafiction.

Enfin *Die Blechtrommel* (1959), premier roman de Günter Grass, est également une pseudo-autobiographie, celle d'Oskar Matzerath, qui écrit ses mémoires depuis l'asile où il est interné, l'histoire d'un enfant qui à 3 ans décide de ne plus grandir. L'action principale est située dans la ville portuaire de Danzig (Gdansk) autour de la Seconde Guerre mondiale.

Voyons à présent en quoi consiste le début de chacun de ces trois romans. Mais auparavant, il faut signaler que la détermination de ce qui constitue ce début ne va pas de soi, et je me dois de préciser un certain nombre de décisions prises. Le matériau de cette étude étant pour chaque roman, le texte narratif, j'ai choisi de traiter les débuts de récit proprement dit, c'est-à-dire d'écarter dans un premier temps tout ce qui peut être considéré comme paratexte ou propos liminaires. Ainsi, *Possession* comporte un dispositif complexe de mise en abyme avec une première citation de Hawthorne à propos du terme *romance*, que Byatt applique à son œuvre, puis une seconde de Browning parlant du rôle du poète comme médium entre deux mondes, et du rapport entre fiction et réalité, et enfin un poème attribué à l'auteur fictif R.H. Ash, l'un des protagonistes de l'intrigue victorienne. Ces textes sont écartés, de même que, dans *Die Blechtrommel*, les propos initiaux d'Oskar (les 775 premiers mots) expliquant sa situation de patient dans l'asile, et jusqu'au moment où il s'annonce fourni en papier et en matériel d'écriture, et se demande où commencer son récit.

Voici à présent les débuts de ces trois œuvres²³⁵ :

Les mémoires d'Hadrien (MH)

Mon cher Marc,

Je suis descendu ce matin chez mon **médecin** Hermogène, qui vient de rentrer à la Villa après un assez long **voyage** en Asie. **L'examen** devait se faire à jeun : nous avons pris rendez-vous pour les premières heures de la matinée. Je me suis **couché** sur un lit après m'être dépouillé de mon manteau et de ma tunique. Je t'épargne des détails qui te seraient aussi désagréables qu'à moi-même, et la description du corps d'un homme qui **avance en âge** et s'apprête à **mourir** d'une hydropisie du cœur. Disons seulement que j'ai toussé, respiré, et retenu mon souffle selon les indications d'Hermogène, alarmé malgré lui par les progrès si rapides du mal, et prêt à en rejeter le blâme sur le jeune Iollas qui m'a soigné en son absence. Il est difficile de rester empereur en présence d'un médecin, et difficile aussi de garder sa qualité d'homme. L'œil du praticien ne voyait en moi qu'un monceau d'humeurs, triste amalgame de lymphes et de sang. Ce matin, l'idée m'est venue pour la première fois que **mon corps, ce fidèle compagnon**, cet ami plus sûr, mieux connu de moi que mon âme, n'est qu'un monstre sournois qui finira par **dévoré son maître**. Paix... J'aime mon corps ; il m'a bien servi, et de toutes les façons, et je ne lui marchandais pas les soins nécessaires. Mais je ne compte plus, comme Hermogène prétend encore le faire, sur les vertus merveilleuses des plantes, le dosage exact de sels minéraux qu'il est allé

²³⁵ Ils peuvent être comparés à leurs traductions en annexe III.

chercher en Orient. Cet homme pourtant si fin m'a débité de vagues formules de réconfort, trop banales pour tromper personne ; il sait combien je hais ce genre d'imposture, mais on n'a pas impunément exercé la médecine pendant plus de trente ans. Je pardonne à ce bon serviteur cette tentative pour me cacher ma **mort**. Hermogène est savant ; il est même sage ; sa probité est bien supérieure à celle d'un vulgaire médecin de cour. J'aurai pour lot d'être le plus soigné des malades. Mais nul ne peut dépasser les limites prescrites ; mes jambes enflées ne me soutiennent plus pendant les longues cérémonies romaines ; je suffoque ; et j'ai soixante ans. Ne t'y trompe pas : je ne suis pas encore assez faible pour céder aux imaginations de la peur, presque aussi absurdes que celles de l'espérance, et assurément beaucoup plus pénibles. S'il fallait m'abuser, j'aimerais mieux que ce fût dans le sens de la confiance ; je n'y perdrai pas plus, et j'en souffrirai moins. Ce terme si voisin n'est pas nécessairement immédiat ; je me couche encore chaque nuit avec l'espoir d'atteindre au matin. À l'intérieur des limites infranchissables dont je parlais tout à l'heure, je puis **défendre ma position pied à pied**, et même regagner **quelques pouces du terrain perdu**. Je n'en suis pas moins arrivé à l'âge où la **vie**, pour chaque homme, est une **défaite acceptée**.

Dans ce début très riche en images, il est question de médecin, de vieillesse, de maladie et de mort dès les premières lignes, de voyage aussi, même s'il ne concerne pas le protagoniste, et le corps y est personnifié comme animal serviteur de l'âme. Mais la fin de ce passage évoque longuement une métaphore conceptuelle familière : LA VIE EST UN COMBAT (dont l'issue est assez prévisible, mais au cours duquel on perd du terrain et parfois on en regagne aussi un peu). Cette métaphore est centrale au propos du roman, et c'est donc elle que je retiens d'abord.

Possession – A Romance (PR)

The book was thick and black and covered with dust. Its boards were bowed and creaking; it had been **maltreated** in its own time. Its **spine** was missing, or rather protruded from amongst the leaves like a bulky marker. It was **bandaged** about and about with dirty white tape, tied in a neat bow. The librarian handed it to Roland Michell, who was sitting waiting for it in the Reading Room of the London Library. It had been **exhumed** from Locked Safe no. 5 where it usually stood between *Pranks of Priapus* and *The Grecian Way of Love*. It was ten in the morning, one day in September 1986. Roland had the small single table he liked best, behind a square pillar, with the clock over the fireplace nevertheless in full view. To his right was a high sunny window, through which you could see the high green leaves of St James's Square.

The London Library was Roland's favourite place. It was shabby but civilised, **alive** with history but inhabited also by **living** poets and thinkers who could be found squatting on the slotted metal floors of the stacks, or arguing pleasantly at the turning of the stair. Here Carlyle had come, here George Eliot had progressed through the bookshelves.

Au début de cette métafiction est introduit le premier personnage, un livre qui a été *maltraité*, dont le *dos* a disparu, et qui est *emmailloté* comme une momie que l'on vient d'*exhumer*. Dans la page suivante, Roland défait le nœud qui retient ces bandages et les feuilles libérées reprennent vie dans un murmure. Nous

n'avons pas dans ce début une métaphore conventionnelle, mais la personnification dont ce livre fait l'objet est aisément identifiée comme un exemple de ce que Lakoff & Johnson nomment des métaphores ontologiques, qui nous permettent d'attribuer à des entités inanimées un caractère d'agent doté d'intentions et de sentiments. Notons que cette métaphore s'étend au lieu lui-même, puisque la bibliothèque est dite *vivante* (*alive*) d'histoire.

Die Blechtrommel (BT)

Man kann eine Geschichte in der **Mitte** beginnen und **vorwärts** wie **rückwärts** kühn **ausschreitend Verwirrung anstiften**. Man kann sich modern geben, alle Zeiten, Entfernungen **wegstreichen** und hinterher verkünden oder verkünden lassen, man habe endlich und in letzter Stunde das Raum-Zeit-Problem gelöst. Man kann auch ganz zu Anfang behaupten, es sei heutzutage unmöglich, einen Roman zu schreiben, dann aber, **sozusagen hinter dem eigenen Rücken**, einen kräftigen **Knüller hinlegen**, um schließlich als letztmöglicher Romanschreiber dazustehn. Auch habe ich mir sagen lassen, daß es sich gut und bescheiden ausnimmt, wenn man anfangs beteuert: Es gibt keine Romanhelden mehr, weil es keine Individualisten mehr gibt, weil die Individualität verloren gegangen, weil der Mensch einsam, jeder Mensch gleich einsam, ohne Recht auf individuelle Einsamkeit ist und eine namen- und heldenlos einsame Masse bildet. Das mag alles so sein und seine Richtigkeit haben. Für mich, Oskar, und meinen Pfleger Bruno möchte ich jedoch feststellen: Wir beide sind Helden, ganz verschiedene Helden, er hinter dem Guckloch, ich vor dem Guckloch; und wenn er die Tür aufmacht, sind wir beide, bei aller Freundschaft und Einsamkeit, noch immer keine namen- und heldenlose Masse.

Ich beginne **weit vor mir**; denn niemand sollte **sein Leben beschreiben**, der nicht die Geduld aufbringt, vor dem Datieren der eigenen Existenz wenigstens der Hälfte seiner Großeltern zu gedenken. Ihnen allen, die Sie außerhalb meiner Heil- und Pflegeanstalt ein verworrenes Leben führen müssen, Euch Freunden und allwöchentlichen Besuchern, die Ihr von meinem Papiervorrat nichts ahnt, stelle ich Oskars Großmutter mütterlicherseits vor.

Meine Großmutter Anna Bronski saß an einem späten Oktobernachmittag in ihren Röcken am Rande eines Kartoffelackers. Am Vormittag hätte man sehen können, wie es die Großmutter verstand, das schlaffe Kraut zu ordentlichen Haufen zu rechen, mittags aß sie ein mit Sirup versüßtes Schmalzbrot, hackte dann letztmals den Acker nach, saß endlich in ihren Röcken zwischen zwei fast vollen Körben. Vor senkrecht gestellten, mit den Spitzen zusammenstrebenden Stiefelsohlen schwelte ein manchmal **asthmatisch auflebendes**, den Rauch flach und **umständlich** über die kaum **geneigte** Erdkruste hinschickendes Kartoffelkrautfeuer. Man schrieb das Jahr neunundneunzig, sie saß im **Herzen** der Kaschubei, nahe bei Bissau, noch näher der Ziegelei, vor Ramkau saß sie, hinter Viereck, in Richtung der Straße nach Brenntau, zwischen Dirschau und Karthaus, den schwarzen Wald Goldkrug im Rücken saß sie und schob mit einem an der Spitze verkohlten Haselstock Kartoffeln unter die heiße Asche.

Dès ce début qui, malgré la mise à l'écart des propos liminaires, reste métafictionnel²³⁶, nous sommes confrontés à des métaphores conceptuelles spatiales et ontologiques, représentant le récit comme un parcours que l'on peut aborder audacieusement au milieu, allant à grands pas (*ausschreitend*) en avant et en arrière (*vorwärts, rückwärts*) pour créer (mettre en œuvre : *anstiften*) de la confusion. Et face à l'objet que l'on dépeint, il est possible de choisir de rayer d'un trait (*wegstreichen*) les dimensions temporelles et spatiales. On peut aussi prétendre que le roman est aujourd'hui impossible, puis en quelque sorte²³⁷ derrière son propre dos (*sozusagen hinter dem eigenen Rücken*), poser un pavé (*einen Knüller hinlegen*). Nous retrouvons un peu plus loin ces métaphores spatiales, le narrateur commence loin devant lui (*weit vor mir*) cette description de sa vie (*sein Leben beschreiben*). Notons que si la métaphorisation spatiale du temps est tout à fait commune dans les trois langues (et dans de nombreuses autres), le double emploi de *vor* n'existe pas en français, où l'on a l'opposition *devant* (spatial) / *avant* (temporel), et la traduction *longtemps avant moi* n'est pas métaphorique ; l'anglais *before* possède le même double emploi spatio-temporel que la préposition *vor*, mais l'adverbe *long* explicite la valeur temporelle, et la traduction *long before* n'est pas métaphorique non plus.

Ce qui est remarquable dans ces trois textes, parmi d'autres pistes possibles, est la présence explicite du concept de VIE, à la fois comme domaine cible, dans le texte français et dans le texte allemand, et comme domaine source associé à la personnification dans les textes anglais et allemand. Ceci alors que la projection métaphorique est une relation asymétrique (LA VIE EST UN COMBAT n'implique pas UN COMBAT EST LA VIE), généralement présentée comme allant de l'abstrait au concret. Or, avec la personnification, la relation est inversée, ou du moins elle va du simple au complexe en conférant à la cible de nouvelles propriétés inhérentes à l'agentivité, et ce phénomène, à ma connaissance, n'a pas été commenté jusqu'à présent. On note aussi dans le texte anglais, dans la même phrase, la présence de deux mots apparentés, *alive* et *living*, le premier dans un usage clairement métaphorique, et le second tout aussi clairement non-métaphorique.

²³⁶ Le fait mérite d'être noté parce que Grass s'oppose à la théorie littéraire. À un critique qui l'interrogeait sur la signification de la métaphore de la pomme de terre dans *Le tambour*, il répond que lorsqu'il emploie le mot « pomme de terre », c'est pour parler de pommes de terre.

²³⁷ Goatly (1997) mentionne l'utilisation de tels « marqueurs de métaphores » ('figuratively', 'so to speak' etc.) pour détecter automatiquement les métaphores dans des corpus.

Ces observations suggèrent donc comme piste de recherche prometteuse dans un premier temps un ensemble de concordances de termes apparentés relevant du concept de VIE, et sans doute celui de MORT qui lui est directement associé dans le début du roman français, *vie*, *vivant(s)*, *vivante(s)*, *mort* (adjectif et substantif), *mourir* pour le français, *life*, *living*, *alive*, *death* et *dead* pour l'anglais, *Leben* (substantif), *lebend* (participe présent), *lebendig* (adjectif), *tot* (adjectif) et *Tod* (substantif). Même si, on le voit immédiatement dans la métaphore figurant en fin de ce premier passage des *Mémoires d'Hadrien*, les deux antonymes ne conduisent pas à une métaphorisation symétrique ni complémentaire. Si la vie est un combat, la mort est un adversaire, c'est l'un des protagonistes de ce combat, et dans le roman de Byatt, la relation entre vie et mort est celle, paradoxale, d'une survie littéraire, dans laquelle l'imagination redonne vie au passé. Une consultation des fréquences lexicales établies avec WordList pour ces trois romans permet déjà de constater une fréquence relativement élevée pour certains des termes retenus, et ainsi de confirmer leur pertinence pour cette étude :

mots	occurrences
vie	183
mort (nf)	128
mort (adj)	27
vivant.e.s	23
mort (nm)	11

Tab. 5 : fréquence lexicale dans *Les mémoires d'Hadrien*

mots	occurrences
life	245
dead (adj)	82
death	68
living (adj)	38
alive	33

Tab. 6 : fréquence lexicale dans *Possession – A Romance*

mots	occurrences
Tod (nom)	55
Leben (nom)	41
tot (adj)	14
leben (verbe)	11
lebendig (adj)	9

Tab. 7 : fréquence lexicale dans *Die Blechtrommel*

Évidemment, si le logiciel WordList est une aide précieuse pour la recherche des mots retenus et une première idée de leur fréquence, il est ensuite nécessaire de vérifier manuellement dans le concordancier de WordSmith Tools la nature des mots (*mort* substantif masculin, féminin ou adjectif, *dead* substantif ou adjectif, etc.) puis leur emploi métaphorique ou non.

Et parmi les métaphores linguistiques, certaines sont conventionnelles et d'autres sont nouvelles²³⁸. Nous trouvons ainsi l'association de la vie et de la mort dans des locutions figées :

- (46) ces rites barbares, qui créent entre les affiliés des liens à **la vie et à la mort**, (MH)
 those barbarous rites creating bonds of **life and death** between the affiliates
 die barbarischen Bräuche, die seine Bekenner **auf Tod und Leben** aneinanderketten
- (47) I have something to impart to you which closely concerns both of us and is in my case no less than **a matter of life and death**. (PR)
 j'ai à vous communiquer une chose qui nous touche de très près, vous et moi, et qui, en ce qui me concerne personnellement, n'est rien de moins qu'**une question de vie ou de mort**.
 ich muß Ihnen eine Mitteilung machen, welche uns beide angeht. In meinem Fall handelt es sich um **eine Frage von Leben und Tod**.

Ou de façon beaucoup plus complexe ou originale dans les deux exemples suivants :

- (48) Comme le voyageur qui navigue entre les îles de l'Archipel voit la buée lumineuse se lever vers le soir, et découvre peu à peu la ligne du rivage, je commence à apercevoir **le profil de ma mort**. Déjà, certaines **portions de ma vie** ressemblent aux salles dégarnies d'un palais trop vaste, qu'un propriétaire appauvri renonce à occuper tout entier. (MH)
 Like a traveller sailing the Archipelago who sees the luminous mists lift toward evening, and little by little makes out the shore, I begin to discern **the profile of my death**. Already certain **portions of my life** are like dismantled rooms of a palace too vast for an impoverished owner to occupy in its entirety.
 Wie der Reisende, der das Inselmeer durchschiffte, die Uferlinie im Abenddunst aufleuchten sieht, sehe ich allmählich den **Umriß meines Todes** Gestalt annehmen. Schon gleichen manche **Gebiete meines Lebens** den ausgeräumten Sälen des zu großen Palastes, den der verarmte Besitzer nicht mehr ganz bewohnt.

²³⁸ Ces métaphores sont présentées en annexe IV. Les métaphores linguistiques sont en gras ; les expressions en gras soulignées indiquent dans les traductions une métaphore différente, un soulignement non gras indique une traduction non métaphorique, et le signe ∅ une absence de traduction.

- (49) Friedhöfe haben mich immer schon verlocken können. Sie sind gepflegt, eindeutig, logisch, männlich, **lebendig**. Auf Friedhöfen kann man Mut und Entschlüsse fassen, auf Friedhöfen erst **bekommt das Leben Umrisse** — ich meine nicht Grabeinfassungen — und wenn man will, einen Sinn. (BT)

Les cimetières m'ont toujours attiré. Ils sont soignés, nets, logiques, virils, **vivants**. Dans un cimetière, on peut prendre courage, prendre des résolutions ; dans un cimetière, **la vie reçoit des contours nets** — je ne veux pas parler ici des bordures de tombes — et, si l'on veut, un sens.

I have always been attracted to cemeteries. They are well kept, straightforward, logical, manly, **full of life**. You can summon up courage and reach decisions in cemeteries, **life takes on clear contours**—and I'm not referring to burial plots—in cemeteries, and, if you will, a meaning.

Les locutions figées existent dans les trois langues, et sont donc conservées, même si dans l'exemple (46), l'expression de fidélité *à la vie à la mort* pouvant être prononcée lors d'un toast, qui existe en allemand et en français, ne se rencontre pas en anglais : le syntagme *of life and death* est suffisamment fréquent (86 occurrences dans le BNC, 548 dans le COCA) pour que l'image *bonds of life and death* paraisse naturelle.

L'exemple (48) associe les concepts de MORT et de VIE, et présente ce dernier dans deux métaphores conceptuelles (ontologiques) : la vie est un voyage en mer, et la mort une île dont on s'approche et dont on distingue progressivement les contours. Mais la vie est également un conteneur, un espace compartimenté dont certaines parties peuvent être plus ou moins délaissées. Dans l'exemple (49), les cimetières sont paradoxalement vivants, c'est-à-dire qu'ils donnent forme à la vie. On note que dans les trois romans, malgré les grandes différences de sujet et de style qui les séparent, nous retrouvons souvent les mêmes images et les mêmes métaphores conceptuelles : la vie est un voyage donne par exemple lieu aux mêmes emplois conventionnels :

- (50) En un sens, cette visite à Osroès avait marqué un tournant de ma vie. (MH)

In one sense this visit to Osroes had been a turning point in my life.

Der Besuch bei Chosroes hatte in einer gewissen Hinsicht für mich einen Wendepunkt bedeutet.

Der meines Wissens nach größte Ausbruch, den der Zwiebelkeller erlebte, sollte auch für Oskar wenn nicht zu einem Wendepunkt in seinem Leben, so doch zum einschneidenden Erlebnis werden. (BT)

La plus violente éruption, à ma connaissance, qui ait eu pour théâtre la Cave aux Oignons devait être pour Oscar sinon un **tournant de son existence**, du moins un événement marquant.

The most violent eruption I can recall at The Onion Cellar was, if not a **turning point**, at least a decisive moment in Oskar's **life**.

qui existent dans les trois langues et se traduisent de façon uniforme, mais aussi des images moins communes, comme celle d'un trajet qui conduit le voyageur de cime en cime, et qui donnent lieu à une plus grande variation du matériaux linguistique :

(51) Ce fut l'**une des cimes de ma vie**. Rien n'y manqua, ni la frange dorée d'un nuage, ni les aigles, ni l'échanson d'immortalité. (MH)

That was truly an **Olympian height in my life**. All was there, the golden fringe of cloud, the eagles, and the cupbearer of immortality.

Das war **einer der Höhepunkte meines Lebens**. Nichts fehlte, weder die goldene Franse der Wolke noch der Flug der Adler, noch auch der Mundschenk der Unsterblichkeit.

La traductrice des *Mémoires d'Hadrien* a sans doute eu peur de la banalité du mot *height*, elle qualifie donc cette hauteur de *véritablement olympienne (truly Olympian)*, alors que le traducteur allemand n'a pas craint le banal, avec *Höhepunkt*, mot extrêmement courant, dont la dimension métaphorique n'est plus nécessairement perçue. Et de même que la vie, sous ses différents aspects, est ainsi conceptualisée métaphoriquement, différents objets ou abstractions se voient dotés de vie, la mort dans les trois romans, mais aussi par exemple les mots, les textes et aussi les cheveux²³⁹ dans *Possession*, le feu asthmatique ou les horloges dans *Die Blechtrommel*. Et qu'il s'agisse de domaine source ou domaine cible, la métaphoricité liée aux concepts de VIE et de MORT est pratiquement toujours traduite, le plus souvent avec la même métaphore conceptuelle. Certaines traductions déparent, dans le sens où elles font apparaître davantage de non-traduction ou de non-métaphoricité, c'est le cas de la traduction française de *Die Blechtrommel*, et les métaphores conventionnelles sont les plus affectées. Il s'agit là évidemment de métaphores probablement universelles, et de cultures relativement proches et partageant une histoire commune. Mais ces premiers résultats, qui sont évidemment restreints et non-représentatifs, montrent l'intérêt d'une telle étude au-delà des textes particuliers. Des résultats plus étendus, à d'autres concepts et à d'autres textes, et plus systématiques, permettraient de catégoriser les métaphores les plus fréquentes pour un concept donné dans l'ensemble des langues comparées, ou dans une langue particulière, et aussi de faire ressortir ce qui ressort de la créativité dans le texte source ou dans les traductions.

²³⁹ Les mèches de cheveux y sont parfois des serpents, par allusion à la fée Mélusine, également évoquée dans ce roman.

4.3 Le sens de la langue

The situation has provided a cue; this cue has given the expert access to information stored in memory, and the information provides the answer. Intuition is nothing more and nothing less than recognition.

Herbert Simon

Si dans une perspective cognitive, le langage est une fenêtre sur l'esprit et sur le fonctionnement du cerveau, et si les études de corpus nous aident à mieux comprendre le rapport entre la pensée des personnes qui traduisent et leur production linguistique, on a également cherché depuis un certain temps déjà à contourner les limites d'une analyse *post hoc* sur des données externes, et à s'adresser directement aux personnes concernées pour comprendre les processus de traduction (*process-oriented approach*), approcher la fameuse boîte noire dont parle Toury (1995 : 182 sq.). De tels travaux se tournent principalement vers la psychologie, et ce chapitre consacré à la traduction en tant qu'ensemble de processus, évoque les différentes méthodes d'investigation de ceux-ci, ce qu'elles permettent d'observer, et les questions qu'elles suscitent. Le chapitre se termine par une ébauche de ce que peut recouvrir la notion de « sens de la langue ». Je ne suis pas personnellement engagé dans le type de recherches évoquées ici, même si mes propres travaux me mettent en contact avec certains de leurs aspects²⁴⁰, mais il s'agit de pistes de recherches à la fois relativement récentes et peu explorées, qui me paraissent prometteuses et constituent un domaine dans lequel je souhaite prochainement m'engager. Les pages qui suivent sont donc nécessairement plus spéculatives que celles qui précèdent, et me conduisent à aborder des sujets parfois relativement éloignés de la traduction et de la linguistique.

L'une des premières études en la matière (Krings 1986) part précisément de l'interrogation qui est à l'origine de mon propre travail de chercheur. Travaillant pendant un an dans une agence de traduction en Italie, Krings observe ses

²⁴⁰ Par ex. un projet interdisciplinaire que je dirige sur les pathologies du langage chez des patients schizophrènes, en collaboration avec le psychologue Michel Musiol, et qui s'appuie sur un corpus d'entretiens vidéo avec données de suivi oculaire (*eye-tracking*).

collègues et il s'observe lui-même au quotidien et se demande : « que se passe-t-il dans la tête des traducteurs ? ».

Pour répondre à cette question, il fait appel à une méthode développée dans les années 30 par des psychologues, basée sur l'introspection et permettant d'obtenir des données objectives pouvant ensuite être analysées. Cette méthode a été reprise et développée par Ericsson & Simon (1984, 1993²⁴¹). L'idée est que le sujet a un accès privilégié à son expérience, dès lors qu'il verbalise cette expérience en même temps qu'il réalise la tâche qu'il s'agit d'étudier (*concurrent verbalization, op. cit. : xi-xii*). On parle de *Think-aloud protocols* (TAPs). Cette pratique demande un certain nombre de précautions méthodologiques, le sujet doit en particulier être placé en situation monologique²⁴² (non-intervention d'un expérimentateur). Mais initialement, elle a pu sembler extrêmement prometteuse dans son application à la traduction : les premiers travaux ont permis de mettre à jour et de classer différents processus liés à la pratique de la traduction, des étapes de compréhension, de reverbération, de contrôle du texte produit (monitoring), chaque étape pouvant donner lieu à la détection de problèmes et à la mise en œuvre de différentes stratégies pour résoudre ces problèmes (recours à des ouvrages de référence, consultation de collègues, inférences), qui ont pu avoir une application dans la formation aux métiers de la traduction. Mais l'essor de cette méthode n'a jamais été celui initialement escompté, et périodiquement, on s'est demandé d'une part pourquoi ces promesses n'étaient pas remplies, et d'autre part comment améliorer la méthodologie et la théorie qui la sous-tend (Kusmaul & Tirkkonen-Condit 1995 ; Bernardini 2001). Parmi les obstacles les plus évidents au développement des TAPs figure en premier lieu la lourdeur du dispositif impliqué. Le monumental ouvrage de Krings (570 pages) ne traite que de la traduction d'un texte français-allemand par quatre personnes et d'un texte allemand-français par quatre autres personnes. Mais pour chaque enregistrement, il faut obtenir une retranscription, puis coder les données avant de pouvoir les

²⁴¹ Herbert Simon, spécialiste en économie, en psychologie et en informatique, est l'un des fondateurs de l'intelligence artificielle (IA), K. Anders Ericsson est spécialiste des connaissances expertes. Les citations de leur ouvrage dans cette partie de la synthèse renvoient à la seconde édition révisée de leur ouvrage (1993).

²⁴² Bernardini (2001 : 243) : « TAPs are either strictly monological or no TAPs at all. » ; l'auteure signale également que l'usage de la vidéo, tout comme une interaction dialogale, entraîne un phénomène d'édition de la verbalisation qui fausse les données.

analyser. Cette étape de codage semble particulièrement laborieuse et peu gratifiante. Bernardini (*ibid.* : 256) note :

For this reason, there seems to be a tendency for researchers to transcribe quickly, and then proceed swiftly to a coding of the most obvious features relevant to their hypotheses. This is an understandable but unfortunate practice. The obvious methodological problem here is that such an unsystematic collection of process indicators risks introducing a strong, albeit involuntary, bias. The human eye is not always good at recognising patterns, and is even less so when there might be a chance for such patterns to invalidate a cherished hypothesis²⁴³. Because of the extreme wealth of information available, a TAP can end up supporting virtually any claim, if a selective, unconstrained coding procedure is applied to it.

Il semble donc qu'un problème majeur dans la pratique des TAPs soit de faire sens d'une profusion d'informations qu'il s'agit de trier efficacement. La méthodologie peut très certainement être améliorée, en particulier pour permettre des gains de temps et une utilisation partagée des corpus de transcriptions²⁴⁴. Mais les difficultés sont peut-être plus profondes, elles touchent peut-être au choix des sujets étudiés, et à un certain nombre d'hypothèses implicites ou explicites quant à ce qu'il s'agit véritablement d'étudier. Nous avons vu en effet que la linguistique cognitive propose une conception du langage et de son rapport à la pensée radicalement opposée à celles défendues par une linguistique traditionnelle et par une linguistique générative largement dominante au début des TAPs.

Tout d'abord, les sujets sur lesquels ont eu lieu les premières expériences dans ce domaine étaient toutes des personnes apprenant une langue étrangère²⁴⁵. Dans le cas de Krings, les sujets étaient huit germanophones étudiant le français et préparant leur examen pour devenir enseignants du secondaire. Certains n'avaient qu'une expérience de quelques mois de séjour en pays francophone. Il ne s'agissait donc aucunement d'experts, c'est-à-dire que d'une part, leur niveau linguistique en L2 n'était peut-être pas optimal, mais d'autre part, ces personnes ne se destinaient pas non-plus à l'exercice d'un métier dans la traduction. Or, il existe une nette différence entre une pratique de la traduction à visée pédagogique et une pratique à visée professionnelle²⁴⁶. Il faut donc avant tout s'entendre sur ce que l'on souhaite mettre au jour grâce aux TAPs. Pour Ericsson & Simon, outre des préoccupations liées à l'IA (développement de systèmes experts), l'objectif

²⁴³ C'est le fameux biais cognitif de confirmation, bien connu des psychologues (cf. Kahneman 2011).

²⁴⁴ Bernardini (*ibid.* : 259) recommande par ex. l'établissement de normes de codage et la pratique d'un codage XML permettant l'exploration des transcriptions sur ordinateur.

²⁴⁵ Cf. Kussmaul & Tirkkonen-Condit (1995 : 179).

²⁴⁶ Sur ce point, cf. [19].

est clairement de comprendre ce qui distingue dans un domaine étudié la pratique novice et la pratique de l'expert (dont le prototype serait le Grand Maître, GM, aux échecs). Ils écrivent (1993 : xxxvii-xxxviii) :

The second goal is to study superior expert performance on specific tasks under controlled conditions and to assess the cognitive processes, knowledge, and acquired mechanisms that mediate the superior performance of experts.

C'est sans doute aussi ce que l'on souhaite découvrir dans le domaine de la traduction, pratiquée par des personnes possédant une expertise à cet égard. Et Krings, dans la troisième partie de son ouvrage, énonce comme une priorité d'étendre la recherche des TAPs à des personnes « ayant le niveau de compétence en traduction le plus élevé possible²⁴⁷ ». Mais il s'avère que ce qu'il a lui-même étudié n'est pas ce qui se passe dans la tête des traductrices et traducteurs, mais dans la tête de personnes qui ne le sont pas. L'hypothèse qu'il fait explicitement, et que d'autres ont faite avec lui, est que la différence entre une pratique naïve et une pratique experte de la traduction est une question de degré, mais pas de nature²⁴⁸. On peut pourtant en douter si l'on se rapporte aux études portant sur l'expertise des joueurs d'échecs, qui indiquent que l'expertise peut entraîner une différence de pensée, et même déjà une différence de perception. De Groot (1965) avait montré qu'un joueur d'échec expert et un joueur plus faible ne se distinguent pas de façon marquante si l'on considère leurs processus mentaux d'un point de vue statistique (nombre de coups envisagés, méthodes heuristiques impliquées, profondeur de calcul), mais qu'il existe une différence marquante dans leurs capacités respectives à reconstituer une position sur l'échiquier après l'avoir observée pendant un temps très bref. Chase & Simon (1973) précisent la nature de cette différence : l'expert ne possède pas une capacité mémorielle supérieure à celle du joueur novice, puisque leur aptitude à reconstituer une position aléatoire est tout à fait comparable. En revanche, Chase & Simon montrent que l'expert identifie non pas des positions de pièces isolées, mais des regroupements de pièces (*chunks*) qui font sens pour lui et qu'il a appris à reconnaître. Les auteurs concluent (*ibid.* : 80) :

²⁴⁷ « auf... Personen mit höchstmöglichem übersetzerischen Kompetenzgrad auszudehnen » (*ibid.* : 522).

²⁴⁸ Tirkkonen-Condit (2002 : 12) écrit par ex. : « I will assume, for the sake of discussion only, that the novice's and the expert's processes in this respect are similar in kind and differ only in quantity. »

The data suggest that the superior performance of stronger players (which does not appear in random positions) derives from the ability of those players to encode the position into larger perceptual chunks, each consisting of a familiar configuration of pieces. Pieces within a single chunk are bound by relations of mutual defence, proximity, attack over small distances, and common color or type.

Plus loin, ils notent encore (*ibid.*: 81) :

Finally, the number of chunks retained in short-term memory after brief exposure to chess positions is about of the magnitude one would predict from immediate recall of common words [...] and copying of visual patterns [...].

Autrement dit, la perception du jeu d'un GMI est déjà très différente de celle d'un joueur novice, il récupère dans sa mémoire à long terme des structures complexes, probablement liées également par des relations abstraites, sous forme d'unités équivalentes pour nous à des mots familiers. En fait, si l'on en juge par l'hypothèse de relations hiérarchiques plus ou moins abstraites entre les *chunks* faite par les auteurs dans la conclusion de leur article, le parallèle qu'ils font sciemment avec une mémorisation de mots serait sans doute plus justement fait avec des *constructions*. Et si l'on admet que les compétences permettant de traduire de façon efficace et satisfaisante constituent un domaine d'expertise, nous ne pouvons donc pas préjuger de ce qui constitue la différence entre personnes traduisant sans expérience et dans un contexte universitaire, et personnes traduisant avec cette expertise. Mais il faut déterminer en quoi consiste cette expertise. Pour Tirkkonen-Condit (2002 : 5), c'est l'un des objectifs principaux de la recherche sur les processus de traduction :

First, among the multiplicity of aims and purposes, the search for the features of expertise emerges as a foundation on which the success of many other pursuits depends.

Et elle se propose pour sa part d'étudier la traduction des métaphores comme indicateur d'expertise (*ibid.* : 10), en particulier la détection de conflits de domaines métaphoriques entre la langue source et la langue cible, ce conflit devant être résolu dans la traduction, sans quoi c'est plutôt une absence d'expertise qui se manifeste :

If [the conflict] does materialise in the product, i.e., if the translation manifests metaphoric expressions that stick out as unidiomatic or incompatible with the rest of the text, then domain conflict is a sign of lack of expertise.

Mais l'auteure reconnaît (*ibid.*) que l'on ne peut prédire si de semblables recherches contribueront véritablement à mieux définir ce qui constitue l'expertise des traductrices et traducteurs. Et s'il est certain que l'on ne peut se fonder, dans

de telles études, sur des critères externes tels que le statut professionnel ou les années d'exercice du métier²⁴⁹, les pistes pour explorer cette expertise restent largement à découvrir. Mais leur exploration à travers les TAPs s'avère problématique sur deux points.

Tout d'abord, on a rapidement pu constater que les personnes expérimentées en traduction pouvaient verbaliser beaucoup moins dans leur pratique habituelle, dans la mesure où de nombreux processus demandant une décision consciente chez le traducteur novice sont chez eux automatisés, et de ce fait inconscients²⁵⁰. Ericsson & Simon (1993 : 126) décrivent ce processus d'automatisation lié à l'acquisition d'une expertise, et à ce que l'on appelle en psychologie le surapprentissage (*overlearning*) :

Although we hypothesize that attention is necessary for learning or changing cognitive structures, it is no longer necessary when the same cognitive process has been executed many times. [...]

There appears to be a close (negative) relation between degree of practice and awareness of intermediate stages of a process. [...]

From all this evidence, it seems necessary to postulate, as we have, that many highly overlearned processes operate automatically without leaving any more trace than their final result in Short-Term Memory.

Dès lors, ce n'est pas tant directement ce qui constitue l'expertise en traduction qui se prête à une investigation à l'aide des TAPs, mais seulement ce qui demeure, pour les personnes expertes, une pierre d'achoppement, ainsi que la façon dont sont négociés les obstacles. Mais après tout, la traduction reste à tous les niveaux une pratique consistant à trouver des solutions à des problèmes, et même si elle s'avère plus restreinte que le sujet initialement prévu, l'étude des problèmes rencontrés – et résolus – dans une pratique experte de la traduction constitue un sujet tout à fait passionnant.

Le deuxième point problématique est le suivant : rien ne nous autorise à supposer qu'une pratique experte n'est pas gênée par le recours aux TAPs, de sorte que l'observation des processus à l'œuvre entraînerait une représentation faussée de ceux-ci²⁵¹. Ce problème est celui des tâches effectuées en parallèle. La

²⁴⁹ Bernardini (2001 : 253) argumente contre l'appui sur de tels critères externes, qui ne tiennent pas compte de la variabilité entre les personnes, et donc ne permettent pas à son avis une véritable comparaison expert/non-expert. Jääskeläinen (2010) explique pourquoi « professionnel » n'équivaut pas à « expert », et appelle de ses vœux (*ibid.* : 223) de futures recherches contribuant à préciser en quoi peut consister l'expertise en traduction.

²⁵⁰ Cf. Tirkkonen-Condit (2002 : 6).

²⁵¹ Ce problème méthodologique est également exprimé par Tirkkonen-Condit (2002 : 14).

verbalisation d'une pensée nécessite elle-même la mise en œuvre d'un ensemble de processus de sélection lexicale et d'agencements qui pourrait fort bien affecter la traduction. En effet, si les personnes capables d'effectuer plusieurs tâches simultanément (*multitasking*), ont longtemps été un objet de fascination, présentées comme particulièrement efficaces, les psychologues savent aujourd'hui que ces personnes sont toujours moins efficaces, c'est-à-dire qu'elles produisent un travail non seulement plus lent, mais de moins bonne qualité que des personnes également compétentes mais se concentrant sur une seule tâche à la fois²⁵². Ces résultats récents semblent conforter l'hypothèse proposée par Dennett (1991 : 210) selon laquelle la conscience serait l'analogie d'une machine de von Neumann, une architecture permettant uniquement un traitement séquentiel de l'information à partir de l'architecture parallèle du cerveau :

Human consciousness is itself a huge complex of memes (or more exactly, meme-effects in brains) that can best be understood as the operation of a "von Neumannesque" virtual machine implemented in the parallel architecture of a brain that was not designed for any such activities. The powers of this virtual machine vastly enhance the underlying powers of the organic hardware on which it runs, but at the same time many of its most curious features, and especially its limitations, can be explained as the byproducts of the kludges that make possible this curious but effective reuse of an existing organ for novel purposes.

On a rapidement constaté la possibilité d'effets induits par les TAPs sur la traduction, et des études ont été effectuées sur ces effets, mais généralement dans l'hypothèse que la qualité de la traduction ne serait pas elle-même affectée²⁵³. Jakobsen (2003), à l'aide du programme *Translog*, qu'il a lui-même conçu, et qui permet d'enregistrer toutes les frappes au clavier²⁵⁴, a par exemple mis en évidence un ralentissement significatif de la vitesse de traduction, ainsi qu'une segmentation plus importante du texte. Rapportées aux considérations qui précèdent, de telles observations ne sauraient surprendre, puisque pendant la tâche de verbalisation, la personne qui traduit doit interrompre celle de traduire. Il en résulte une fragmentation des processus de traduction et indubitablement une concentration moindre. Et on ne peut, dans le cadre d'un TAP, se trouver dans

²⁵² Cf. Levitin (2014 : 96-98).

²⁵³ Tirkkonen-Condit (2003 : 14) note que dans les études sur les effets des TAPs dont elle a connaissance, la qualité de la traduction n'est pas évaluée. On ne cherche donc pas à vérifier la présence d'un tel effet.

²⁵⁴ Ce qui inclut toutes les révisions, les copier-coller, ainsi que le moment exact auquel chaque frappe a été effectuée, ce qui fournit également de précieuses indications sur les pauses et la vitesse de rédaction.

l'état de « flux » (*Flow*) que le psychologue Csikszentmihalyi²⁵⁵ (1975, 1990) décrit comme celui de performance optimale, et dont une description concernant la traduction nous est donnée par Cotet & Rauzy (1983 : 1285) :

Il est des heures de grâce où le traducteur, esclave libéré, connaît des joies proches de celles de la création. Il écrit alors « sous la dictée de l'auteur, comme un pianiste revit l'œuvre du musicien qu'il interprète ».

Un tel état, comme celui du musicien virtuose en pleine représentation, précisément, ne résiste pas à la prise d'une posture auto-réflexive. Et si, malgré les considérations méthodologiques évoquées précédemment, les TAPs me paraissent demeurer une méthode d'investigation extrêmement intéressante dans l'étude générale de la traduction en tant que processus, il existe des raisons de penser qu'elle ne donne pas un accès direct aux mécanismes de la pratique experte. Elle doit donc être complétée par d'autres méthodes, et c'est précisément ce que préconisent Tirkkonen-Condit (2002) ou Jakobsen (2003) : des études combinant la mise en place de TAPs, le suivi du processus d'écriture au clavier par *Translog* ou des logiciels analogues, et le suivi des saccades oculaires (*eye-tracking*). Cela n'allège certes pas le dispositif expérimental, mais je pense que l'on peut attendre beaucoup de telles recherches pour mieux comprendre ce qui constitue la pratique experte en traduction.

Pour sa part, Ericsson, à qui nous devons la conception des TAPs, étudie l'origine de l'expertise, c'est-à-dire en quoi la pratique ou l'entraînement dans des disciplines aussi différentes que la musique, la danse, les échecs ou différents sports peut conduire des pratiquants de ces disciplines au plus haut niveau. Ses recherches l'ont conduit à élaborer une théorie de l'expertise dans laquelle il réduit considérablement la part que nous accordons généralement au talent et aux aptitudes naturelles de façon générale, et défend l'idée que les mêmes causes et les mêmes mécanismes sont à l'œuvre dans tous les cas, quelle que soit la discipline considérée. Cette idée contre-intuitive a abouti au concept « pratique délibérée » (*deliberate practice*).

Ericsson *et al.* (1993) rendent compte d'une étude qu'ils ont menée dans une Grande École de musique (*Hochschule der Künste*) à Berlin-Ouest, évaluant quantitativement la pratique musicale de trois niveaux de musiciens (violonistes), un groupe de bons musiciens, se destinant à l'enseignement de la musique, un

²⁵⁵ Sur l'étude du *Flow* appliqué à la traduction, cf. également Hansen (2003).

groupe d'excellents musiciens, futurs concertistes, et un groupe de musiciens exceptionnels. Il ressort principalement de cette étude que les musiciens excellents pratiquaient davantage que les bons musiciens, et que les musiciens exceptionnels pratiquaient encore davantage. Ericsson et ses collaborateurs évaluent cette pratique musicale permettant à des violonistes d'atteindre ce niveau exceptionnel à quelque 7 336 heures²⁵⁶ en moyenne. Ce qui est remarquable dans cette étude est que la différence quantitative de pratique se retrouve uniformément dans les différents groupes, il n'y a pas de « raccourci », aucune des personnes étudiées ne parvient à son niveau sans le nombre d'heures de pratique correspondant à celui-ci. Mais si ce premier résultat, qui a été reproduit dans plusieurs autres études, permet de relativiser la notion d'aptitude naturelle et présuppose, pour atteindre un niveau d'expert, une formation sur un minimum de 10 ans, les conditions de pratique délibérée doivent encore être précisées ; les conditions principales sont au nombre de trois : la pratique délibérée présuppose une concentration du sujet pendant l'exercice (la concentration elle-même implique une motivation, et qui pose aussi des limites à cette pratique, autour de 4 à 5 heures par jour), un niveau de difficulté toujours légèrement plus élevé que ce que le sujet est à même de réaliser aisément²⁵⁷, le sujet doit disposer d'un modèle de performance optimale, et enfin il doit recevoir un retour sur sa propre pratique et sur ses points faibles pour pouvoir l'améliorer. Dans de telles conditions, il serait donc possible de former des personnes pratiquant la traduction avec une véritable expertise.

L'une des aptitudes les plus caractéristiques de la personne experte en traduction est son intuition, qui lui permet d'estimer si ce qu'elle produit est plus ou moins en adéquation avec le texte source. C'est de cette certitude (inter)subjective d'une justesse de la traduction qu'est partie cette synthèse. L'intuition, ineffable « sens de la langue », a longtemps pu laisser penser qu'en dernier ressort, la traduction ne pouvait s'enseigner. Or aujourd'hui, l'intuition

²⁵⁶ Dans *Outliers* (2008), Gladwell donne une version quelque peu simplifiée, laissant croire à une « règle des 10 000 heures » qui permettrait d'atteindre le statut d'expert à quiconque prêt à un tel investissement de temps. Il n'en est évidemment rien (cf. Ericsson & Pool 2016), d'une part les chiffres peuvent grandement varier d'une personne à l'autre et d'une discipline à l'autre, et d'autre part, la pratique délibérée ne se résume pas à un simple investissement temporel.

²⁵⁷ Cette nécessité de sortir de sa « zone de confort » pose le problème de la pratique experte professionnelle : Ericsson constate par exemple que des médecins ayant 20 ans d'expérience sont le plus souvent moins experts que des médecins n'ayant que 5 ans d'expérience, parce que leur pratique quotidienne ne présente pas ce niveau de difficulté nécessaire au maintien de l'expertise.

experte constitue un objet d'étude scientifique, et elle peut parfaitement s'expliquer comme résultant d'une pratique délibérée, à l'instar de l'intuition du Grand Maître aux échecs, dans la formule de H. Simon qui figure en exergue de ce chapitre. Cependant, j'ai évoqué à plusieurs reprises les préventions de linguistes tels que Stubbs (1997) ou de lexicographes tels que Hanks (2010) contre l'intuition. De fait, l'intuition par rapport à leurs propres exemples est suspecte. Kahneman s'est également fait une spécialité de prendre les experts en défaut ; et il a pu exercer cette spécialité avec succès à de très nombreuses reprises. Cependant, dans son dernier ouvrage (2011 : 234 sq.), il rapporte comment il a été conduit à réviser en partie son opinion sur l'intuition experte lors d'un travail fructueux avec l'un de ses adversaires théoriques, Gary Klein²⁵⁸. La différence principale dans les travaux de ces deux psychologues réside dans la nature des domaines d'expertise sur lesquels ils travaillent. Alors que Kahneman s'intéresse aux experts en science politique, en économie et aux experts financiers, domaines suffisamment imprévisibles pour que ces experts se trompent le plus souvent (apparemment sans en tirer d'enseignement particulier), Klein travaille dans des domaines tels que l'expertise de pompiers luttant contre des incendies et autres domaines présentant certaines régularités. Confrontant leurs connaissances, les deux auteurs concluent que l'intuition des experts est une réalité lorsque deux conditions sont réunies :

- l'expertise s'exerce dans un environnement suffisamment régulier pour être prévisible²⁵⁹.
- la personne experte a bénéficié d'une pratique suffisante pour apprendre à reconnaître ces régularités.

Lorsque ces conditions sont réunies, la théorie RPD (*recognition-primed decision*) élaborée par Klein (1998) peut s'appliquer, elle implique la reconnaissance d'une régularité par le système 1 de la pensée, et une simulation mentale consciente du système 2 conduisant à une décision sans que soient envisagées des solutions alternatives.

De même que l'expertise résultant d'une pratique délibérée semble tout à fait plausible dans le cadre de la traduction, l'intuition experte est également une

²⁵⁸ Cf. Kahneman & Klein (2009).

²⁵⁹ Le jeu d'échecs constitue évidemment l'exemple extrême de ces environnements prévisibles, mais de nombreux autres domaines possèdent suffisamment de régularités statistiques pour rentrer dans cette catégorie.

notion à considérer. En effet, Kahneman lui-même le reconnaît, si l'esprit humain est naturellement peu apte aux calculs statistiques, ce qui est une bonne raison de se méfier d'une intuition portant sur des données de corpus, nous sommes en revanche remarquablement capables, à partir de notre corpus mental, d'effectuer des jugements de prototypicité. C'est très probablement cette aptitude qui fonde ce que nous appelons le sens de la langue, mais sur quoi s'exerce-t-elle ?

S'inspirant de Minsky (1985) et de sa conception de l'esprit comme ensemble hiérarchisé d'agents en eux-mêmes inintelligents, mais dont l'architecture produit, en tant que propriété émergente, l'intelligence, Dennett propose, en remplacement du modèle traditionnel²⁶⁰ qu'il appelle le « théâtre cartésien », un modèle d' « ébauches multiples » (*multiple-drafts model*) conçues par des processus mentaux parallèles se livrant à une concurrence « darwinienne » telle qu'une version accède à la conscience (ou plusieurs, séquentiellement), ainsi par exemple lorsqu'il s'agit de formuler un énoncé, et après une série de productions relativement anarchiques, graduellement, émergent dans l'esprit des variantes plus ou moins acceptables jusqu'à la production finalement retenue (1991 : 238) :

We can suppose that all this happens in swift generations of 'wasteful' parallel processing, with hordes of anonymous demons and their hopeful constructions never seeing the light of day – either as options that are *consciously* considered and rejected, or as ultimately executed speech acts for outsiders to hear. If given enough time, more than one of these may be silently tried out in a conscious rehearsal, but such a formal audition is a relatively rare event, reserved for occasions where the stakes are high and misspeaking carries heavy penalties. In the normal case, the speaker gets no preview; he and his audience learn what the speaker's utterance is at the same time.

Mais c'est une fois l'énoncé produit et extériorisé que peut véritablement s'exercer l'intuition (évaluation de la qualité linguistique), qui va se dédoubler d'un contrôle d'adéquation avec la représentation mentale qui en est l'origine. Lors d'un processus d'écriture, cette évaluation de la production peut conduire à différentes étapes de révision, avec la production de nouvelles variantes et un dernier choix. Et lors de la traduction, ce sont les mêmes processus qui entrent en jeu, génération inconsciente de variantes concurrentes, choix conscient d'une variante, évaluation intuitive de sa qualité linguistique et contrôle de son

²⁶⁰ Un modèle qui repose sur la présence d'un processeur central, sorte de « fantôme dans la machine » que des psychologues comme Donald (2001) semblent déterminés à défendre avec une certaine virulence.

adéquation avec la représentation mentale qui est à son origine, mais à ceci s'ajoute un deuxième contrôle portant sur l'adéquation de la production linguistique en langue cible avec le matériau linguistique en langue source, lui-même à l'origine de la représentation mentale en question. Ainsi, par étapes, par essais et ajustements graduels, se met en place la traduction.

CONCLUSION

Si l'approche théorique de la traduction défendue ici est résolument linguistique, le cadre de la linguistique cognitive inscrit cette approche dans une démarche interdisciplinaire au sein des sciences cognitives ; à une époque de spécialisation croissante et accélérée, celles-ci, par les liens multiples qu'elles entretiennent entre elles, tendent en effet à lutter contre un destin ésotérique des disciplines. Et nous avons vu comment prendre en compte les travaux et les résultats de domaines de recherche connexes tels que par exemple la psychologie, la philosophie ou l'intelligence artificielle. Ensemble, ces disciplines concourent en effet à améliorer notre compréhension des relations entre langage et pensée, et de ce à quoi correspond l'activité de traduction. Parce qu'inter-articulées, les sciences cognitives, et en leur sein la linguistique cognitive, contribuent à produire une représentation du savoir toujours plus cohérente.

Dans le premier chapitre, nous sommes partis d'une conception cognitive de la langue comme basée sur l'usage, selon laquelle la traduction entraîne une mise en vis-à-vis de deux langues, un va-et-vient comparatif entre usage et système de part et d'autre, entre systèmes et entre usages des deux côtés, nous avons vu comment des instruments linguistiques, dans une perspective cognitive, permettent de détailler ces différentes mises en rapport : comment la TOE se prête, d'un point de vue strictement linguistique, à une comparaison fine et rapprochée, et comment la démarche typologique permet de comparer les langues de façon systématique à travers de grandes catégories. Mais le cognitif déborde la dimension strictement linguistique dès que l'on aborde la narration et le récit en tant qu'objet mental déterminant un a priori interprétatif du matériau linguistique au niveau des microstructures (enchaînements de procès). Dans le cas de l'interaction entre les types de procès et le marquage grammatical, nous avons vu comment ce mécanisme interprétatif peut conduire, dans une langue cible possédant un marquage grammatical aspecto-temporel plus détaillé que celui de la langue source peut conduire également (de façon non déterministe) à un accroissement du marquage lexical.

Considérant dans le deuxième chapitre le rapport entre pensée et langage, autour duquel s'articulent plusieurs questions importantes pour la traductologie²⁶¹, je présente une conception du langage comme faculté mentale non-autonome, au sein du fonctionnement d'une pensée qui le déborde et existe indépendamment de lui. Cette conception d'une pensée distincte du langage est défendue de façon convaincante aussi bien par Jackendoff que par Laplane, et c'est une position théorique aujourd'hui difficilement attaquable, sauf à recourir à des arguments tautologiques consistant à définir la pensée comme « ce qui peut être exprimé par le langage ». Les psychologues étudiant les bébés, comme les éthologues étudiant les animaux non-humains, ont montré des comportements intelligents pré-langagiers ou hors du langage que l'on peut difficilement nommer autrement que pensée. Chez les humains, Hofstadter & Sander (2011) décrivent ce en quoi notre univers conceptuel peut consister, un réseau de concepts plus ou moins durables et plus ou moins partagés ou privés, dont la grande majorité n'a pas d'étiquette linguistique. Quant à ce que peut être le fonctionnement de la pensée, il a souvent été représenté sous forme d'un quasi-langage nommé *mentalais*, une façon, comme le remarque Dennett, de déplacer simplement le problème du rapport pensée-langage au lieu de le résoudre. La notion de mentalais au sein d'une théorie computationnelle de l'esprit est justifiée lorsqu'on l'associe à un langage conçu comme un système de règles (la grammaire) manipulant des variables (le lexique) ; c'était un modèle dominant dans les années 1950-1970, à une époque où beaucoup de chercheurs envisageaient une formalisation du langage à brève échéance ; mais il s'est écoulé depuis un certain temps, et la formalisation en question ne semble pas près d'aboutir ; et ce modèle peut être remplacé par un autre modèle bien plus probant, de même que l'on peut dire que la métaphore du cerveau-ordinateur a fait long feu²⁶². Ce qui constitue le fonctionnement de la pensée indépendamment du langage est étudié par Kahneman, qui avec A. Tversky, décrit deux systèmes de la pensée, un système 1 inconscient, instantané et sans effort, et un système 2 conscient et laborieux, et que la plupart des gens répugnent à utiliser au-delà du strict nécessaire. En ceci, ils réconcilient intuition et raisonnement, corroborant les travaux de Damasio, qui avait montré le rôle des

²⁶¹ Ces questions ne sont pas traitées exhaustivement dans cette synthèse. La notion de déverbalisation, qui aurait par exemple mérité à elle-seule un chapitre supplémentaire, sera traitée dans un prochain ouvrage.

²⁶² Si je peux moi-même me permettre cette méta-métaphore.

émotions dans l'intuition, et le caractère indispensable de celle-ci dans le fonctionnement de l'intelligence. Jackendoff (2012 : 213) l'exprime ainsi :

It's logically and psychologically impossible to achieve the ideal of purely explicit rational thought. What we experience as rational thinking is necessarily supported by a foundation of intuitive judgement. We need intuition to tell us whether we're being rational!

Après avoir présenté cette conception de la pensée, je m'interroge sur le rapport entre pensée et langage, et je suis conduit à rejeter également les hypothèses du relativisme (la pensée n'est pas influencée de façon notable par le langage, si ce n'est dans la planification du langage²⁶³) et de l'universalisme (l'espace conceptuel d'un individu comprend des concepts culturels et des concepts personnels). Il en ressort que l'expression linguistique d'une pensée est distincte, à l'écart de cette pensée. Dès lors, l'écart que représente nécessairement la traduction n'est qu'un cas particulier du premier écart, compliqué par l'ajustement souhaité entre l'expression linguistique en langue cible et celle en langue source. Il résulte également de ces considérations que la notion d'*intraduisibilité* doit être abandonnée comme vide de sens, à moins de considérer que toute expérience humaine individuelle est elle-même intraduisible. Les métaphores conceptuelles sont un domaine particulièrement propice à l'étude du rapport pensée / langage tel que présenté ici, et leur prise en compte est une nécessité épistémologique, puisque ces métaphores omniprésentes informent en particulier notre réflexion sur le langage et sur la traduction.

Le chapitre trois se tourne à nouveau vers le langage, pour tenter de présenter ce que peut être une traductologie intégrant les réflexions qui précèdent. À partir du modèle des grammaires de construction sont présentés les phénomènes collocatifs et celui des idiomes, tous deux participant de la même notion d'*idiomaticité* que l'on retrouve au cœur des langues, et qui relève de principes d'économie cognitive. Les collocations ont longtemps été séparées des idiomes, représentants prototypiques de cette notion, et les idiomes eux-mêmes ont souvent été étudiés dans leur version prototypique d'expressions non-compositionnelles et sémantiquement opaques, telles que *kick the bucket*. La notion d'*idiomaticité* s'en est trouvée indument réduite, dans une démarche qui fait songer à ce que Andler

²⁶³ Cf. Slobin (1996).

(2016) nomme « l'effet réverbère »²⁶⁴. Mais dès lors que l'on admet que les différents phraséologismes procèdent d'un même fonctionnement du langage, on ne s'étonnera pas que la traduction puisse conduire au passage d'une catégorie à une autre, et que par exemple une collocation puisse traduire un idiomme, ou inversement.

Le quatrième et dernier chapitre présente mes perspectives de recherche avec, en tant que pratique fondamentale, la poursuite d'une réflexion linguistique contrastive cognitive s'appuyant sur l'utilisation de corpus, dans le but d'affiner davantage ma compréhension du langage et des langues. J'ai présenté ici l'ébauche d'une réflexion sur les formes verbales surcomposées, dont il ressort que ce phénomène rare et parfois considéré comme marginal permet d'interroger utilement le rapport entre lexique et grammaire et d'aborder, dans le cadre d'une grammaire de construction, la notion de prototypicité.

Sur les mêmes bases théoriques et l'utilisation de corpus, mais cette fois dans une démarche traductologique, j'ai entrepris d'étudier dans un premier temps les métaphores conceptuelles et leur traduction entre trois langues, afin de tenter de mettre en évidence des aspects de systématisme métaphorique relevant d'un fond commun et au contraire des aspects liés à une culture particulière. Dans les trois œuvres étudiées pour cette étude pilote, et avec des auteurs aussi différents que A.S. Byatt, G. Grass ou M. Yourcenar, et aussi bien dans l'emploi du concept de VIE comme domaine source ou domaine cible, on observe le même phénomène de créativité consistant en l'élaboration de métaphores nouvelles à partir de métaphores conceptuelles communes aux trois cultures, et qui sont conservées dans les traductions. Les premières observations sont intéressantes, mais il est nécessaire d'étendre l'étude à davantage de textes, ce qui sera fait sur un corpus comprenant quatre textes sources dans chacune des trois langues et leurs traductions dans les deux autres, et il est également nécessaire d'identifier systématiquement les métaphores les plus présentes dans chacun des textes. Ce premier volet cognitif de l'étude a pour contrepartie un volet phraséologique dans

²⁶⁴ Décivant le phénomène de la science institutionnalisée, Andler (*ibid.* : 376) écrit : « Dans tous ces exemples, la fixité des frontières est caractéristique de la science morte. Or la science est à tout moment de son développement au contact de terres inconnues, et exposée pour cette raison à un remaniement permanent. » Poursuivant sur la notion d'ouverture de la science, il remarque (*ibid.* : 380) que lorsque nous éclairons un phénomène à partir de notre savoir à un moment donné, « cette source n'est pas nécessairement placée en sorte d'éclairer pleinement le phénomène en question. » (D'où l'effet réverbère, par référence à une plaisanterie bien connue).

lequel il s'agira d'étudier la traduction des phraséologismes (plus particulièrement des idiomes et des collocations) sur le même corpus, ces deux volets permettant de donner une vision globale d'une approche cognitive de la traductologie.

Enfin, je prépare actuellement une monographie qui s'intitulera *Le sens de la langue*, et dans laquelle je souhaite rassembler mes réflexions sur la traduction en tant que processus et la traduction en tant que résultat. C'est pourquoi la dernière partie du chapitre 4 est consacrée aux études portant sur les processus de la traduction, en particulier les TAPs, avec leurs mérites et leurs limites. Il s'agit là de recherches qui me paraissent extrêmement prometteuses et qui, assurément, représentent une part importante de l'avenir de la traductologie, tout particulièrement autour des notions d'expertise et d'intuition.

RESUMES

Sont présentés ici les résumés des travaux figurant dans le recueil (articles, présentations d'ouvrage, comptes rendus et travaux lexicographiques) dans l'ordre où ils apparaissent dans ce recueil, selon une division en trois parties distinctes qui correspondent aux chapitres I à III de cette synthèse.

I Linguistique contrastive, corpus et traduction

[1] François, J. & Porth-Keromnes Y., 1994. « Les valeurs aspectuelles du prétérit allemand en discours narratif et leur traduction en français ». *Verbum* 1, 23-44.

Cet article inspiré en partie de mon travail de DEA pose les bases théoriques de beaucoup de mes travaux ultérieurs consacrés à la sémantique du temps et de l'aspect. En collaboration avec J. François, je m'appuie sur des travaux énonciativistes (Benveniste, Joly & O'Kelly, Culioli, Fuchs & Leonard) mais me réfère également, et plus centralement, aux travaux de Vendler (aspect lexical) et de Reichenbach (représentation des temps et aspects grammaticaux), examinant la façon dont dans un texte narratif le prétérit, temps prototypique du récit en allemand, est traduit en français. Ce temps aspectuellement indéterminé voit son indétermination levée en fonction de l'aspect lexical et d'éléments contextuels tels que par exemple des conjonctions de subordination, *als* (quand) imposant la perfectivité (ou aspect fermé) là où *wenn* (quand) impose l'imperfectivité. Il y est question d'emplois perfectifs de l'imparfait et d'aspect habituel, deux notions que j'ai par la suite rejetées pour les remplacer par une redéfinition de l'aspect ouvert (par rapport à un aspect indéterminé). Un modèle d'analyse/synthèse des prétérits selon un ensemble de catégories linguistiques est proposé pour expliciter les choix de traduction, mais outre la non-prédictibilité partielle du modèle, une réflexion semble nécessaire sur la possibilité de réduire les catégories employées, et plus précisément sur la pertinence de l'opposition discursive premier plan/arrière-plan. Finalement, cet article montre pour moi la difficulté de séparer le conceptuel du linguistique : lorsque l'on parle d'emploi perfectif de l'imparfait, je pense qu'il y a confusion des deux.

[2] François, J. & Keromnes, Yvon, 1995. « De la fidélité en matière de traduction littéraire : esquisse d'une méthode d'évaluation comparative ». In : *Lectures, Hommage à Geneviève Hily-Mane*, Presses Universitaires de Reims, 41-68.

Cet article exploite une partie du corpus mis en place pour mon travail de thèse. À nouveau en collaboration avec J. François, je propose une série d'opérations modélisant le passage d'un « pur contenu de pensée » à une mise en discours dans une langue L1 chez l'auteur, le chemin inverse parcouru par le lecteur-traducteur, puis la mise en discours de ce même contenu conceptuel dans une langue L2. Aujourd'hui, il me semble un peu naïf de postuler l'identité de ce contenu conceptuel entre auteur et traducteur. Il est question également de champs paraphrastiques en L1 et L2, et de « fidélité multifactorielle » (syntaxique, sémantique, lexicale, stylistique) évaluable à travers un modèle d'analyse prédicative puis discursive à partir d'un découpage propositionnel. Cette méthode se veut évaluative et comparative. La linguistique y sert d'instrument pour mieux faire ressortir les enjeux de différents choix de traduction.

[3] Keromnes, Y., 1996. « Textes narratifs et mise en relief ». *Le langage et l'homme* 31/4, 313-321.

Il s'agit ici d'étudier, dans un texte narratif littéraire, le rapport entre temporalité et marqueurs aspecto-temporels. J'y aborde la notion déjà évoquée de *mise en relief* (Weinrich), que je serais tenté aujourd'hui d'interpréter en terme de *gestalt* (figure / fond), et que je relie aux notions de *type de procès* et d'*aspect*. Dans un modèle prédictif de l'allemand à l'anglais et au français, on peut assez bien anticiper pour le français les choix de traduction explicitant un aspect ouvert (imparfait) ou fermé (passé simple), moins bien pour l'anglais, où l'indétermination initiale du prétérit allemand peut facilement être conservée. L'utilité de la notion de mise en relief, bien que non linguistique, est de permettre de repérer des traductions éventuellement déviantes, correspondant à une réécriture non nécessaire du texte. Mais dans la pratique, la notion d'arrière-plan paraît à la fois plus vaste et plus vague que ce qu'envisageait Weinrich, et demande à être redéfinie.

[4] Keromnes, Y., 1998. « Imparfait français et be + ing anglais dans les textes narratifs. Quelques réflexions sur la pertinence d'une approche aspectuelle ». *Orbis Linguarum* 9, 153-166.

Poursuivant sur les mêmes bases théoriques une réflexion engagée dans l'article précédent, celui-ci s'efforce de préciser à la fois ce qui différencie et ce qui réunit les emplois dans la narration de l'imparfait français et du prétérit *be+ing* anglais. Ce faisant, j'engage un débat théorique avec différentes approches, en particulier Berthonneau & Kleiber pour le français et Adamczewski pour l'anglais, qui refusent l'approche aspectuelle de ces morphèmes grammaticaux au profit d'une approche anaphorique, alors qu'après avoir montré des insuffisances dans les argumentations de ces chercheurs, je conclus sur la possibilité d'une compatibilité des deux approches. Au passage, je défends la notion d'invariant chère aux énonciativistes, à laquelle j'ai longtemps cru, mais dont je doute beaucoup aujourd'hui.

[5] Keromnes, Y., 1998. « Aspect et anaphore ». In : A. Borillo, C. Veters & M. Vuillaume (éds.), *Regards sur l'aspect, Cahiers Chronos* 2, Amsterdam : Rodopi, 1-19.

Dans le prolongement immédiat de l'article précédent, j'argumente dans cet article en faveur d'une explication de l'imparfait français et du prétérit *be+ing* anglais conciliant l'approche aspectuelle et l'approche anaphorique. Je commence par montrer que l'approche aspectuelle, dans les deux cas, n'a pas été réfutée de façon concluante, même si elle n'explique pas tout. Je propose ensuite l'idée que le lien explicatif anaphorique entre deux procès correspond à une localisation (abstraite) du premier dans le second analogue à la localisation référentielle opérée par l'aspect. Je traite au passage des problèmes méthodologiques de raisonnement sur des énoncés construits et interprétés hors contexte. J'évoque également la question du rôle de la morphologie (formes synthétiques vs. analytiques) dans la différence entre un imparfait « pittoresque » et un prétérit *be+ing* correspondant à un contenu sémantique très voisin.

[6] Keromnes, Y., 2005. « Equivalences paraphrastiques : une question de perspective ». In : J. Pauchard & F. Canon-Roger (éds.), *La traduction, questions d'équivalence, le sujet syntaxique*, Presses universitaires de Reims, 241-261.

Dans cet article, je défends l'idée que l'écart existe dès que l'on met deux langues en vis-à-vis, et qu'il est absurde d'attendre qu'une traduction ne manifeste aucun écart. Ou de voir dans les écarts constatés la preuve imparable d'une trahison. Partant des types de traduction chez Newmark, de l'emprunt à la paraphrase en passant par l'équivalence (de la traduction supposée la plus fidèle à la plus distante), je mets en cause cette idée que la traduction la plus fidèle serait faite d'emprunts (ne rien changer pour ne rien perdre), puisque l'on sait bien qu'un emprunt n'aura de toute façon pas la même valeur dans une langue cible, où il est plutôt l'occasion de malentendus. À cette conception d'une traduction-reproduction à l'identique toujours prise en défaut, j'oppose la notion d'équivalence paraphrastique, tension contradictoire entre nécessaire écart et *visée imitative* (C. Fuchs). L'élément de stabilité est donné au niveau de la représentation mentale, que j'articule avec les représentations linguistiques à l'aide du modèle des *frames & scenes* de Vannerem & Snell-Hornby (1986). J'ignorais à l'époque les travaux de Fillmore à l'origine de cette théorie. Je cite également J. Gagnepain, dont j'ai suivi les cours à Rennes, et dont la position (traduire, c'est dire autrement autre chose) m'a longtemps servi de repoussoir, avant que je finisse par me réconcilier avec cette idée. Une étude de corpus associant plusieurs versions d'un même texte dans deux langues, multipliant les possibilités d'écarts, s'avère fructueuse aussi bien pour les convergences révélées à travers les langues que pour les variations dues à des choix individuels dans une même langue.

[7] Keromnes, Y., 2005. « Du pareil à l'autre : réflexions sur un apport de la linguistique à la pratique de la traduction ». In : J. Peeters (éd.), *La traduction, de la théorie à la pratique et retour*, Presses universitaires de Rennes, 55-65.

Dans cet article, j'aborde la question de limites méthodologiques et théoriques éprouvées à l'issue de mon travail de thèse quant à l'usage de la linguistique pour expliquer les choix de traduction ; d'un point de vue théorique, je reste assez proche de la thèse (perspective énonciativiste, je parle d'énoncé source et d'énoncé cible), mais aussi d'une représentation conceptuelle mise en perspective par des représentations linguistiques, ce qui est déjà une approche cognitiviste. Et je parle (au premier degré) d'opposition entre *forme* et *fond* ou *esprit* et *lettre*.

Cet article est donc une réflexion épistémologique sur l'apport de la linguistique à la pratique de la traduction. J'y montre que la linguistique n'a pas la position d'autorité à laquelle elle prétend parfois pour juger de la justesse d'un choix de traduction : si tel était le cas, elle serait capable de prédire ces choix. J'argumente sur ce point à partir d'un travail de modélisation pour système expert que j'ai effectué. Il ressort que la linguistique s'avère incapable d'approcher la variété des choix de traduction effectivement faits dans différentes traductions publiées d'un même texte. Ainsi par exemple le nombre important – et relativement constant chez différents traducteurs – de traductions de formes verbales finies par des formes non-finies ou des formes non-verbales mériterait à lui seul une étude. Je plaide donc pour une linguistique « traducto-centriste », pour laquelle la traduction ne serait pas une simple mise en valeur de son pouvoir explicatif, mais un véritable objet de recherche, propre à surprendre : une théorie linguistique de la

traduction doit donc rester heuristique par rapport à elle-même. L'imprévisible variété des choix de traduction et la complexité des facteurs contextuels impliqués montrent aussi la nécessité de travailler sur des traductions attestées de textes entiers, plutôt que sur des exemples décontextualisés (en fait, sans le savoir, j'argumente en faveur d'une approche « corpus-driven »).

[8] Keromnes, Y., 2007. « Temporalité, narration et connexion – le cas du marqueur *and* ». In : A. Celle, S. Gresset & R. Huart (éds.), *Les connecteurs, jalons du discours*, Berne : Peter Lang, 95-116.

Cet article traite des mécanismes cognitifs et linguistiques impliqués dans la narration, plus précisément le rôle du connecteur *and* dans l'association de deux procès et dans le fonctionnement de la narration. J'y montre pourquoi on ne peut accepter une approche de la sémantique de ce connecteur en termes purement logiques (L. de Saussure, D. Sperber & D. Wilson) et translinguistiques. Pour moi, le *und* allemand, le *and* anglais et le *et* français possèdent chacun des spécificités sémantiques. Le modèle de la Pertinence, qui fait peu de cas du rôle des expressions linguistiques elles-mêmes, comme le modèle des Inférences Directionnelles (ID) de Moeschler, qui fait de *et* un connecteur spécialisé en narration et impliqué dans un système de règles strictes, doivent tous deux être écartés : l'interprétation d'une suite de procès comme progression narrative implique à la fois la macrostructure (le récit comme totalité) et la microstructure (les procès individuels) dans un double mouvement descendant et ascendant. L'interprétation narrative y est non pas contrainte, mais facilitée par des mécanismes cognitifs généraux tels que décrits par Lakoff & Johnson (*ontologisation* des concepts événementiels en particulier). Une étude de corpus fait apparaître d'une part que l'alternative syntaxique ne se situe pas entre coordination et juxtaposition (idée proposée dans toutes les études sans contexte), mais entre coordination et hypotaxe participiale. Enfin, cette étude de corpus met également en évidence un rôle macrostructurel du connecteur *and* comme signal de fin (de paragraphe, de partie, et de la nouvelle elle-même).

[9] Keromnes, Y., 2007. « Bases de données et traductions : aspects quantitatifs et qualitatifs ». In : G. Williams (éd.), *Actes des 4^{èmes} Journées de Linguistique de Corpus*, Université Bretagne Sud, 231-238 (Actes publiés en ligne : <http://www.licorn-research.fr/jlc4/acteJLC2005.pdf>)

Cet article est une réflexion méthodologique sur la base de données ayant servi pour ma thèse et qui reste un instrument atypique (le critère déterminant pour justifier son intérêt n'est pas sa taille) permettant d'observer la variabilité dans des traductions sur deux langues cibles à la fois d'un point de vue quantitatif et qualitatif. Il s'agit d'une réflexion à la fois théorique et pratique. On voit par exemple dans cette base de données que la traduction du *Plusquamperfekt* allemand en anglais donne lieu à une importante variabilité qualitative (nombre de choix de traduction possibles), mais que d'un point de vue quantitatif, on retrouve d'une part, majoritairement, un *pluperfect*, avec dans ce cas un très fort taux d'accord entre les traducteurs (ce qui met en évidence des contraintes linguistiques à l'œuvre) mais également un *simple past* correspondant à un pourcentage non négligeable de l'ensemble des choix (10%), alors que le taux d'accord pour ces choix est extrêmement faible (choix stylistiques). Cette

constatation permet de préciser les caractéristiques de l'arrière-plan : moins directement nécessaire à la progression narrative, il laisse dans un nombre de cas assez important la possibilité de ne pas marquer explicitement ce statut d'arrière-plan par une forme auxiliée.

[10] Keromnes, Y., 2013. « Le plus-que-parfait dans le récit, une étude trilingue ». In : W. De Mulder, J. Mortelmans & T. Mortelmans (éds.), *Marqueurs temporels et modaux en usage, Cahiers Chronos 26*, Amsterdam : Rodopi, 77-93.

Comme dans différents articles précédents, je traite ici de la sémantique des formes verbales à la fois en tant qu'éléments de systèmes Temps-Aspect-Mode et dans la narration, et de la façon dont nous conceptualisons des événements à travers elles, portant une attention particulière au rôle joué par la morphologie (opposant formes simples et formes auxiliées). Plus précisément, il s'agit ici du plus-que-parfait, un temps verbal assez peu étudié jusqu'ici, que ce soit dans ses variantes allemande, anglaise ou française. Une étude générale de ces trois variantes permet de postuler une catégorie translinguistique du plus-que-parfait, ce qu'une étude de corpus paraît confirmer, les trois variantes semblant jouer un rôle comparable dans les neuf textes étudiés. En revanche, le choix d'un plus-que-parfait en anglais ou en français pour traduire l'équivalent allemand ne semble contraint linguistiquement que dans une mesure sensiblement moindre à celle du prétérit (temps principal de la narration), ce qui correspond à son rôle de temps d'arrière-plan et au fait qu'il recouvre en partie une fonction pouvant être remplie par un temps narratif simple.

[11] Gaudy-Campbell, I. & Keromnes, Y., 2016. « Présentation ». In : I. Gaudy-Campbell & Y. Keromnes (éds.), *Variation, Invariant et plasticité langagière*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 9-15.

Ecrit en collaboration avec I. Gaudy-Campbell, ce texte est la présentation d'un second volume consacré à la notion de *variation*. J'avais contribué à un chapitre du premier volume, proposant, autour d'un concept particulier, une approche cognitive de cette notion. Le second volume se veut plus théorique, et la présentation resitue la notion de variation dans le cadre de la linguistique générale, expliquant les raisons historiques et épistémologiques ayant conduit à sa mise à l'écart, puis sa réintroduction avec la contribution des courants énonciativistes, cognitivistes et fonctionnalistes, ainsi que l'évolution technologique dans le domaine de la linguistique de corpus. Les contributions présentées ici abordent la variation en relation avec les notions de texte, d'usage, de norme et d'oralité.

[12] Keromnes, Y., 2016. « La comparaison de traductions et de 'textes parallèles' comme méthode heuristique en traductologie ». In : J. Albrecht & R. Métrich (éds.), *Manuel de traductologie*²⁶⁵, Berlin : de Gruyter, 99-117.

²⁶⁵ Le terme « manuel » dans le titre n'est pas à prendre dans le sens d' « ouvrage à vocation pédagogique », mais dans celui de « Handbuch » en allemand ou « manual » en anglais, désignant un ouvrage qui fait le point sur une question à un moment donné, et que l'on désire conserver « à portée de la main » pour le consulter régulièrement.

Ce texte de réflexion épistémologique constitue l'un des chapitres d'un ouvrage de référence dirigé par deux linguistes traductologues, J. Albrecht et R. Métrich. Chaque chapitre de cet ouvrage présente un aspect particulier de la traductologie. Celui-ci traite de la comparaison de traductions et présente un survol de l'évolution de cette pratique, qui possède un intérêt à la fois linguistique (contrastif) et traductologique, mais qui a été profondément transformée par le développement des études de corpus informatisés et de logiciels dédiés permettant d'explorer rapidement et systématiquement de grandes masses de textes. Malgré tout, il me semble que cette évolution ne fait pas disparaître l'intérêt d'études qualitatives sur des corpus de tailles réduites.

II La source, la cible, le langage et les langues

[13] Keromnes, Y., 2006. « Fidélité et traduction en sciences humaines : quand les bonnes intentions 'désaident' le texte ». *La Tribune Internationale des Langues Vivantes* 41, 35-42.

Dans cet article, je m'intéresse pour la première fois à la traduction des Œuvres Complètes de Freud (OCF) par l'équipe de A. Bourguignon puis J. Laplanche. C'est l'occasion de m'interroger sur la notion de *scientificité* appliquée aux sciences humaines dans différentes langues et cultures, appliquée en particulier à la psychanalyse, mais également à la linguistique ; cette réflexion s'appuie sur les positions développées par des épistémologues (K. Popper, M. Bunge). Cet article est également l'occasion de m'interroger sur le rapport entre théorie et pratique, les OCF constituant un cas d'école, puisqu'il s'agit d'une mise en pratique explicite dans la traduction d'une position théorique (celle de Berman, qui se trouve ainsi mise en porte-à-faux). Un examen minimal de différents textes de Freud fait apparaître un style qui varie selon l'occasion, et semble peu propice à la terminologisation extrême qu'on lui a fait subir. Par ailleurs, à moins de considérer ce style comme paramètre secondaire, le fait de produire un texte beaucoup moins lisible que l'original paraît difficilement défendable.

[14] Keromnes, Y., 2007. « De la source à la cible : la fidélité... aux principes ou l'art du compromis ? ». In : N. d'Amelio (éd.), *Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour une redéfinition des concepts de source et de cible*, Mons : CIPA, 177-187.

Cet article pose à nouveau la question du rapport entre les disciplines, plus précisément entre la connaissance de la langue à traduire (celle du philologue, pour simplifier), et la connaissance du domaine disciplinaire dans lequel s'inscrit un texte à traduire (celle du spécialiste, toujours pour simplifier). Si l'activité du traducteur le contraint à effectuer en permanence des choix, certains théoriciens pensent que ces choix peuvent en partie être déterminés a priori, souvent en fonction de préoccupations éthiques. C'est le cas de Schleiermacher au 19^e siècle, et aussi celui de Berman, qui sous prétexte de conserver « une bonne partie de la 'lourdeur' que le texte a en allemand » me semble conforter les préjugés d'un lecteur non-germanophone en fabricant un texte aux caractéristiques très différentes du texte de départ (et moins facile à lire). Les positions a priori s'avèrent en fait incapables de préjuger des choix devant être faits par le traducteur. Que ce soit à propos du mot *Trieb* (pour lequel l'argument d'autorité de Laplanche et Pontalis tombe à plat) ou du mot *Angst*, il paraît aussi vain de

vouloir décider par avance d'une traduction que de préjuger de ce que la langue entérinera à terme.

[15] Keromnes, Y., 2008. « Der fremde Freund : Anglizismen in der deutschen und französischen Sprache ». In : D. Baudot & M. Kauffer (éds.), *Wort und Text : lexikologische und textsyntaktische Studien im Deutschen und Französischen, Festschrift für René Métrich zum 60. Geburtstag*, Tübingen : Stauffenburg Verlag, 147-155.

L'ami étranger dont il est question dans le titre de cet article est l'anglicisme, objet de phantasmes de déclin et de perte d'identité en Allemagne comme en France. Il s'agit de jeter un regard sur ce phénomène d'emprunt dans les deux pays, du point de vue de la linguistique et de la traduction. La linguistique fait apparaître l'emprunt comme un phénomène extrêmement complexe s'inscrivant dans celui plus large de la néologie, elle-même un phénomène propre à toutes les langues et qui assure leur évolution. Mais ce qui est propre à l'emprunt est que sa signification, à côté de sa forme et de sa désignation, y joue un rôle parfois négligeable. Du côté de la traduction, l'emprunt peut paraître la meilleure solution à des « sourciers » persuadés au fond que la traduction est impossible. Quoi qu'il en soit, le phénomène de l'emprunt, prototypiquement représenté par les anglicismes en allemand comme en français, semble très surévalué dans le discours dont il fait l'objet dans la sphère publique, dans son ampleur et ses dangers supposés, et un regard impartial ne le révèle pas comme mettant en péril l'une ou l'autre langue d'accueil.

[16] Traduction en français de l'article précédent.

[17] Keromnes, Y., 2009. « Métamorphoses et métaphores en traduction ». In : N. d'Amelio (éd.), *La forme comme paradigme du traduire*, Mons : CIPA, 241-258.

Dans cet article, où il est question de *Gestalt* et de psychologie cognitive, je m'attaque à l'épineuse question de la traduction de la forme, dont le concept de *déverbalisation* semble faire bon marché. Paradoxalement, deux théories linguistiques ennemies, le relativisme linguistique et l'universalisme, s'accordent pour mettre de côté cette question de la forme, le premier parce qu'elle est dite « intraduisible », le second parce qu'elle est jugée non pertinente. Et pourtant, la forme est bien un paramètre à intégrer dans l'opération de traduction. La façon dont il l'est est ici étudiée à travers la couverture d'un roman d'Annie Ernaux, *Passion Simple*, en allemand et en anglais, et la façon dont les choix de titres et de couvertures donnent à entendre et voir, selon des perspectives différentes, des aspects d'une même œuvre appréhendée comme un tout.

[18] Keromnes, Y., 2009. « Représentation et traduction : le réalisme en question ». *Revue SEPTET 2, Des mots aux actes : traduction et philosophie du langage*, 207-229.

Dans cet article, il est fait appel à différentes disciplines proposant des réflexions convergentes sur les questions suivantes : comment connaître, comment écrire, comment traduire. Si la philosophie n'a pas vocation à parler seule de la

traduction, elle peut contribuer utilement au dialogue entre les disciplines. En particulier à travers la notion d'interdépendance, dans la philosophie (du langage, de l'esprit, éthique également) et dans son rapport aux (neuro)sciences comme à la littérature, il est fait ici appel aux réflexions d'un philosophe des sciences (J. Bouveresse) et à celles d'un écrivain-philosophe (I. Murdoch). Indépendamment du langage, la pensée est déjà présente dans la perception visuelle. Elle nous donne une connaissance... qui peut évidemment être illusoire. Le romancier, comme le philosophe et le scientifique, essaient de dissiper l'illusion. C'est par la pensée visuelle également que se trouve mis à mal le modèle d'une pensée-langage universelle, de sorte que la traduction est nécessairement aussi une re-présentation de représentations non-exclusivement linguistiques. Le chemin montré par ces penseurs est ardu, mais la connaissance et la compréhension progressent, ne serait-ce qu'en ce qui concerne nos limites.

[19] Keromnes, Y., 2010. « Traduction professionnelle et enseignement de la traduction en France ». Article en ligne <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/textesenligne/textesenlignecadreprincipal.html>

J'avais dans un premier temps écarté cet article du recueil de travaux parce que son principal propos (comment mieux enseigner la traduction) me semblait loin des thèmes abordés dans les articles de recherche, mais l'intérêt que lui ont accordé certains membres de l'ATLF et la discussion qu'il a apparemment suscitée m'ont convaincu que sa portée dépassait ce propos : tout en décrivant l'état de l'institution universitaire sous cet aspect, j'y aborde différents thèmes qui me sont chers : en premier lieu peut-être les dimensions axiologique et idéologique souvent implicites qui conduisent à placer la traduction littéraire au sommet d'une hiérarchie des types de traduction ; je traite également du rapport entre le langage et les langues, la complexité cachée du premier, celle plus grande encore de la traduction, l'attitude « sourcière » de la traduction universitaire, et « cibliste » de la traduction professionnelle ; je parle enfin de la nécessité de proposer des critères explicites dans l'enseignement de la traduction, et je plaide pour une convergence des deux approches, 'professionnelle' et 'académique', sur une base linguistique.

[20] Boisseau, M., Chauvin, C., Delesse, C. & Keromnes, Y., 2016. « Présentation ». In : M. Boisseau *et al.* (éds), *Linguistique et traductologie : les enjeux d'une relation complexe*, Arras : Presses Universitaires d'Artois, 7-17.

Cette présentation écrite à quatre est l'occasion de faire un point théorique sur l'état des relations entre d'une part la linguistique en tant que discipline et d'autre part la traductologie, champ de réflexion dont le statut disciplinaire reste problématique. La complexité de la relation entre ces deux domaines qui se superposent partiellement est due aujourd'hui en partie au fait qu'ils sont également affectés par l'évolution des connaissances dans le champ des sciences cognitives comme par le développement de corpus informatisés ; des bouleversements épistémologiques qui s'ensuivent dans chacun des domaines découle la nécessité de redéfinir leur relation.

[21] Keromnes, Y., 2016. « Where linguistics meets translation theory – a mootable point ». In : M. Boisseau *el al.* (éds.), *Linguistique et traductologie : les enjeux d'une relation complexe*, Arras : Presses Universitaires d'Artois, 39-53.

Cet article fait suite à une communication présentée lors d'un colloque international que j'ai co-organisé à Nancy en 2013 avec les autres éditeurs de ce volume. Je m'y efforce de faire le point sur un débat qui perdure entre linguistique et théorie de la traduction, écartant à la fois les approches englobantes (généralement du côté de la linguistique) tendant à absorber totalement l'autre discipline dans leur champ d'étude, et les approches séparatistes (généralement du côté de la théorie de la traduction) rejetant la pertinence de l'autre discipline dans leur propre champ. Plutôt que de suivre une démarche de « théorie théoricienne » purement spéculative, démarche fréquente dans les travaux consacrés à la traduction, je m'efforce d'articuler le débat autour de théories et d'exemples particuliers, tout en tirant des observations générales. Ainsi, sur la question du statut scientifique de la linguistique, les deux approches les plus fréquentes, celle du formalisme comme celle de l'empirisme, sont directement pertinentes pour la traduction (pour la première : pourra-t-on un jour implémenter véritablement un modèle de formalisation du langage en traduction automatique ? Et pour la seconde, à partir de combien de langues différentes dispose-t-on d'une base suffisante pour comprendre le langage ?). Au terme de cette confrontation théorique, je propose l'idée relativement optimiste que l'*intraduisible* n'existe pas. Dans une deuxième partie, j'examine des théories issues de la pratique, celle de la traduction des œuvres de Freud en anglais et en français. Et qui s'affrontent en faisant appel à la fois à des conceptions pré-théoriques des langues et du langage, à des théories linguistiques et à des théories de la traduction. Enfin, dans une troisième partie, différentes traductions d'un court texte de Freud en anglais et en français sont comparées. Cette étude fait ressortir d'une part le recours indispensable à des outils linguistiques (au sens large) pour réfléchir concrètement à la pratique de la traduction, en même temps qu'elle montre les limites d'une théorie qui prescrirait comment traduire.

[22] Keromnes, Y., 2013. « Les métaphores – et leur traduction – dans la vie quotidienne ». *Revue SEPTET 5, La rhétorique à l'épreuve de la traduction*, 68-87.

Cet article est l'occasion de tester un modèle théorique de la relation entre pensée et langage : la théorie des métaphores conceptuelles (Lakoff & Johnson, 1980), selon laquelle une grande partie de notre pensée est métaphorique, et de cette pensée découlent des familles d'expressions métaphoriques qui font partie de la langue de tous les jours, et auxquelles nous ne prêtons plus attention. Dans la traduction de cet ouvrage en allemand et en français, j'observe ce qu'il advient des métaphores conceptuelles ainsi que des expressions linguistiques qui en découlent. L'idiomaticité de celles-ci est un critère probant de la présence des mêmes métaphores dans la culture cible. Cette étude est en même temps l'occasion de comparer non seulement l'allemand et le français à l'anglais du point de vue de ces métaphores, mais également deux pratiques de la traduction sensiblement différentes, une pratique universitaire « sourcière » (pour le français) et une pratique professionnelle « cibliste » pour l'allemand (ce en quoi les options théoriques, explicites ou non, des traducteurs, peuvent influencer sur la réception

d'une théorie). Enfin, ces traductions posent à nouveau la question du rapport entre compétences linguistiques et compétences disciplinaires, puisque ni dans un cas ni dans l'autre il n'a été fait appel à des spécialistes de linguistique cognitive pour contribuer à ces traductions (mais il faut bien reconnaître qu'à l'époque, ces spécialistes n'étaient pas très nombreux dans les pays concernés). Au terme de cette étude, on peut dire que la théorie de Lakoff & Johnson n'est pas falsifiée (au sens poppérien du terme), les métaphores présentées dans leur ouvrage sont très largement traduisibles. On voit cependant aussi pointer les différences culturelles, de sorte qu'une même métaphore conceptuelle dans différentes cultures n'a pas nécessairement la même prégnance et ne donne donc pas toujours naissance à des expressions idiomatiques équivalentes.

[23] Keromnes, Y., 2014. « Variations métaphoriques autour du concept de vie : de l'universel et du particulier ». In : D. Lebaud & C. Paulin (éds.), *Variation, ajustement, interprétation*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, 149-162.

Cet article est issu d'une communication présentée à un colloque du Réseau des Linguistes du Grand-Est sur le thème de la *variation*. Je commence par présenter ce phénomène dans sa dimension linguistique comme cas particulier d'un phénomène général propre au vivant, « tant sur un plan biologique que culturel ». Il ne s'agit pas de « biologiser » la linguistique, mais de dépasser le clivage *nature / culture*. J'évoque d'ailleurs le parallèle entre *gènes* et *mèmes* (Dawkins, 2006), mais je rejette dans cet article la notion de *réductionnisme*, terme par rapport auquel j'aurais moins de scrupules aujourd'hui. Le thème de la variation est l'occasion pour moi de réfléchir, dans une perspective contrastive (allemand, anglais, français) au rapport entre cognition et langage : il s'agit de comparer dans les trois langues les métaphores conceptuelles ayant pour cible le concept de VIE, à partir d'exemples récoltés sur internet. Cette étude me permet de rejeter deux positions théoriques, l'une qui envisage une variation cognitive directement corrélée à la variation linguistique, l'autre qui considère que derrière la variation linguistique, on trouve une même cognition universelle. Pour ce qui concerne les métaphores conceptuelles, la variation existe déjà antérieurement à l'expression linguistique, puisque d'une part un concept cible, pour peu qu'il présente une certaine richesse d'aspects (c'est le cas pour la VIE), sera régulièrement (et partiellement) structuré par différents concepts sources (d'orientation spatiale, de contenant, de trajet), alors qu'un même concept source (VOYAGE) pourra structurer différents concepts (VIE, AMOUR...). Ce que l'on observe dans les exemples rassemblés, c'est dans les trois langues une étonnante productivité d'une matrice métaphorique ayant pour cible VIE, et dont l'ancrage culturel se révèle au fait que ces métaphores sont très fréquemment des titres de romans, de films ou de chansons. Mais inversement, en dépit de la très grande variété des expressions observées, ces métaphores s'avèrent très largement similaires ou comparables dans les trois langues.

[24] Keromnes, Y., 2001. « Compte-rendu : S. Engelberg, 2000, *Verben, Ereignisse und das Lexikon* ». *Nouveaux Cahiers d'Allemand* 19/3, 501-509.

Ce premier compte-rendu a été pour moi l'occasion d'explorer et de présenter une théorie complexe sur une question d'intérêt fondamental pour la linguistique

cognitive encore aujourd'hui (cf. par ex. François 2016, dans *Langages* 201), le rapport entre langage et conceptualisation, et plus précisément entre verbe et événement, qui est ici traité dans une optique interdisciplinaire (linguiste, l'auteur fait appel à des travaux de philosophes et de psychologues).

[25] Keromnes, Y., 2002. « Compte-rendu : C. Habel / C. v. Stutterheim (éds.), 2000, *Räumliche Konzepte und sprachliche Strukturen* ». *Nouveaux Cahiers d'Allemand* 20/3, 357-361.

Cet ouvrage collectif résulte de travaux de recherche d'une équipe interdisciplinaire. L'objet de recherche est le rapport entre la perception de l'espace, sa conceptualisation et sa verbalisation. Ce rapport est étudié dans les deux sens, de la conceptualisation à la verbalisation, et du langage à la conceptualisation. Est par exemple mis en évidence un lien entre une opposition entre usage de prépositions ou d'adverbes directionnels et la proximité ou l'éloignement par rapport à une orientation horizontale ou verticale, qui ont une saillance cognitive particulière. Ce rapport langage-conceptualisation est étudié chez certains auteurs de façon contrastive (anglais / allemand) mettant en évidence des tendances distinctes selon les langues, mais la variabilité intralinguistique comparable à la variabilité extralinguistique des représentations spatiales semble contredire l'hypothèse de Sapir & Whorf sur l'incommensurabilité des langues.

[26] Keromnes, Y., 2002. « Compte-rendu : V. Kaliuscenko, 2000, *Typologie denominaler Verben* ». *Nouveaux Cahiers d'Allemand* 20/3, 361-363.

Cette réflexion lexicologique (il s'agit de dérivation) porte sur une question qui continue à m'intéresser : celle du rapport entre nom et verbe, et ce dans une perspective contrastive large, qui est toujours enrichissante ; à côté de l'allemand, j'y mets à profit mes quelques connaissances sur le russe et le mandarin, ainsi que ma connaissance de la question des types de procès. L'ouvrage porte sur un « corpus » d'une cinquantaine de langues (en fait, des dictionnaires, mais il s'agit d'un gros travail de typologie), et a pour objet de s'interroger sur l'existence d'universaux, une question qui a aussi beaucoup travaillé la linguistique énonciative. Ce travail conduit également à s'interroger sur la question de la représentativité des lexèmes en termes d'usage et de fréquence, qui est une question cruciale aujourd'hui en linguistique de corpus (en particulier pour ce qui est du traitement des hapax). D'un point de vue épistémologique, on peut regretter l'absence d'une étude sur les divergences de dictionnaires, et la prise en compte de la représentation d'une langue donnée (d'un lexique donné) dans un *dictionnaire bilingue* qui impose probablement une déformation en fonction de la langue mise en vis-à-vis.

[27] Keromnes, Y., 2007. « Compte-rendu : S. Levinson, 2003, *Space in Language and Cognition* ». *CERCLES Revue pluridisciplinaire du monde anglophone*, < <http://www.cercles.com/review/LM.html> >

L'ouvrage de S. Levinson touche à une question fondamentale pour moi, celle du rapport entre pensée et langage. Et l'approche qui en est proposée, celle d'un relativisme modéré tentant de démontrer un effet « whorfien » dans les

observations effectuées, s'est révélée très propice à alimenter mes réflexions personnelles sur la question. Ce compte-rendu a été l'occasion pour moi de découvrir un travail de recherche de grande ampleur en linguistique cognitive. Cette étude de la diversité linguistique, ouvrage théorique résultant d'un travail de « linguistique de terrain » important, mené par une équipe sur plusieurs années, s'est avérée extrêmement enrichissante pour moi, tant d'un point de vue purement informationnel (en particulier sur les langues et cultures *Tzeltal* - Maya - et *Guugu Yimithirr* - Australie) que d'un point de vue épistémologique et méthodologique, grâce aux protocoles expérimentaux et discussions de résultats très circonstanciés. J'ai beaucoup apprécié l'approche résolument interdisciplinaire, ajoutant à la linguistique des considérations philosophiques (Platon, Aristote, Kant), anthropologiques (Sperber) et biologiques (Dawkins), qui m'a permis de mettre à profit les connaissances que je possède dans ces différents domaines. Et même si je n'ai pas trouvé entièrement convaincante l'argumentation de l'auteur, cet ouvrage est d'une très grande qualité et cette rencontre a été pour moi tout à fait fructueuse.

III Vers une traductologie cognitive et phraséologique

[28] Keromnes, Y., 2013. « Expressivité et économie des expressions idiomatiques : éléments pour une étude contrastive ». In : C. Chauvin & M. Kauffer (éds.), *Écart et expressivité : la fonction expressive*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, 85-95.

Cet article fait suite à une communication présentée en 2008 à un colloque du Réseau des Linguistes du Grand-Est sur le thème de l'expressivité. C'est dans une approche cognitiviste que je revisite ici cette notion, montrant que contrairement à ce que propose le modèle de Jakobson, cette notion complexe ne se laisse pas réduire à une unique fonction. Il existe en revanche une expressivité intrinsèque dans des expressions idiomatiques (dont j'adopte ici une approche assez réductrice) touchant à la mort en allemand, en anglais et en français, qui participent des métaphores conceptuelles de Lakoff et Johnson, mais aussi de l'intégration conceptuelle de Fauconnier et Turner. Ces expressions idiomatiques dans les trois langues semblent bien relever d'un même mécanisme (elles ne sont donc pas intraduisibles), qui de façon euphémistique, ne sont pas dans le cas présent des outils de compréhension, mais utilisant la propriété des métaphores conceptuelles de cacher autant qu'elles révèlent, donnent à penser « à côté ».

[29] Gaudy-Campbell, I. & Keromnes, Y., 2013. « As it were : de l'affichage réel/irréel au métalangage et au figement ». *Travaux du CerLiCO* 25/1, 303-321.

En collaboration avec Isabelle Gaudy-Campbell, je me suis intéressé à l'expression « as it were » en anglais, que j'analyserais aujourd'hui comme une construction, sur le modèle de *let alone* (Fillmore *el al.*, 1988) ; personnellement, j'ai traité de la perspective cognitive sur cette expression qui présente des caractéristiques de *figement* et d'*idiomaticité*, et qui possède une fonction pragmatique de précaution oratoire (*hedge*). Pour cette étude, je me suis occupé de l'exploitation du BNC, des recherches historiques (OED : *as* ayant valeur de *as if*, Brinton pour l'évolution de l'expression), faisant appel également à la grammaire de corpus de Quirk *el al.* (1985), et reliant l'article de Lakoff (1973) sur les *hedges* en tant que modificateurs sémantiques, basé sur la logique floue de Zadeh,

aux travaux de Fauconnier et Turner (2002) qui permettent d'expliquer le fonctionnement pragmatique de cette expression par l'*intégration conceptuelle* (*blending*).

[30] Keromnes, Y., 2013. « Astérix en traduction : les enjeux du figement ». *Pratiques* 159/160, *Le figement en débat*, 147-163.

Dans ce numéro de revue consacré à la notion de *figement*, je propose une approche cognitive des phraséologismes et de leur traduction, à partir d'un corpus de 5 albums d'Astérix traduits en allemand et en anglais ; je plaide pour une définition large (« maximaliste ») de la notion d'*idiomaticité* incorporant celle de *figement* en tant que phénomène scalaire : je m'efforce de montrer que les définitions restrictives de notions telles que celle d'*expression idiomatique* ou de *collocation* ne sont pas basées sur des considérations théoriques entièrement défendables, et qu'elles faussent l'étude de ces phénomènes en les isolant. C'est en étendant les définitions de ces phénomènes que l'on peut voir comment on passe insensiblement de l'un à l'autre, et comment l'un peut très bien être traduit par l'autre. Ces réflexions terminologiques permettent de rejeter l'approche du figement comme phénomène entropique, pour le voir au contraire comme indissociable de la vie des langues, et donc lié également à la créativité linguistique.

[31] Keromnes, Y., à par. « Idiomaticisch UND kreativ? Comics in der Übersetzung ». In : M. Kauffer & Y. Keromnes (éds.), *Approches théoriques et empiriques en phraséologie*, Tübingen : Stauffenburg Verlag.

Prolongeant ma réflexion sur la traduction de phraséologismes dans des bandes-dessinées, je me penche cette fois sur un corpus de 10 albums d'Astérix et de 10 albums de Tintin, avec comme précédemment leurs traductions en allemand et en anglais. Il s'agit donc d'une double comparaison, intralinguistique et extralinguistique, ayant pour but à la fois de mieux cerner ce qui fait la spécificité de la langue dans chacune des séries d'albums et ce qu'il advient de l'*idiomaticité* dans les deux séries, qui représentent d'immenses succès internationaux. Au premier abord, il semble que l'usage d'une langue idiomatique dans Astérix soit à la fois plus systématique (utilisation de clichés et stéréotypes) et détournée par ironie (*défigement*), alors qu'elle est plus idiosyncratique dans Tintin (les insultes du Capitaine Haddock, les répliques des Dupont et Dupond). La réalité est évidemment plus complexe, et les deux séries, plus semblables qu'il n'y paraît, montrent le lien paradoxal entre *idiomaticité* et créativité. L'examen des traductions montre que non seulement l'*idiomaticité* peut être traduite, mais qu'elle constitue probablement un élément essentiel du succès de ces albums en traduction.

[32] Traduction en français de l'article précédent.

[33] Keromnes, Y., 2013. « Microstructure *Et puis quoi encore* ». *Nouveaux Cahiers d'Allemand* 31/2, 141-149.

Ce travail, comme le suivant, s'inscrit dans un projet de lexicographie bilingue allemand-français, la rédaction d'un dictionnaire des actes de langage stéréotypés (ALS) dans chacune des deux langues et de leurs traductions dans l'autre langue.

Les entrées rédigées sont présentées dans la revue des Nouveaux Cahiers d'Allemand, mais commenceront prochainement à être mises en ligne. Ce travail de lexicographie s'appuie essentiellement sur l'exploitation, à l'aide de WordSmith, d'un corpus créé par notre groupe de recherche au sein de l'ATILF, et qui représente un ensemble de plus de 500 bi-textes, pour la plupart des romans écrits dans l'une des deux langues et leur traduction dans l'autre. L'étude de *Et puis quoi encore* m'a permis, en m'aidant de Frantext, de proposer une hypothèse sur l'origine de l'expression par conventionnalisation d'un usage rhétorique de la question.

[34] Keromnes, Y., 2016. « Microstructure *Denkste* ». Nouveaux Cahiers d'Allemand 34/3, 229-238.

Un point particulièrement intéressant dans l'étude de *Denkste* (littéralement *penses-tu*, mais qui se traduit parfois par un autre ALS, *tu parles*) est la clitisation du pronom personnel entérinée par l'orthographe pour former un mot faisant aujourd'hui partie de la langue courante. Le recours au corpus de référence allemand DeReKo m'a permis de mettre en évidence des emplois nominaux (klarer Fall von *Denkste* : un cas manifeste de déni de la réalité). Ici encore, la phraséologie lexicographique permet de mettre en évidence des mécanismes de l'évolution de la langue, un figement énonciatif pouvant conduire à un enrichissement du lexique.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages du corpus

- Byatt, Antonia S., 1990. *Possession*, London : Randomhouse.
- Chevalier, Jean-Louis, 1993. *Possession*, Paris : Flammarion.
- Walz, Melanie, 1993. *Besessen-Roman*, Frankfurt / Main : Suhrkamp.
- Grass, Günter, 1959. *Die Blechtrommel*, Hamburg : Luchterhand.
- Amsler, Jean, 1961. *Le tambour*, Paris : Seuil.
- Mitchell, Breon, 2009. *The Tin Drum*, Boston / New York : Houghton Mifflin Harcourt.
- Kafka, Franz, 1983 (1915). « Die Verwandlung ». In : *Das Urteil*, Hamburg : Fischer.
- Traductions anglaises :
- Corngold, Stanley, 1972. *The Metamorphosis, a Norton critical edition*, New York, London : Norton.
- Muir, Willa & Muir, Edwin, 1949. *Kafka, The Complete Short Stories*, London : Minerva.
- Pasley, Malcom, 1992. *The Transformation and Other Stories*, London : Penguin.
- Underwood, J.A., 1981. *Franz Kafka Stories 1904-1924*, London : Cardinal.
- Traductions françaises :
- David, Claude, 1989. *La métamorphose et autres récits*, Paris : Gallimard.
- Lortholary, Bernard, 1988. *La métamorphose, Description d'un combat*, Paris : Flammarion.
- Vergne-Cain, Brigitte & Rudent, Gérard, 1988, *La métamorphose*, Paris : le Livre de Poche.
- Vialatte, Alexandre, 1955. *La métamorphose*, Paris : Gallimard.
- Lakoff, George & Johnson, Mark, 1980. *Metaphors We Live By*, Chicago : University of Chicago Press.
- de Fornel, Michel & Lecercle, Jean-Jacques, 1985. *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris : Minuit.
- Hildenbrand, Astrid, 1997. *Leben in Metaphern – Konstruktion und Gebrauch von Sprachbildern*, Heidelberg : Carl-Auer.
- Yourcenar, Marguerite, 1951. *Les mémoires d'Hadrien*, Paris : Plon.
- traduction anglaise : Frick, Grace, 1955. *Memoirs of Hadrian*, London : Penguin.
- traduction allemande : Jaffé, Fritz, 1953, *Ich zähmte die Wölfin – Die Erinnerungen des Kaisers Hadrian*, München : DTV.

Littérature secondaire

- Albrecht, Jörn & Métrich, René (éds), 2016. *Manuel de traductologie*, Berlin : de Gruyter.
- Altounian, Janine, 2003. *L'écriture de Freud : traversée traumatique et traduction*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Alves, Fabio (éd.), 2003. *Triangulating Translation, Perspectives in process oriented research*, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins.
- Andler, Daniel (éd.), 1992. *Introduction aux sciences cognitives*, Paris : Gallimard.
- Andler, Daniel, 2016. *La silhouette de l'humain – Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris : Gallimard.
- Anscombe, Jean-Claude & Mejri, Salah (éds.), 2011. *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris : Honoré Champion.
- Apotheloz, Denis, 2009. « La quasi-synonymie du passé composé et du passé surcomposé dit 'régional' ». *Pratiques* 141/142, 98-120.
- Aston, Guy & Burnard, Lou, 1998. *The BNC Handbook – Exploring the British National Corpus with SARA*, Edinburgh : Edinburgh University Press.
- Ayres-Bennett, Wendy & Carruthers, Janice, 1992. « 'Une regrettable et fort disgracieuse faute de français' ? : the description and analysis of the French surcomposés from 1530 to the present day ». *Transactions of the Philological Society* 90/2, 219-257.
- Baker, Mona, 1993. « Corpus Linguistics and Translation Studies – Implications and Applications ». In : Mona Baker, Gill Francis & Elena Tognini-Bonelli (éds.), *Texts and Technology : In Honour of John Sinclair*, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins, 233-250.
- Baker, Mona, 1995. « Corpora in Translation Studies : An Overview and Some Suggestions for Future Research ». *Target* 7/2, 223-243.
- Baker, Mona, 2000. « Towards a Methodology for Investigating the Style of a Literary Translator ». *Target* 12/2, 241-266.
- Baker, Mona, 2004. « A corpus-based view of similarity and difference in translation ». *International Journal of Corpus Linguistics* 9/2, 167-193.
- Bardière, Yves, 2016. « L'analyse linguistique au service de la traduction en anglais de l'imparfait narratif français ». In : Maryvonne Boisseau,

- Catherine Chauvin, Catherine Delesse & Yvon Keromnes (éds.), *Linguistique et traductologie : les enjeux d'une relation complexe*, Arras : Presses Universitaires d'Artois, 127-141.
- Barlow, Michael & Kemmer, Suzanne (éds.), 2000. *Usage-Based Models of Language*, Stanford : CSLI.
- Bauer, Laurie & Trudgill, Peter (éds.), 1998. *Language Myths*, London : Penguin.
- Bencini, Giulia M. L. & Goldberg, Adele C., 2000. « The Contribution of Argument Structure Constructions to Sentence Meaning ». *Journal of Memory and Language* 43, 640-651.
- Benveniste, Emile, 1966. *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- Berman, Antoine, 1984. *L'épreuve de l'étranger*, Paris : Gallimard.
- Berman, Antoine, 1989. *Traduire Freud, Cinquièmes assises de la traduction littéraire* (Intervention à la table ronde), Arles : Actes Sud, 112-151.
- Bernardini, Silvia, 2001. « Think-Aloud Protocols in Translation Research ». *Target* 13/2, 241-263.
- Berthonneau, Anne-Marie & Kleiber, Georges, 1993. « Pour une nouvelle approche de l'imparfait : l'imparfait, un temps anaphorique méronomique ». *Langages* 112, 55-73.
- Berthonneau, Anne-Marie & Kleiber, George, 1994. « Imparfait et politesse : rupture ou cohésion ? ». *Travaux linguistiques* 29, 59-92.
- Berthonneau, Anne-Marie & Kleiber, George, 1998. « Imparfait, anaphores et inférences ». In : Andrée Borillo, Carl Vetters & Marcel Vuillaume (éds.), *Variations sur la référence verbale*, Cahiers Chronos 3, Amsterdam : Rodopi, 35-66.
- Berthonneau, Anne-Marie & Kleiber, George, 1999. « Pour une réanalyse de l'imparfait de rupture dans le cadre de l'hypothèse anaphorique méronomique ». *Cahiers de praxématique* 32, 119-116.
- Berthoz, Alain, 2004. « Esquisse d'une théorie de l'empathie ». In : Alain Berthoz & Gérard Jorland (éds.), *L'empathie*, Paris : Odile Jacob, 261-275.
- Blanche-Benveniste, Claire, 2010. *Approches de la langue parlée en français*, Paris : Ophrys.
- Boas, Hans C. (éd.), 2010. *Contrastive Studies in Construction Grammar*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Bolinger, Dwight, 1977. *Meaning and Form*, London & New York : Longman.

- Boudon, Raymond, 1986. *L'idéologie, ou l'origine des idées reçues*, Paris : Fayard.
- Boulle, Jacques, 1988. « La théorie du volcan ». In : Marie-Line Groussier (éd.), *Actes de la table ronde 'Pourquoi la linguistique diachronique ?'*, Paris : AMAES, 21-41.
- Boulle, Jacques, 1995. « Perfective and Perfectal, Two Approaches to the Closed Aspect ». In : Pier Marco Bertinetto, Valentina Bianchi, Östen Dahl & Mario Squartini (éds.), *Temporal Reference, Aspect and Actionality. II: Typological Perspectives*, Torino : Rosenberg & Sellier, 207-220.
- Bourguignon, André *et al.*, 1989. *Traduire Freud*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Bouscaren, Janine & Chuquet, Jean, 1987. *Grammaire et textes anglais : guide pour l'analyse linguistique*, Paris : Ophrys.
- Bouveresse, Jacques, 1999. *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris : Raisons d'Agir.
- Burger, Harald, 2010. *Phraseologie, eine Einführung am Beispiel des Deutschen, 4., neu bearbeitete Auflage*, Berlin : Erich Schmidt.
- Bybee, Joan, 2010. *Language, Usage and Cognition*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Bybee, Joan & Slobin, Dan, 1982. « Rules and Schemas in the Development and Use of the English Past Tense ». *Language* 58/2, 265-289.
- Carroll, Raymonde, 1987. *Evidences invisibles : Américains et Français au quotidien*, Paris : Seuil.
- Cassin, Barbara (éd.), 2004, *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris : Seuil & Le Robert.
- Cassin, Barbara, 2012. *Plus d'une langue, les petites conférences*, Montrouge : Bayard.
- Cassin, Barbara, 2014. *L'archipel des idées*, Paris : MSH.
- Changeux, Jean-Pierre, 1983. *L'homme neuronal*, Paris : Fayard.
- Chase, William G. & Simon, Herbert A., 1973. « Perception in Chess ». *Cognitive Psychology* 4, 55-81.
- Cheney, Dorothy L. & Seyfarth, Robert M., 1990. *How Monkeys See the World : Inside the Mind of Another Species*, Chicago : Chicago University Press.

- Chesterman, Andrew & Arrojo, Rosemary, 2000. « Shared Ground in Translation Studies ». *Target* 12, 151-160.
- Chomsky, Noam, 1986. *Knowledge of Language : Its Nature, Origin and Use*, New York : Praeger.
- Chomsky, Noam, 1995. *The Minimalist Program*, Cambridge, Mass. : The MIT Press.
- Chuquet, Hélène, 1994. *Linguistique contrastive et traduction, le présent de narration en français et en anglais*, Paris : Ophrys.
- Combettes, Bernard, François, Jacques, Noyau, Colette & Vet, Co, 1993. « Introduction à l'étude des aspects dans le discours narratif ». *Verbum* 4, 5-48.
- Comrie, Bernard, 1976, *Aspect*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Comrie, Bernard, 1981, « On Reichenbach's Approach to Tense », *Papers from the Seventeenth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago Linguistic Society, 24-30.
- Cotet, Pierre & Rauzy, Alain, 1983. « Traduire Freud ? II. Singularit  d'une langue ». *Revue Française de Psychanalyse* XLVII/6, 1281-1295.
- Cowie, Anthony Paul, 1998. *Phraseology – Theory, Analysis and Applications*, Oxford : Oxford University Press.
- Croft, William, 2001. *Radical Construction Grammar : Syntactic Theory in Typological Perspective*, Oxford : Oxford University Press.
- Croft, William & Cruse, D. Alan, 2004. *Cognitive Linguistics*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Csikszentmihalyi, Mihaly, 1975. *Beyond Boredom and Anxiety*, San Francisco / Washington / London : Jossey Bass.
- Csikszentmihalyi, Mihaly, 1990. *Flow – The Psychology of Optimal Experience*, New York : HarperCollins.
- Culioli, Antoine, 1980. « Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique ». In : Jean David & Robert Martin ( ds.), *La notion d'aspect*, Recherches linguistiques V, Paris : Klincksieck, 181-193.
- Dahl,  sten, 1985. *Tense and Aspect Systems*, Oxford : Blackwell.
- Dahl,  sten ( d.), 2000. *Tense and Aspect in the Languages of Europe*, Berlin : de Gruyter.

- Damasio, Antonio, 1994. *Descartes' Error – Emotion, Reason, and the Human Brain*, New York : Putnam.
- Darbellay, Frédéric, 2005. *Interdisciplinarité et transdisciplinarité en analyse des discours*, Genève : Slatkine.
- De Groot, Aadrian, 1965. *Thought and Choice in Chess*, The Hague / Paris / New York : Mouton.
- Deignan, Alice, 2005. *Metaphor and Corpus Linguistics*, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins.
- Dennett, Daniel C., 1991. *Consciousness Explained*, Boston : Little, Brown & Co.
- Dennett, Daniel C., 2013. *Intuition Pumps and Other Tools for Thinking*, New York / London : Penguin.
- Descola, Philippe, 2005. *Par delà nature et culture*, Paris : Gallimard.
- Diamond, Jared, 1997. *Guns, Germs and Steel – The Fates of Human Societies*, New York : Norton & Co.
- Diwersy, Sascha & Legallois, Dominique, à par. « L'apport de la méthode des motifs aux analyses phraséologiques en discours ». In : Maurice Kauffer & Yvon Keromnes (éds.), *Approches théoriques et empiriques de la phraséologie*, Tübingen : Stauffenburg.
- Dobrovolskij, Dmitrij & Piirainen, Elisabeth, 2015. « Er hat die Spendierhosen an: zu ungelösten Fragen der Idiom-Semantik am Beispiel eines wenig beachteten Modells der Phrasenbildung ». In : Christian Grandl & Kevin J. McKenna (éds.), *'Bis dat, qui cito dat', 'Gegengabe' in Paremiology, Folklore, Language and Literature – Honoring Wolfgang Mieder on His Seventieth Birthday*, Frankfurt am Main : Peter Lang, 513-529.
- Donald, Merlin, 2001. *A Mind So Rare – The Evolution of Human Consciousness*, New York / London : Norton & Co.
- Ericsson, K. Anders, 2006. « Protocol Analysis and Expert Thought : Concurrent Verbalizations of Thinking during Experts' Performance on Representative Tasks ». In : K. Anders Ericsson, Neil Charness, Paul J. Feltovich & Robert R. Hoffman (éds.), *The Cambridge Handbook of Expertise and Expert Performance*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Ericsson, K. Anders, 2010. « Expertise in Interpreting – An Expert-Performance Perspective ». In : Gregory M. Shreve & Erik Angelone (éds.), *Translation and Cognition*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 231-262.

- Eirsson, K. Anders, Krampe, Ralph Th. & Tesch-Römer Clemens, 1993. « The Role of Deliberate Practice in the Acquisition of Expert Performance ». *Psychological Review* 100/3, 363-406.
- Ericsson, K. Anders & Pool, Robert, 2016. *Peak –Secrets from the New Science of Expertise*, Boston : Houghton Mifflin Harcourt.
- Ericsson, K. Anders & Simon, Herbert A., 1993. *Protocol Analysis – Verbal Reports as Data, Revised Edition*, Cambridge MA : MIT Press.
- Evans, Nicholas & Levinson, Stephen C., 2009. « The myth of language universals : language diversity and its importance for cognitive science ». *Behavioral and Brain Sciences* 32, 429-492.
- Evans, Vyvyan & Green, Melanie, 2006. *Cognitive Linguistics : An Introduction*, Edinburgh : Edinburgh University Press.
- Fauconnier, Gilles & Turner, Mark, 2002. *The Way We Think : Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York : Basic Books.
- Ferraresi, Adriano, Bernardini, Silvia, Picci, Giovanni & Baroni, Marco, 2010. « Web Corpora for Bilingual Lexicography : A Pilot Study of English / French Collocation Extraction and Translation ». In : Richard Xiao (éd.), *Using Corpora in Contrastive and Translation Studies*, Newcastle : Cambridge Scholars,
- Fillmore, Charles J., 1992. « ‘Corpus linguistics’ or ‘Computer-aided armchair linguistics’ ». In: Jan Svartvik (éd.), *Directions in Corpus Linguistics, Proceedings of Nobel Symposium 82, Stockholm, 4-8 August 1991*, Berlin/New York : de Gruyter, 35-60.
- Fillmore, Charles J., 2006. « F ». In : Dirk Geeraerts (éd.), *Cognitive Linguistics : Basic Readings*, Berlin / New York : Mouton de Gruyter, 373-400.
- Fillmore, Charles J., Kay, Paul & O'Connor, Mary Catherine, 1988. « Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions : The Case of Let Alone ». *Language* 64/3, 501-538.
- Finkelkraut, Alain, 1987. *La défaite de la pensée*, Paris : Gallimard.
- Firth, John R., 1957a. *Papers in Linguistics 1934-1951*, London : Oxford University Press.
- Firth, John R., 1957b. « A Synopsis of Linguistic Theory, 1930-1955 ». In : John R. Firth *et al.* (éds.), *Studies in Linguistic Analysis*, Oxford : Blackwell, 1-32.

- Fischer, Kerstin & Stefanowitsch, Anatol, 2007. « Konstruktionsgrammatik : Ein Überblick ». In: Kerstin Fischer & Anatol Stefanowitsch (éds.), *Konstruktionsgrammatik I : Von der Anwendung zur Theorie*, Tübingen : Stauffenburg 3-17.
- Fischer, Kerstin & Stefanowitsch, Anatol (éds.), 2007. *Konstruktionsgrammatik I : Von der Anwendung zur Theorie*, Tübingen : Stauffenburg.
- Fleischer, Wolfgang, 1997. *Phraseologie der deutschen Gegenwartssprache, 2., durchgesehene und ergänzte Auflage*, Tübingen : Narr.
- Fodor, Jerry A., 2008. *LOT 2 : The Language of Thought Revisited*, Oxford : Oxford University Press.
- Fortis, Jean-Michel, 2010. « La linguistique cognitive, une trentenaire de vieille souche ». In : *Grandes voies et chemins de traverse de la sémantique cognitive*, Mémoires de la Société Linguistique de Paris, Louvain : Peeters, 11-51.
- François, Jacques, 1989. *Changement, causation, action*, Genève/Paris : Droz.
- François, Jacques, 2008. *Les grammaires de construction : un bâtiment ouvert aux quatre vents*, Cahier du CRISCO 26.
- François, Jacques, 2016. « Le débat sur la place de la sémantique dans l'acquisition des structures argumentales ». *Langages* 201/1, 91-110.
- Froeliger, Nicolas, 2013. *Les noces de l'analogique et du numérique – De la traduction pragmatique*, Paris : Les Belles Lettres.
- Fuchs, Catherine, 2009. « La linguistique cognitive existe-t-elle ? ». *Quaderns de Filologia* 14, 115-133.
- Gardner, Howard, 1985. *The Mind's New Science – A History of the Cognitive Revolution*, New York : Basic Books.
- Genette, Gérard, 1981. *Nouveau discours du récit*, Paris : Seuil.
- Gibbs, Raymond W. Jr, 1993. « Why Idioms Are Not Dead Metaphors ». In : Cristina Cacciari & Patrizia Tabossi (éds.), *Idioms : Processing, Structure and Interpretation*, Hillsdale, NJ : Erlbaum, 57-77.
- Gibbs, Raymond W. Jr, 1994. *The Poetics of Mind – Figurative Thought, Language and Understanding*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Gibbs, Raymond W. Jr, 1996. « What's cognitive about cognitive linguistics ? ». In : Eugene H. Casad (éd.), *Cognitive Linguistics in the Redwoods : The*

- expansion of a new paradigm in linguistics*, New York / Berlin : Mouton de Gruyter.
- Gibbs, Raymond W. Jr & Nayak, Nandini P., 1989. « Psycholinguistic studies on the syntactic behavior of idioms ». *Cognitive Psychology* 21, 100-138.
- Gibbs, Raymond W. Jr, Nayak, Nandini P. & Cutting, Cooper, 1989. « How to Kick the Bucket and Not Decompose : Analyzability and Idiom Processing ». *Journal of Memory and Language* 28, 576-593.
- Gibbs, Raymond W. Jr & O'Brien, Jennifer E., 1990. « Idioms and mental imagery : The metaphorical motivation for idiomatic meaning ». *Cognition* 36, 35-68.
- Givón, Talmy, 1995. *Functionalism and Grammar*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Gladwell, Malcom, 2008. *Outliers – The Story of Success*, Boston : Little, Brown & Co.
- Glucksberg, Sam, 2001. *Understanding Figurative Language – From Metaphors to Idioms*, Oxford : Oxford University Press.
- Goatly, Andrew, 1997. *The Language of Metaphor*, London / New York : Routledge.
- Goethes Gespräche mit Eckermann*, 1955. Berlin : Aufbau-Verlag.
- Goldberg, Adele E., 1995. *A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago : University of Chicago Press.
- Goldberg, Adele E., 2003. « Constructions : a new theoretical approach to language ». *Trends in Cognitive Sciences* 7/5, 219-224.
- Goldberg, Adele E., 2006. *Constructions at Work : The Nature of Generalization in Language*, Oxford : Oxford University Press.
- Goldberg, Adele E. & Jackendoff, Ray, 2004. « The English resultative as a family of constructions ». *Language* 80/3, 532-568.
- González Rey, Isabel, 2015. *La phraséologie du français*, Toulouse : Presses Universitaires du Midi.
- Gosselin, Laurent, 1996. *Sémantique de la temporalité en français : un modèle calculatoire et cognitif du temps et de l'aspect*, Duculot.
- Gosselin, Laurent, 1999. « Le sinistre Fantômas et l'imparfait narratif ». *Cahiers de praxématique* 32, 19- 42.

- Gouadec, Daniel, 2002. *Profession : traducteur*, Paris : La Maison du Dictionnaire.
- Grassegger, Hans, 1985. *Sprachspiel und Übersetzung : Eine Studie anhand der Comic-Serie Asterix*, Tübingen: Stauffenburg.
- Greenberg, Joseph, 1974. *Language Typology – A Historical and Analytic Overview*, The Hague/Paris : Mouton.
- Greenberg, Joseph, 2005. *Genetic Linguistics – Essays on Theory and Method*, Oxford : Oxford University Press.
- Gries, Stefan Th., 2013a. *Statistics for Linguistics with R* (2nd revised edition), Berlin/Boston : de Gruyter.
- Gries, Stefan Th., 2013b. « Fifty-something years of work on collocations – what is or should be next ». *International Journal of Corpus Linguistics* 18/1, 137-165.
- Gries, Stefan Th. & Wulff, Stefanie, 2005. « Do foreign language learners also have constructions? Evidence from priming, sorting and corpora ». *Annual Review of Cognitive Linguistics* 3, 182-200.
- Grunic, Blanche-Noëlle, 1997. « Préface ». In : Michel Martins-Baltar (éd.), *La locution entre langue et usages*, Fontenay-Saint Cloud : ENS, 13-17.
- Guillemin-Flescher, Jacqueline, 1981. *Syntaxe comparée du français et de l'anglais*, Paris : Ophrys.
- Gumperz, John J. & Levinson, Stephen C. (éds.), 1996. *Rethinking Linguistic Relativity*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Häcki Buhofer, Annelies, Dräger, Marcel, Meier, Stefanie & Roth, Tobias, 2014. *Feste Wortverbindungen des Deutschen : Kollokationenwörterbuch für den Alltag*, Tübingen : Francke.
- Halverson, Sandra, 2003. « The cognitive basis of translation universals ». *Target* 15/2, 197-241.
- Halverson, Sandra, 2010. « Cognitive translation studies : Developments in theory and method ». In : Gregory M. Shreve & Erik Angelone (éds.), *Translation and Cognition*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 349-369.
- Halverson, Sandra, 2013. « Implications of Cognitive Linguistics for Translation Studies ». In : Ana Rojo & Iraide Ibarretxe-Antuñano (éds.), *Cognitive Linguistics and Translation : Advances in some Theoretical Models and Applications*, Berlin : de Gruyter., 33-73.

- Hamann, Cornelia, 1987. « The Awsome Seeds of Reference Time ». In : Alfred Schopf (éd.), *Essays on Tensing in English Vol. I, Reference Time, Tense and Adverbs*, Berlin : de Gruyter, 27-69.
- Hamblin, Jennifer L. & Gibbs, Raymond W. Jr., 1999. « Why You Can't Kick the Bucket as You Slowly Die : Verbs in Idiom Comprehension ». *Journal of Psycholinguistic Research* 28/1, 25-39.
- Hanks, Patrick, 2004. « The Syntagmatics of Metaphor and Idiom ». *International Journal of Lexicography* 17/3, 245-274.
- Hanks, Patrick, 2010. « Book review: Nine Issues in Metaphor Theory and Analysis ». *International Journal of Corpus Linguistics* 15/1, 133-150.
- Hansen, Gyde, 2003. « Controlling the Process : Theoretical and Methodological Reflections on Research into Translation Processes ». In : Fabio Alves (éd.), *Triangulating Translation, Perspectives in process oriented research*, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins, 25-42.
- Harnish, Robert M., 2002. *Minds, Brains, Computers – An Historical Introduction to the Foundations of Cognitive Science*, Malden MA / Oxford : Blackwell.
- Haspelmath, Martin, 1997. *From Space to Time – Temporal Adverbials in the World's Languages*, München / Newcastle : LINCOM EUROPA.
- Haspelmath, Martin (éd.), 2004. *Coordinating Constructions*, Amsterdam/ Philadelphia : John Benjamins.
- Hausmann, Franz Josef, 1997. « Tout est idiomatique dans les langues ». In : Michel Martins-Baltar (éd.), *La Locution entre langue et usages*, Paris : Ophrys, 277-290.
- Hausmann, Franz Josef, 2004. « W ». In : Katrin Steyer (éd.), *Wortverbindungen : Mehr oder Weniger Fest*, Berlin : de Gruyter, 309-334.
- Hofstadter, Douglas & Sander, Emmanuel, 2013. *Surfaces and Essences : Analogy as the Fuel and Fire of Thinking*, New York : Basic Books.
- Jääskeläinen, Riitta, 2010. « Are all professionals experts ? Definitions of expertise and reinterpretation of research evidence in process studies ». In : Gregory M. Shreve & Erik Angelone (éds.), *Translation and Cognition*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 213-227.
- Jackendoff, Ray, 2002. *Foundations of Language – Brain, Meaning, Grammar, Evolution*, Oxford : Oxford University Press.

- Jackendoff, Ray, 2012. *A User's Guide to Thought and Meaning*, New York : Oxford University Press.
- Jakobsen, Arnt Lykke, 2003. « Effects of Think Aloud on Translation Speed, Revision, and Segmentation ». In : Fabio Alves (éd.), *Triangulating Translation, Perspectives in process oriented research*, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins, 69-95.
- Jakobson, Roman, 2000 (1959). « On linguistic aspects of translation ». In : Lawrence Venuti (éd.), *The Translation Studies Reader*, London / New York : Routledge, 113-118.
- Janda, Laura A. (éd.), 2013. *Cognitive Linguistics : The Quantitative Turn*, Boston/Berlin : de Gruyter.
- Johnson, Mark, 1993. *Moral Imagination : Implications of Cognitive Science for Ethics*, Chicago : The University of Chicago Press.
- Jones, Stephen & Sinclair, John, 1974. « English lexical collocations ». *Cahiers de lexicologie* 24, 15-61.
- Jullien, François, 1991. *Eloge de la fadeur*, Paris : Philippe Picquier.
- Jullien, François, 2007. *Chemin faisant, connaître la Chine, relancer la philosophie : Réplique à ****, Paris : Seuil.
- Jullien, François, 2012. *Entrer dans une pensée ou Des possibles de l'esprit*, Paris : Gallimard.
- Kahneman, Daniel, 2011. *Thinking, Fast and Slow*, New York : Farrar, Strauss & Giroux.
- Kahneman, Daniel & Klein, Gary, 2009. « Conditions for Intuitive Expertise – A Failure to Disagree ». *American Psychologist* 64/6, 515-526.
- Kenny, Dorothy, 1998. « Creatures of habit ? What translators usually do with words ». *Meta* 43/4, 515-523.
- Kenny, Dorothy, 2001. *Lexis and Creativity in Translation – A Corpus-based Study*, Manchester : St. Jerome.
- Kenny, Dorothy, 2004. « Die Übersetzung von usuellen und nicht usuellen Wortverbindungen vom Deutschen ins Englische ». In : Kathrin Steyer (éd.), *Wortverbindungen : Mehr oder Weniger Fest*, Berlin : de Gruyter, 335-347.
- Kermode, Frank, 1966. *The Sense of an Ending : Studies in the Theory of Fiction*, Oxford : Oxford University Press.

- Keromnes, Yvon, 2000. *Formes verbales, narration et traduction : étude d'une nouvelle de F. Kafka et de quatre traductions de cette nouvelle en français et en anglais*, thèse de doctorat, Université Nancy 2.
- Kintsch, Walter & van Dijk, Teun A., 1975. « Comment on se rappelle et on résume des histoires ». *Langages* 40 98-116.
- Kintsch, Walter, Miller, James R. & Polson, Peter G. (éds.), 1984. *Methods and Tactics in Cognitive Science*, Hillsdale, NJ : Erlbaum.
- Kleiber, Georges, à par. « Expressions idiomatiques et proverbes métaphoriques ». In : Maurice Kauffer & Yvon Keromnes (éds.), *Approches théoriques et empiriques de la phraséologie*, Tübingen : Stauffenburg.
- Klein, Gary, 1998. *Sources of Power – How People Make Decisions*, Cambridge, MA : MIT Press.
- Klein, Julie Thompson, 1990. *Interdisciplinarity : History, Theory, & Practice*, Detroit : Wayne State University Press.
- Köhler, Wolfgang, 1927. *The Mentality of Apes*, New York : Harcourt Brace.
- Köhler, Wolfgang, 1947. *Gestalt Psychology: An Introduction to New Concepts in Modern Psychology*, New York : Liveright.
- Koller, Werner, 2007. « Probleme der Übersetzung von Phrasemen ». In : Harald Burger, Dmitrij Dobrovol'skij, Peter Kühn & Neil R. Norrick (éds.), *Phraseologie/Phraseology – Ein internationales Handbuch der zeitgenössischen Forschung / An international handbook of contemporary research*, Berlin / New York : de Gruyter, 605-613.
- Korhonen, Jarmo, 2004. « P ». In : Harald Kittel, Armin Paul Frank, Norbert Greiner, Theo Hermans, Werner Koller, José Lambert (éds.), *Übersetzung / Translation / Traduction 1*, Berlin / New York : de Gruyter, 579-587.
- Kövecses, Zoltán, 2002. *Metaphor: A Practical Introduction*, Oxford : Oxford University Press.
- Krings, Hans P., 1986. *Was in den Köpfen von Übersetzern vorgeht : Eine empirische Untersuchung zur Struktur des Übersetzungsprozesses an fortgeschrittenen Französischlernern*, Tübingen : Günter Narr.
- Kusmaul, Paul & Tirkkonen-Condit, Sonja, 1995. « Think-aloud Protocol Analysis in Translation Studies ». *Traduction, Terminologie, Rédaction* 8/1, 177-199.

- Labov, William, 1972. *Language in the inner city*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Ladmiral, Jean-René, 1986. « Sourciers et ciblistes ». *Revue d'esthétique* 12, 33-42.
- Ladmiral, Jean-René, 2010. « Sur le discours méta-traductif de la traductologie », *Meta* 55/1, 4-14.
- Lakoff, George, 1987. *Women, Fire, and Dangerous Things : What Categories Reveal about the Mind*, Chicago : Chicago University Press.
- Lakoff, George, 1990. « The invariance hypothesis : is abstract reason based on image-schemas ? ». *Cognitive Linguistics* 1/1, 39-74.
- Lakoff, George & Johnson, Mark, 1980. *Metaphors We Live By*, Chicago : Chicago University Press.
- Lakoff, George & Johnson, Mark, 1999. *Philosophy in the Flesh*, New York : Basic Books.
- Lakoff, George & Turner, Mark, 1989. *More than Cool Reason: A Field Guide to Poetic Metaphor*, Chicago : Chicago University Press.
- Langacker, Ronald W., 1987. *Foundations of Cognitive Grammar, Vol. I : Theoretical Prerequisites*, Stanford : Stanford University Press.
- Langacker, Ronald W., 1988. *Foundations of Cognitive Grammar, Vol. II : Descriptive Application*, Stanford : Stanford University Press.
- Langacker, Ronald W., 2008. *Cognitive Grammar : A Basic Introduction*, Oxford : Oxford University Press.
- Laplane, Dominique, 2000. *La pensée d'outre-mots : la pensée sans langage et la relation pensée-langage*, Paris : Sanofi-Synthélabo.
- Laplane, Dominique, 2005. *Penser, c'est-à-dire ? Enquête neurophilosophique*, Paris : Armand Colin.
- Laviosa, Sara, 1997. « How Comparable Can 'Comparable Corpora' Be ? ». In : *Target* 9/2, 289-319.
- Lazard, Gilbert, 2007. « La linguistique cognitive n'existe pas ». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* CII/1, 3-16.
- Launay, Marc de, 2006. *Qu'est-ce que traduire ?*, Paris : Vrin.
- Legallois, Dominique & Gréa, Philippe, 2006. « La grammaire de construction ». *Cahier du CRISCO* 21, 5-27.

- Legallois, Dominique & Tutin, Agnès, 2013. « Présentation : vers une extension du domaine de la phraséologie ». *Langages* 189/1, 3-25.
- Lettvin, Jerome Y., Maturana, Humberto R., McCulloch, Warren S. & Pitts, Walter H., 1959. « What the Frog's Eye Tells the Frog's Brain ». *Proceedings of the IRE* 47/11, 1940-1951.
- Levinson, Stephen C., 2003. *Space in Language and Cognition : Explorations in Cognitive Diversity*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Levitin, Daniel, 2014. *The Organized Mind – Thinking Straight in the Age of Information Overload*, London : Random House.
- Litvinov, Viktor P. & Radcenko, Vladimir I., 1998. *Doppelte Perfektbildungen in der deutschen Literatursprache*, Tübingen : Stauffenburg.
- Liu, Dilin, 2002. *Metaphor, Culture, and Worldview – The Case of American English and the Chinese Language*, New York : University Press of America.
- Low, Graham & Todd, Zazie, 2010. « Good practice in metaphor analysis – Guidelines and pitfalls ». In : Lynne Cameron & Robert Maslen (éds.), *Metaphor Analysis – Research Practice in Applied Linguistics, Social Sciences and the Humanities*, London : Equinox, 217-229.
- MacWhinney, Brian, 2001. « The Competition Model : the Input, the Context, and the Brain ». In : Peter Robinson (éd.), *Cognition and Second Language Instruction*, Cambridge : Cambridge University Press, 69-90.
- Makkai, Adam, 1972. *Idiom Structure in English*, The Hague / Paris : Mouton.
- Malblanc, Alfred, 1968. *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris : Didier.
- Malmkjær, Kirsten, 1993. « Who Can Make Nice A Better Word Than Pretty ? Collocation, Translation, and Psycholinguistics ». In : Mona Baker, Gill Francis & Elena Tognini-Bonelli (éds.), *Texts and Technology : In Honour of John Sinclair*, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins, 213-232.
- Malmkjær, Kirsten, 1998. « Love thy Neighbour : Will Corpora Endear Linguists to Translators ? ». *Meta* 43/4, 534-541.
- Martins-Baltar, Michel (éd.), 1997. *La locution entre langue et usages*, Fontenay-Saint Cloud : ENS.
- McLintock, David R., 1980. « Tense and Narrative Perspective in Two Works of Thomas Bernhard ». *Oxford German Studies* 11, 1-26.

- Meschonnic, Henri, 1999. *Poétique du traduire*, Paris : Verdier.
- Milner, Jean-Claude, 1995. *Introduction à une science du langage*, Paris : Seuil.
- Minsky, Marvin, 1985. *The Society of Mind*, New York : Simon & Schuster.
- Moens, Marc & Steedman, Mark, 1988. « Temporal ontology and temporal reference ». *Computational linguistics* 14/2, 15-27.
- Moeschler, Jacques, 2000. « L'ordre temporel dans le discours : le modèle des inférences directionnelles ». In : Anne Carlier, Véronique Lagae & Céline Benninger (éds.), *Passé et parfait*, Cahiers Chronos 6, Amsterdam : Rodopi, 1-11.
- Mollin, Sandra, 2009. « 'I entirely understand' is a Blairism – the methodology of identifying idiolectal collocations ». *International Journal of Corpus Linguistics* 14/3, 367-392.
- Moore, Terence & Carling, Christine, 1982. *Understanding Language : Towards a Post-Chomskyan Linguistics*, London : MacMillan.
- Moran, Joe, 2002. *Interdisciplinarity*, London : Routledge.
- Morin, Edgar, 1994. « Sur l'interdisciplinarité ». *Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Etudes transdisciplinaires* 2. Disponible sur : <http://perso.club-internet.fr/nicol/ciret/bulletin/b2c2.htm>.
- Mourelatos, Alexander P., 1978. « Events, Processes, and States ». *Linguistics and Philosophy* 2, 415-434.
- Nabokov, Vladimir, 1957. *Pnin*, London : Penguin.
- Naccache, Lionel, 2006. *Le Nouvel Inconscient – Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*, Paris : Odile Jacob.
- Nunberg, Geoffrey, Sag, Ivan A. & Wasow, Thomas, 1994. « Idioms ». *Language* 70/3, 491-538.
- Nuyts, Jan & Pederson, Eric (éds.), 1997. *Language and Conceptualization*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Olohan, Maeve, 2004. *Introducing Corpora in Translation Studies*, London : Routledge.
- Ortony, Andrew (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Oustinoff, Michaël, 2001. *La traduction*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Pawlak, Mirosław & Bielak, Jakub (éds.), 2011. *New Perspectives in Language, Discourse and Translation Studies*, Berlin : Springer.

- Peeters, Bert, 2002. « La métalangue sémantique naturelle au service de l'étude du transculturel ». *Travaux de linguistiques* 45, 83-101.
- Perrin, Laurent, 2003. « Citation, lexicalisation et interprétation des expressions idiomatiques ». In : Jacqueline Authier-Revuz, Marianne Doury & Sandrine Reboul-Touré (éds.), *Parler des mots – le fait autonymique en discours*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 281-291.
- Pincemin, Bénédicte, Issac, Fabrice, Chanove, Marc & Mathieu-Colas, Michel, 2006. « Concordanciers : thème et variations ». In : Jean-Marie Viprey *et al.* (éds.), *Actes des 8es Journées Internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, 773-784.
- Pinker, Steven, 1994. *The Language Instinct*, London : Penguin.
- Pinker, Steven, 2002. *The Blank Slate : The Modern Denial of Human Nature*, London : Penguin.
- Porath, Christine, 2014. *Die Herausbildung doppelter Perfektbildungen im Deutschen in diachronischer Perspektive*, Hamburg : Diplomica.
- Pinker, Steven, 2007. *The Stuff of Thought*, London : Penguin.
- Pütz, Martin & Verspoor, Marjolin H. (éds.), 2000. *Explorations in Linguistic Relativity*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Pym, Anthony, 2010. *Exploring Translation Theories*, London : Routledge.
- Rastier, François, 2011. « Linguistique interprétative et traduction ». In : Tatiana Milliaressi (éd.), *De la linguistique à la traductologie : interpréter et traduire*, Lille : Presses Universitaires du Septentrion, p. 27-44.
- Reddy, Michael J., 1979. « The conduit metaphor : a case of frame conflict in our language about language ». In : Andrew Ortony (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Reichenbach, Hans, 1947. *Elements of Symbolic Logic*, New York : Macmillan.
- Ricoeur, Paul, 1975. *La métaphore vive*, Paris : Seuil.
- Rödel, Michael, 2007. *Doppelte Perfektbildungen und die Organisation von Tempus im Deutschen*, Tübingen : Stauffenburg.
- Rojo, Ana & Ibarretxe-Antuñano, Iraide (éds.), 2013. *Cognitive Linguistics and Translation : Advances in some Theoretical Models and Applications*, Berlin : de Gruyter.

- Sapir, Edward, 2004 (1921). *Language : An Introduction to the Study of Speech*, New York : Dover.
- Saussure, Louis de, 2003. *Temps et pertinence : Eléments de pragmatique cognitive du temps*, Bruxelles : De Boeck.
- Saussure, Louis de & Sthioul, Bertrand, 2012. « Formes et interprétations du passé surcomposé : unité sémantique d'une variation diatopique ». *Langages* 188, 75-94.
- Schaden, Gerhard, 2009. *Composés et surcomposés. Le 'parfait' en français, allemand, anglais et espagnol*. Paris : L'Harmattan.
- Schäffner, Christina, 2004. « Metaphor and translation – some implications of a cognitive approach ». *Journal of Pragmatics* 36, 1253-1269.
- Schleiermacher, Friedrich, 1969 (1813). « Ueber die verschiedenen Methodens des Uebersetzens ». In : Hans Joachim Störig (éd.), *Das Problem des Übersetzens*, Darmstadt : wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Schleiermacher, Friedrich, 1999 (1813). *Des différentes méthodes du traduire et autres textes*, traduits par Antoine Berman et Christian Berner, Paris : Seuil.
- Scott, Mike, 2001. « Comparing corpora and identifying key words, collocations, frequency distributions through the WordSmith Tools suite of computer programs ». In : Mohsen Ghadessy, Alex Henry & Robert Roseberry (éds.), *Small Corpus Studies and ELT – Theory and Practice*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 47-67.
- Shreve, Gregory M. & Angelone, Erik (éds.), 2010. *Translation and Cognition*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Sinclair, John, 1991. *Corpus, Concordance, Collocation*, Oxford : Oxford University Press.
- Sinclair, John (1996), Preliminary recommendations on corpus typology, EAGLES : Expert Advisory Group on Language Engineering Standards (rapport technique), CEE.
- Slobin, Dan I., 1996. « From 'thought and language' to 'thinking for speaking' ». In : John Gumperz & Stephen C. Levinson (éds), *Rethinking Linguistic Relativity*, Cambridge : Cambridge University Press, 70-96.
- Snow, Charles P., 1998 (1957). *The Two Cultures*, Cambridge : Cambridge University Press.

- Sokal, Alan & Bricmont, Jean, 1997. *Impostures intellectuelles*, Paris : Odile Jacob.
- Song, Jae Jung (éd.), 2010. *The Oxford Handbook of Linguistic Typology*, Oxford : Oxford University Press.
- Stefanowitsch, Anatol, 2006. « Corpus-Based Approaches to Metaphor and Metonymy ». In : Anatol Stefanowitsch & Stefan Th. Gries (éds.), *Corpus-Based Approaches to Metaphor and Metonymy*, Berlin / New York : de Gruyter, 1-16.
- Stefanowitsch, Anatol, 2008. « R-Relationen im Sprachvergleich : Die Direkte-Rede-Konstruktion im Englischen und Deutschen ». In: Anatol Stefanowitsch & Kerstin Fischer (éds.), *Konstruktionsgrammatik II : Von der Konstruktion zur Grammatik*, 247-261.
- Stefanowitsch, Anatol & Fischer, Kerstin (éds.), 2008. *Konstruktionsgrammatik II : Von der Konstruktion zur Grammatik*, Tübingen : Stauffenburg.
- Steyer, Kathrin, 1998. « Kollokationen als zentrales Übersetzungsproblem – Vorschläge für eine Kollokationsdatenbank Deutsch-Französisch/Französisch-Deutsch auf der Basis paralleler und vergleichbarer Korpora ». *Cahiers d'Etudes Germaniques* 35, 95-113.
- Stolz, Thomas, 2007. « (Wort-)Iteration : (k)eine universelle Konstruktion ». In : Kerstin Fischer & Anatol Stefanowitsch (éds.), *Konstruktionsgrammatik I : Von der Anwendung zur Theorie*, 105-132.
- Stubbs, Michael, 1997. « Eine Sprache idiomatisch sprechen: Computer, Korpora, kommunikative Kompetenz und Kultur. » In : Klaus J. Mattheier (éd.), *Norm und Variation*, Frankfurt/Main : Peter Lang, 151-167.
- Sweetser, Eve, 1990. *From Etymology to Pragmatics – Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Szlamowicz, Jean, 2016. « Langue, texte, culture : quelques enjeux disciplinaires de l'objet traductif ». In : Maryvonne Boisseau, Catherine Chauvin, Catherine Delesse & Yvon Keromnes (éds.), *Linguistique et traductologie : les enjeux d'une relation complexe*, Arras : Presses Universitaires d'Artois, 19-38.
- Szymańska, Izabela, 2011. « Construction Grammar as a Framework for Describing Translation : A Prolegomenon ». In : Mirosław Pawlak & Jakub

- Bielak (éd.), *New Perspectives in Language, Discourse and Translation Studies*, Berlin : Springer, 215-225.
- Tabakowska, Elżbieta, 2013. In : Ana Rojo & Iraide Ibarretxe-Antuñano (éd.), *Cognitive Linguistics and Translation : Advances in some Theoretical Models and Applications*, Berlin : de Gruyter, 229-250.
- Taleb, Nassim Nicholas, 2007. *The Black Swan : The Impact of the Highly Improbable*, New York : Random House.
- Talmy, Leonard, 2000. *Toward a Cognitive Semantics, vol. I : Concept Structuring Systems*, Cambridge MA : The MIT Press.
- Talmy, Leonard, 2000. *Toward a Cognitive Semantics, vol. II : Typology and Process in Concept Structuring*, Cambridge MA : The MIT Press.
- Tamba, Irène, 2011. « Sens figé : idiomes et proverbes ». In : Jean-Claude Anscombre & Salah Mejri (éd.), *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris : Honoré Champion, 109-126.
- Taylor, John R., 2012. *The Mental Corpus : How Language is Represented in the Mind*, Oxford : Oxford University Press.
- Thieroff, Rolf (éd.), 1995. *Tense systems in European languages II*, Tübingen : Günter Narr.
- Thieroff, Rolf & Ballweg, Joachim (éd.), 1994. *Tense systems in European languages I*, Tübingen : Günter Narr.
- Thomas, Francis-Noël & Turner, Mark, 2011. *Clear and Simple as the Truth*, Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Tirkkonen-Condit, Sonja & Jääskeläinen, Riitta (éd.), 2000. *Tapping and Mapping the Processes of Translation and Interpreting*, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins.
- Tognini-Bonelli, Elena, 2001. *Corpus Linguistics at Work*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Tomasello, Michael, 1995. « Language is Not an Instinct ». *Cognitive Development* 10, 131-156.
- Tomasello, Michael, 2003. *Constructing a Language : A Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- Tomasello, Michael & Call, Josep, 1997. *Primate Cognition*, Oxford / New York : Oxford University Press.

- Tomlin, Russell S., 1997. « Mapping conceptual representations into linguistic representations : the role of attention in grammar ». In : Jan Nuyts & Eric Pederson (éds.), *Language and Conceptualization*, Cambridge : Cambridge University Press, 162-189.
- Toury, Gideon, 1979. « Interlanguage and its Manifestations in Translation ». *Meta* 24/2, 223-231.
- Toury, Gideon, 1981. « Translated Literature : System, Norm, Performance : Toward a TT-Oriented Approach to Literary Translation ». *Poetics Today* 2/4, 9-27.
- Toury, Gideon, 1995. *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins.
- Traugott, Elizabeth Closs & Trousdale, Graeme, 2013. *Constructionalization and Constructional Changes*, Oxford : Oxford University Press.
- Tummers, Jose, Heylen, Kris & Geeraerts, Dirk, 2005. « Usage-based approaches in Cognitive Linguistics : A technical state of the art ». *Corpus Linguistics and Linguistic Theory* 1/2, 225-261.
- Valette, Mathieu, 2006. *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises – Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*, Paris : Honoré Champion.
- Vauclair, Jacques & Kreutzer, Michel (éds.), 2004. *L'éthologie cognitive*, Paris : Ophrys.
- Vendler, Zeno, 1957. « Verbs and Time ». *The Philosophical Review* 66/2, 143-160.
- Vetters, Carl, 1996a. *Temps, aspect et narration*, Amsterdam : Rodopi.
- Vetters, Carl, 1996b. « Le mode d'action : une catégorie linguistique ou métaphysique ? ». *Le langage et l'homme* 31/4, 323-342.
- Vinay, Jean-Paul & Darbelnet, Jean, 1958, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris : Didier.
- Vuillaume, Marcel, 1990. *Grammaire temporelle du récit*, Paris : Minuit.
- Vuillaume, Marcel, 1993 « Le repérage temporel dans les textes narratifs », *Langages* 112, 92-105.
- Vuilmart, Françoise, 2006. « La traduction littéraire, source d'enrichissement de la langue d'accueil ». *RiLUnE* 4, 141-150.

- Wandruszka, Mario, 1969, *Sprachen, vergleichbar und unvergleichlich*, München : Piper Verlag.
- Weinrich, Harald, 1973 (1964). (*Tempus : Besprochene und erzählte Welt*), *Le temps*, trad. française M. Lacoste, Paris : le Seuil.
- Whorf, Benjamin Lee, 1956 (1941). « The relation of habitual thought and behavior to language ». In : John B. Carroll (éd.), *Language, Thought and Reality – Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, Cambridge : The MIT Press, 134-159.
- Wilmet, Marc, 2009. « Le *passé surcomposé* sous la loupe ». *French Language Studies* 19, 381-399.

ANNEXES

Cette partie comporte quatre annexes, deux annexes concernant l'étude de la relation entre type de procès et marquage de l'aspect grammatical dans un extrait de *La métamorphose*, de F. Kafka, avec les choix lexicaux et grammaticaux pour la traduction des verbes au prétérit dans le texte source (annexe I), et les traductions selon les types de procès dans le texte source (annexe II), puis deux annexes concernant la traduction des métaphores conceptuelles à partir de trois romans écrits en allemand (*Die Blechtrommel*), en anglais (*Possession*) et en français (*Les mémoires d'Hadrien*) dans les deux autres langues, avec les débuts de ces trois romans et leurs traductions (annexe III) puis des exemples représentatifs de métaphores dans chacun des textes sources et leurs traductions (annexe IV).

Annexe I : Les verbes dans la traduction, choix lexicaux et grammaticaux

(Les marqueurs TAM sont en gras, en entier pour les formes finies, seulement les morphèmes grammaticaux pour les formes non-finies : *intending to... pour rattraper... ne semblant pas...* ; les formes non-verbales ne sont pas en gras)

	EN 1	EN 2	EN 3	EN 4	FR 1	FR 2	FR 3	FR 4
1D	G perceived	G realized	G recognized	G realized	G comprit	G se rendit compte	G comprit	G se rendit compte
2A	did not understand this too well	voyaient moins clair	ne comprenaient pas	ne voyaient pas ainsi	ne voyaient pas aussi clair			
3A	was settled	was taken care of	was secure	was set	était casé	était assurée	était casé	était casé
4A	were preoccupied	were preoccupied	were preoccupied	were preoccupied	les soucis absorbaient	ils étaient absorbés	ils avaient trop à faire	avaient tant à faire
5A	had foresight	had not (done)	had power	had forethought	un pressenti- ment habitait	regardait vers futur	y pensait	en était capable
6A	must be detained	must be detained	had to be stopped	must be detained	il fallait arrêter	il fallait retenir	il fallait arrêter	il fallait retenir
7A	future depended	future depended	future depended	future depended	il y allait de l'avenir	l'avenir en dépendait	il y allait de l'avenir	c'était l'avenir qui en dépendait
8A	she was intelligent	she was clever	she understood	she was perceptive	elle comprenait	elle était perspicace	elle était intelligente	elle était avisée
9A	G was lying	G was lying	G was lying	G was lying	G était encore couché	G était encore couché	G était encore couché	G gisait immobile
10A	was not there	was not there	was not there	was not there	n'était pas là	n'était pas là	n'était pas là	n'était pas là
11A	G would have to	G must	G had to	G had to	lui incombaient	il fallait que	G devait	c'était à G d'agir
12A	he was unaware	he was uncertain	he had no idea	he had no idea	∅	il ignorait	il ignorait	il ne connaissait pas
13D	he let go	he let go	he let go	he let go	il abandonna	il s'écarta	il abandonna	il se détacha
14C	pushed through	thrust through	thrust through	shoved through	passa par l'ouverture	se propulsa	se glissa	s'engagea
15D	started to	tried to	tried to	intending to	pour rattraper	voulut	voulut	voulut
16B	was clinging	was clinging	was clutching	was on the landing, clinging	qui se cramponnait	qui était déjà	qui s'était déjà agrippé	qui se cramponnait
17D	fell down	fell onto his legs	fell down	fell down	tomba sur ses pattes	retomba sur ses pattes	retomba sur ses pattes	retomba sur ses pattes
18D	experienced for the first time	experienced for the first time	experienced for the first time	the first time he had a feeling	il ressentit pour la première fois			
19A	his legs had ground	with firm ground	had ground	were on firm ground	il avait pied	les pattes reposaient	les pattes reposaient	les pattes reposaient

	EN 1	EN 2	EN 3	EN 4	FR 1	FR 2	FR 3	FR 4
20A	were obedient	responded	obeyed	obeyed	ses pattes lui obéissaient	obéissaient	obéissaient	obéissaient
21D	he noted	discovered	noted	noted	il remarqua	il nota	il remarqua	il constata
22B	they strove	strove	were impatient	strained	brûlaient	ne demandaient	ne demandaient	aspiraient
23A	what direction he chose	he wanted to go	he chose	he wanted to go	où il voudrait	où il voudrait	où il voulait	où il voulait
24A	was inclined	was convinced	felt sure	already believed	il se prenait à croire	il avait l'impression	il se prenait à croire	il se prit à croire
25D	sprang	sprang	leapt	jumped	il la vit bondir	elle bondit	elle se releva	elle sauta
26D	he found himself on the floor	he lay on the floor	he lay	he lay	∅	il se trouvait	il avançait	il se trouva
27A	had seemed	she knelt	had seemed	had seemed	qu'elle parût	elle paraissait	qu'on eût dit	qu'elle parût
28C	cried DD	cried DD	cried DD	crying DD	et hurler	criant	et hurla	et hurla
29B	bent her head down	craned forward	craned forward	held her head bent	elle pencha la tête	penchant la tête	elle garda la tête	elle tenait
30B	kept backing	was taking steps	backed away	darted backward	se mit à reculer	reculant	se rejeta	s'éloignait
31A	the table stood	the table behind	was behind	stood behind	à la table	elle avait	se trouvait	se trouvait
32D	sat upon it	hopped on it	sat down on it	sat down on it	s'assit dessus	s'y asseyant	s'assit	s'assit
33A	seemed unaware	seemed unaware	seemed unaware	seemed not to notice	sembla	ne semblant	sans paraître	sembla
34C	the pot was pouring	was emptying itself	was pouring	was pouring	se répandait	inondait	se répandait	se répandait
35C	mother, mother' said G	DD, said G	DD, said G	DD, said G	DD, souffla G	DD, dit G	DD, dit G	DD, dit G
36D	and looked up	looking	and looked up	and looked up	en levant les yeux	en la regardant	en levant les yeux	en levant les yeux
37C	could not resist	could not stop	was unable	could not resist	ne put s'empêcher	ne put s'empêcher	ne put s'empêcher	ne put s'empêcher
38D	made her scream	let out a yell	let out a scream	screamed	se remît à crier	fit pousser derechef	se remît à crier	hurla de plus belle

	EN 1	EN 2	EN 3	EN 4	FR 1	FR 2	FR 3	FR 4
39D	she fled from the table	fell off the table	fled from	fled from	abandonna	s'enfuit	s'écarta	s'enfuit
40D	fell into the arms	fell into the arms	fell into the arms	fell into the arms	tomba dans les bras	alla tomber dans les bras	tomba dans les bras	tomba dans les bras
41A	had no time	had no time	had no time	had no time	n'avait plus le temps	n'avait plus le temps	n'avait pas le temps	ne pouvait pas
42A	was already on the stairs	already on the stairs	was already on the stairs	was already on	était déjà	était déjà	était déjà	était déjà
43D	he was taking one last look	for one look	was taking	was taking	il jetait un dernier	il se retournait	il jetait	il jetait
44C	made a spring	took a run	took a run	was off to a running start	G prit son élan	G prit son élan	G prit son élan	G prit son élan
45A	must have divined	must have suspected	must have guessed	must have suspected	souçonnant	dut se douter	avait dû se douter	dut se douter
46C	for he leaped down	because he leapt down	for he leapt down	for he leaped down	sauta d'un bond	descendit	sauta	sauta
47D	and vanished	and disappeared	and disappeared	and disappeared	et disparut	et disparut	et disparut	et disparut
48D	he was still yelling 'Ugh !'	his parting cry of 'Shoo!'	he was still yelling 'Ooh!'	he still shouted 'Agh!'	en poussant un 'Ouh !... Ouh !...'	on l' entendit encore pousser un 'ouh !'	en poussant un 'Ouh!'	et il poussa juste un 'Hou !'
49D	and it echoed	echoing	and it echoed	and the sound carried through	qui retentit dans toute la cage	qui retentit dans toute la cage	qui retentit dans toute la cage	qui retentit dans toute la cage

Annexe II : Types de procès dans les traductions

A ÉTATS EN TRADUCTION

		EN 1		EN 2		EN 3		EN 4		FR 1		FR 2		FR 3		FR 4	
		TMA	TP	TMA	TP												
2	Die Eltern verstanden das alles nicht so gut ;	PRET	A														
3	daß Gregor in diesem Geschäft für sein Leben versorgt war,	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
4	und hatten außerdem jetzt mit den augenblicklichen Sorgen so viel zu tun,	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
5	Aber Gregor hatte diese Voraussicht.	PRET	A	PPFCT	C	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
6	Der Prokurist mußte gehalten,	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
7	die Zukunft Gregors und seiner Familie hing doch davon ab!	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
8	Sie war klug,	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
10	Aber die Schwester war eben nicht da,	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
11	Gregor selbst mußte handeln.	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
12	daß er seine gegenwärtigen Fähigkeiten, [3], noch gar nicht kannte,	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	NT	0	IMP	A	IMP	A	IMP	A
19	die Beinchen hatten festen Boden unter sich,	PRET	A	NF/NV	NC	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
20	sie gehorchten vollkommen,	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
23	wohin er wollte,	PRET	D	PRET	A	PRET	D	PRET	A	COND	A	COND	A	IMP	A	IMP	A
24	und schon glaubte er	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	PS	D
25	als er da [...], ihr gerade gegenüber auf dem Boden lag,	PRET	C	PRET	A	PRET	A	PRET	A	NT	0	IMP	A	IMP	A	PS	D
27	die doch so ganz in sich versunken schien	PPFCT	A	PRET	B	PPFCT	A	PPFCT	A	SUBJ	A	IMP	A	SUBJ	A	SUBJ	A
31	daß hinter ihr der gedeckte Tisch stand ;	PRET	A	NF/NV	NC	PRET	A	PRET	A	NF/NV	0	IMP	A	IMP	A	IMP	A
33	und schien gar nicht zu merken,	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PS	A	NF/NV	A	NF/NV	A	PS	A
41	Aber Gregor hatte jetzt keine Zeit für seine Eltern ;	PRET	A	PRET	A	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
42	der Prokurist war schon auf der Treppe,	PRET	A	NF/NV	NC	PRET	A	PRET	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
45	der Prokurist mußte etwas ahnen,	PREST	A	PREST	A	PREST	A	PREST	A	NF/NV	A	PS	D	PQPFT	D	PS	D

B ACTIVITÉS EN TRADUCTION

		EN 1		EN 2		EN 3		EN 4		FR 1		FR 2		FR 3		FR 4	
		TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TM A	TP	TMA	TP	TMA	TP
9	als Gregor noch ruhig auf dem Rücken lag.	PRET BE+ING	B	PRET BE+ING	B	PRET BE+ING	B	PRET BE+ING	B	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
16	der sich schon am Geländer des Vorplatzes lächerlicherweise mit beiden Händen festhielt.	PRET BE+ING	B	PRET BE+ING	B	PRET BE+ING	B		A	IMP	B	IMP	A	POPFT	D	IMP	B
22	strebten sogar danach,	PRET	B	PRET	B	PRET	A	PRET	B	IMP	A	IMP	A	IMP	A	IMP	A
29	hielt den Kopf geneigt,	PRET	C	PRET	C	PRET	C	PRET	B	PS	C	NF/ NV	C	PS	C	IMP	C
30	lief aber im Widerspruch dazu, sinnlos zurück ;	PRET	B	PRET BE+ING	B	PRET	B	PRET	D	PS	D	NF/ NV	B	PS	D	IMP	B
43	sah er noch zum letzten Male zurück.	PRET BE+ING	D	NF/NV	C	PRET BE+ING	D	PRET BE+ING	D	IMP	D	IMP	D	IMP	D	IMP	D

C ACCOMPLISSEMENTS EN TRADUCTION

		EN 1		EN 2		EN 3		EN 4		FR 1		FR 2		FR 3		FR 4	
		TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TM A	TP	TMA	TP	TMA	TP
14	schob sich durch die Öffnung ;	PRET	C	PRET	C	PRET	C	PRET	C	PS	C	PS	C	PS	C	PS	D
28	rief: "Hilfe, um Gottes willen, Hilfe!",	PRET	C	PRET	C	PRET	C	NF/NV	C	NF/NV	C	NF/ NV	C	PS	C	PS	C
34	daß neben ihr aus der umgeworfenen großen Kanne der Kaffee in vollem Strome auf den Teppich sich ergoß.	PRET BE+ING	C	PRET BE+ING	C	PRET BE+ING	C	PRET BE+ING	B	IMP	C	IMP	C	IMP	C	IMP	B
35	" Mutter, Mutter ", sagte Gregor leise	PRET	C	PRET	C	PRET	C	PRET	C	PS	C	PS	C	PS	C	PS	C
37	dagegen konnte er sich nicht versagen, [...] zu schnappen.	PRET	C	PRET	C	PRET	C	PRET	C	PS	C	PS	C	PS	C	PS	C
44	Gregor nahm einen Anlauf,	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	A	PS	C	PS	C	PS	C	PS	C
46	denn er machte einen Sprung über mehrere Stufen	PRET	C	PRET	C	PRET	C	PRET	C	PS	C	PS	C	PS	C	PS	C

D ACHÈVEMENTS EN TRADUCTION

		EN 1		EN 2		EN 3		EN 4		FR 1		FR 2		FR 3		FR 4	
		TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP	TMA	TP
1	Gregor sah ein,	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	D	PS	D	PS	D
13	verließ er den Türflügel ;	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	D	PS	D	PS	D
15	wollte zum Prokuristen hingehen,	PRET	D	PRET	D	PRET	D	NF/NV	A	NF/NV	C	PS	D	PS	D	PS	D
17	fiel aber sofort, [...], mit einem kleinen Schrei auf seine vielen Beinchen nieder.	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	D	PS	D	PS	D
18	fühlte er zum erstenmal an diesem Morgen ein körperliches Wohlbehagen ;	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	D	PS	D	PS	D
21	wie er zu seiner Freude merkte,	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	D	PS	D	PS	D
26	Aber im gleichen Augenblick, [...], sprang diese, [...], mit einem Male in die Höhe,	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	D	PS	D	PS	D
32	setzte sich, [...], wie in Zerstreuung, eilig auf ihn,	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	NF/NV	D	PS	D	PS	D
36	und sah zu ihr hinauf.	PRET	D	NF/NV	D	PRET	D	PRET	D	NF/NV	D	NF/NV	D	NF/NV	D	NF/NV	D
38	Darüber schrie die Mutter neuerdings auf,	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	D	PS	D	PS	B
39	flüchtete vom Tisch	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	D	PS	D	PS	D
40	und fiel dem [...] Vater in die Arme.	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	C	PS	D	PS	D
47	und verschwand :	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PRET	D	PS	D	PS	D	PS	D	PS	D
48	"Hu!" aber schrie er noch,	PRET BE+ING	B	NF/NV	0	PRET BE+ING	B	PRET	D	NF/NV		PS		NF/NV		PS	
49	es klang durchs ganze Treppenhaus.	PRET	D	NF/NV	D	PRET	D	PRET	C	PS	C	PS	D	PS	D	PS	D

Annexe III : débuts de romans

Les Mémoires d'Hadrien (1951), Marguerite Yourcenar

<p>Mon cher Marc, Je suis descendu ce matin chez mon médecin Hermogène, qui vient de rentrer à la Villa après un assez long voyage en Asie. L'examen devait se faire à jeun : nous avons pris rendez-vous pour les premières heures de la matinée. Je me suis couché sur un lit après m'être dépouillé de mon manteau et de ma tunique. Je t'épargne des détails qui te seraient aussi désagréables qu'à moi-même, et la description du corps d'un homme qui avance en âge et s'apprête à mourir d'une hydropisie du cœur. Disons seulement que j'ai toussé, respiré, et retenu mon souffle selon les indications d'Hermogène, alarmé malgré lui par les progrès si rapides du mal, et prêt à en rejeter le blâme sur le jeune Iollas qui m'a soigné en son absence. Il est difficile de rester empereur en présence d'un médecin, et difficile aussi de garder sa qualité d'homme. L'œil du praticien ne voyait en moi qu'un monceau d'humeurs, triste amalgame de lymphe et de sang. Ce matin, l'idée m'est venue pour la première fois que mon corps, ce fidèle compagnon, cet ami plus sûr, mieux connu de moi que mon âme, n'est qu'un monstre sournois qui finira par dévorer son maître. Paix... J'aime mon corps ; il m'a bien servi, et de toutes les façons, et je ne lui marchande pas les soins nécessaires. Mais je ne compte plus, comme Hermogène prétend encore le faire, sur les vertus merveilleuses des plantes, le dosage exact de sels minéraux qu'il est allé chercher en Orient. Cet homme pourtant si fin m'a débité de vagues</p>	<p>My dear Mark, Today I went to see my physician Hermogenes, who has just returned to the Villa from a rather long journey in Asia. No food could be taken before the examination, so we had made the appointment for the early morning hours. I took off my cloak and tunic and lay down on a couch. I spare you details which would be as disagreeable to you as to me, the description of the body of a man who is growing old, and is about to die of a dropsical heart. Let us say only that I coughed, inhaled, and held my breath according to Hermogenes' directions. He was alarmed, in spite of himself, by the rapid progress of the disease, and was inclined to throw the blame on young Iollas, who has attended me during his absence. It is difficult to remain an emperor in the presence of a physician, and difficult even to keep one's essential quality as man. The professional eye saw in me only a mass of humours, a sorry mixture of blood and lymph. This morning it occurred to me for the first time that my body, my faithful companion and friend, truer and better known to me than my own soul, may be after all only a sly beast who will end by devouring his master. But enough... I like my body; it has served me well, and in every way, and I do not begrudge it the care it now needs. I have no faith, however, as Hermogenes still claims to have, in the miraculous virtues of herbs, or the specific mixture of mineral salts which he went to the Orient to get. Subtle though he is, he has nevertheless offered me vague</p>	<p>Mein Marcus, ich bin heute morgen zu Hermogenes gegangen, meinem Arzt, der von einer längeren Reise in Asien wieder in die Villa zurückgekehrt ist. Da die Untersuchung in nüchternem Zustande vorgenommen werden sollte, hatte ich mich in den frühen Morgenstunden eingefunden. Nachdem ich mich des Mantels und der Tunika entledigt hatte, streckte ich mich auf ein Bett hin. Einzelheiten, die dir ebenso zuwider sein würden, wie sie es mir sind, erspare ich uns. Was hätte es für einen Zweck, dir den <u>alternden</u> Körper eines Mannes zu beschreiben, der sich damit abfinden muß, an der Herzwassersucht <u>zugrunde zu gehen</u>! So begnüge ich mich damit, dir zu sagen, daß ich gemäß den Anweisungen, die der Arzt gab, hustete, tief einatmete und den Atem anhielt. Der rasche Fortgang, den das Übel inzwischen genommen hat, machte auf Hermogenes sichtlichen Eindruck. Er schien geneigt, die Schuld daran dem jungen Iollas beizumessen, der mich in seiner Abwesenheit pflegte. Es ist wahrlich nicht leicht, vor einem Arzt die Menschenwürde zu bewahren, geschweige denn Kaiser zu bleiben. Vor seinem wissenden Blick <u>schrumpfte</u> ich zu einem bresthaften Häufchen zusammen, zu einem schadhafte Gefäß für Blut und trübe Säfte. Zum ersten Male enthüllte sich mir heute morgen mein Leib, dieser alte Freund und treue Gefährte, den ich soviel besser kenne als meine Seele, als ein tückisches Ungeheuer, das gegen seinen Gebieter aufbegehren</p>
--	---	--

formules de réconfort, trop banales pour tromper personne ; il sait combien je hais ce genre d'imposture, mais on n'a pas impunément exercé la médecine pendant plus de trente ans. Je pardonne à ce bon serviteur cette tentative pour me cacher ma mort. Hermogène est savant ; il est même sage ; sa probité est bien supérieure à celle d'un vulgaire médecin de cour. J'aurai pour lot d'être le plus soigné des malades. Mais nul ne peut **dépasser les limites prescrites** ; mes jambes enflées ne me soutiennent plus pendant les longues cérémonies romaines ; je suffoque ; et j'ai soixante ans.

Ne t'y trompe pas : je ne suis pas encore assez faible pour **céder** aux imaginations de la peur, presque aussi absurdes que celles de l'espérance, et assurément beaucoup plus pénibles. S'il fallait m'abuser, j'aimerais mieux que ce fût dans le sens de la confiance ; je n'y perdrai pas plus, et j'en souffrirai moins. Ce terme si voisin n'est pas nécessairement immédiat ; je me couche encore chaque nuit avec l'espoir d'**atteindre au matin. À l'intérieur des limites infranchissables** dont je parlais tout à l'heure, je puis **défendre ma position pied à pied**, et même **regagner quelques pouces du terrain perdu**. Je n'en suis pas moins **arrivé** à l'âge où la **vie**, pour chaque homme, est une **défaite acceptée**.

formulas of reassurance too trite to deceive anyone; he knows how I hate this kind of pretence, but a man does not practise medicine for more than thirty years without some falsehood. I forgive this good servitor his endeavour to hide my death from me. Hermogenes is learned; he is even wise, and his integrity is well above that of the ordinary court physician. It will fall to my lot is a sick man to have the best of care. But no one can **go beyond prescribed limits**: my swollen limbs no longer sustain me through the long Roman ceremonies. I **fight** for breath; and I am now sixty.

Do not mistake me; I am not yet weak enough to **yield** to fearful imaginings, which are almost as absurd as illusions of hope, and are certainly harder to bear. If I must deceive myself, I should prefer to stay on the side of confidence, for I shall lose no more there and shall suffer less. This approaching end is not necessarily immediate; I still retire each night with hope to see the morning. Within those absolute limits of which I was just now speaking I can **defend my position step by step**, and even **regain a few inches of lost ground**. I have nevertheless **reached** the age where **life**, for every man, is **accepted defeat**.

will. Geduld! Ich habe ihn lieb, diesen meinen Leib. Er hat mir **treu gedient** auf jegliche Weise, und ferne sei es von mir, ihm die notwendige Pflege zu **mißgönnen**. Aber anders als Hermogenes es immer noch zu tun vorgibt, vertraue ich nicht mehr auf die Heilkräfte der Kräuter und das Mengenverhältnis der Salze, die er aus dem Orient mitgebracht hat. Der sonst so gescheite Mann glaubt mich mit Redensarten trösten zu sollen, zu nichtssagend, als daß sie den Leichtgläubigsten täuschen könnten. Wohl weiß er, wie sehr ich diese Art von Betrug verabscheue, aber man ist schließlich nicht umsonst mehr als dreißig Jahre hindurch Arzt gewesen. So verzeihe ich denn dem ergebenen Diener seinen Versuch, mir meinen baldigen Tod zu verheimlichen. Hermogenes ist gelehrt, ja sogar weise, und weit redlicher, als Hofärzte gemeinhin zu sein pflegen. Ich werde also besser betreut werden als sonst ein Sterblicher. Aber die gesetzte Grenze überschreitet niemand. Meine geschwellenen Beine lassen mich während der langwierigen römischen Zeremonien im Stich, und ich ringe nach Luft. Ich bin ein Mann von sechzig Jahren.

Glaube mir, noch ist es nicht so weit, daß ich mich den Wahngewürmen der Furcht hingebe, die ebenso töricht, dabei aber quälender sind als die, welche die Hoffnung uns vorgaukelt. Wenn ich mich schon irren soll, dann immer noch lieber im zuversichtlichen Sinne: dabei verliere ich auch nicht mehr, leide aber weniger. Der fatale Augenblick droht noch nicht unmittelbar hereinzubrechen, so nah er auch sein mag. Noch darf ich jede Nacht in der Hoffnung einschlafen, das Licht des neuen Tages zu sehen. Innerhalb der unübersehbaren Grenzen, von denen ich sprach, vermag ich das Gelände Zoll für Zoll zu verteidigen, vielleicht

		sogar hie und da ein wenig Boden zurückzugewinnen. Immerhin bin ich in das Alter eingetreten, in dem das Leben für den Menschen zur eingestanden Niederlage wird.
--	--	--

***Possession: a Romance* (1990), A.S. Byatt**

<p>The book was thick and black and covered with dust. Its boards were bowed and creaking; it had been maltreated in its own time. Its spine was missing, or rather protruded from amongst the leaves like a bulky marker. It was bandaged about and about with dirty white tape, tied in a neat bow. The librarian handed it to Roland Michell, who was sitting waiting for it in the Reading Room of the London Library. It had been exhumed from Locked Safe no. 5 where it usually stood between <i>Pranks of Priapus</i> and <i>The Grecian Way of Love</i>. It was ten in the morning, one day in September 1986. Roland had the small single table he liked best, behind a square pillar, with the clock over the fireplace nevertheless in full view. To his right was a high sunny window, through which you could see the high green leaves of St James's Square. The London Library was Roland's favourite place. It was shabby but civilised, alive with history but inhabited also by living poets and thinkers who could be found squatting on the slotted metal floors of the stacks, or arguing pleasantly at the turning of the stair. Here Carlyle had come, here George Eliot had progressed through the bookshelves.</p>	<p>Le livre était épais, noir et tout poussiéreux. Sa couverture était gondolée et crissante. C'était un livre qui avait jadis subi des mauvais traitements. Le dos manquait, ou plutôt il dépassait des pages entre lesquelles il avait été glissé comme un volumineux signet. Une bandelette blanc sale le ceignait de part en part, terminée par un nœud bien serré. Le bibliothécaire le remit à Roland Michell, qui l'attendait assis dans la salle de lecture de la London Library. Il avait été exhumé du coffre n° 5, où il se trouvait d'habitude entre <i>Les Frasques de Priape</i> et <i>Les Chemins de l'amour grec</i>. Il était dix heures du matin, par un jour de septembre 1986. Roland avait la petite table individuelle qu'il préférait, derrière une colonne carrée, la pendule au-dessus de la cheminée entièrement visible néanmoins. A sa droite, une haute fenêtre ensoleillée vous permettait de voir la cime verte des grands arbres de St. James's Square. La London Library était le lieu favori de Roland. Un lieu d'apparence misérable mais un lieu civilisé, vibrant d'histoire mais habité aussi par des poètes et des penseurs vivants qu'on pouvait trouver accroupis sur le plancher métallique rainuré de la réserve, ou bavardant aimablement au détour d'un escalier. Là était venu Carlyle, là George Eliot avait déambulé entre les rayonnages.</p>	<p>Das Buch war dick, schwarz und völlig verstaubt. Sein Einband war verbogen und knarrte; es hatte einiges durchgemacht. Der Buchrücken fehlte, das heißt, er ragte wie ein unförmiges Lesezeichen zwischen den Seiten hervor. Wie eine Mumie war das Buch um und um mit schmutzigem, einst weißem Band verschnürt, dessen Enden eine ordentliche Schleife bildeten. Der Bibliothekar händigte es Roland Michell aus, der im Lesesaal der London Library wartete. Es war aus dem Sperrfach Nr. 5 exhumiert worden, wo es ansonsten zwischen <i>De Priapo</i> und <i>Die griechische Knabenliebe</i> stand. Es war zehn Uhr vormittags an einem Septembertag im Jahr 1986. Roland saß an seinem Lieblingsplatz, dem kleinen Tisch mit einem Stuhl hinter einem viereckigen Pfeiler, aber mit Sicht auf die Uhr über dem Kamin. Zu seiner Rechten fiel Sonnenlicht durch ein hohes Fenster, aus dem man die grünen Wipfel der Bäume am St. James Square sah. Die London Library war Rolands liebster Aufenthaltsort. Sie war heruntergekommen, aber zivilisiert; in ihr lebte die Geschichte, aber man konnte genausogut lebende Dichter und Denker antreffen, die auf den gekerbten Metallböden der Magazine hockten oder auf Treppenabsätzen freundschaftlich diskutierten. Hier hatte man Carlyle gesehen, hier hatte sich George Eliot zwischen den Regalen bewegt.</p>
--	--	---

Die Blechtrommel (1959), Günter Grass

<p>I Man kann eine Geschichte in der Mitte beginnen und vorwärts wie rückwärts kühn ausschreitend Verwirrung anstiften. Man kann sich modern geben, alle Zeiten, Entfernungen wegstreichen und hinterher verkünden oder verkünden lassen, man habe endlich und in letzter Stunde das Raum-Zeit- Problem gelöst. Man kann auch ganz zu Anfang behaupten, es sei heutzutage unmöglich, einen Roman zu schreiben, dann aber, sozusagen hinter dem eigenen Rücken, einen kräftigen Knüller hinlegen, um schließlich als letztmöglichster Romanschreiber dazustehn. Auch habe ich mir sagen lassen, daß es sich gut und bescheiden ausnimmt, wenn man anfangs beteuert: Es gibt keine Romanhelden mehr, weil es keine Individualisten mehr gibt, weil die Individualität verloren gegangen, weil der Mensch einsam, jeder Mensch gleich einsam, ohne Recht auf individuelle Einsamkeit ist und eine namen- und heldenlos einsame Masse bildet. Das mag alles so sein und seine Richtigkeit haben. Für mich, Oskar, und meinen Pfleger Bruno möchte ich jedoch feststellen: Wir beide sind Helden, ganz verschiedene Helden, er hinter dem Guckloch, ich vor dem Guckloch; und wenn er die Tür aufmacht, sind wir beide, bei aller Freundschaft und Einsamkeit, noch immer keine namen- und heldenlose Masse. Ich beginne weit vor mir; denn niemand sollte sein Leben beschreiben, der nicht die Geduld aufbringt, vor dem Datieren der eigenen Existenz wenigstens der Hälfte seiner Großeltern zu gedenken. Ihnen allen, die</p>	<p>I On peut commencer une histoire par le milieu puis, d'une démarche hardie, embrouiller le début et la fin. On peut adopter le genre moderne, effacer les époques et les distances et proclamer ensuite, ou laisser proclamer qu'on a résolu enfin le problème espace-temps. On peut aussi déclarer d'emblée que de nos jours il est impossible d'écrire un roman puis, <u>à son propre insu</u> si j'ose dire, en pondre un bien épais afin de se donner l'air d'être le dernier des romanciers possibles. Je me suis également laissé dire qu'il est bon et décent de postuler d'abord : il n'y a plus de héros de roman parce qu'il n'y a plus d'individualistes, parce que l'individualité se perd, parce que l'homme est seul, que tout homme est pareillement seul, privé de la solitude individuelle, et forme une masse solitaire anonyme et sans héros. Après tout, ce n'est pas impossible. Mais en ce qui nous concerne, moi Oscar, et mon infirmier Bruno, je veux l'affirmer sans ambages : nous sommes tous deux des héros, des héros tout différents, lui derrière le judas, moi devant ; et quand il ouvre la porte, ça y est : malgré notre amitié et notre solitude, il ne reste plus de nous qu'une masse anonyme et sans héros. Je commencerai <u>longtemps avant moi</u> ; car nul ne devrait décrire sa vie qu'il n'ait pris le temps, avant de dater sa propre existence, de commémorer une bonne moitié de ses grands-parents. Vous autres qui, loin de ma clinique psychiatrique, menez une vie confuse, vous tous, amis et visiteurs hebdomadaires qui ne</p>	<p>I You can start a story in the middle, then strike out boldly backward and forward to create confusion. You can be modern, delete all reference to time and distance, and then proclaim or let someone else proclaim that at the eleventh hour you've finally solved the space-time problem. Or you can start by declaring that novels can no longer be written, and then, behind your own back as it were, produce a mighty blockbuster that establishes you as the last of the great novelists. I've also been told it makes a good impression to begin modestly by asserting that novels no longer have heroes because individuals have ceased to exist, that individualism is a thing of the past, that all human beings are lonely, all equally lonely, with no claim to individual loneliness, that they all form some nameless mass devoid of heroes. All that may be true. But as far as I and my keeper Bruno are concerned, I beg to state that we are both heroes, quite different heroes, he behind his peephole, I in front of it; and that when he opens the door, the two of us, for all our friendship and loneliness, are still far from being some nameless mass devoid of heroes. I'll begin <u>long before</u> me, for no one should describe his life who lacks the patience to commemorate at least half of his grandparents' existence before detailing his own. To all of you forced to <u>live</u> confusing lives beyond the confines of my mental institution, to all you friends and weekly visitors who have no inkling of my store of paper, I introduce Oskar's maternal</p>
--	---	--

<p>Sie außerhalb meiner Heil- und Pflegeanstalt ein verworrenes Leben führen müssen, Euch Freunden und allwöchentlichen Besuchern, die Ihr von meinem Papiervorrat nichts ahnt, stelle ich Oskars Großmutter mütterlicherseits vor.</p> <p>Meine Großmutter Anna Bronski saß an einem späten Oktobernachmittag in ihren Röcken am Rande eines Kartoffelackers. Am Vormittag hätte man sehen können, wie es die Großmutter verstand, das schlaffe Kraut zu ordentlichen Haufen zu rechen, mittags aß sie ein mit Sirup versüßtes Schmalzbrot, hackte dann letztmals den Acker nach, saß endlich in ihren Röcken zwischen zwei fast vollen Körben. Vor senkrecht gestellten, mit den Spitzen zusammenstrebenden Stiefelsohlen schwelte ein manchmal asthmatisch auflebendes, den Rauch flach und umständlich über die kaum geneigte Erdkruste hinschickendes Kartoffelkrautfeuer. Man schrieb das Jahr neunundneunzig, sie saß im Herzen der Kaschubei, nahe bei Bissau, noch näher der Ziegelei, vor Ramkau saß sie, hinter Viereck, in Richtung der Straße nach Brenntau, zwischen Dirschau und Karthaus, den schwarzen Wald Goldkrug im Rücken saß sie und schob mit einem an der Spitze verkohlten Haselstock Kartoffeln unter die heiße Asche.</p>	<p>soupçonnez pas le papier que je tiens en réserve, je vous présente la grand-mère maternelle d'Oscar.</p> <p>Par un finissant après-midi d'octobre, ma grand-mère Anna Bronski était assise par terre dans ses jupes au bord d'un champ de pommes de terre. Si ç'avait été le matin, on aurait pu voir avec quelle adresse grand-mère, de son râteau, ramenait en jolis tas les fanes flétries. À midi, elle mangea une tartine de saindoux sucrée à la mélasse, puis elle donna au champ le dernier coup de pioche. Enfin voici qu'elle était assise par terre dans ses jupes entre deux paniers presque pleins.</p> <p>Devant les semelles de ses bottes, lesquelles épousaient un plan vertical et se rapprochaient à la pointe, brûlait avec des soubresauts asthmatiques un feu de fanes qui répandait sur le sol insensiblement déclive une fumée plate et circonspecte. On était en quatre-vingt-dix-neuf. Elle se trouvait <u>en plein</u> pays kachoube près de Bissau, mais plutôt du côté de la briqueterie. Elle était assise par terre non loin de Ramkau, derrière Viereck, en direction de la route de Brenntau, entre Dirschau et Karthaus, ayant derrière son dos la sombre forêt de Goldkrug et, armée d'une baguette de coudrier carbonisée à son extrémité pointue, elle poussait des pommes de terre sous la cendre chaude.</p>	<p>grandmother.</p> <p>My grandmother Anna Bronski sat in her skirts late one October afternoon at the edge of a potato field. You could have seen how expertly my grandmother raked the limp potato tops into tidy piles that morning, ate a hunk of bread at noon smeared with dripping and sweetened with syrup, dug through the field one last time, and sat at last in her skirts between two nearly full baskets. Before the upturned and inwardly tilted soles of her boots, flaring up asthmatically from time to time and sending a flat layer of troubled smoke across the slightly tilted crust of the soil, smoldered a potato-top fire. The year was eighteen ninety-nine, she sat in the heart of Kashubia, near Bissau, nearer still to the brickworks, this side of Ramkau she sat, beyond Viereck, facing the road to Brenntau, between Dirschau and Karthaus, with her back toward the black forest of Goldkrug she sat, shoving potatoes under the hot ashes with the charred tip of a hazel stick.</p>
--	---	---

Annexe IV : Métaphores nouvelles et conventionnelles

METAPHORES DANS *LES MEMOIRES D'HADRIEN*

<p>1) Comme le voyageur qui navigue entre les îles de l'Archipel voit la buée lumineuse se lever vers le soir, et découvre peu à peu la ligne du rivage, je commence à apercevoir le profil de ma mort. Déjà, certaines portions de ma vie ressemblent aux salles dégarnies d'un palais trop vaste, qu'un propriétaire appauvri renonce à occuper tout entier.</p>	<p>Like a traveller sailing the Archipelago who sees the luminous mists lift toward evening, and little by little makes out the shore, I begin to discern the profile of my death. Already certain portions of my life are like dismantled rooms of a palace too vast for an impoverished owner to occupy in its entirety.</p>	<p>Wie der Reisende, der das Inselmeer durchschiff, die Uferlinie im Abenddunst aufleuchten sieht, sehe ich allmählich den Umriß meines Todes Gestalt annehmen. Schon gleichen manche Gebiete meines Lebens den ausgeräumten Sälen des zu großen Palastes, den der verarmte Besitzer nicht mehr ganz bewohnt.</p>
<p>2) Mais une heure avait suffi pour accomplir l'humble et surprenant prodige : la chaleur de mon sang réchauffait mes mains ; mon cœur, mes poumons s'étaient remis à opérer avec une espèce de bonne volonté ; la vie coulait comme une source pas très abondante, mais fidèle.</p>	<p>An hour had sufficed to accomplish the humble and unexpected prodigy: the heat of my blood was rewarming my hands; my heart and my lungs had begun to function with a kind of good will, and life was welling up like a spring which, though not abundant, is faithful.</p>	<p>Doch hatte die Stunde genügt, um das bescheidene und doch überraschende Wunder zustande zu bringen: warmes Blut durchpulste meine Hände, Herz und Lunge nahmen mit leidlich gutem Willen ihre Tätigkeit wieder auf, das Leben rieselte in spärlichem, aber doch sicherem Fluß.</p>
<p>3) Et la plupart des hommes aiment à résumer leur vie dans une formule, parfois dans une vanterie ou dans une plainte, presque toujours dans une récrimination ; leur mémoire leur fabrique complaisamment une existence explicable et claire. Ma vie a des contours moins fermes.</p>	<p>Most men like to reduce their lives to a formula, whether in boast or lament, but almost always in recrimination; their memories obligingly construct for them a clear and comprehensible past My life has contours less firm.</p>	<p>Auch die meisten Menschen lieben es, ihr Leben auf einen kurzen Nenner zu bringen, manchmal prahlend, manchmal jammernd, noch öfter in Form einer Anklage. Die Erinnerung leih sich dazu her, ihnen eine klare handfeste Vergangenheit vorzutauschen. Mein Leben kann ich nicht so leicht in festen Formen gießen.</p>
<p>4) La vie m'était un cheval dont on épouse les mouvements, mais après l'avoir, de son mieux, dressé.</p>	<p>Life was to me a horse to whose motion one yields, but only after having trained the animal to the utmost.</p>	<p>Das Leben schien mir wie ein Pferd, mit dessen Bewegung man mitgeht, aber erst, nachdem man es, so gut man kann, zugeritten hat.</p>
<p>5) Depuis, chaque fois que j'ai vu disparaître un homme arrivé au milieu de la vie, et dont le public croit pouvoir mesurer exactement les réussites et les échecs, je me suis rappelé qu'à cet âge je n'existais encore qu'à mes propres yeux et à ceux de quelques amis, qui devaient parfois douter de moi comme j'en doutais moi-même.</p>	<p>Each time that I have witnessed the disappearance of a man just at middle age, whose successes and reverses the public thinks it can judge exactly, I have recalled that at the same age I still figured only in my own eyes, and in those of a few friends, who must sometimes have doubted my abilities as I doubted them myself.</p>	<p>Jedesmal, wenn ich seither einen Mann vom Schauplatz abtreten sah, dessen Erfolge und Mißerfolge die Öffentlichkeit richtig einzuschätzen meinte, erinnerte ich mich dieser Zeit, wo ich nur vor den eigenen Augen bestand und vielleicht vor denen einzelner Freunde, die oft an mir zweifeln mochten, wie auch ich oft an mir zweifelte.</p>

6) Une portion de ma vie et de mes voyages s'est passée à choisir les chefs de file d'une bureaucratie nouvelle	One portion of my life and my travels has been passed in choosing the administrative heads of a new bureaucracy,	Ein Teil meines Lebens und meiner Reisen diente dem Zwecke, die Spitzen einer neuen Beamtenschaft auszusuchen,
7) En un sens, cette visite à Osroès avait marqué un tournant de ma vie.	In one sense this visit to Osroes had been a turning point in my life.	Der Besuch bei Chosroes hatte in einer gewissen Hinsicht für mich einen Wendepunkt bedeutet.
8) Ce beau lévrier avide de caresses et d'ordres se coucha sur ma vie.	This graceful hound, avid both for caresses and commands, took his post at my feet.	Dies schöne Windspiel, das nach Zärtlichkeit und Zucht lechzte, legte sich quer über meinen Lebensweg.
9) Un abri avait été construit au faite pour nous permettre d'y attendre l'aube. Elle vint ; une immense écharpe d'Iris se déploya d'un horizon à l'autre ; d'étranges feux brillèrent sur les glaces du sommet ; l'espace terrestre et marin s'ouvrit au regard jusqu'à l'Afrique visible et la Grèce devinée. Ce fut l'une des cimes de ma vie. Rien n'y manqua, ni la frange dorée d'un nuage, ni les aigles, ni l'échanson d'immortalité.	At the summit a shelter had been built for us to await the dawn. It came: an immense rainbow arched from horizon to horizon; on the icy crest strange fires blazed; earth and sea spread out to view as far as Africa, within sight, and Greece, which we merely guessed at. That was truly an Olympian height in my life. All was there, the golden fringe of cloud, the eagles, and the cupbearer of immortality.	Auf dem Gipfel war ein Unterschlupf hergerichtet worden, der uns bis zum Sonnenaufgang Schutz bot. Sie kam, Iris entrollte ihre Schärpe, die sich als ungeheurer Regenbogen von Horizont zu Horizont spannte, wundersame Lichter funkelten auf dem Eis des Gipfels, und weithin öffneten sich Land und Meer dem Blick bis nach Afrika, das man sah, und nach Hellas, das man ahnte. Das war einer der Höhepunkte meines Lebens. Nichts fehlte, weder die goldene Franse der Wolke noch der Flug der Adler, noch auch der Mundschenk der Unsterblichkeit.
10) Mais l'avenir ne pouvait désormais rien m'apporter, rien du moins qui pût passer pour un don. Mes vendanges étaient faites ; le moût de la vie emplissait la cuve.	But from now on the future had nothing to bring me, nothing at least which could count as a gift My harvests were in; life's heady wine filled the vats to overflowing.	Nun konnte die Zukunft mir nichts mehr bringen, zum mindesten nichts, was einem Geschenk glich. Meine Ernten waren eingebracht, der Most füllte die Kufe.
11) l'âme n'est-elle que le suprême aboutissement du corps, manifestation fragile de la peine et du plaisir d'exister ? Est-elle au contraire plus antique que ce corps modelé à son image, et qui, tant bien que mal, lui sert momentanément d'instrument ? Peut-on la rappeler à l'intérieur de la chair, rétablir entre elles cette union étroite, cette combustion que nous appelons la vie ?	is the soul only the supreme development of the body, the fragile evidence of the pain and pleasure of existing? Is it on the contrary more ancient than the body, which is modelled on its image and which serves it momentarily, more or less well, as instrument? Can it be called back inside the flesh, re-establishing with the body that close union and mutual combustion which we name life?	ob die Seele mehr sei als eine letzte Verfeinerung des Leibes, gerade stofflich genug, um Qual und Lust des Seins zu verspüren. Oder ist sie im Gegenteil älter als der nach ihrem Bilde geformte Körper, der ihr notgedrungen als zeitweiliges Werkzeug dient? Kann man sie ins Innere des Leibes zurückrufen und jene enge Gemeinschaft zwischen beiden, jenen Verbrennungsvorgang, den wir Leben nennen, wiederherstellen?
12) Comme d'ordinaire Antinoüs allait et venait silencieusement dans la pièce : je ne sais pas à quel moment ce beau lévrier est sorti de ma vie.	As usual Antinous went silently about the room; I know not at what moment that fair creature passed out of my life.	Antinous kam und ging lautlos durch den Raum wie gewöhnlich; ich weiß nicht, in welchem Augenblick das schöne Windspiel aus meinem Leben geschieden

		ist.
13) Le plaisir avait repris sa <i>place dans ma vie</i> ;	Pleasure had regained its place in my life ;	Auch der Lust wurde wieder ihr Recht ;
14) La méditation de la <i>mort</i> n'apprend pas à <i>mourir</i> ; elle ne rend pas la <i>sortie</i> plus facile, mais la facilité n'est plus ce que je recherche.	Meditation upon death does not teach one how to die ; it does not make the departure more easy, but ease is no longer what I seek.	Das Sinnen über den Tod unterweist nicht im Sterben ; es erleichtert den Abgang nicht, doch ist es ja keine Erleichterung, auf die ich noch aus bin.
15) À en croire les prêtres, je t'ai laissé à cet endroit où les éléments d'un être se déchirent comme un vêtement usé sur lequel on tire, à ce <i>carrefour sinistre</i> entre ce qui existe éternellement, ce qui fut, et ce qui sera. Il se peut après tout que ces gens-là aient raison, et <i>que la mort soit faite de la même matière fuyante et confuse que la vie</i>.	To believe the priests, I have left you at the place where the separate elements of a being tear apart like a worn garment under strain, at that sinister crossroads between what was and what will be, and what exists eternally. It is conceivable, after all, that those notions are right, and that death is made up of the same confused, shifting matter as life .	Nach den Priestern zu urteilen, hätte ich dich dort gelassen, wo die Bestandteile eines Wesens zerreißen wie ein altes Kleid, daran man zerrt, am düsteren Kreuzweg zwischen dem, was immer bleibt, dem, was war, und dem, was sein wird. Mag sein, daß diese Leute recht haben, daß der Tod aus dem gleichen wirren und flüchtigen Stoff gemacht ist wie das Leben .
16) J'observe ma fin : cette série d'expérimentations faites sur moi-même continue la longue étude commencée dans la clinique de Satyrus. Jusqu'à présent, les modifications sont aussi extérieures que celles que le temps et les intempéries font subir à un monument dont ils n'altèrent ni la matière, ni l'architecture : je crois parfois <i>apercevoir et toucher à travers les crevasses le soubassement indestructible, le tuf éternel</i> . Je suis ce que j'étais ; je meurs sans changer.	I try now to observe my own ending : this series of experiments conducted upon myself continues the long study begun in Satyrus' clinic. So far the modifications are as external as those to which time and inclement weather subject any edifice, leaving its architecture and basic material unaltered; I sometimes think that through the crevices I see and touch upon the indestructible foundation, the rock eternal . I am what I always was; I am dying without essential change.	Ich beobachte, wie ich sterbe: die lange Reihe von Versuchen, die ich mit mir anstellte, setzt das lange Studium fort, das in des Satyrus Klinik begonnen hat. Bis jetzt habe ich mich nur oberflächlich verändert, etwa wie ein Denkmal, dessen Stoff und Bauart Zeit und Witterung nichts anhaben können. Zuweilen ist mir, als schaute und spürte ich durch die Risse hindurch die unzerstörbaren Grundlagen, den ewigen Urstein . Ich bin, der ich war; ich sterbe unverändert.
17) ces rites barbares, qui créent entre les affiliés des liens à la vie et à la mort, [...]	those barbarous rites creating bonds of life and death between the affiliates [...]	die barbarischen Bräuche, die seine Bekenner auf Tod und Leben aneinanderketten [...]

METAPHORES DANS *POSSESSION: A ROMANCE*

1) He read the letters again. Had a final draft been posted? Or had the impulse died or been rebuffed? Roland was seized by a strange and uncharacteristic impulse of his own. It was suddenly quite impossible to put these <i>living words</i> back into page 300 of Vico and	Il relut les lettres. Une version définitive avait-elle été postée ? Ou bien l'impulsion s'était-elle éteinte, avait-elle été contrecarrée ? Roland fut lui aussi saisi d'une étrange impulsion qui n'était pas le moins du monde conforme à sa nature. Il lui fut soudain absolument	Er las die Briefe noch einmal. War eine letzte Fassung abgesandt worden? Oder war der Impuls erstorben oder unterdrückt worden? Roland fühlte sich selbst von einem unerklärlichen und untypischen Impuls ergriffen. Es kam ihm plötzlich ganz undenkbar vor, diese
--	---	---

<p>return them to Safe 5.</p>	<p>impossible de replacer ces paroles vivantes à la page 300 du Vico et de les renvoyer au coffre n° 5.</p>	<p>lebendigen Worte wieder bei Seite 300 in den Vico zu legen und sie dem Sperrfach Nr. 5 zurückzugeben.</p>
<p>2) ‘Look,’ he said. He fetched the envelope out of his case. I brought them with me. After all, what else could I do with them? They’re faded but... ‘</p> <p><i>Since our extraordinary conversation I have thought of nothing else ... I feel, I know with a certainty that cannot be the product of folly or misapprehension, that you and I must speak again -</i></p> <p>‘I see,’ she said. ‘They’re alive.’ ‘They don’t have ends.’ ‘No. They’re beginnings. Would you like to see where she lived? And ended, indeed?’</p>	<p>— Regardez », dit-il. Il alla chercher l’enveloppe dans son porte-documents. « Je les ai apportées avec moi. Après tout, que pouvais-je en faire d’autre ? Elles sont effacées, mais... »</p> <p><i>Depuis notre extraordinaire conversation je n’ai pas pensé à autre chose... Je sens, je sais, avec une certitude qui ne peut être le fruit de la déraison ou de la méprise, que vous et moi devons parler encore...</i></p> <p>« Je vois, dit-elle. Elles sont vivantes. — Elles sont inachevées. — C’est ça. Ce sont des débuts. Aimerez-vous voir où elle a vécu ? et en fait terminé sa vie ? »</p>	<p>»Warten Sie«, sagte er und nahm den Umschlag aus seiner Brieftasche. »Ich habe sie mitgebracht. Was hätte ich auch sonst tun sollen? Sie sind etwas verblichen, aber...«</p> <p><i>Seit unserer außergewöhnlichen Unterhaltung konnte ich an nichts anderes denken... Ich spüre, nein, ich weiß, mit einer Gewißheit, die nicht Torheit oder Mißverständnis sein kann, daß wir uns noch einmal unterhalten müssen...</i></p> <p>»Ich verstehe«, sagte sie. »Sie sind lebendig.« »Sie haben keine Enden.« »Nein, es sind Anfänge. Würden Sie gerne sehen, wo sie gelebt hat? Und ihr Ende gefunden hat?«</p>
<p>3) This thickened forest, her own humming metal car, her prying curiosity about whatever had been Christabel’s life, seemed suddenly to be the ghostly things, feeding on, living through, the young vitality of the past. Between the trees the ground was black with the shining, sagging wet rounds of dead leaves; in front of her, the same black leaves spread like stains on the humping surface of the tarmac. A creature ran out into her path; its eyes were half-spheres filled with dull red fire, refracted, sparkling and then gone. She swerved, and nearly hit a thick oak stump. Ambiguous wet drops or flakes - which? - materialised briefly on the windscreen. Maud was inside, and the outside was alive and separate.</p>	<p>Cette forêt plus drue, le ronron de sa voiture, la curiosité indiscreète qu’elle-même éprouvait pour tout ce qui avait été la vie de Christabel, semblèrent soudain être les choses spectrales qui se nourrissaient, qui se repaissaient de la vitalité nouvelle du passé. Entre les arbres le sol était noir de feuilles mortes, en amas mouillés, brillants et affaissés ; devant elle, les mêmes feuilles noires s’étaient comme des flaques sur la surface bombée du macadam. Une bête détalait à l’approche de la voiture ; ses yeux étaient des demi-sphères luisant d’un feu rouge et mat, réfracté, brasillant, et puis évanouit. Maud fit une embardée, et faillit heurter une grosse souche de chêne. Une salve équivoque de gouttes de pluie ou de flocons de neige — qu’était-ce au juste ? — se matérialisa un bref instant sur le pare-brise. Maud était à l’intérieur, et l’extérieur vivait de sa vie propre.</p>	<p>Zwischen den Bäumen war der Boden schwarz von den glänzenden, nassen Umrissen welker Blätter; vor ihr bedeckten die Blätter die unebene Oberfläche des geteerten Weges wie Flecken. Ein Tier lief ihr in die Scheinwerfer; seine Augen waren mattrot funkelnde Halbkugeln, in denen das Licht sich brach, die funkelten und dann verschwunden waren. Sie wich aus und wäre beinahe gegen einen Eichenstamm gefahren. Zweideutige nasse Tropfen oder Flocken — was von beidem? — zeigten sich kurz auf der Windschutzscheibe. Maud befand sich innen, und die Außenwelt war lebendig und von ihr abgesondert.</p>

<p>4) ‘And you? Why do you work on Ash?’ ‘My mother liked him. She read English. I grew up on his idea of Sir Walter Raleigh, and his Agincourt poem and Offa on the Dyke. And then Ragnarok.’ He hesitated. "They were what stayed alive, when I’d been taught and examined everything else.’ Maud smiled then. ‘Exactly. That’s it. What could survive our education.’</p>	<p>« Et vous ? Pourquoi travaillez-vous sur Ash ? — Ma mère l’aimait. Elle a fait une licence d’anglais. J’ai été nourri des idées d’Ash sur Sir Walter Raleigh, de son poème d’Azincourt, d’Offa sur son Rempart de Terre. Et de Ragnarök aussi. » Il hésita. « C’est cela qui est resté vivant, après qu’on m’eut enseigné et expliqué tout le reste. » Maud sourit alors. « Exactement. C’est ça. Ce qui a survécu à nos études. »</p>	<p>»Und Sie? Warum beschäftigen Sie sich mit Ash?« »Meine Mutter mochte ihn. Sie hatte Englische Literatur studiert. Als Kind wurde ich mit seinem Bild von Sir Walter Raleigh vertraut gemacht und mit seinem Gedicht über die Schlacht bei Agincourt und dem über König Offa auf seinem Erdwall. Und dann mit Ragnarök.« Er zögerte. »Das blieb übrig, nachdem alles andere durch die Lehr- und Examensmühle gedreht worden war. « Maud lächelte jetzt. »Richtig. So ist es. Was kann schon unsere Ausbildung überleben.«</p>
<p>5) And in the depth of wintry night They slumber open-eyed and bright Silver and red, a shadowed light Ice-veiled and steadily upright A paradox of chilly fire Of life in death, of quenched desire That has no force, e’en to respire Suspended until frost retire —</p>	<p>Dans les profondeurs de la nuit d’hiver Ils luisent, sommeillent, gardant l’oeil ouvert Argentés et rouges, ombreuse lumière De glace voilée, fixe et régulière Paradoxe double de ce feu glacé De vie et de mort, désir effacé Toute force a fui ce qui là respire En suspens jusqu’au temps où le gel se retire</p>	<p>In Winters kalter, düstrer Nacht Halten sie schweigend ihre Wacht Im harten Eise festgemacht Silbern und rot schimmern sie sacht Kälte und Feuer sich gefunden Zum paradoxen Bild verbunden Des Lebens, in den Tod gewunden Das stillsteht, bis der Frost geschwunden —</p>
<p>6) We have undergone - this good man said - a double process of Induration. Trade - and Protestant abjuration of spiritual relations - have been mutually doing the work of internal petrification and ossification upon us. We are grossly materialist - and nothing will satisfy us but material proofs - as we call them - of spiritual facts - and so the spirits have deigned to speak to us in these crude ways - of rapping - and rustling - and musical hummings - such as once were not needed - when our Faith was alight and alive in us -</p>	<p>Nous avons subi — a dit cet homme de bien — un double processus d’Endurcissement. Le Commerce — et l’abjuration des relations spirituelles dans le Protestantisme — ont mutuellement effectué en nous un travail de pétrification et d’ossification internes. Nous sommes grossièrement matérialistes — et rien ne nous satisfait hormis ce que nous appelons les preuves matérielles des faits spirituels — en conséquence de quoi les esprits ont daigné nous parler dans un langage fruste — le langage des coups frappés — et des bruissements — et des bourdonnements musicaux — auxquels il ne leur était pas nécessaire jadis de recourir — quand notre Foi brillait, vivante, en nous —</p>	<p>Wir haben — so sagte er — eine zwiefache Verhärtung erlitten: Der Handel und der Protestantismus, welcher jegliche spirituellen Manifestationen leugnet — sie haben gemeinsam die Versteinerung und Verknöcherung unseres Inneren bewirkt. Unser Denken ist vom grobschlächtigsten Materialismus geprägt — und nichts kann uns zufriedenstellen als materielle, greifbare Beweise — wie wir sie nennen — Beweise spiritistischer Vorgänge — weshalb die Geister sich herbeigelassen haben, sich uns in der groben Manier mitzuteilen — wie sie das Klopfen darstellt — das Poltern — und Töne — Dinge, deren wir in früheren Zeiten nicht bedurften, als der Glaube in unseren Herzen lebendig und kraftvoll war —</p>
<p>7) I wish you might have known my father. His conversation would have delighted you. There was</p>	<p>Je regrette que vous n’ayez pas connu mon père. Sa conversation vous aurait enchanté. Il savait tout — dans</p>	<p>Ich wünschte, Sie hätten meinen Vater gekannt. Es hätte Sie entzückt, sich mit ihm zu unterhalten. Auf</p>

nothing he did not know - in his chosen field - and nothing he knew that was to him Dead Knowledge - but all alive and brilliant and full of import for our lives.	le domaine qu'il avait fait sien — et rien de ce qu'il savait n'était pour lui Science Morte — mais tout était vivant , rayonnant, plein d'importance pour nos vies.	dem Gebiet, das er sich erwählt hatte, gab es nichts, was er nicht wußte — und nichts, was er wußte, war ihm totes Wissen — sondern alles atmete Leben und Feuer und Bedeutung für unser Dasein.
8) I have not much to leave. Once I had much, Or thought it much, but men thought otherwise. Well-nigh three thousand winged or creeping things Lively in death , injected by my Art, Lovingly entered, opened and displayed —	J'ai bien peu à laisser. J'avais beaucoup jadis, Ou le croyais, mais autrement pensaient les hommes. Près de trois mille choses qui volent ou rampent, Vivaces dans la mort , injectées par mon Art, Amoureuement inventoriées, disséquées, Exposées à la vue,	Viel hinterlass' ich nicht Einst war es viel — Es schien mir viel — doch schien's nicht so der Welt: Insekten, fast dreitausend an der Zahl, Mit bunten Flüssigkeiten angefüllt, Getötet und fixiert und präpariert —
9) Roland was studying a card of brooches and rings made apparently from plaited and woven silks, some encircled by jet, some studded with pearls. "This is pretty. Jet and pearls and silk." "Oh, not silk, sir. That's hair. That's another form of mourning brooch, with the hair. Look, these ones have 'IN MEMORIAM' round the frame. They cut it off at the death-bed. You could say they kept it alive ."	Roland examinait un carton de broches et de bagues qui paraissaient faites de fils de soie tissés et nattés, certaines cerclées de jais, d'autres garnies de perles. « C'est joli. Jais, perles et soie. — Oh, ce n'est pas de la soie, monsieur. C'est des cheveux. Un autre style de broche de deuil, avec des cheveux. Regardez, celles-là ont "IN MEMORIAM" autour du cadre. On les coupait sur le lit de mort. On les conservait en vie , pour ainsi dire. »	Roland betrachtete eine Tafel mit Broschen und Ringen, die aus feinen Strängen von Seide zu bestehen schienen, von Jett umwunden oder mit Perlen besetzt. »Das ist hübsch. Jett und Perlen und Seide.« »O nein, Sir, keine Seide. Es ist Haar. Die Broschen mit Haar sind Trauerbroschen. Schauen Sie nur, >In memoriam< ist unten eingeschnitzt. Das Haar wurde auf dem Totenbett abgeschnitten. Wenn man so will, wurde es am Leben gehalten .«
10) And yet, natures such as Roland's are at their most alert and heady when reading is violently yet steadily alive .	Et pourtant des natures comme celle de Roland atteignent leur plus vive excitation, leur plus grande ivresse, quand la lecture est violemment et continûment vivante .	Und doch sind Menschen von Rolands Wesensart am wachsten und am ungestümsten, wenn das Lesen seine Macht über sie wirkt , eindringlich und gleichmäßig zugleich.
11) Our language was not designed to distinguish differences in air; it runs the risk of a meaningless lyricism or inexact metaphors — so I will not write of it in terms of wine or crystal, though both those things came into my mind. I have breathed the air of Mont Blanc — a chill light clean air that comes off the remote glaciers and has the purity of those snows, touched with the resin of pine and the hay of the high meadows. Thin air, as Shakespeare said, the air of vanishing things and refinements beyond apprehension by our senses. This Yorkshire air, the moorland air, that	Notre langage n'a pas été conçu pour distinguer les différences de l'air, et court le risque d'un lyrisme dénué de sens, ou bien de métaphores inexactes — aussi ne le comparerai-je ni au vin ni au cristal, et pourtant ces deux images me sont venues à l'esprit. J'ai respiré l'air du Mont Blanc — l'air froid et propre qui tombe des lointains glaciers, pur comme leurs neiges, avec l'arôme évanescant de la résine du pin et du foin de l'alpage. L'air rare, comme le dit Shakespeare, l'air des choses qui se dissipent et des raffinements qui excèdent la capacité de nos sens à les appréhender. Cet	Unsere Sprache ist außerstande, Unterschiede in der Beschaffenheit der Luft festzuhalten; versucht sie es, läuft sie Gefahr, sich in kraftlosen Beschwörungen oder undeutlichen Metaphern zu ergehen — und deshalb will ich davon absehen, sie mit Wein oder Kristall zu vergleichen, obwohl beides sich dem Sinn unweigerlich aufdrängt. Ich habe die Luft des Montblanc geatmet — eine kalte, dünne, klare, Luft, die den Gletschern entstammt und die Reinheit ihres Schnees mit sich führt, versehen mit einem Hauch von Kiefernharz und dem Heu der Alpwiesen. Dünne Luft, wie Shakespeare

<p>is, has no such glassy chill - it is all alive, on the move, like the waters that thread their way through the heath, as it does with them. It is visible air — you see it run in rivers and lines over the shoulders of bald stones — you see it rise in aery fountains and tremble over the heath when it is hot.</p>	<p>air du Yorkshire, l'air de la lande veux-je dire, n'a pas cette fraîcheur du verre — il est infiniment vivant, en mouvement, comme les eaux qui serpentent à travers la bruyère, et il fait chemin avec elles. C'est un air visible —vous le voyez couler à f lots et en filets sur les épaulements de rocs pelés — vous le voyez jaillir en gerbes aériennes et trembler sur toute l'étendue de la lande quand il fait chaud.</p>	<p>sagte, die Luft dessen, was im Vergehen begriffen ist, von einer Klarheit, die sich der Wahrnehmung durch unsere Sinne entzieht. Die Luft in Yorkshire, in dieser Landschaft von Heide und Mooren, besitzt diese glasklare Kälte nicht — sie ist lebendig, bewegt, wie die Wasserläufe, die sich ihren Weg durch die Heide bahnen, welchem Weg die Luft folgt. Es ist dies eine sichtbare Luft — man kann sie in den Flüssen sehen und auf den Flanken kahler Felsen — man sieht sie mit luftigen Fontänen emporstieben und über der Heide in der Sonunerhitze zittern.</p>
<p>12) Her living hair was brighter than chill gold With shoots of brightness running down its mass And straying out to lighten the dun air Like phosphorescent sparks off a pale sea, And while she sang, she combed it with a comb Wrought curiously of gold and ebony, Seeming to plait each celandine-bright tress With the spring's sound, the song's sound and the sound Of its own living whisper, warm and light</p>	<p>Sa vivante chevelure resplendissait D'intenses flamboiements plus ardents que l'or pur. Des ondes lumineuses parcouraient sa masse Et leurs fulgurations éclairaient l'air obscur Comme les phosphorescences d'une mer pâle. Tout en chantant, elle lissait ses beaux cheveux Avec un peigne fin ouvré d'ébène et d'or. Et dans la chélideine de ses tresses blondes Elle semblait natter des rubans de musique, Entrecroiser des sons, le soupir de la source, Le timbre de sa voix, le susurrement même De ses cheveux vivants sous le baiser du peigne.</p>	<p>Ihr Haar strahlte so hell wie hellstes Gold Und leuchtete wie Licht im Finsternen, Wie Meeresleuchten über grauer See, Und singend kämmte sie ihr goldnes Haar Mit einem Kamm von Gold und Ebenholz, Und jede helle Flechte schien erfüllt Vom Klang der Quelle, dem des Lieds, dem Klang Des eigenen Lebens, Atmens, warm und leicht.</p>
<p>13) I can't write down Gode's way of telling things. My father has from time to time encouraged her to tell him tales which he has tried to take down verbatim, keeping the rhythms of her speech, adding nothing and taking nothing away. But the life goes out of her words on the page, no matter how faithful he is. He said once to me, after such an experiment, that he saw now why the ancient Druids believed that the spoken word was the breath of life and that writing was a form of death. I thought of this journal, at first, to see how I might best follow Christabel's advice and record accurately what I</p>	<p>Je ne puis mettre par écrit la façon dont Gode raconte les choses. Mon père l'a parfois encouragée à lui conter des histoires qu'il a essayé de noter mot pour mot, en conservant le rythme de ses paroles, en n'ajoutant et ne retranchant rien. Mais la vie disparaît de ses mots sur la page, si fidèle que mon père soit. Il m'a dit un jour, après une telle expérience, qu'il comprenait maintenant pourquoi les Druides d'autrefois croyaient que la parole est le souffle de la vie et que l'écrit est une forme de mort. J'ai pensé à ce journal, tout d'abord, pour voir comment suivre de mon mieux le conseil de Christabel</p>	<p>Godes Erzählweise kann ich nicht festhalten. Mein Vater hat sie bisweilen aufgefordert, ihm Geschichten zu erzählen, die er Wort für Wort aufzuschreiben versucht hat, um den Rhythmus ihrer Sprache zu bewahren, nichts hinzufügend, nichts weglassend. Doch so getreu er auch verfahren mag, auf dem Papier besitzen ihre Worte kein Leben mehr. Einmal sagte er nach einem solchen Experiment zu mir, er begreife nun, warum die Druiden geglaubt hatten, daß das gesprochene Wort der Lebensodem und das Schreiben eine Form des Todes sei. Zuerst dachte ich an mein</p>

<p>heard, but my very intention in some strange way took life from my listening and from Gode's telling, so I desisted, from courtesy and something more. (Yet the interest has its life, there must be a way of writing.)</p>	<p>et rédiger avec précision ce que j'avais entendu, mais mon intention même, je ne sais comment, a pris vie en écoutant Gode, dans ce que Gode contait, alors j'ai renoncé, par courtoisie, et quelque chose de plus. (Et pourtant l'intérêt a sa vie, il doit y avoir un moyen d'écrire.)</p>	<p>Tagebuch, daran, daß ich Christabels Rat befolgen und so genau wie möglich aufzeichnen wollte, was ich vernahm, doch auf seltsame Weise beraubte meine bloße Absicht mein Zuhören und Godes Erzählen bereits des Lebens, und aus Höflichkeit und noch etwas anderem gab ich mein Vorhaben auf. (Doch Interesse ist auch etwas Lebendiges, es muß eine Möglichkeit geben, über solche Dinge zu schreiben.)</p>
<p>14) Many trances are preceded by a moment of nausea and giddiness, but the trance into which I now fell was preceded by the shaking of approaching death, and Mr Ritter on my right remarked that my poor hands were as cold as stones.</p>	<p>Bien des trances sont précédées par un moment de nausée et de vertige, mais la transe dans laquelle je tombai alors fut précédée par les spasmes de l'approche de la mort, et M. Ritter, à ma droite, fit la réflexion que mes pauvres mains étaient froides comme la pierre.</p>	<p>Vielen Trancen geht ein kurzes Gefühl von Schwindel und Übelkeit voraus, doch die Trance, in die ich fiel, wurde eingeleitet durch das Zittern, das uns beim Herannahen des Todes befällt. Mr. Ritter, der zu meiner Rechten saß, bemerkte, daß meine Hände eiskalt seien.</p>
<p>15) When he was lying there he said, 'Burn what they should not see,' and I said, 'Yes', I promised. At such times, it seems, a kind of dreadful energy comes, to do things quickly, before action becomes impossible. He hated the new vulgarity of contemporary biography, the ransacking of Dickens's desk for his most trivial memoranda, Forster's unspeakable intrusions into the private pains and concealments of the Carlyles. He said often to me, burn what is alive for us with the life of our memory, and let no one else make idle curios or lies of it.</p>	<p>Alité dans cette chambre là-bas, il a dit un jour : « Brûlez ce qu'on ne doit pas voir », et j'ai dit oui, j'ai promis. En de pareils moments, semble-t-il, survient une sorte d'énergie atroce, pour agir vite, avant qu'agir ne devienne impossible. Il exérait la vulgarité récemment apparue dans les biographies contemporaines, la fouille du bureau de Dickens à la recherche de ses notes les plus insignifiantes, les inqualifiables intrusions de Forster dans les chagrins intimes des Carlyle et ce qu'ils avaient voulu tenir caché. Il m'a souvent dit : brûlez ce qui pour nous palpite de la vie de notre mémoire, et ne laissez personne en faire de futiles objets de curiosité ni de vains mensonges.</p>	<p>Als er dort lag, sagte er: »Verbrenne, was niemand sehen soll«, und ich sagte: »Ja«, ich versprach es ihm Zu solchen Zeiten scheint uns eine furchtbare Tatkraft zuzuwachsen, schnell zu handeln, bevor es unmöglich wird. Die vulgäre Mode der zeitgenössischen Biographien war ihm zuwider — das Durchstöbern von Dickens' Schreibtisch nach den trivialsten Andenken, Forsters unverzeihliche Indiskretionen über die privaten Leiden und Verheimlichungen der Carlyles. Oft sagte er zu mir: Verbrenne, was uns lebendig ist mit dem Leben der Erinnerung, laß nicht zu, daß es in nichtige Kuriositäten oder Lügen umgemünzt wird.</p>
<p>16) 'I love you,' said Roland. 'It isn't convenient. Not now I've acquired a future. But that's how it is. In the worst way. All the things we - we grew up not believing in. Total obsession, night and day. When I see you, you look alive and everything else fades. All that.'</p>	<p>— Je vous aime, dit Roland. Le moment est mal choisi. Maintenant que j'ai acquis un avenir. Mais c'est comme ça. De la pire façon. Tout ce en quoi — en grandissant — nous avons appris — à ne pas croire. Quand je vous vois, vous avez l'air vivante, et tout le reste — s'évanouit. Tout ça.</p>	<p>»Ich liebe dich auch«, sagte Roland. »Es paßt mir nicht in den Kram — jetzt, wo ich endlich eine Zukunft habe. Aber so ist es nun mal. Schlimmer konnte es nicht kommen. Alles, was wir — was wir gelernt haben, nicht zu glauben — die völlige Besessenheit, bei Tag und Nacht. Wenn ich dich sehe, dann bist du lebendig,</p>

		und alles übrige — es verschwindet einfach. Löst sich in Luft auf.«
<p>17) Dear Mrs Ash, Please forgive the intrusion upon your most valuable time and attention. I am a gentlewoman, and at present totally unknown to you, but I have something to impart to you which closely concerns both of us and is in my case no less than a matter of life and death. Believe me I speak the cold truth, no more.</p>	<p>Madame, Je vous prie de bien vouloir me pardonner mon indiscretion en vous demandant quelques instants d'attention. Je suis une personne convenable, qui vous est à l'heure actuelle totalement inconnue, mais j'ai à vous communiquer une chose qui nous touche de très près, vous et moi, et qui, en ce qui me concerne personnellement, n'est rien de moins qu'une question de vie ou de mort. Croyez-moi, je dis la pure vérité, rien de plus.</p>	<p>Liebe Mrs. Ash. Bitte verzeihen Sie, daß ich mich erdreiste, Ihre wertvolle Zeit und Aufmerksamkeit in Anspruch zu nehmen. Ich bin eine Dame, und Sie kennen mich nicht, doch ich muß Ihnen eine Mitteilung machen, welche uns beide angeht. In meinem Fall handelt es sich um eine Frage von Leben und Tod. Sie dürfen mir glauben, daß ich nichts als die reine Wahrheit spreche.</p>

METAPHORES DANS *DIE BLECHTROMMEL*

<p>1) Friedhöfe haben mich immer schon verlocken können. Sie sind gepflegt, eindeutig, logisch, männlich, lebendig. Auf Friedhöfen kann man Mut und Entschlüsse fassen, auf Friedhöfen erst bekommt das Leben Umrisse — ich meine nicht Grabeinfassungen — und wenn man will, einen Sinn.</p>	<p>Les cimetières m'ont toujours attiré. Ils sont soignés, nets, logiques, virils, vivants. Dans un cimetière, on peut prendre courage, prendre des résolutions ; dans un cimetière, la vie reçoit des contours nets — je ne veux pas parler ici des bordures de tombes — et, si l'on veut, un sens.</p>	<p>I have always been attracted to cemeteries. They are well kept, straightforward, logical, manly, full of life. You can summon up courage and reach decisions in cemeteries, life takes on clear contours—and I'm not referring to burial plots—in cemeteries, and, if you will, a meaning.</p>
<p>2) die Frage nach Leben oder Tod von hunderttausend Namen nicht so wichtig war wie die Frage, ob man das Leben, und wenn nicht das Leben, dann den Tod mit Herrn Fajngolds Desinfektionsmitteln auch rechtzeitig und ausreichend desinfiziert hatte.</p>	<p>Ce qui me préoccupait, ce n'était pas la vie ou la mort de cent mille noms, mais de savoir si la vie, la mienne, et sinon ma vie, ma mort pourrait être à temps et suffisamment désinfectée par les antiseptiques de M. Fajngold.</p>	<p>the question of the life and death of a hundred thousand names was less important than the question of whether life, and if not life, then death, had been disinfected in time and thoroughly enough with Herr Fajngold's disinfectants.</p>
<p>3) »Erfolg, lieber Gottfried? Ich habe viel zu viel Erfolg in meinem Leben gehabt. Ich möchte einmal keinen Erfolg haben. Aber das ist sehr schwer und erfordert viel Arbeit.«</p>	<p>« Du succès, cher Gottfried ? Ø Je voudrais un jour n'en avoir pas. Mais c'est très difficile et cela exige beaucoup de travail. »</p>	<p>"Triumph, my dear Gottfried? I've had far too many triumphs in life. I'd like to fail for once. But that's hard to do and takes a great deal of work."</p>
<p>4) Hochbetagte Leute sprach ich an, und die antworteten mir, blieben nicht stumm, wenn ich die dreijährige Trommel sprechen ließ, erfreuten sich,</p>	<p>Je m'adressais à des vieillards chargés d'années, et ils répondaient à mon appel quand je faisais parler le tambour de mes trois ans. Ils étaient contents-contents,</p>	<p>I spoke to those advanced in years and they responded, no longer sat silently as I let the three- year-old's drum speak, but rejoiced, not in the language of the aged, of</p>

allerdings nicht in der Sprache der Greise, sondern mit kindlich dreijährigem Lallen und Babbeln, mit »Raschu, Raschu, Raschu!« an meiner Trommel, sobald Oskar ihnen etwas aus dem wunderbaren Leben des wunderbaren Rasputin vortrommelte.	seulement ils ne s'exprimaient pas dans le langage des vieillards. Ils jasaient, ils gazouillaient « Rachou, Rachou! » dès que je leur racontais sur ma tôle quelque épisode prodigieux de la carrière miraculeuse du fabuleux Raspoutine.	course, but with the childish babbling and prattling of a three-year-old, with "Rashu, Rashu, Rashu!" the moment Oskar drummed up something from the amazing life of the amazing Rasputin.
5) Er jedoch wollte ihr eines Tages keinen Kaffee holen, da holte sie ihn selbst und kam dabei ums Leben .	Il n'empêche qu'un jour il ne voulut pas aller chercher du café ; elle y fut elle-même et y perdit la vie .	But one day he didn't want to bring her coffee, so she got it herself and paid for it with her life .
6) während Einzelheiten aus dem Leben des Verstorbenen von Feld neun bei uns auf Feld acht bekannt wurden	tandis que, au canton huit, des détails biographiques nous parvenaient touchant le défunt du canton neuf.	while details from the life of the dearly departed in Section Nine were announced to us in Section Eight.
7) Der meines Wissens nach größte Ausbruch, den der Zwiebelkeller erlebte, sollte auch für Oskar wenn nicht zu einem Wendepunkt in seinem Leben , so doch zum einschneidenden Erlebnis werden.	La plus violente éruption, à ma connaissance, qui ait eu pour théâtre la Cave aux Oignons devait être pour Oscar sinon un tournant de son existence , du moins un événement marquant.	The most violent eruption I can recall at The Onion Cellar was, if not a turning point , at least a decisive moment in Oskar's life .
8) Dieser Doppelgriff sollte mein Leben, zumindest jenes Leben , welches abseits meiner Trommel zu führen ich mir anmaßte, festlegen und beeinflussen .	Cette double prise devait fixer et influencer ma vie , du moins cette vie que je prétendais m'arroger par-delà mon tambour.	This double stop was to determine and influence my life , or at least the life I tried to live apart from my drum.
9) es war ihre Zuflucht, ihr Hafen, in den sie immer dann fanden, wenn das Leben sie verführen wollte , in dieser oder jener Zusammenstellung zu zweit existierend, dumme Spiele wie Sechsendsechzig oder Mühle zu spielen.	il était leur refuge dans lequel ils se retrouvaient toujours quand la vie voulait les entraîner à jouer, dans l'une ou l'autre des formations possibles à deux, à des jeux idiots comme le soixante-six ou le bézigue.	it was their refuge, the harbor to which they always returned when life tried to lead them astray into such silly games as Sixty-six or Morris, where they were merely paired with one or the other.
10) Ich beginne weit vor mir ; denn niemand sollte sein Leben beschreiben, der nicht die Geduld aufbringt, vor dem Datieren der eigenen Existenz wenigstens der Hälfte seiner Großeltern zu gedenken.	Je commencerai longtemps avant moi ; car nul ne devrait décrire sa vie qu'il n'ait pris le temps, avant de dater sa propre existence, de commémorer une bonne moitié de ses grands-parents.	I'll begin long before me , for no one should describe his life who lacks the patience to commemorate at least half of his grandparents' existence before detailing his own.
11) Ihnen allen, die Sie außerhalb meiner Heil- und Pflegeanstalt ein verworrenes Leben führen müssen,	Vous autres qui, loin de ma clinique psychiatrique, menez une vie confuse ,	To all of you forced to live confusing lives beyond the confines of my mental institution,
12) Liebgewonnen habe ich ihn, erzähle dem Gucker hinter der Tür, sobald er mein Zimmer betritt, Begebenheiten aus meinem Leben , damit er mich trotz des ihn hindernden Guckloches kennenlernt.	Je lui ai porté quelque affection ; quand l'espion embusqué derrière la porte entre dans ma chambre, je lui raconte des fragments de ma vie , pour qu'il me comprenne en dépit du judas.	I've grown fond of this man peeping through the door, and the moment he enters my room I tell him incidents from my life so he can get to know me in spite of the peephole between us.
13) Was für ein Leben stand uns bevor!	Quelle vie nous attendait !	What a life lay before us!

denn solange ich Glas zersang, existierte ich, solange mein gezielter Atem dem Glas den Atem nahm, war in mir noch Leben .	tant que je briserais le verre, <u>j'existerais</u> .	for as long as I sangshattered glass I existed; as long as my focused breath could knock the breath out of glass, there was life still left in me .
14) Schlagers Sohn war tot, Eykes Sohn war tot, Kollins Sohn war tot. Aber der Uhrmacher Laubschad lebte noch und erweckte tote Uhren zum Leben .	Le fils Schlager, mort, le fils Eyke, mort, le fils Kollin, mort. Mais l'horloger Laubschad vivait encore et ressuscitait les horloges défuntes .	Schlager's son was dead, Eyke's son was dead, Kollin's son was dead. But the clockmaker Laubschad was still alive and brought dead clocks to life .